



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

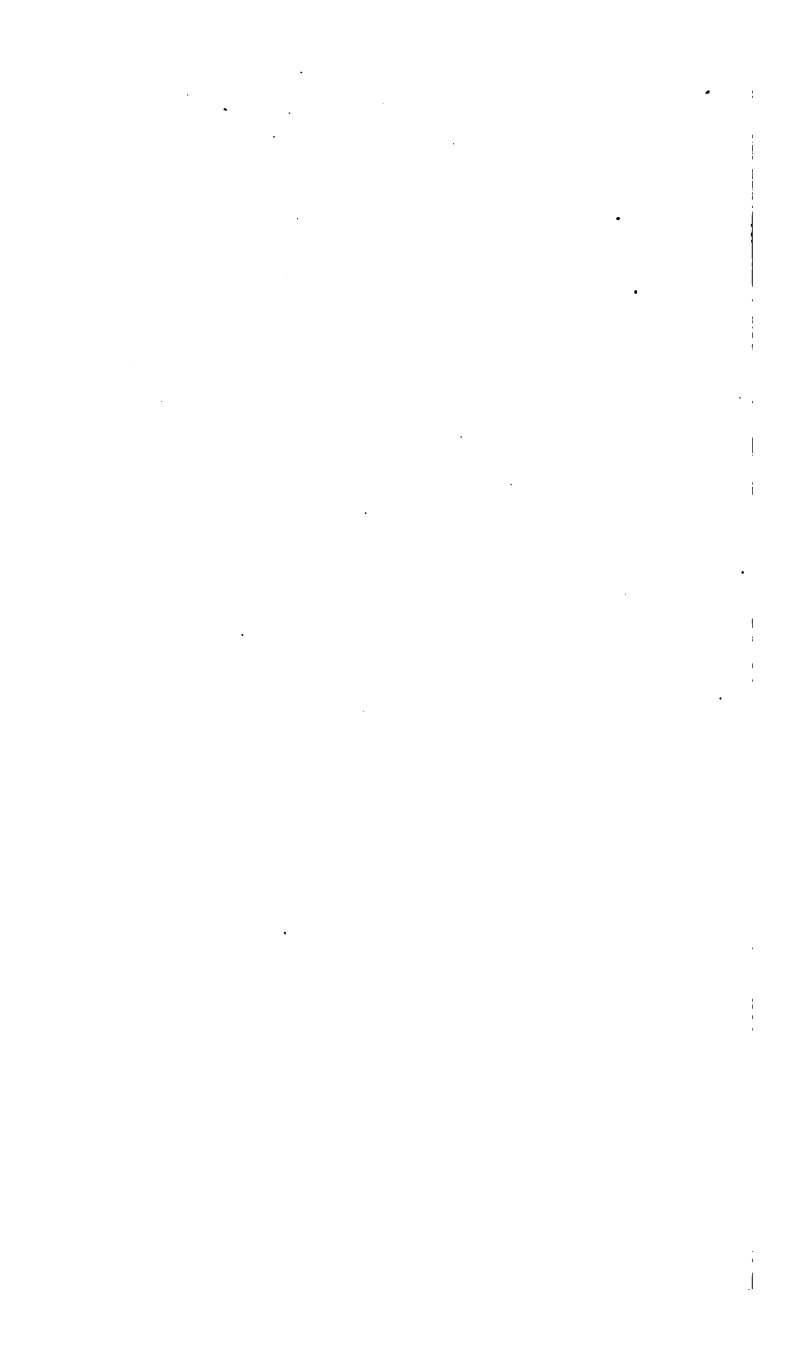
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

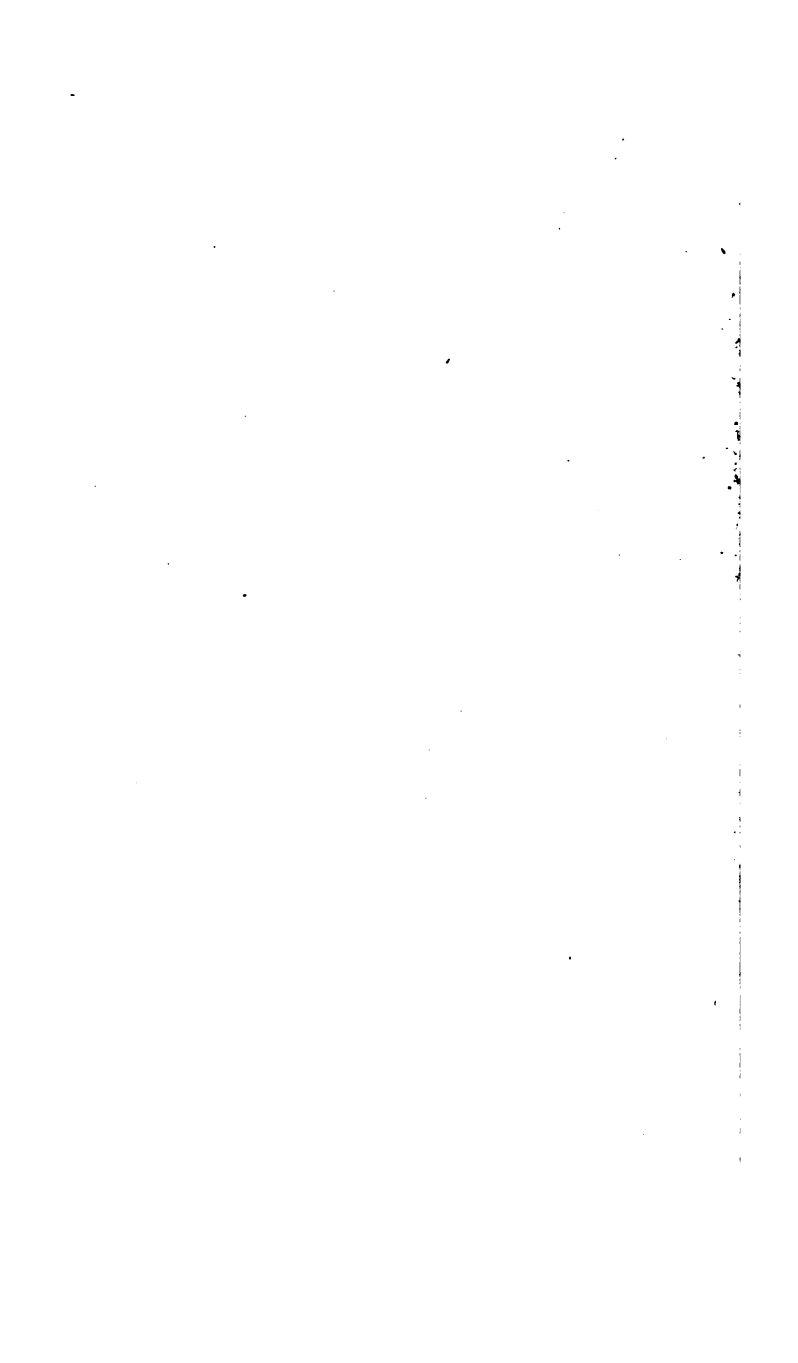


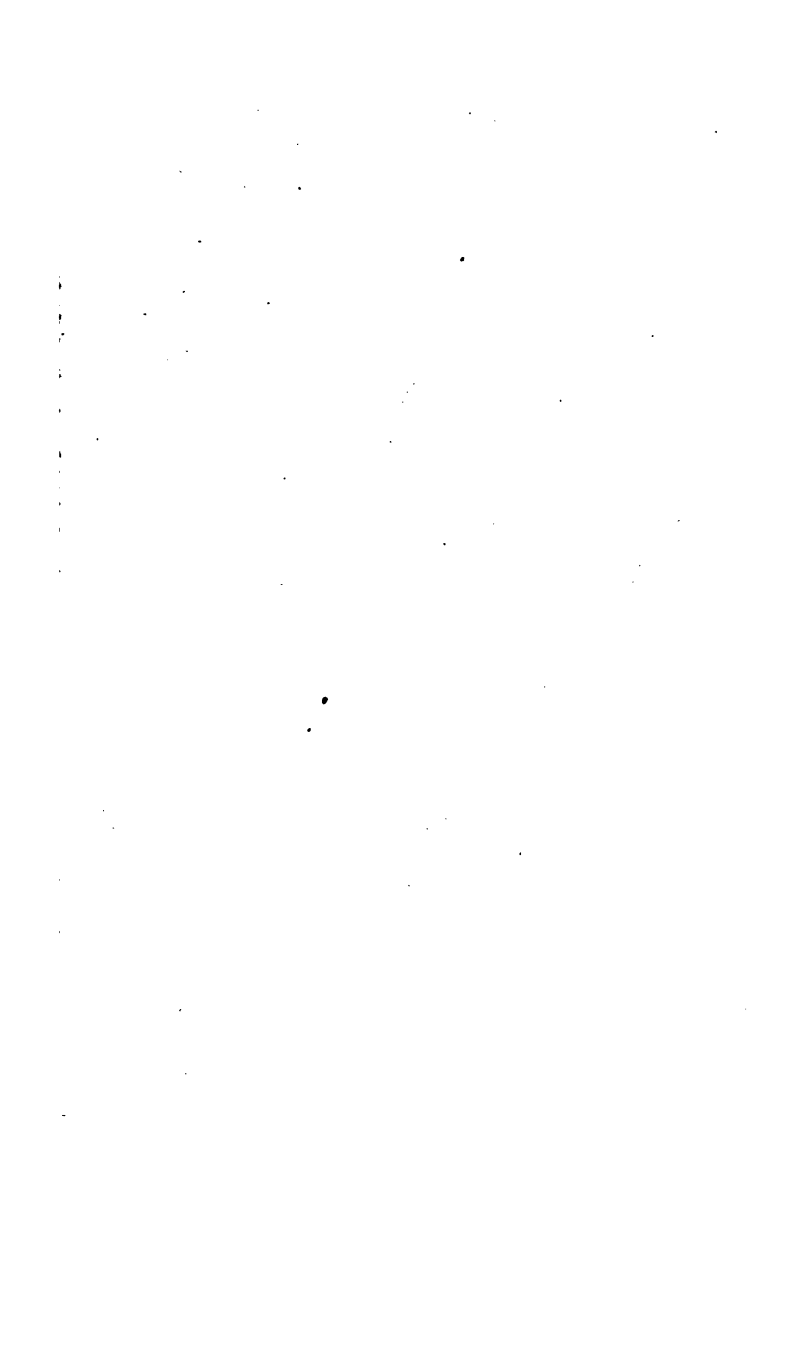
3 3433 07590814 9





DAF  
Velly







**HISTOIRE**  
**DE**  
**FRANCE.**

---

***TOME VINGT-HUITIEME.***

---

THE JOURNAL OF THE

ROYAL SOCIETY OF MEDICINE

Volume 100, Part 1, 2007  
January 2007  
ISSN 0954-6820  
Printed in the United Kingdom  
by the Royal Society of Medicine  
Printed on acid-free paper  
All rights reserved  
No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or by any information storage or retrieval system, without prior permission in writing from the Royal Society of Medicine.  
For further information, contact the Royal Society of Medicine, 11 St Andrews Place, Regents Park, London NW1 2DA, UK.  
Tel: +44 (0)20 7638 8600  
Fax: +44 (0)20 7638 8601  
Email: [rsmed@rsmed.ac.uk](mailto:rsmed@rsmed.ac.uk)  
Website: [www.rsmed.ac.uk](http://www.rsmed.ac.uk)

# HISTOIRE

DE

## FRANCE,

Depuis l'établissement de la Monarchie,  
jusqu'au règne de Louis XIV.

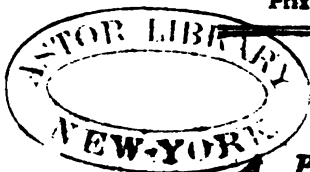
Par M. GARNIER, *Historiographe du Roi,  
& de Monsieur pour le Maine & l'Anjou,  
Inspecteur & ancien Professeur du Collège-  
Royal, de l'Académie des Belles-Lettres.*

TOME VINGT-HUITIÈME

---

Prix, 3 liv. relié.

---



PARIS;

Chez { Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.  
NYON l'aîné, rue du Jardinot, quartier  
St.-André-des-Arcs.

---

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



Subscription price, Five Dollars Per Annum in Advance. Single Copies, Fifteen Cents.  
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, under Post Office No. 383, at Chicago, Ill., under special permission of Post Office Department. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918.  
Postage paid at Chicago, Ill.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Editor: J. C. LITTLE, M.D.  
Business Manager: J. C. LITTLE, M.D.  
Copyright, 1919, by The American Medical Association

Subscription orders, notices of change of address, notices of discontinuance, and all correspondence should be sent to the Business Manager, The Journal of the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, under Post Office No. 383, at Chicago, Ill., under special permission of Post Office Department. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918.  
Postage paid at Chicago, Ill.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Editor: J. C. LITTLE, M.D.  
Business Manager: J. C. LITTLE, M.D.  
Copyright, 1919, by The American Medical Association

Subscription orders, notices of change of address, notices of discontinuance, and all correspondence should be sent to the Business Manager, The Journal of the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, under Post Office No. 383, at Chicago, Ill., under special permission of Post Office Department. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918.  
Postage paid at Chicago, Ill.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Editor: J. C. LITTLE, M.D.  
Business Manager: J. C. LITTLE, M.D.  
Copyright, 1919, by The American Medical Association

Subscription orders, notices of change of address, notices of discontinuance, and all correspondence should be sent to the Business Manager, The Journal of the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, under Post Office No. 383, at Chicago, Ill., under special permission of Post Office Department. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918.  
Postage paid at Chicago, Ill.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Editor: J. C. LITTLE, M.D.  
Business Manager: J. C. LITTLE, M.D.  
Copyright, 1919, by The American Medical Association

Subscription orders, notices of change of address, notices of discontinuance, and all correspondence should be sent to the Business Manager, The Journal of the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917, under Post Office No. 383, at Chicago, Ill., under special permission of Post Office Department. Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918.  
Postage paid at Chicago, Ill.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.  
Editor: J. C. LITTLE, M.D.  
Business Manager: J. C. LITTLE, M.D.  
Copyright, 1919, by The American Medical Association



# HISTOIRE

## DE

# FRANCE.

---

### FRANÇOIS II.

**L**E petit François, car c'est ainsi que plusieurs historiens le désignent pour le distinguer de son aïeul de même nom, entroit à peine dans sa seizième année lorsqu'il parvint au trône, & n'avoit pas même le degré d'instruction que comporte un âge si tendre. De fréquentes maladies & une langueur habituelle avoient écarté de son éducation tout travail qui exige quelque contention d'esprit, & même les exercices alors si chers à la noblesse,

*Tome XXVIII. A*

---

ANN. 1559.

Etat de la cour.

*Renier de la Flanche.*

*La Plece.*

*De Thoul.*

*D'Avila.*

*Matihieu.*

*Bransome.*

## 2 HISTOIRE DE FRANCE.

ANN. 1559.

aujourd'hui trop négligés, qui, en fortifiant les organes du corps, donnent à l'ame du ressort & de l'énergie. Catherine de Médicis, sa mère, long-tems stérile, & en danger d'être répudiée, devoit au traitement du célèbre Fernel l'heureuse révolution qui s'étoit opérée dans son tempérament; mais les remèdes violens, dont elle avoit usé avant & pendant sa grossesse, avoient altéré le premier fruit d'une fécondité sur laquelle on n'osoit compter: frêle & plaintif enfant, triste & débile adolescent, sans desirs, sans vices, comme sans vertus, majeur par la loi, condamné par la nature à une éternelle minorité, il alloit devenir un instrument aveugle dans la main du premier qui s'en feroit.

Ce partage, beaucoup trop envié, sembloit dévolu ou à Catherine de Médicis, sa mère, ou aux Guises, oncles de la jeune reine. Malgré la jalousie, inséparable de l'exercice de la suprême autorité, les intérêts de ces deux partis pouvoient se concilier; car les Guises, réputés étrangers, quoique nés en France, quoique fils d'un pair du royaume, & pairs

eux-mêmes , avoient besoin de s'étayer du nom de la reine mère pour exclure de l'administration les princes du sang ; & Catherine de son côté , forcée dans les fâcheuses circonstances où se trouvoit l'état , de se donner des coopérateurs accrédités & intelligens , devoit accorder la préférence aux Guises , & sur les princes du sang qui , ayant des droits indépendans des siens , auroient pu songer à lui disputer son autorité , & sur le connétable , dont le caractère entier & despotique ne souffroit point de contradictions. Du côté des talens le choix étoit à l'abri de toute censure. Sur la fin du dernier règne le cardinal , à la tête de l'administration , le duc , à la tête des armées , avoient soutenu l'état sur le penchant de sa ruine , & réparé d'une manière glorieuse les fautes ou les malheurs du connétable. Réduits , par le retour de celui-ci , à n'être plus comptés pour rien , accablés d'humiliations , & à la veille d'être chassés de la cour , ils se promettoient bien de lui rendre la pareille. Aussi-tôt que le roi eut les yeux fermés ils entrèrent dans la chambre du dauphin , accompagnés

ANN. 1559.

#### 4 HISTOIRE DE FRANCE.

ANN. 1559.

d'Alphonse d'Est, prince de Ferrare ; leur beau-frère, & de Jacques de Savoie, duc de Nemours, & le saluèrent les premiers en qualité de roi ; ensuite ils le conduisirent dans la chambre de Catherine de Médicis, à laquelle ils persuadèrent, sans peine, de tirer sur-le-champ le jeune monarque du palais des tournelles, où il alloit se trouver assiégé des images de la mort, pour le conduire au Louvre, où il recevroit plus convenablement les députations des diverses compagnies du royaume. Dans le trouble qui accompagna ce départ précipité, Catherine descendit, sans s'en appercevoir, deux ou trois marches d'un escalier qui la détournoit de son chemin : heureuse de sa méprise, & appercevant derrière elle la reine, sa belle-fille, elle feignit de s'être écartée de dessein prémédité: *passer, madame, lui dit-elle, c'est à vous désormais à marcher la première* Le lendemain les députés du parlement vinrent saluer le nouveau roi, & lui demander, selon l'usage, la confirmation de leurs offices. François, après les avoir assurés de sa protection, leur annonça qu'il gouverneroit son royaume par lui-même, aidé

## FRANÇOIS II. §

des conseils de la reine, sa mère, & assisté de ses oncles, le cardinal de Lorraine & le duc de Guise; qu'il avoit confié au premier les affaires d'état & la finance, au second les troupes, & tout ce qui concernoit la guerre; & que c'étoit désormais à eux qu'on devoit s'adresser. Le produit des confirmations d'offices & de privilèges, dont le feu roi avoit scandaleusement gratifié Diane de Poitiers, fut donné à la reine mère, qui usa avec une extrême modération de ce don, en diminuant des deux tiers les taxes que Diane avoit exigées.

ANN. 1559.

Cette orgueilleuse favorite, en perdant son appui, conservoit encore toute sa fierté. Catherine, impatiente de se venger, lui envoya redemander les pierres de la couronne & les clefs des cabinets. Mon ami, dit Diane, à l'homme chargé de cette commission, le roi est-il mort? non, madame, répondit-il, mais il est mourant & ne passera pas la journée: retournez donc, reprit-elle, vers ceux qui vous ont envoyé, & dites-leur de ma part que tant qu'il vit ils n'ont pas droit de me rien commander: lorsqu'il ne sera plus, ils pourront se

## 6 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1559.

venger à leur aise, mais alors même je m'inquiéterai peu du mal qu'ils voudront me faire; car après avoir perdu mon souverain bien, & le seul lien qui m'attache à la vie, que m'importe le reste? Les maisons puissantes auxquelles elle s'étoit alliée, & qui devoient hériter de son immense fortune, calmèrent le ressentiment de Catherine, en lui faisant envisager qu'elle ne pouvoit se satisfaire sans manquer aux égards qu'elle devoit à la mémoire d'un époux: elle se contenta de lui ôter sa belle terre de Chenonceaux, encore se crut-elle obligée de lui céder en échange celle de Chaumont-sur-Loire, qui n'étoit pas d'un moindre revenu.

Le garde des sceaux Bertrand, archevêque de Sens & cardinal, effrayé sans doute du désordre dans lequel sa coupable facilité avoit jeté les finances & toutes les branches de l'administration, méditoit depuis quelque tems sa retraite; mais il auroit voulu se retirer & ne pas être renvoyé. Il ne manqua pas de se présenter à l'heure ordinaire avec son porte-feuille, pour travailler, soit avec le roi, soit avec le cardinal de Lorraine: il trouva la



porte fermée ; & le lendemain il vit reparoître à la cour le vertueux Olivier , dont la nation avoit pleuré la disgrâce , & auquel il ne fit aucune difficulté de remettre le sceau. Bertrand n'avoit , à proprement parler , ni amis ni ennemis ; esclave de la faveur , accordant indistinctement tout ce qu'on lui demandoit , il n'avoit obligé ni désobligé personne. Les Guises , qui le destituoient , ne refusèrent point de faire intervenir la recommandation du roi auprès du Saint - Siège , pour lui procurer la légation d'Avignon , & ne tardèrent pas à l'envoyer solliciter lui-même à Rome une grace qu'il desiroit ardemment , mais qu'il ne put obtenir.

Un autre personnage , non moins important , se trouva dans une position encore plus embarrassante. Le maréchal de St.-André , que la faveur du monarque avoit élevé si haut , que les princes du sang ne dédaignoient point de recourir à sa protection , mais dont le faste & la prodigalité n'avoient point connu de bornes , se voyant exposé d'une part à être recherché sur les dons immen-

---

 ANN. 1559.

## 8 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1559.

ses qu'il avoit tirés du trésor public, & de l'autre à être poursuivi en toute rigueur, par une foule de créanciers qu'il ne pouvoit satisfaire, compris qu'il étoit perdu s'il n'intéressoit en sa faveur ceux dont il avoit jusqu'alors balancé le crédit. Content, puisque le sort le vouloit, de tomber au second rang, il alla trouver le duc de Guise, & sans lui déguiser le dérangement de ses affaires domestiques, il lui dit qu'il n'avoit pour héritière qu'une fille unique, qui, dans tous les cas possibles, seroit immensément riche; que le duc, au contraire, avoit un grand nombre d'enfans, dont les cadets risquoient de n'avoir pas une fortune qui répondît à leur naissance: qu'il venoit mettre en sa disposition & le père & la fille, en offrant de la fiancer dès ce jour à celui des fils du duc qu'il plairoit à celui-ci de désigner: qu'il assureroit aux deux époux tous ses biens, ne s'en réservant que l'usufruit, afin de pouvoir acquitter les dettes dont il se trouvoit chargé. Le duc se garda bien de rejeter une pareille proposition, puisqu'indépendamment de la perspective, toujours flatteuse, qu'oi-

qu'incertaine & éloignée, qu'elle lui 

---

présentoit pour l'établissement d'un ANN, 1559.  
de ses enfans, il comptoit pour beaucoup l'acquisition du maréchal lui-même. Long-tems chef de parti il avoit eu occasion de s'attacher un grand nombre de gentilshommes : si dans le nombre de ceux qui lui devoient leur fortune il se trouvoit des ingrats & des gens sans mérite, on devoit présumer qu'il s'en reconteroit aussi qui se piqueroient de reconnaissance, & qui étoient en état de rendre des services : en dédaignant les avances du maréchal, on l'auroit réduit à se jeter avec tous ses partisans entre les bras du connétable, & à grossir considérablement un parti qu'on trouvoit déjà trop redoutable.

Indépendamment d'une fortune immense, & de la considération que donnent la vieillesse & une longue habitude du commandement, Montmorenci, tant par lui-même que par sa nombreuse parenté, opposoit à la mauvaise volonté des Guises une masse de puissance qu'il paroissoit difficile & infiniment dangereux de remuer : grand-maître de la maison

## 10 HISTOIRE DE FRANCE:

Ann. 1559.

du roi & connétable de France, oncle de l'amiral & du colonel général de l'infanterie, auxquels il avoit tenu lieu de père & qui lui étoient entièrement soumis, il tenoit en outre par lui-même, ses enfans ou les neveux, quatre des plus grands gouvernemens du royaume, le Languedoc, la Provence, la Picardie & l'Isle-de-France, qui comprenoit la ville de Paris; par les mêmes & par d'autres parens plus éloignés, vingt compagnies d'ordonnance, c'est-à-dire, plus de la moitié des forces nationales. Si avec tant d'avantages, Montmorenci n'osa lutter directement contre des rivaux qu'il voyoit armés de l'autorité royale, & s'il jugea plus expédient de se réduire, comme le maréchal St. André, à un rôle secondaire, il voulut descendre, sans s'abaisser, en se donnant un chef qui, bien que son supérieur par la loi, lui demeurât toujours soumis. Aussi-tôt que la blessure du roi fut jugée mortelle, il dépêcha un courier au roi de Navarre, pour lui offrir ses services & le presser de venir prendre dans le conseil & dans l'administration le rang qui étoit dû au premier prince

du sang. Voyant que le moment fatal approchoit, il renouvella ses instances, mais toujours sans succès. Enfermé après la mort du roi dans le palais des tournelles, où le devoir de sa charge le retenoit, absorbé dans la douleur & ne paroissant occupé que des tristes apprêts des funérailles; mais toujours dévoré d'inquiétude & de jalousie, il ne tarda pas à voir entrer dans sa chambre le secrétaire d'état l'Aubespine, qui lui demanda, de la part du nouveau roi, le cachet ou le *sceau du secret*, qui n'étant plus d'aucun usage devoit être brisé. Quoique ce message lui annonçât clairement que son règne étoit passé, il ne put résister à la tentation de s'assurer par lui-même des dispositions les plus secrètes du roi à son égard, aimant mieux, si elles n'étoient pas favorables, prendre congé, que d'attendre qu'on le congédiât. Ayant donc assemblé un matin ses enfans & ses neveux, il partit, sans annoncer son dessein, du palais des tournelles & vint au Louvre surprendre le roi à la fin de son dîner. Le jeune monarque sortit bientôt de table, le prit par la main & le fit passer.

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

avec sa famille dans son cabinet, accompagné lui-même du duc de Guise & du cardinal de Lorraine, qui ne le perdoient point de vue. Le connétable lui présentant ses enfans & ses neveux, le supplia de vouloir bien les confirmer dans leurs offices, d'avoir leurs services pour agréables, & de leur continuer la protection spéciale & les bontés dont le feu roi les avoit honorés : quant à ce qui le regardoit personnellement. . . . A ce mot le roi, mieux endoctriné que le vieillard ne l'avoit cru, lui coupa la parole, & dit : qu'il connoissoit le mérite & les services de tous ceux dont il lui parloit, qu'il les confirmoit dans leurs charges & qu'il les emploieroit préféablement à tous autres, lorsque l'occasion s'en présenteroit : qu'également instruit de ses longs & utiles services, sous les deux règnes précédens, & de la parfaite confiance qu'avoit eue en lui son seigneur & père, il lui assurait pour tout le tems de sa vie ses gages & ses pensions; mais que voulant le conserver pour les grandes occasions & soulager sa vieillesse du poids de l'administration, il l'avoit partagée entre ses deux oncles le cardinal de

Lorraine & le duc de Guise, en chargeant le premier des finances & de toutes les matières d'état, le second des troupes & tout ce qui concernoit la guerre : que la seule chose qu'il lui demandât, c'étoit de l'aider de ses lumières & d'assister aussi souvent qu'il le pourroit au conseil, où il conserveroit son ancien rang ; qu'il ne prétendoit pas l'astreindre à une présence assidue : qu'il pourroit toutes les fois que sa santé l'exigeroit aller prendre du repos dans ses terres, & revenir à la cour, où il le verroit toujours avec plaisir. Le connétable, s'inclinant profondément, remercia le roi de la promptitude avec laquelle il venoit de lui accorder ses demandes, & du soin particulier qu'il avoit pris de soulager sa vieillesse, en le déchargeant du fardeau de l'administration, qu'il portoit depuis tant d'années : « aussi étois-je venu, ajouta-t-il, pour supplier votre majesté de prendre pitié de mes vieux ans, & de me permettre de me retirer dans ma maison, où je prierai Dieu pour le repos de l'ame de mon seigneur & maître. » Considérez, sire, que mes blessures



## 14 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1559.

» & toutes les autres infirmités qui  
» assiégent les vieillards , s'accorde-  
» roient mal avec les jeunes ans de  
» votre majesté , & les voyages que  
» vous ferez obligé de faire pour visi-  
» ter vos provinces ; & daignez en  
» conséquence me dispenser d'accep-  
» ter la place que vous m'avez réservée  
» dans vos conseils : quand bien même  
» l'épuisement de mes forces ne m'a-  
» vertiroit pas suffisamment de ne  
» plus songer qu'à la retraite , deux  
» autres considérations m'interdisent  
» toutes sortes de fonctions publi-  
» ques , car je ne pourrois , sans dés-  
» honneur , prendre les ordres de  
» ceux à qui je suis accoutumé de  
» commander , & je suis désormais  
» trop vieux pour réformer mes prin-  
» cipes & mes idées : je ne dis pas  
» cependant que s'il se présentoit une  
» occasion où l'état eût besoin de mes  
» services , je n'y employâsse de bon  
» cœur mon sang & celui de mes  
» enfans , comme j'y suis tenu par ma  
» naissance & les bienfaits que j'ai  
» reçus de mes maîtres. »

Au sortir du cabinet du roi il passa  
dans l'appartement de la reine mère ,  
pour lui rendre compte de ce qui ve-

noit de se passer. Catherine regardant comme un affront fait au roi & à elle le dédain avec lequel le connétable rejetoit la place qu'ils lui avoient réservée dans le conseil, l'avertit d'y songer à deux fois; & dans un mouvement de colère elle lui reprocha les artifices dont il s'étoit servi pour lui ôter la confiance de son mari, & particulièrement un certain propos si imprudent, qu'on se persuadera difficilement qu'il soit véritablement échappé à un homme qui s'étoit acquis dans l'Europe une haute réputation de sagesse : il avoit, dit-on, demandé au roi comment il se faisoit que de tous les enfans aucun ne lui ressemblât, excepté Diane, sa fille naturelle, veuve du duc de Castres, & remariée à l'aîné des Montmorencis. Le connétable ne manqua pas de se récrier contre cette imputation calomnieuse : il supplia la reine de le confronter avec le dénonciateur, ou, si elle jugeoit toute explication indigne d'elle, de vouloir bien considérer qu'il avoit un grand nombre d'ennemis, d'autant plus acharnés à le perdre, qu'ils se flattoient de partager sa dépouille, *ce qui toutefois,*

---

 ANN. 1559.

**Ann. 1559.** ajouta-t-il, *sera plus diffi-  
cile qu'ils ne pensent, tant je me suis toujours mon-  
tré homme de bien.*

Il retourna plein de dépit au palais des tournelles, donna les soins aux préparatifs de la pompe funèbre, conduisit le corps à Saint-Denis, & après les funérailles se rendit à Saint-Germain, où étoit la cour, toujours incertain s'il suivroit le conseil de Catherine de Médicis, ou s'il s'entendrait à sa première résolution. La manière dont il fut reçu acheva de le décider : à peine le jeune roi jeta-t-il sur lui un regard distrait ; il ne lui adressa point la parole, & le laissa confondu dans la foule des courtisans. Révolté d'un traitement si nouveau pour lui, & d'autant plus ulcéré qu'il avoit pour témoins de son humiliation le duc de Savoie, le duc d'Albe & les autres ministres Espagnols, qui l'avoient vu resplendissant de gloire quelques semaines auparavant, il arrêta sur-le-champ l'heure de sa retraite, & en fit donner avis à tous les partisans & les amis qu'il conservoit encore à la cour, afin qu'ils lui formassent un cortège, & que les étrangers mandassent dans

leurs cours, que s'il avoit perdu la faveur, il conservoit au moins la considération. Son départ, en effet, eut l'air d'un triomphe remporté non-seulement sur les Guises, mais sur le roi lui-même : presque tous les gentilshommes qui se trouvoient à Saint-Germain montèrent à cheval ; ceux même qui ne l'aimoient pas & qui avoient eu à se plaindre de lui, ne voulant pas avoir l'air de lui tourner le dos avec la fortune, se montrèrent les plus empressés à lui faire honneur & à lui offrir leurs services. La cour se trouva ce jour-là entièrement déserte.

Il paroît certain que la retraite du connétable déplut à la reine mère : quoiqu'elle ne l'aimât pas, elle auroit désiré de le retenir dans le conseil, pour contenir & balancer l'autorité des Guises ; & à ce prix elle auroit volontiers oublié tous les sujets qu'elle croyoit avoir de se plaindre de lui. Femme, Italienne, Florentine, elle se défioit encore plus des Guises qu'elle ne haïssoit Montmorenci ; elle craignoit qu'ils ne tournâssent contre elle l'autorité qu'elle avoit été forcée de leur communiquer, & qu'appuyés par Marie Stuart, leur nièce, dont la

---

 ANN. 1559.

Politique de  
Catherine de  
Médicis.  
*La Planche.*  
*La Popeli-*  
*niere.*

---

 ANN. 1559.

douceur & les graces avoient, à son gré, beaucoup trop d'ascendant sur l'esprit du roi, ils ne fussent tentés de lui enlever toute la part qu'elle s'étoit réservée dans l'administration : elle pensoit donc que le plus sûr moyen de leur ôter cette tentation, auroit été de leur montrer dans le conseil un rival accredité, toujours prêt à les remplacer. Considérant d'ailleurs que l'état étoit déjà partagé en factions, elle auroit voulu tenir à tous les partis & avoir la confiance des principaux chefs, ne dût-il lui en revenir d'autre avantage que d'éventer leurs projets, afin de n'être jamais prise au dépourvu. Au défaut du connétable elle s'attacha aux Châtillons, ses neveux, dont le caractère, plus conciliant que celui de leur oncle, sympathisoit mieux avec le sien, & qui avoient trop de talens & de considération pour être négligés par aucun parti, & pour n'y pas jouer les premiers rôles. Les Châtillons se prêtèrent avec joie à un manège dont tout l'avantage devoit leur demeurer, parce qu'ils connoissoient beaucoup mieux Catherine qu'elle ne les connoissoit. Quant aux Guises il ne pouvoit rien leur arriver

de plus heureux que de se voir déli-  
vrés dans le commencement de leur  
administration, d'un contradicteur in-  
commode, qui ne pouvoit que gêner  
ou ralentir leurs opérations. Voulant  
achever de lui fermer l'entrée du con-  
seil, dont il s'étoit si imprudemment  
exclus, ou du moins lui en rendre  
l'abord plus désagréable, au cas qu'il  
vînt à changer de résolution, ils rap-  
pelèrent d'Italie le cardinal de Tour-  
non, le ministre de confiance de Fran-  
çois I, sacrifié à la jalouse de Mont-  
morenci à l'avènement de Henri II  
au trône, lequel, tout disgracié qu'il  
étoit, n'avoit jamais cessé de servir  
utilement sa patrie, & avoit forcé son  
persécuteur lui-même à rendre plus  
d'une fois hommage à ses talens & à  
ses vertus.

En prenant toutes ces mesures con-  
tre le connétable, il ne falloit pas  
oublier à se précautionner contre les  
prétentions non moins alarmantes des  
princes du sang; car bien qu'une lon-  
gue habitude semblât les avoir en  
quelque sorte familiarisés avec la dé-  
faveur & les humiliations, cet état vio-  
lent ne pouvoit toujours durer. Si sous  
la fin du dernier règne ils avoient

**Ann. 1559.** commencé à remuer & à laisser éclater leur mécontentement, devoit-on présumer qu'ils demeurassent les bras croisés, alors qu'un changement d'administration & une sorte de minorité réveilloient leur ambition & donnoient ouverture à leurs droits ? Les Guises, leurs cousins-germains, par Antoinette de Bourbon, leur mère, tâchèrent de leur donner le change. Empressés en apparence à les tirer de l'injuste oubli où le gouvernement les avoit laissés, mais ne songeant, en effet, qu'à les écarter de la cour, tandis qu'ils s'affermiroient à la tête de l'administration, ils leur firent décerner les commissions les plus honorables. Le prince de Condé, le plus remuant de tous, fut chargé d'aller dans les Pays-Bas, pour voir jurer au roi d'Espagne l'observation du dernier traité de paix : le duc de Montpensier, de porter à ce monarque, devenu gendre du roi, le collier de l'ordre de Saint-Michel : le cardinal de Bourbon & le prince de la Roche-sur-Yon, de conduire à la cour de Madrid, ou du moins sur la frontière d'Espagne, madame Elisabeth.



Restoit Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & premier prince du sang, ANN 1552. auquel appartenoit incontestablement la première place dans le conseil, & qui pouvoit même élever des prétentions à la lieutenance générale du royaume, tant que le roi ne seroit point en état de gouverner par lui-même. Le connétable, comme nous l'avons vu, les avoit le premier reconnues, & lui avoit offert son appui pour les faire valoir. Antoine ne s'étoit pas pressé de répondre à l'invitation d'un homme qu'il regardoit comme l'ennemi juré des princes du sang. Car c'étoit uniquement aux malignes insinuations de ce ministre, tout-puissant sous le dernier règne, qu'il attribuoit la disgrâce & le long exil où avoit languï Henri d'Albret, son beau-père : c'étoit lui qui, à la mort de ce prince, avoit persuadé au roi de le dépouiller des restes de la Navarre & de la principauté de Béarn, sous le manteau d'un échange : n'ayant pu réussir à le tromper, il s'en étoit cruellement vengé tant sur lui, qu'il n'avoit cessé de vexer par l'organe du président Lagebaston, que sur le prince de Condé son frère, auquel

---

 ANN. 1559.

il avoit soustrait le gouvernement de Picardie pour le faire conférer à l'amiral son neveu , déjà pourvu d'un autre gouvernement. C'étoit lui enfin qui , dans le dernier traité de paix , l'avoit sacrifié sans pudeur au desir de diminuer de moitié sa rançon , & de rentrer promptement dans le ministère. Après tant de preuves de mauvaise volonté , comment se persuader qu'il songeât à le servir ; & s'il le pressoit de se rendre à la cour , n'étoit-ce pas ou parce qu'il méditoit quelque nouvelle trahison , ou parce qu'il sentoît enfin qu'il ne pouvoit se soutenir sans lui ? Mais étoit-il payé pour épouser sa querelle , & avoit-il un grand intérêt à le maintenir ? Ne considérant pas assez que les ambicieux , tels que Montmorenci , n'ont pour amis ou pour ennemis que ceux qu'ils jugent pouvoir leur être utiles ou nuisibles dans la position où ils se trouvent , il resta au fond de la Gascogne , & ne commença à s'appercevoir de la faute qu'il venoit de commettre , que lorsqu'il apprit tout à-la-fois la mort du roi , la chute du connétable & le choix que François II avoit fait des Guises , pour leur confier

toute l'autorité au préjudice des princes du sang. Alors il sentit qu'il lui auroit été bien plus facile, en se donnant des mouvemens & en s'appuyant d'une faction puissante, de partager au moins l'autorité, qu'il ne l'étoit de renverser ce qui se trouvoit établi, & que plus il attendroit, plus il augmenteroit la difficulté de l'entreprise. Ce qui l'embarassoit le plus dans ce moment, étoit sa situation à l'égard de l'Espagne. Wantant se venger de l'affront qu'on lui avoit fait en refusant d'admettre ses ministres plénipotentiaires aux conférences pour la paix, il avoit levé en son nom une armée, & tenté une expédition malheureuse sur Fontarabie; la paix avoit été conclue sans qu'il eût été fait mention ni de cette levée de bouclier, ni de rien de ce qui le concernoit; il ne savoit donc s'il étoit en paix ou en guerre avec l'Espagne; or Philippe, dans ce moment même, levoit des troupes & les faisoit filer du côté de l'Aragon & de la Catalogne. On publioit à la vérité qu'elles étoient destinées à une expédition contre les Algériens qui, depuis cinq ou six ans, n'avoient point

---

 ANN. 1559.

## 24 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1559.

discontinué de désoler les côtes d'Espagne ; mais n'y avoit-il pas lieu d'appréhender que Philippe, vindicatif & dissimulé, ne méditât une conquête plus facile ; & s'il pouvoit obtenir ou le consentement ou la neutralité de la France, laisseroit-il échapper une si belle occasion d'enlever, en passant, les restes de la Navarre & la principauté de Béarn ? Cette considération, lui faisoit une loi d'user de ménagemens envers les Guises, puisqu'en les poussant trop vivement, il risquoit lui-même sa fortune & ses états. Mais d'un autre côté, garderoit-il le silence sur un arrangement si préjudiciable à son honneur & à ses intérêts ? Trahiroit-il la cause des princes du sang & les espérances d'un parti nombreux qui le regardoit comme son chef, & l'invoquoit comme un libérateur ? S'il pouvoit s'y résoudre, ne devoit-il pas renoncer à être jamais compté pour quelque chose dans l'état ?

*Voyage du  
roi de Navarre  
à la cour.  
Bez. Hist.  
Ecclesiast.  
La Place.*

Après bien des doutes, des projets formés, puis abandonnés, il résolut enfin d'aller à la cour, toujours indécis s'il s'y montreroit en qualité d'ami ou d'ennemi de ceux qui avoient

avoient en main l'autorité , & regarda comme le comble de la sagesse, de nager , pour ainsi dire , entre deux eaux , en flattant également les deux partis , jusqu'à ce qu'il connût plus clairement sur les lieux ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. En conséquence , il pria Montluc & ceux des seigneurs de Gascogne qu'il savoit être affectionnés aux Guises , de leur mander qu'il alloit incessamment se rendre à la cour , non dans l'intention de rien remuer , mais uniquement pour s'acquitter d'un devoir envers le roi , & qu'il vouloit vivre avec eux en bon parent & en parfait ami : qu'il avoit reçu du connétable des avances auxquelles il n'avoit point répondu , tant parce qu'il avoit trop appris à le connoître , que parce que ce qu'on lui proposoit lui déplaisoit souverainement ; qu'assez occupé à gouverner ses sujets , il craignoit bien plus qu'il ne cherchoit de nouveaux embarras : que la seule chose qu'il desirât , étoit d'être reçu du roi avec la considération & les égards dus à sa naissance & à son rang , afin que le duc d'Albe & les autres Espagnols qui étoient à la cour , en informassent

---

ANN. 1559.  
*La Planche.*  
*D'Avila.*  
*1<sup>e</sup> Thou.*  
*Matthieu.*

---

 ANN. 1559.

leur maître, & l'engageassent, ou à lui restituer la Navarre, ou à lui assigner un dédommagement. En même tems il donnoit avis aux principaux chefs des réformés & à tous ceux qu'il savoit être ennemis des Guises, qu'il alloit incessamment se rendre à la cour, moins pour aucune affaire qui le concernât personnellement, que pour demander la liberté de conscience, la réforme des abus & la réparation de toutes les atteintes portées aux droits de la noblesse. Que devant s'attendre à trouver de puissans contradicteurs, il n'avoit d'espérance d'en triompher, qu'autant qu'il seroit soutenu & appuyé par tous ceux qui s'intéressoient au salut de l'état: qu'il les prioit donc de se tenir prêts, avec leurs amis, à l'accompagner & à lui prêter main-forte, s'il en étoit besoin. La nouvelle de son départ causa une commotion générale dans toutes les provinces méridionales. Les gentilshommes des meilleures maisons montèrent à cheval avec leurs voisins, leurs parens & leurs amis, & vinrent sur la route s'offrir à l'accompagner. Il s'en présenta successivement un si

grand nombre, que ne pouvant accepter leurs offres sans marcher en corps d'armée & donner l'éveil aux Guises, il les remercia affectueusement de leur zèle, & les pria de lui réserver cette bonne volonté pour le moment où, après avoir conféré avec les princes du sang, ses parens & les amis qu'il avoit à la cour, il leur manderoit ce qu'il y auroit de mieux à faire. Les églises réformées qui formoient déjà un corps puissant dans l'état, & qui s'étoient accoutumées à regarder Antoine comme leur ange tutélaire, parce qu'il fréquentoit leurs assemblées, & les avoit souvent assurées de sa protection, lui députèrent leurs principaux ministres, qui lui ayant mis sous les yeux les obligations qu'il avoit à Dieu, & les desseins de la providence, qui le destinant de toute éternité à faire triompher la pureté de l'évangile des profanations de l'église romaine, l'avoit miraculeusement tiré de l'état d'oppression sous lequel il gémissoit, pour lui confier l'exercice de la puissance souveraine, l'exhortèrent à s'armer d'une fermeté & d'un courage dignes de la cause qu'il défendoit, de peur que l'Eter-

ANN. 1559.

ANN. 1559.

nel, qui rejette les tièdes, ne le punît d'avoir si mal usé de ses dons. S'offrant ensuite à lui sans aucune réserve, & lui laissant une pleine liberté de disposer d'eux & de ceux qui les avoient envoyés, ils demandèrent, que pour cimenter cette union, il commençât par abolir dans sa maison les restes d'idolatrie & de superstition qu'on y remarquoit encore, puisqu'il ne falloit point marchander avec Dieu, ni donner au prochain un exemple scandaleux : & en second lieu, qu'il éteignît les bûchers qui fumoient depuis quarante ans, en faisant rendre un édit qui permît le libre exercice de la religion réformée.

Antoine accorda le second article de cette demande, qui étoit le point essentiel, mais qui ne dépendoit pas de lui : quant au premier, il s'en défendit avec une sorte de pudeur, & déclara que s'il n'avoit écouté que son zèle, il auroit prévenu leurs représentations, en interdisant la messe & toute cérémonie papistique dans son palais; mais qu'il lui avoit toujours semblé que l'intérêt des églises exigeoit qu'il dissimulât encore pen-



dant quelque tems , parce que les raisons qu'il allégueroit dans le conseil pour obtenir l'édit qu'on desiroit , auroient bien plus de force dans sa bouche , s'il paroïssoit ne s'intéresser qu'à la justice & au bien de l'état , que si tout le monde étoit convaincu qu'il plaîdât sa propre cause.

---

ANN. 1559.

Quoique cette excessive réserve fût d'un mauvais augure dans un chef de parti , & que les plus habiles soupçonnassent qu'elle ne procédoit que de la crainte de s'engager trop avant , ils furent forcés de se payer de la raison plus spécieuse que solide , qu'il venoit de leur alléguer. Les écrivains protestans attribuent aux conseils perfides & intéressés de Descars & de l'évêque de Mende , la conduite inconséquente que tint le roi de Navarre durant tout ce voyage. Ces deux ambitieux , dont l'un étoit son chambellan , & l'autre chef de son conseil , s'étant , disent-ils , secrètement vendus aux Guises , par la promesse qu'ils avoient reçue , le premier , d'une compagnie d'ordonnance & du collier de St.-Michel , le second , d'une place de conseiller d'état , ne s'étudioient qu'à accroître son

---

 ANN. 1559.

indécision naturelle, en l'avertissant à tout propos de se tenir en garde contre les conseils de gens qui n'avoient qu'à gagner dans un bouleversement général, pendant qu'il avoit tout à perdre, si les choses tournoient autrement qu'on ne le desiroit. Mais pourquoi recourir à une trahison dont on n'allègue point de preuve, lorsque les faits qu'on veut expliquer ne présentent ni difficulté ni embarras? N'est-il pas naturel que Descars & l'évêque de Mende, comblés de biens, & honorés de la confiance de leur maître, vissent les objets sous un autre point de vue que des hommes placés à la porte des prisons ou au pied des échafauds? La preuve qu'ils ne trahissoient pas leur devoir, c'est que les conseils dont on leur fait un crime se trouvèrent, par l'évènement, parfaitement conformes à l'avis de la plus grande partie des courtisans mécontents ou disgraciés, qu'on ne soupçonnera pas de s'être laissé corrompre par les Guises.

Antoine leur avoit assigné un rendez-vous dans la ville de Vendôme, chef-lieu de son apanage, où il seroit moins observé que par-

tout ailleurs. Tous s'y rendirent au jour marqué , à la réserve du connétable , qui se contenta d'y envoyer Dardois, son homme de confiance. Lorsque le roi de Navarre eut proposé l'objet de la délibération , toutes les voix s'accordèrent à regarder la domination des Guises ; qu'on qualifioit d'étrangers , comme un attentat non-seulement contre les princes du sang , mais contre l'ordre entier de la noblesse Françoisë , dont l'honneur & les privilèges se trouvoient essentiellement compromis ; mais lorsqu'il fut question d'aviser aux moyens de réprimer cette usurpation , les avis se partagèrent. Les plus échauffés , tels que le prince de Condé , d'Andelot , & le comte de la Rochefoucaud , dirent que n'y ayant que deux moyens établis par la nature pour obtenir des autres ce que l'on desiroit , la persuasion & la force , le premier méritoit , sans contredire , la préférence , & devoit être tenté toutes les fois qu'on avoit à traiter avec des hommes justes & éclairés ; mais que dans le cas contraire on ne pouvoit s'en promettre que honte , ridicule & mépris : qu'il suffisoit ,

ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

pour opter entre ces deux moyens ; d'examiner à qui, en se décidant pour le premier, ils adresseroient leurs plaintes : ce ne pouvoit être qu'aux Guises eux-mêmes ; au roi ou à la reine mère. Quelqu'un se persuadoit-il qu'en prouvant clairement aux Guises qu'ils étoient des usurpateurs , il les disposeroit à se dessaisir volontairement d'une autorité qu'ils avoient disputée avec tant d'acharnement sous le règne précédent , & dont ils venoient de s'emparer avec tant d'astuce. En s'adressant directement au roi , on évitoit de s'avilir , mais on tomboit dans un autre inconvénient : personne n'ignoroit que plus foible encore d'esprit que de corps , il ne voyoit , il n'entendoit que par les yeux & les oreilles des Guises ; qu'ils ne lui communiquoient que ce qu'ils jugeoient à propos , & étoient en possession de lui dicter ses réponses. Qu'on devoit donc s'attendre ou que leur requête ne parviendrait point jusqu'à lui , ou n'y parviendrait qu'avec les commentaires des parties intéressées , qui la traiteroient de libelle diffamatoire. Que la reine mère , auteur & complice de l'in-

justice faite aux princes du sang , Ann. 1559.  
 prendroit pour elle tout ce qu'on se  
 permettroit de dire contre ses asso-  
 ciés; que ce qu'on avoit de plus fa-  
 vorable à se promettre de sa part ,  
 c'étoit qu'elle voulût bien entrer en  
 explication , & que conformément  
 au génie de sa nation , elle les amusât  
 par des négociations insidieuses , &  
 finît par les diviser d'intérêt. Qu'au  
 contraire , en recourant à la force &  
 en armant subitement , comme ils en  
 avoient incontestablement le droit ,  
 puisque les mêmes loix qui appeloient  
 au trône le chef de la famille , appelloient graduellement ses  
 plus proches parens au soin de l'ad-  
 ministration & au maniement des  
 affaires publiques , lorsque celui-ci  
 étoit notoirement incapable de gou-  
 verner ; il arriveroit de deux choses  
 l'une : ou que les Guises consternés  
 d'une attaque imprévue , entreroient  
 en accommodement , & céderoient  
 une portion pour conserver l'autre ,  
 ou qu'ils entreprendroient de résister  
 à force ouverte : que dans la pre-  
 mière supposition , ils se trouveroient  
 subordonnés & bientôt soumis aux  
 princes du sang , qui leur feroient

---

 ANN. 1559.

leur part aussi petite qu'ils le voudroient ; que dans la seconde, ils ne pourroient se dispenser d'appeler la noblesse à leur secours ; mais qu'à la réserve d'un très-petit nombre d'hommes vendus à la faveur, cet ordre ne manqueroit pas de se déclarer pour les princes du sang, contre des étrangers, & demanderoit au moins la convocation des états-généraux, que les Guises n'accorderoient jamais, tant ils étoient sûrs de s'y voir condamnés. Qu'on devoit surtout ne pas oublier que le succès des grandes entreprises dépend ordinairement de la manière dont elles sont commencées : que la célérité y est particulièrement requise, & que la chose qu'on devoit le plus appréhender, étoit de laisser refroidir la première ardeur. Que si les principaux chefs montroient de l'incertitude, ou s'amusoient à négocier, la défiance & le découragement s'empareroient de ceux qui les suivoient, car chacun voudroit négocier à leur exemple, ou abandonneroit l'entreprise.

Les plus sages & les plus expérimentés, tels que l'amiral & Dar-

dois, au nom du connétable, dirent au contraire que s'il falloit ; comme ils n'en disvenoient pas, user de célérité dans l'exécution d'une grande entreprise, il n'étoit pas moins requis d'apporter de la maturité dans les délibérations. Que ceux qui venoient de conseiller de courir promptement aux armes, supposoient évidemment deux choses, qui paroissent au moins douteuses : la première, qu'on prendroit les Guises au dépourvu ; la seconde, que l'ordre presque entier de la noblesse épouserait la querelle des princes avec la même ardeur qu'ils s'y feroient eux-mêmes engagés. Qu'en calculant ainsi, on couroit risque de se trouver à la fin déçu sur le compte & de ses amis & de ses ennemis. Que tous ceux qui connoissoient les Guises étoient en droit de se plaindre de leur ambition, de leur orgueil & de leur injustice, mais ne leur reprochoient ni aveuglement, ni imprudence, ni incapacité : qu'on devoit être assuré que dans une affaire qui les touchoit de si près, ils avoient combiné tout ce qu'on pouvoit tenter contr'eux, avec les moyens qu'ils

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

avoient pour se défendre ; que la seule maison du roi , dont ils disposoient souverainement , suffisoit pour déconcerter tout ce qu'on pouvoit entreprendre dans ce moment : qu'on ne pouvoit s'assembler en corps d'armée sans qu'ils en fussent sur le champ avertis , & que trois heures leur suffisoient pour ramener la cour à Paris , où ils n'auroient plus rien à craindre ; qu'ils avoient à leur disposition des troupes disciplinées , des places fortes , de l'artillerie , des munitions de guerre ; & que , dans quelque délabrement que fussent tombées les finances , ils trouveroient encore des expédiens pour se procurer de quoi subvenir aux frais de la guerre pendant deux ou trois ans : au lieu que les princes & leurs amis , en faisant les derniers efforts , ne fourniroient pas la somme nécessaire pour mettre sur pied & alimenter un corps de dix mille hommes pendant trois mois. Qu'ils devoient considérer qu'ils ne jouissoient , la plupart , que d'une fortune très-bornée , dont une partie consistoit en gages ou en pensions sur le trésor royal , qui leur seroit enlevée par une simple suspen-



fion de paiement ; l'autre , en fermes ou en terres , qui pouvoient être faïfies au profit du roi par un arrêt du parlement. Que le gros de la nation , épuifée par les guerres précédentes , & foupirant après le repos , loin d'époufer leur querelle , comme on paroiffoit s'en flatter , ne leur pardonneroit pas de l'avoir replongée dans une guerre civile , pour des intérêts particuliers qui ne la regardoient qu'indirectement. Qu'il n'y avoit actuellement dans le royaume que deux classes d'hommes qui defiraffent des troubles ; premièrement , des militaires ruinés & accoutumés à la licence des camps ; en fecond lieu , tous ceux qui , faifant profeflion de la religion réformée , trouvoient dans la paix toutes les horreurs de la guerre. Que les premiers , indifférens à tous les partis , & ne cherchant qu'une folde , fe donneroient de préférence aux Guifes , qui difpofoient des finances de l'état. Que les feconds haïffoient fouverainement les Guifes , qui s'étoient mis à la tête de leurs perfécuteurs , & facrifieroient volontiers une partie de leur fortune pour confervér l'autre ; mais qu'on

Ann. 1559.

---

 ANN. 1559.

devoit prendre garde que ne demandant que la cessation des supplices & la liberté de servir Dieu selon les lumières de leur conscience, ils porteroient les armes & se tiendroient tranquilles du moment qu'on leur accorderoit ces deux points : or, devoit-on présumer que le gouvernement les refusât, s'il n'avoit que ce moyen de sortir d'embarras ? Que d'après toutes ces considérations, il leur sembloit que courir dans ce moment aux armes, c'étoit courir à une ruine certaine, & que n'ayant rien que de funeste à se promettre de la force, il falloit s'en tenir au premier moyen, celui de la persuasion, qui n'étoit point aussi désespéré qu'on venoit de le représenter, pourvu qu'on y mêlât & beaucoup de patience, & un peu d'adresse. Que les Guises, tout audacieux qu'ils étoient, n'avoient osé retrancher aux princes du sang ni l'entrée dans le conseil, ni le rang qu'ils y devoient tenir : que rien n'empêchoit donc le roi de Navarre d'aller y siéger, & de le présider en l'absence du roi : que de quelque manière qu'on s'y fût pris pour le composer, il y trouveroit en-

core les grands officiers de la couronne & d'autres partisans secrets qui lui formeroient un parti : qu'en s'attachant à combattre les projets violens & destructifs qui seroient proposés, il décrieroit l'administration présente, & se concilieroit la nation, qui s'accourumeroit bientôt à le regarder comme son protecteur : que s'il parvenoit à mettre de son côté la reine mère, ce suffrage seul entraîneroit la balance & aplaniroit toutes les difficultés : qu'ils ne voyoient pas pourquoi on désespéroit de la gagner : que le chagrin qu'elle avoit témoigné de la retraite du connétable, & les avances qu'elle avoit faites à ses neveux, montroient qu'elle n'avoit peut-être pas autant influé qu'on se le figuroit, sur le choix des nouveaux ministres, qu'elle n'avoit pas du moins en eux une entière confiance : qu'enfin l'on risquoit d'autant moins d'essayer de ce plan, que s'il ne réussissoit pas, on seroit toujours à tems de recourir à la force : que rien ne les empêchoit de pratiquer des amis, d'observer leurs adversaires, & de mettre à profit les

---

 ANN. 1559

fautes qui pourroient leur échapper.

Ann. 1559.

Cet avis fut d'autant plus goûté du roi de Navarre, qu'il s'accordoit avec son indécision naturelle, & ne différoit point essentiellement de ce que lui avoient recommandé ses conseillers. Résolu de le suivre, il fit partir ses fourriers pour lui préparer un logement à Saint-Germain, & se mit lui-même en marche avec un cortège qui passoit à la vérité sa maison ordinaire, mais qui n'avoit rien de menaçant. C'étoit l'usage, toutes les fois qu'il arrivoit à la cour un personnage à qui l'on vouloit marquer de la considération, que le roi dressât une partie de chasse sur la route que celui-ci tenoit, & que feignant de le rencontrer fortuitement, il le plaçât à ses côtés, & s'en retourât en s'entretenant familièrement avec lui. Le duc de Guise traignit apparemment qu'une pareille faveur n'enflât le cœur du roi de Navarre, car il avoit dirigé la chasse d'un autre côté, & n'avoit donné aucun ordre pour les logemens. Les fourriers d'Antoine voulurent s'empa-

ter du logement le plus apparent après celui du roi : il étoit occupé par le duc de Guise , & ils trouvèrent sur la porte des gens préparés à le défendre à la pointe de l'épée contre tous ceux qui entreprendroient de le leur enlever. Les équipages restèrent donc dans la cour, ou au milieu de la rue , & ce fut le premier spectacle qui frappa les regards du roi de Navarre. En entrant dans Saint-Germain. Confondu d'une réception si peu attendue , il monta dans l'appartement de la reine mère , qui couvrant du manteau de la douleur un accueil froid & compassé , ne l'entretint que de la perte qu'elle avoit faite. Le cardinal de Lorraine , qui étoit dans la chambre , partit ne pas s'appercevoir de la présence du premier prince du sang , & attendit tranquillement que celui-ci fît toutes les avances. On vint annoncer que le roi arrivoit. Antoine courut se présenter à lui à la porte du parc , & eut à rougir devant un plus grand nombre de témoins : car le roi ne s'arrêtant qu'autant de tems qu'il en falloit pour écouter d'un air distrait son compliment , & n'y répondant

---

 ANN. 1559.

---

---

ANN. 1559.

que quelques paroles , continua son chemin sans prendre garde à ce que devenoit son oncle. C'est le nom qu'il lui donnoit sans doute comme à l'aîné de la famille royale. Antoine qui avoit pris le parti de ne s'offenser de rien , poussant beaucoup trop loin pour son honneur la résignation , courut au duc de Guise , qui regardoit d'un autre côté , le ferra dans ses bras , & l'accabla de caresses d'autant plus déplacées qu'elles ne trompoient personne , pas même celui qui les recevoit. Cependant ses bagages restoient dans la rue , & il couroit risque d'y rester lui-même , si le maréchal de St. - André ne lui eût offert son logement. Les gentils-hommes de sa suite , & ceux qui lui avoient volontairement fait cortège , se dispersèrent dans les villages des environs pour chercher un gîte : quelques-uns revinrent à Paris , pleins de fureur & de dépit , moins encore contre les Guises , qui les traitoient avec ce mépris , que contre un premier prince du sang , qui n'avoit pas le courage de s'en ressentir. Cependant ils attendoient encore , pour prononcer sur son compte , qu'ils connaissent

de quelle manière il se comporteroit dans le conseil; mais n'y ayant point été invité, il n'osa pas même y prendre place; & lorsque le roi lui annonça, ainsi qu'il avoit fait au connétable, qu'il avoit partagé l'administration entre les deux frères, il applaudit hautement au choix de sa majesté, sans se plaindre que dans le partage elle eût compté pour rien les princes du sang. Alors Jarnac, & d'autres gentilshommes, qui s'étoient donnés à lui sans le connoître, n'espérant rien d'un homme qui se respectoit si peu, allèrent, sous ses yeux, offrir leurs services aux Guises, qui les reçurent à bras ouverts. Honteux au bout de quelques jours du rôle qu'il jouoit à St.-Germain, & osant bien encore se plaindre du connétable, de l'amiral & de ses autres amis de cour, qui, après l'avoir mis en avant, se tenoient tranquilles dans leurs maisons & le laissoient seul exposé aux affronts, il se ressouvint bien à propos que n'ayant point assisté aux funérailles du feu roi, il ne pouvoit différer plus long-tems d'aller lui rendre les derniers devoirs: il se transporta donc, avec toute sa suite,

---

 ANN. 1559.

#### 44 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1559.

d'abord à St.-Denis & ensuite à Paris. Là, guéri d'une partie de ses frayeurs, il recommença à chercher, avec le petit nombre d'amis qui lui restoient fidèles, quelque voie plus directe d'arriver au but qu'on se proposoit, que celle qu'an lui avoit fait prendre. Il parut au plus grand nombre que si l'on parvenoit à gagner le parlement de Paris, & que les princes, comme ils en avoient le droit, allassent en corps y présenter une requête, tant en leur nom qu'en celui de la principale noblesse du royaume, pour demander la réformation des abus de l'administration & la convocation des états généraux, cette démarche légale auroit infailliblement tout le succès qu'on pouvoit désirer. Si les Guises, comme on ne pouvoit guères en douter, s'en offensoient & vouloient s'y opposer, ils mettroient au grand jour leur injustice & leur tyrannie : la nation inondée de remontrances & de suppliques auxquelles ils n'auroient rien de solide à répondre, ne verroit plus en eux que d'avides oppresseurs, commenceroit par les détester & finiroit par se soulever : si pour éviter cet inconvénient ils



prenoient le parti d'accéder à la demande, leur chute n'en étoit pas moins certaine. La nation attachée à sa constitution & à ses usages, ne donneroit point la préférence à des étrangers sur les princes du sang, & se trouveroit d'autant mieux disposée à rendre à ces derniers une justice éclatante, qu'elle leur auroit l'obligation de se trouver assemblée, & de pouvoir en toute liberté remédier aux abus sans nombre dont elle avoit à se plaindre : ainsi dans l'une & l'autre supposition la cause des princes devenoit celle de la nation. Le roi de Navarre, le prince de Condé, & leurs principaux amis, se mirent à pratiquer le parlement, attirant chez eux ou visitant eux-mêmes de jour & de nuit ceux des présidens & des conseillers qu'on leur indiquoit pour les plus accrédités dans les chambres. Les circonstances n'étoient pas favorables ; car indépendamment de l'attention qu'avoient eue les Guises, sous le règne précédent, de remplir la compagnie de leurs créatures, tous les zélés catholiques leur étoient dévoués, par la seule raison qu'ils les regardoient

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

sant proposer d'aller lui-même remettre entre les mains des ministres Espagnols madame Elisabeth, que le cardinal de Bourbon, son frère, & le prince de la Roche-sur-Yon, son cousin, étoient chargés de conduire en Espagne. C'étoit un moyen unique d'entamer des conférences sur la restitution de la Navarre, l'objet éternel de ses vœux : il accepta sans balancer ; & se dérochant aux reproches de ses partisans, il prévint l'arrivée de la princesse à Bordeaux, & la conduisit à Roncevaux, où il attendit que les ministres Espagnols vinssent la recevoir. On avoit stipulé dans l'acte du traité de mariage qu'elle seroit remise entre leurs mains au lieu dit *le Rignon*, qui formoit la séparation entre les deux états : la chute des neiges & un reste de défiance, dont Antoine ne pouvoit se défendre, l'empêchèrent d'aller jusques-là. Le cardinal de Burgos & le duc de l'Infantade s'étoient arrêtés de leur côté à Epinal, à deux lieues de Roncevaux. Antoine les informa de l'arrivée de la princesse & les pria de s'avancer jusqu'à Roncevaux, en s'excusant de ne pas aller plus avant, sur le danger où il exposeroit

roit la santé de leur reine , si dans une saison aussi rude la cérémonie se passoit dans un malheureux hameau où l'on ne trouveroit pas de logemens : les seigneurs Espagnols craignant, apparemment que les François ne voulussent tirer avantage de leur complaisance , refusèrent pendant quatre ou cinq jours de rien changer à ce qui avoit été réglé. Ce ne fut qu'après s'être assurés que le roi de Navarre se dispoit en effet à retourner en Gascogne , & à ramener avec lui la jeune reine , qu'ils se rendirent enfin à Roncevaux , bien munis de protestations , à l'effet d'empêcher que les François ne pussent en aucun tems se prévaloir d'une condescendance purement volontaire envers la reine , leur souveraine. Antoine protesta de son côté , devant deux notaires , que bien qu'aux termes du traité la princesse dût être délivrée sur la frontière respective des deux royaumes , il s'en falloit beaucoup , & que le lieu où ils se trouvoient , & que celui où l'on étoit d'abord convenu de s'assembler , avoisinassent ni la France ni l'Espagne , puisque l'un & l'autre faisoient partie de son

---

 ANN. 1559.

ANN. 1559.

royaume de Navarre; il fit rédiger cet acte conservatoire en présence des ministres Espagnols, qui, loin d'y former opposition, lui laissèrent entrevoir que le roi, leur maître, n'étoit peut-être pas aussi éloigné qu'il le pensoit de terminer à l'amiable cette contestation. Ils lui offrirent leurs bons offices, & furent si bien l'amuser pendant quelques mois, qu'il se dispoisoit à se rendre lui-même à Madrid, & n'attendoit plus qu'un sauf-conduit, lorsqu'une lettre froide & dure de Philippe II ne lui permit plus de douter qu'on ne l'avoit bercé si long-tems d'une vaine espérance du côté de l'Espagne, que pour l'empêcher de rien innover en France.

Mécontentement du prince de Condé.  
*La Planché.  
La Popelinière.  
Brantome.  
De Thou.*

On étoit en effet parvenu à le perdre de réputation dans le parti des mécontents; mais avec peu de profit pour ceux qui s'applaudissoient de ce triomphe, puisqu'à la place d'un chef négligent, pusillanime & indécis, il s'en étoit présenté un autre, actif, intrépide, & d'autant plus dangereux, qu'il n'avoit presque rien à perdre. Louis de Bourbon, prince de Condé, qu'Antoine, en s'éloignant, s'étoit lui-même substitué,

cachoit sous une figure commune & sous l'enveloppe de la gaieté, de la folie & de la dissipation, une ame profonde, ardente & fière, qu'aucun obstacle ne pouvoit arrêter, qu'aucune adversité ne pouvoit abattre. Dès sa plus tendre enfance il s'étoit précipité au milieu des hasards de la guerre, tantôt comme capitaine de chevaux-légers, tantôt comme simple volontaire; malgré son courage & son ardeur il n'avoit pu corriger la maligne influence alors répandue sur tous les princes du sang. Les favoris l'avoient constamment exclu de tous les grades & de tous les gouvernemens. En vain pour se rapprocher de ceux qui dispoient des graces, il avoit épousé Eléonor de Roye, petite nièce du connétable & nièce de l'amiral; tout ce qu'il avoit pu obtenir jusqu'alors du gouvernement se réduisoit à la place de colonel des bandes Piémontoises, lorsqu'elle eut été abandonnée par la vidame de Chartres, place subalterne, & qu'il n'avoit acceptée que pour tenir à quelque chose dans l'état. A la vérité, les Guises s'étoient empressés de le décorer d'une commission honorable à la cour

---

 ANN. 1559.

du roi d'Espagne, mais ils n'avoient eu pour objet que de l'écarter de la cour où sa présence les embarrassoit, & cette prétendue faveur couvroit elle-même un piège. Car connoissant l'extrême modicité de sa fortune, ils auroient dû, ou ne point songer à lui pour une fonction très-dispendieuse, ou lui assigner des fonds suffisans pour la remplir avec tout l'éclat qu'exigeoit sa naissance; cependant le cardinal de Lorraine, sous prétexte que les finances étoient épuisées, ne lui avoit donné que mille écus, & l'avoit mis par-là dans la cruelle nécessité, ou de se rendre méprisable aux yeux des étrangers, ou de contracter de nouvelles dettes. S'il lui restoit encore du doute sur leurs véritables sentimens, l'évènement suivant acheva de les dissiper.

Pendant le voyage de Reims, le duc de Guise ayant eu occasion de s'entretenir avec l'amiral, lui fit confidence qu'un homme, qu'il ne lui nommeroit point, mais qui passoit pour son ami, songeoit à lui enlever son gouvernement de Picardie, en représentant que les soins multipliés & la présence assidue qu'entraînoient l'administration & la défense d'une

province frontière étoient inconciliables avec les fonctions d'amiral. Coligni ne pouvant se méprendre sur le nom de cerival secret, puisque c'étoit sur le prince de Condé qu'il l'avoit emporté, & que seul il pouvoit former des prétentions sur une charge successivement remplie par son père & son frère aîné, eut avec lui une explication où, après s'être plaint dans les termes les plus affectueux, qu'il se fût adressé à d'autres qu'à lui, pour obtenir une justice qui lui étoit due, il lui offrit la démission d'un gouvernement qu'il n'avoit accepté, disoit-il, qu'en qualité de dépôt, & jusqu'à ce qu'il lui fût permis de le remettre entre les mains de celui à qui il appartenoit à toutes sortes de titres. Condé jura, comme il étoit vrai, qu'il n'avoit aucune part à cette ruse, & ne pardonna pas à l'amiral de l'avoir cru capable d'une démarche, qui dans un parent & un ami n'auroit pu être regardée que comme une trahison. Coligni n'en persista pas moins à donner sa démission; car considérant qu'il ne pouvoit entretenir les places de frontière, si le cardinal de Lorraine, qui avoit le maniement des finances,

---

 ANN. 1559.

---

 Ann. 1559.

lui refusoit les fonds nécessaires pour les approvisionnemens & les réparations, & qu'il se trouveroit par-là exposé à recevoir un affront, soit de la part des ennemis, si la paix venoit à se rompre, soit de la part du roi lui-même, lorsqu'il lui prendroit envie de visiter ses provinces, il aimeroit mieux prévenir ses adversaires, que d'attendre qu'ils le dépouillassent. Ce sont-là les motifs que donnent à la démission de l'amiral les historiens protestans, les seuls qui nous aient transmis ces détails : en les rapportant sur leur autorité, nous ne dissimulerons point que la fourberie maladroite qu'ils prêtent au duc de Guise s'accorde mal avec son caractère & tout le reste de ses actions : pouvoit-il raisonnablement douter que l'oncle & le neveu, qui vivoient dans la plus grande intimité, n'eussent ensemble une explication dont le résultat devoit le couvrir de honte ? comment un homme si sensible à l'honneur & si circonspect, se seroit-il exposé à recevoir publiquement un démenti, qui auroit coûté la vie à l'un des trois ? Comment d'ailleurs le prince de Condé, si intéressé dans



la suite à justifier aux yeux de la nation & de l'Europe entière, sa haine contre le duc de Guise, ne lui auroit-il jamais demandé raison de cette noirceur, ne s'en feroit-il jamais plaint ? Il est beaucoup plus vraisemblable que Coligni, qu'on doit regarder comme le patron & le fondateur des églises réformées en France, dégoûté du roi de Navarre, & sentant le besoin de donner au parti un chef accrédité, imagina de lui acquérir le prince de Condé, par le sacrifice de son gouvernement, prévoyant sagement que quelque parti que prissent les Guises, il parviendrait également à son but. S'ils le conféroient au prince, ce ne seroit point à eux, qui n'auroient fait que lui délivrer une expédition, mais à celui qui pouvant le garder, s'en étoit démis volontairement en sa faveur, que le prince en auroit la principale obligation. Si au contraire les Guises lui faisoient essuyer un refus, le dépit & la colère le pousseroient infailliblement à chercher les moyens les plus prompts de se venger. Il donna donc sa démission, malgré les représentations de la reine mère, & re-

---

 ANN. 1557<sup>re</sup>

---

 ANN. 1559.

commanda , autant qu'il étoit en lui ; le prince de Condé , qui avoit des droits antérieurs aux siens sur cette place , & qu'il se reprochoit d'en avoir privé si long-tems , par déférence pour les ordres du feu roi. Les Guises considérant qu'aux termes où en étoient les choses , ce don ne sépareroit point le prince des intérêts du roi de Navarre & des autres mécontents , & qu'au contraire il le mettroit à portée de porter plus loin ses prétentions & de manifester sa mauvaise volonté , décidèrent le roi à lui préférer le maréchal de Brissac , qui avoit glorieusement servi l'état , & qui , dépouillé de son gouvernement de Piémont , qu'on rendoit au duc de Savoie , étoit bien fondé à demander un dédommagement.

Il se déclare  
chef de réfor-  
més.

*Ibidem.*

*Mém. de  
Condé.*

*Beze.*

*D'Aubigné.*

Quoique l'équité seule pût avoir dicté cet arrangement , & que le prince de Condé lui-même , en acceptant sous le maréchal la place de colonel des bandes Piémontoises , eût en quelque sorte renoncé à se déclarer son concurrent dans la carrière militaire , il s'offensa de cette préférence donnée à un gentilhomme sur un prince du sang : dans son ressenti-

ment il prêta facilement l'oreille à la dame de Roye, sa belle-mère, & à la princesse de Condé, sa femme, qui zélées l'une & l'autre pour la nouvelle doctrine, & entourées de ministres ardens, l'exhortoient depuis long-tems à se laisser instruire & à prendre la protection de tant de malheureux qu'on persécutoit injustement. Jusqu'alors il n'avoit pas donné une grande attention à toutes leurs pieuses exhortations; & à n'en juger que par son caractère & sa conduite, aucun homme dans le royaume ne paroïssoit moins disposé à embrasser une secte chagrine, austère & gênante; mais que ne peuvent l'ambition & le desir de la vengeance! Non-seulement il adopta la nouvelle croyance, mais il la professa publiquement sans vouloir garder aucun de ces ménagemens politiques, auxquels le roi de Navarre, par indécision, l'amiral par prudence, avoient cru devoir s'assujétir. Impatient de connoître quelles étoient les vues des réformés, ce qu'ils se promettoient de lui & ce qu'il pouvoit attendre d'eux, il assigna un rendez-vous aux

plus accrédités dans la terre de la  
 ANN. 1559. Ferté en Champagne.

Ce parti ne consistoit plus, comme cinq ou six ans auparavant, en quelques amas fortuits de gens sans aveu, que la publication d'une ordonnance, la vue d'un commissaire mettoit en fuite & dissipoit souvent sans retour; c'étoit une immense corporation de citoyens de toute condition & de tout état, qui tenoient des assemblées politiques & religieuses, qui commençoient à calculer leurs forces: depuis Boulogne jusqu'à Bayonne, depuis Brest jusqu'à Metz, la France se couvroit d'églises dirigées par des chefs enthousiastes qui, familiarisés par une longue habitude avec la prison & les tourmens, souffloient dans l'ame de leurs prosélytes la même audace & la même opiniâtreté. Liées entr'elles par un commun danger, elles entretenoient une correspondance étroite avec Calvin, & par son canal avec quelques cantons Suisses, l'électeur Palatin & le Landgrave de Hesse qui, ayant embrassé la même communion, se croyoient intéressés à l'établir solidement dans un royaume voisin. Si,

malgré tant d'avantages , les réformés Ann. 1559.  
 continuoient à se cacher & à ne tenir  
 que des assemblées nocturnes , dans  
 les lieux mêmes où ils étoient pres-  
 que aussi nombreux que les catholi-  
 ques , ils s'indignoient de cette dure  
 contrainte , prenoient des mesures  
 pour être toujours en état de repousser  
 la violence , & laissoient clairement  
 appercevoir qu'ils n'attendoient plus  
 qu'un chef , qui fît mouvoir de con-  
 cert tant de membres épars , pour ar-  
 racher par la nécessité une tolérance  
 qu'ils regardoient moins comme une  
 faveur que comme un droit , mais  
 qu'ils savoient bien qu'on ne leur  
 accorderoit point volontairement. Le  
 prince de Condé , peu accrédité à la  
 cour & dans le conseil , étoit natu-  
 rellement porté à recourir aux armes ;  
 mais on se trouvoit arrêté par une  
 difficulté presque insurmontable. Cal-  
 vin , dont les décisions étoient des  
 oracles , voulant se mettre à couvert  
 du reproche qu'on lui faisoit de se-  
 mer le trouble & la rebellion par-tout  
 où se répandoit sa doctrine , avoit  
 déclaré en termes formels , que tout  
 chrétien devoit une obéissance passive  
 aux magistrats que la Providence lui

avoit donnés, alors même qu'ils  
 ANN. 1559. abusoient évidemment de leur auro-  
 rité, qu'ils se montroient avides,  
 injustes & cruels, & avoit cité l'exem-  
 ple des premiers fidèles qui avoient  
 obéi sans murmurer à un Caligula,  
 à un Néron & à un Domitien. Le  
 synode, ou concile national, qui  
 venoit de se tenir en France, avoit  
 posé le même principe comme un  
 point fondamental de sa profession  
 de foi: ce même Calvin & ses prin-  
 cipaux disciples s'accordoient encore  
 à regarder comme un crime capital  
 toute erreur contre la foi, & enjoi-  
 gnoient aux magistrats de punir du  
 dernier supplice les hérétiques qui  
 refusoient de venir à résipiscence.  
 Comment, sur de pareils principes  
 consignés dans ses écrits, & qu'il fai-  
 soit exécuter à la rigueur à Genève,  
 auroit-il autorisé par son aveu des  
 sujets à prendre les armes contre leur  
 souverain, & en supposant même  
 qu'il ne craignît point de se désho-  
 norer par une contradiction si mani-  
 feste, devoit-on se flatter que dans  
 le grand nombre de ministres, qui  
 régissoient avec une autorité indé-  
 pendante de la sienne les divers

églises du royaume, il ne s'en trou-  
 vât pas un seul qui élevât la voix ANN. 1559.  
 contre une prévarication si manifeste,  
 & déconcertât l'entreprise au mo-  
 ment de l'exécution ; car avec des  
 forces inégales , on ne pouvoit rien  
 tenter avec succès sans l'union la  
 plus intime & le secret le plus in-  
 violable entre tous les confédérés ?  
 S'il falloit user d'adresse & se con-  
 duire avec une extrême discrétion à  
 l'égard des églises réformées du  
 royaume , les mêmes précautions n'é-  
 toient pas moins nécessaires envers les  
 puissances étrangères. Comme on ne  
 fait jamais en commençant la guerre  
 combien de tems elle durera , ni de  
 qui l'on aura besoin , il étoit néces-  
 saire qu'on ménageât les scrupules  
 & la délicatesse des puissances qui  
 avoient embrassé la même commu-  
 nion , qu'on leur sauvât du moins le  
 reproche d'avoir , contre les lumiè-  
 res de leur conscience , assisté des  
 séditieux & des révoltés. Ces consi-  
 dérations montroient clairement que  
 les intérêts de la religion , quelque  
 puissans qu'ils soient sur l'esprit de  
 la multitude , ne pouvoient être allé-  
 gués comme cause directe & princi-

## 62 HISTOIRE DE FRANCE.

ANN. 1559.

pale d'un soulèvement ou d'une prise d'armes , & que si l'on prétendoit s'en servir, ce ne devoit être que subsidiairement & à l'appui d'une raison politique , puisée dans les loix & la constitution de l'état. On n'en trouva point de meilleure que l'usurpation & la tyrannie des Guises : quelques-uns furent d'avis de les déclarer sur-le-champ ennemis publics ; d'autres remontrant qu'une assemblée composée de douze ou quinze personnes , sans pouvoir & sans mission , n'étoit point compétente pour rendre une semblable déclaration , proposèrent un moyen ; plus lent à la vérité , mais plus légal & plus imposant. Il consistoit à rédiger par écrit un certain nombre de questions qu'on soumettroit à l'examen des plus profonds théologiens & des plus célèbres juriconsultes , tant régnicoles qu'étrangers , afin que si leur décision étoit uniforme & telle qu'on se la promet-  
roit , elle fascinât les yeux de la multitude , & ne lui laissât appercevoir dans les chefs de l'entreprise que les vengeurs des loix & les libérateurs de la patrie.

On demandoit 1°. si toutes les fois



qu'un souverain , soit par sa trop grande jeunesse, soit par quelque autre accident naturel se trouvoit notoirement incapable de gouverner , il n'appartenoit pas privativement à la nation de lui former un conseil d'administration , & si ceux qui , sans la consulter, se feroient emparés par ruse de toute l'autorité & voudroient s'y maintenir par la violence , ne devoient pas être regardés comme des usurpateurs & des brigands ?

ANN. 15524

2°. Si la principale noblesse de toutes les provinces du royaume , ayant à sa tête un ou plusieurs princes du sang , n'étoit pas en droit de requérir la convocation des états-généraux , & de procurer légalement aux trois ordres la liberté de s'assembler ? Quels étoient les moyens qu'il lui étoit licite d'employer , tant à l'égard du souverain , que vis-à-vis des autres ordres ?

3°. Si , convaincue que son humble requête & ses justes doléances ne pouvoient parvenir aux oreilles du monarque , sans exciter la fureur & provoquer le ressentiment des hommes violens qui l'obsédoient & qui abusoient de sa jeunesse & de son

ANN. 1559.

peu d'expérience , & sans exposer manifestement la vie de ceux qu'elle choiſiroit pour ſes députés , elle n'étoit pas ſuffiſamment autorifée à les faire eſcorter par un certain nombre d'hommes armés , non pour nuire à qui que ce fût , non pour menacer , mais pour garantir ſes députés de toute violence , ſoit pendant la route , ſoit pendant leur ſéjour à la cour ?

4°. Si les réglemens provisoires , que pourroit former cette aſſemblée , n'auroient pas force de loi juſqu'à la tenue des états-généraux où ils ſeroient de nouveau examinés ?

5°. De quelle manière on devoit ſe conduire à l'égard des oppreſſeurs de la liberté publique , & s'il étoit permis de les tuer au cas qu'ils ne puſſent être ſaiſis & jugés dans la forme ordinaire ?

Tels étoient les principaux points ſur leſquels on demandoit conſeil , autant qu'il nous a été poſſible de les recueillir d'un grand nombre d'écrits polémiques & d'apologies que les proteſtans publièrent dans la ſuite ; car la conſultation , munie d'un très-grand nombre de ſignatures

d'hommes de tout rang, resta toujours secrète, & n'est point parvenue jusqu'à nous. Le prince de Condé fut reconnu le chef *muet* de toute l'entreprise, parce qu'il ne devoit s'annoncer qu'au moment de l'exécution : on lui donna pour lieutenant & pour représentant un homme qu'il faut faire connoître en peu de mots. Godefroi, ou, selon d'autres, Jean de Barri, seigneur de la Renaudie, d'une ancienne maison du Périgord, possédoit patrimoniallement un riche bénéfice. Jean du Tillet, greffier du parlement de Paris, qui avoit eu occasion d'examiner les titres de cette famille, vit la facilité de l'en dépouiller, & en obtint la nomination pour un de ses frères. La Renaudie craignant le crédit de ses adversaires, dans le parlement de Paris, demanda que la connoissance de cette affaire fût renvoyée au parlement de Bourgogne. Dans le cours de ce procès il sentit le vice de son titre de possession & le falsifia : attaqué au criminel & enfermé dans les prisons de Dijon, il courroit risque d'être puni corporellement, si le duc de Guise, gouverneur de la Province, ne lui eût pro-

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

curé les moyens de s'évader. Retiré en Suisse, où il eut occasion de connoître un grand nombre de réfugiés, que les délations & la crainte de tomber entre les mains des inquisiteurs, avoient obligé de quitter leur patrie, & qui soupiroient après une révolution qui leur permît d'y rentrer, il adopta ou feignit d'adopter leur croyance, se transporta en Allemagne & dans les Pays-Bas, pour nouer entr'eux tous une étroite correspondance, & se rendit l'agent général du parti. Sentant que des hommes épars, qui ne jouissoient qu'avec beaucoup de difficultés d'une foible portion de leurs revenus, ne feroient jamais que des efforts impuissans, & qu'il falloit nécessairement que la commotion partît du centre, il recourut une seconde fois au duc de Guise, & obtint par sa protection des lettres de révision, à la faveur desquelles il reparut en France, sans avoir rien à craindre. Au lieu de recommencer son procès, il parcourut, sous le nom de Laforêt, les différentes provinces, visita les églises réformées, s'instruisit de leurs forces & forma des liaisons avec les hommes les plus accré-

étrés dans chaque district , encourageant les uns , remplissant les autres d'espérances , & préparant les esprits à une révolution. C'est apparemment sur des indices confus de cette trame , que Granvelle , dans la conférence qu'il avoit eue sous le règne précédent avec le cardinal de Lorraine , avoit cru devoir lui donner avis qu'il y avoit dans le royaume une conspiration toute formée , & que l'état étoit menacé d'avoir à soutenir tout à-la-fois une guerre civile & étrangère. La mort de Henri II , loin de rien changer aux projets & aux desseins de la Renaudie , accrut ses espérances & lui donna une nouvelle activité. Rédacteur du plan qui venoit d'être adopté , il fut chargé d'entreprendre l'exécution , l'assemblée se contenta de lui nommer six adjoints , dont il devoit prendre conseil toutes les fois qu'il le pourroit.

Les Guises n'eurent aucune connoissance de cette assemblée ; jamais il ne leur seroit tombé dans l'esprit que le prince de Condé , pauvre & sans considération , qu'un la Renaudie , flétri par un arrêt , & qui ne devoit qu'à leur pitié la liberté mo-

ANN. 1559.

mentanée dont il jouissoit, songea-  
sent à se faire déclarer chefs de parti,  
& à bouleverser l'état dans ses fon-  
demens. Contens de veiller sur le  
roi de Navarre & le connétable, &  
s'en croyant débarrassés, du moins  
pour un tems, ils travailloient avec  
le chancelier Olivier à réparer les  
désordres de l'administration précé-  
dente, & à retirer l'état, s'il en étoit  
tems encore, du gouffre où il étoit  
combé.

Administra-  
tion intérieure.

*Piguerre.*

*La Planche.*

*Villars.*

*La Popeli-  
nière.*

*Manusc. de  
Fonsanieu.*

*Ordonn. de  
Fontanon.*

Quoiqu'il ne subsistât plus en quel-  
que sorte, depuis deux ou trois ans,  
que par des emprunts plus ou moins  
onéreux sur presque toutes les ban-  
ques de l'Europe, & que la nécessité  
de licencier les troupes, auxquelles  
il étoit dû plusieurs quartiers de sol-  
de, la circonstance d'un sacre & de  
l'établissement de deux princesses,  
dont il falloit acquitter en partie la  
dot, semblaient devoir engager à  
forcer plutôt qu'à baisser la recette;  
cependant la nécessité plus urgente  
encore de venir au secours des mal-  
heureux laboureurs qui, dans plu-  
sieurs provinces, abandonnoient la  
culture des terres, fit accorder une di-  
minution considérable sur les tailles,

avec promesse d'alléger chaque année le fardeau à mesure que le gouverne-  
ment viendrait à se décharger du  
 poids immense sous lequel il gémissoit.

Ann. 1559.

On ne pouvoit marcher vers ce but , ni même l'envisager dans le lointain , sans se résoudre à des opérations rigoureuses , qui dûrent d'autant plus coûter aux Guises , qu'elles devoient considérablement accroître le nombre des mécontents & de leurs ennemis personnels.

Leur première attention se porta sur les engagements ruineux que les circonstances avoient forcé le feu roi de contracter : les banquiers étrangers & régnicoles , abusant de sa détresse , lui avoient prêté leur argent à un intérêt usuraire. En se chargeant d'acquitter avec le tems ce qui leur étoit légitimement dû , le nouveau monarque se crut en droit de leur faire tenir compte de ce qu'ils avoient perçu au - delà du taux ordinaire de l'argent auquel il réduisit leurs créances.

En rompant ainsi des conventions dures , à la vérité , mais librement contractées , c'étoit se fermer toutes

---

 ANN. 1559.

les banques & s'interdire la ressource la plus assurée & la plus expéditive dans un cas pressant ; la prudence exigeoit donc qu'on s'en procurât d'autres par une stricte économie & toutes les suppressions de dépenses que le service public pouvoit comporter. On commença par la maison domestique du roi, qui comprenoit un nombre effréné d'officiers, parce que ces places, qui donnoient un libre accès auprès du monarque, la nourriture & des gages, étoient la récompense la plus ambitionnée par tous les gentilshommes de quelque grade qu'ils fussent, qui s'étoient distingués dans les armées. On supprima toutes celles qui ne demandoient point un service habituel, & l'on renvoya dans leurs maisons une multitude d'officiers déçus, les uns avec un tiers ou une moitié de leurs gages, les autres avec ces gages entiers, si leur vieillesse & la durée de leurs services exigeoient cet adoucissement à leur malheur.

Après cette suppression on manquoit encore de fonds pour entretenir le petit nombre de ceux qu'on étoit obligé de conserver, parce que



le domaine de la couronne, qui avoit été primitivement destiné à cette dépense, se trouvoit réduit à rien par les ventes multipliées & par les libéralités indiscrètes de François I & de Henri II. Le roi publia un édit portant une révocation générale de toutes les concessions & de tous les dons de ses prédécesseurs, à la réserve des apanages des princes du sang & des terres accordées en usufruit aux deux reines & aux deux filles de France, madame Renée, mariée au duc de Ferrare, comtesse de Chartres & de Gisors, & madame Marguerite, nouvellement mariée au duc de Savoie, duchesse de Berri. Les courtisans & sur-tout les anciens favoris se virent enlever une portion considérable de leur fortune, & ne pardonnèrent pas aux Guises. Quoique ceux-ci représentassent qu'ils n'étoient pas exceptés de la loi générale, on soupçonnoit ou que ces restitutions n'étoient qu'apparentes, ou qu'ils avoient des moyens secrets de s'en dédommager. Le connétable qui avoit beaucoup à perdre, demanda une exemption fondée sur ses longs services & sur la qualité de premier officier de la cou-

---

 ANN. 1549.

---

 ANN. 1559.

ronne; il chargea de cette négociation le cardinal de Châtillon, son neveu, esprit insinuant, & qui passoit alors pour le favori de Catherine de Médicis. Quelque répugnance qu'eût Châtillon à solliciter une exception qu'il croyoit injuste, si la loi étoit générale, & odieuse si l'on considéroit la fortune du connétable; il savoit d'un autre côté que les représentations ne réussissoient pas sur l'esprit du vieillard, & qu'il falloit le servir à sa fantaisie; il réussit au moins en partie par le crédit de la reine mère, qui vouloit quelquefois être écoutée.

La création & la vente des offices étoient la ressource dont on avoit le plus abusé sous le règne précédent. Outre l'avilissement où étoient tombées les compagnies les plus respectables, l'état s'épuisoit à soudoyer l'oisiveté d'un grand nombre d'hommes qui auroient pu se rendre utiles dans d'autres professions. Plus le mal s'étoit accru, plus il étoit difficile d'y remédier. Car où trouveroit-on jamais les finances nécessaires pour rembourser tous les offices qu'il auroit fallu supprimer? En prenant le parti de ne procéder à cette suppression

tion que partiellement & à mesure que ces offices viendroient à vaquer , on tomberoit dans l'inconvénient de ne savoir où prendre les fonds nécessaires pour acquitter les gages de ceux qu'il falloit conserver , puisqu'on les avoit assignés en grande partie sur l'argent provenant des mutations de ces mêmes offices , soit par mort , soit par résignation. Cette considération céda au desir de rétablir , autant qu'il seroit possible , les choses sur l'ancien pied. On commença par supprimer la moitié de tous les officiers de finance , en chargeant ceux que l'on conservoit , d'acquitter de leurs propres derniers le prix des charges supprimées , sauf à se rembourser imperceptiblement de ces avances. Quant aux offices de maîtres des requêtes , de présidents & de conseillers dans toutes les cours du royaume , on se contenta de publier un édit par lequel le roi éteignoit indistinctement les titres de tous ceux de ces offices qui viendroient à vaquer , jusqu'à ce qu'ils se trouvassent réduits au nombre ancien , c'est-à-dire , à celui qui subsistoit lors de l'avènement de François I au trône.

---



---

 ANN. 1559.

---

Ann. 1559.

Inutilement auroit-on porté ce règlement, si l'on avoit laissé à l'intrigue & à l'ambition un moyen de l'é luder. Il étoit visible que tout magistrat qui auroit du crédit l'emploieroit à solliciter la survivance de son office pour son fils ou son plus proche parent, & empêcheroit par-là qu'il ne vînt à vaquer. Il devenoit donc indispensable d'abolir les survivances, & ce fut la matière d'un nouvel édit, qui n'auroit excité aucune plainte raisonnable, si, comme on devoit s'y attendre, il n'eût statué que sur ce qui auroit lieu à l'avenir. Mais sous prétexte que ce genre de graces étoit un abus déjà pros crit par un édit de François I, qui étoit tombé en désuétude, mais qui n'avoit point été révoqué; on donna au nouveau un effet rétroactif; car le roi en s'interdisant la faculté de donner aucune survivance, révoqua toutes celles que son père avoit accordées, à moins que ces survivanciers ne fussent devenus vrais titulaires, & ne se trouvassent en plein exercice. Cette distinction parut à tout le monde n'avoir été ajoutée à l'édit, que pour frustrer l'ainé

des Montmorency de la charge de grand-maître de la maison du roi, dont il avoit obtenu la survivance, ainsi que nous l'avons rapporté, mais dans laquelle il n'avoit point encore été installé. Le duc de Guise l'ambitionnoit à cause de l'autorité qu'elle donnoit à la Cour, & en faisoit les fonctions sans en avoir le titre. Car il manquoit de prétextes plausibles pour en dépouiller le connétable, qui en étoit revêtu. Après cette déclaration, il employa la médiation de la reine mère, pour l'engager à donner sa démission, puisqu'enfin il lui étoit impossible de l'exercer sans résider habituellement à la cour, & que son fils n'y avoit plus de droit. On lui offroit, en faveur de ce fils, la promesse par écrit, du premier bâton de maréchal de France qui viendrait à vaquer. Le vieillard s'emporta d'abord contre une pareille proposition; puis venant à considérer son âge, les chicanes auxquelles il demeuroit exposé en ne remplissant pas les fonctions de cette charge, & le peu d'apparence qu'il pût la transmettre à son fils contre la volonté du roi, annoncée par un édit, il entra en négoc-

---

 ANN. 1559.

ciation ; & après avoir obtenu qu'on donnât à son fils en dédommagement, non pas une promesse par écrit de la première charge de maréchal qui viendrait à vaquer, mais une charge surnuméraire dont il seroit revêtu sur le champ, sauf à supprimer ensuite celle qui vaqueroit la première, il remit purement & simplement sa démission entre les mains du roi, sans vouloir influencer en rien sur le choix de son successeur.

Le poison de la vénalité avoit gagné jusqu'au corps de la maréchaussée, chargée de veiller à la sûreté publique. Les prévôts provinciaux & les lieutenans criminels de robe-courte, ne songeant qu'à se rembourser promptement des taxes auxquelles on avoit assujetti leurs offices, mettoient de leur côté à l'encan les places laissées à leur nomination, sans en excepter celles de simples archers : quelques-uns même les laissoient vacantes & tournoient à leur profit la solde, qu'ils se faisoient délivrer sur des noms empruntés & de faux certificats. La subordination & la discipline étoient oubliées, parce que des hommes, qui se regardoient comme les

propriétaires de places qu'ils avoient achetées , ne tenoient aucun compte des menaces de leurs commandans , & demandoient qu'on les remboursât si l'on n'étoit pas content de leurs services. Cependant les grands chemins étoient infestés de brigands ; on voloit , on assassinoit en plein jour aux portes & jusques dans les faux-bourgs de la capitale. En vain le roi avoit défendu le port d'armes sur les grandes routes , à toutes personnes indistinctement , sans même en excepter les gens de guerre ; en vain on avoit poussé la précaution jusqu'à proscrire les manteaux & ces énormes hauts-de-chausses d'une aune & demie d'ampleur , dont l'usage commençoit à s'introduire , & qui étoient propres à cacher des pistolets ; on affectoit de braver des réglemens dont personne ne maintenoit l'exécution. Le point fondamental étoit de rétablir la subordination dans le corps de la maréchaussée , & le moyen le plus prompt auroit été de la purger de tout levain de vénalité. Dans l'impossibilité de se procurer les fonds nécessaires , le roi se contenta de rendre une ordonnance , par laquelle

---

ANN. 1559.

---

Ann. 1559.

laissant aux prévôts le choix & la nomination des officiers inférieurs & des simples cavaliers, il les autorisa à destituer sans force de procès ceux qui se montroient négligens & réfractaires, & à les remplacer à leur gré; il menaça, s'ils donnoient occasion à des plaintes bien fondées, non-seulement de les destituer eux-mêmes, mais de les rendre personnellement responsables des désordres qu'ils auroient dû empêcher.

Jamais, en effet, les précautions que l'on prenoit pour assurer la tranquillité publique n'avoient été plus requises. Le traité de Cateau-Cambresis, cimenté par des mariages qui unissoient à la France les seules puissances capables de troubler son repos, laissoit la liberté de réformer cette milice nombreuse qui n'avoit plus de proportion avec les revenus publics, & l'épuisement des villes & des campagnes faisoit une loi de pousser cette réforme aussi loin qu'il seroit possible, sans trop exposer l'état. On avoit donc résolu dans le conseil de réduire toutes les forces du royaume aux quinze cents lances qui composoient le fond de la milice na-



tionale , & à six ou sept mille hommes d'infanterie , dont on formeroit les garnisons des cinq places que l'on conservoit dans le Piémont , des villes de Metz & de Calais , nouvellement conquises , & de trois ou quatre places en Picardie & en Champagne. Cependant il étoit impossible de ne pas s'appercevoir dans quel embarras & dans quel danger ce parti , tout nécessaire qu'il étoit , alloit jeter le gouvernement. Depuis près de trente ans que duroit la guerre , il s'étoit formé une nouvelle génération d'hommes qui ne connoissoient point d'autre métier que le maniement des armes , & d'autre patrimoine qu'une solde & des contributions : en les privant subitement de leur érat , sans leur offrir aucun débouché , aucun moyen honnête de subsister , n'étoit-ce pas en quelque sorte les inviter au brigandage ? Si les soldats étoient à plaindre , la condition d'un très-grand nombre d'officiers n'étoit pas beaucoup meilleure. La plupart des gentilshommes , nés avec de l'ambition , avoient abandonné le soin de leurs affaires domestiques , sacrifié la meilleure partie de leur fortune , pour s'avancer dans le ser-

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

vice & obtenir des grades ou des pensions. Or, non-seulement on ne leur assignoit aucun dédommagement, on les privoit même de plusieurs quartiers de leurs appointemens, qui leur étoient légitimement dûs ; car c'est sur ce plan violent & injuste que la réforme avoit commencé à s'opérer à la fin du dernier règne, & qu'elle se continuoît sous le nouveau. Les commissaires, chargés de cette triste fonction, avoient couru les plus grands risques : ce n'avoit été qu'en séparant les différens corps, qu'en armant ceux que l'on conservoit contre ceux qu'on se proposoit de casser, qu'en faisant feu & en hachant en pièces les compagnies les plus indociles, qu'ils étoient enfin parvenus à se débarrasser des soldats : un grand nombre allèrent chercher du service sur la flotte que Philippe armoit contre les états Barbaresques. Les officiers vouloient être traités avec plus de ménagemens ; on ne pouvoit leur contester le droit de s'adresser directement au roi & à ses ministres, pour solliciter ce qu'ils croyoient leur être légitimement dû ; c'est le parti qu'ils prirent. La cour étoit à Fontainebleau.

où ils affluèrent de toutes parts. Le duc de Guise, auquel ils s'adressèrent, recevoit leurs représentations avec les égards qu'ils méritoient ; & au lieu d'argent , qu'il ne pouvoit leur donner , il rendoit justice à leur valeur & à leurs services , promettoit de les recommander au roi , & se rendoit garant qu'ils ne feroient point oubliés ; mais il les prioit de considérer que les finances étoient tellement épuisées & les revenus du roi tellement obérés , qu'il manquoit le plus souvent du simple nécessaire ; il les exhortoit donc à prendre patience , jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de les dédommager amplement & de leur donner de l'emploi. Le cardinal de Lorraine , moins caressant & naturellement timide , rendoit son abord difficile & évitoit d'entrer en explication : effrayé du concours des demandeurs , & craignant que s'ils venoient à se compter ils ne changeassent de ton & de langage , il se porta à une résolution si étrange , qu'on feroit tenté de la révoquer en doute , si elle n'étoit attestée par plusieurs historiens contemporains. Il fit planter , dit-on , des porennes devant

ANN. 1552.

*La Planchette  
De Thou.  
Brantôme.*

## 82 HISTOIRE DE FRANCE.

ANN. 1559.

la porte du château, & proclamer dans les rues, de par le roi, un ordre absolu à tous ceux qui n'étoient ni attachés par des charges au service de la cour, ni domiciliés à Fontainebleau, de s'en éloigner le jour même sous peine d'être jugés prévôtalement.

Projets sur  
Ecosse.  
*Ibidem.*  
*La Popeli-  
niere.*  
*Castelnau,  
Bellefort.*  
*Manusc. de  
Béihune.*

Si le fait est vrai, les deux frères ne tardèrent pas à reconnoître combien il étoit dangereux d'opposer la puissance à une demande légitime. Empressés de réparer leur faute, ils cherchèrent un moyen peu dispendieux d'employer tant de braves gens d'une manière utile pour l'état, & capable de récompenser leurs services passés. L'Ecosse, réunie à la France par le mariage de leur nièce, continuoît de se régir par les maximes du gouvernement féodal. Le roi, sans revenus assurés & par conséquent sans troupes permanentes, n'y jouissoit que d'une autorité précaire & toujours contredite : toutes les forces nationales étoient dans les mains de la haute noblesse, & ces forces ne consistoient qu'en des corps de milices, levés tumultuairement, mal armés & plus mal disciplinés. La paix, la guerre,

& toutes les matières de quelque importance se traitoient dans des assemblées générales, où l'on ne parvenoit que difficilement à concilier les avis, & dont les résolutions étoient aussi muables que le caprice qui les avoit enfantées. La jalousie, l'intrigue, le plus léger mécontentement suffisoit pour tout renverser; & le monarque, qui s'étoit cru assuré du consentement de la nation, abandonné au milieu d'une expédition, étoit réduit à fuir avec les déserteurs, ou à exposer témérairement sa vie, avec le petit nombre d'hommes qui lui restoit fidèles. C'étoit dans une de ces assemblées nationales, qu'après bien des débats, le mariage de la jeune reine, Marie Stuart, & son départ pour la France avoient été arrêtés, aux conditions que les Ecoissois avoient eux-mêmes dictées; & cependant à peine cette affaire avoit-elle été terminée qu'ils s'en étoient repentis. Le gouvernement Anglois, qui s'étoit donné des mouvemens inutiles pour empêcher ce mariage, avoit mieux réussi à empêcher que la confiance & l'union ne s'établissent entre les deux nations. De tous

---

 ANN. 1552.

---

 ANN. 1559.

les ressorts qu'il fit mouvoir, le plus efficace fut le changement de religion. A la faveur du voisinage, il y sema la doctrine de Calvin, qui fructifia au point qu'en peu d'années elle avoit séduit un tiers de la nation. La régente, marie de Lorraine, avoit vu avec la plus vive inquiétude les progrès du mal, mais naturellement indulgente & peu accréditée, elle avoit différé de jour en jour à prendre un parti définitif. Lorsque les entreprises des sectaires & des plaintes du clergé ne lui permirent plus de fermer les yeux, la plaie étoit déjà si profonde qu'elle craignoit d'y mettre la main. En vain on lui mandoit de France de poursuivre à outrance les sectaires; ne pouvant se faire illusion sur sa faiblesse, elle répugnoit avec raison à compromettre mal-à-propos l'autorité. Elle essaya cependant, avec le peu de forces qui lui étoient venues de France, de châtier quelques villes, qui avoient pros crit l'ancien culte; mais à mesure qu'elle le rétablissoit dans une, trois ou quatre autres abattoient les images, profanoient les reliques & renversoient les autels. Les principaux seigneurs imbus de la nou-

velle doctrine, & qui avoient formé  
 entr'eux une étroite confédération, se ANN. 1559.  
 présentoient en armes devant elle à  
 l'entrée de leurs terres, & l'obli-  
 geoient de renvoyer la décision de  
 cette querelle aux états-généraux, où  
 ils étoient bien assurés de triompher.  
 A peine dans tout le royaume restoit-  
 il trois ou quatre places où elle pût  
 se croire en sûreté. C'est dans ces cir-  
 constances que les Guises formèrent  
 la résolution de changer la face du  
 royaume d'Ecosse, & de l'unir irré-  
 vocablement à la couronne de Fran-  
 ce. Il leur parut que six ou sept mille  
 hommes des vieilles bandes François-  
 ses, avec quelque cavalerie légère &  
 les forces qu'on pouvoit tirer de ceux  
 des seigneurs du pays, qui conser-  
 voient de l'attachement pour l'an-  
 cienne religion, suffiroient pour écri-  
 ser & pour dissiper entièrement ces  
 amas tumultuaires de payfans ou de  
 bourgeois sans discipline, que les sei-  
 gneurs du parti contraire tenteroient  
 de leur opposer : qu'en confisquant  
 les biens de tous ceux qui auroient  
 porté les armes contre leur légitime  
 souverain, on auroit abondamment  
 de quoi donner des établissemens ho-

---

 ANN. 1559.

norables à mille ou douze cents gentilshommes François qui , ne pouvant s'y maintenir que par l'appui du gouvernement , auroient le plus vif intérêt à lui assurer la supériorité , soit dans les assemblées nationales , soit dans les armées : que le clergé , déjà dépouillé d'une partie de ses possessions & à la veille de perdre le peu qui lui restoit , ne refuseroit pas de payer des décimes & de faire des avances , si à ce prix il pouvoit raisonnablement espérer de réparer ses pertes & de recouvrer sa considération première : qu'à l'aide des deux premiers ordres on parviendrait à établir sur le tiers-état les tailles & les autres impôts nécessaires pour entretenir un corps de milice permanente , & préparer sourdement les voies à une plus haute entreprise ; car la couronne d'Angleterre n'appartenoit pas moins à leur nièce que celle d'Ecosse , si la reine Elisabeth étoit véritablement bâtarde & inhabile à succéder : or , c'étoit un fait si constant & si reconnu , qu'elle-même , depuis son avènement au trône , n'avoit osé toucher cette corde ni demander la révocation de l'acte parlementaire qui l'avoit flétrie du



vivant de Henri VIII. Les Guises ne doutoient point que cette habile princesse ne contrariât autant qu'il seroit en elle leurs desseins sur l'Ecosse ; mais ils considéroient en même tems qu'une année leur suffisoit pour les exécuter, & qu'il seroit d'autant moins difficile de la tenir dans l'inaction pendant un si court intervalle , que feule , sans finances , & déjà odieuse ou suspecte aux catholiques Anglois , qui formoient encore une moitié de la nation , elle balanceroit long-tems avant que de rompre ouvertement avec un voisin aussi redoutable que le roi de France ; qu'enfin , dans tous les cas possibles ils retireroient au moins de cette expédition le précieux avantage d'avoir délivré la France , à peu de frais , d'une multitude d'avidés guerriers , qu'ils ne pouvoient espérer de contenir qu'en fournissant un aliment à leur ambition & à leur humeur turbulente. Quelque confiance qu'ils eussent en leur projet, ils crurent ne pouvoir se dispenser de le communiquer à leur sœur, qui, non moins intéressée qu'eux au succès , & mieux instruite de tout ce qui concernoit

**Ann. 1559.** l'Ecosse, ne pouvoit qu'ouvrir un bon avis & devoit naturellement être crüe. Sans condamner ouvertement l'entreprise, elle en représenta le danger & les inconvéniens, fondés en grande partie sur le caractère fier, indocile & féroce des gentilshommes Ecoissois, qui se feroient hacher en pièces jusqu'au dernier avant que de consentir au moindre changement dans la constitution de leur état, & de voir des étrangers s'établir au milieu d'eux. Elle paroissoit craindre que si le projet venoit à transpirer, la nation ne prît les devans & ne brisât les derniers chaînons de la soumission & de l'obéissance. Les deux frères attribuant ce timide conseil à Henri Clutin, seigneur d'Oisel & de Villeparisis, ambassadeur de France auprès de la régente, & devenu son confident, son conseil & son principal ministre, songèrent d'abord à le rapeler, puis se contentèrent de lui donner pour adjoints & pour associés deux hommes d'un caractère plus ferme, le vieux la Brosse, chevalier d'une haute réputation, qui devoit commander l'armée, & Nicolas de Pellevé, domestique du cardinal de Lorraine, qui

l'avoit fait successivement conseiller 

---

 au parlement, maître des requêtes, ANN. 1552. évêque d'Amiens, & qui venoit de le faire déclarer légat du Saint-Siège dans le royaume d'Ecosse: escorté d'un détachement de Sorbonistes, il devoit convertir & réconcilier à l'église ceux qui s'en étoient séparés, assembler des conciles, déposer les évêques réfractaires, & sur-tout engager le clergé à se charger de la plus grande partie des frais de cette expédition. Avant que de donner des ordres pour l'embarquement, les Guises prirent le parti de faire passer en Angleterre Montluc, évêque de Valence, qui, joint au chevalier Sœurre, ambassadeur ordinaire, devoit prévenir Elifabeth sur le passage de quelques corps de troupes en Ecosse, où une fermentation générale, des factions ennemies & de fréquens soulèvements exigeoient de prompts remèdes, rassurer l'esprit de cette princesse sur toutes les suites de cette démarche, & la tenir aussi long-tems qu'il seroit possible dans l'inaction. Il y a beaucoup d'apparence que des mesures si bien combinées auroient eu le succès désiré, s'il eût été au pou-

---

ANN. 1559.

voir des deux frères, ou de dérober entièrement aux ennemis qu'ils avoient en France la connoissance de leurs desseins, ou de les tenir par des ménagemens politiques dans une sorte de neutralité : sans doute ils désespérèrent d'y réussir; il est certain du moins que loin de chercher à les apprivoiser & à les endormir, ils affectèrent de ne les point craindre & de les pousser à bout.

Procès criminel du conseiller Anne Dubourg.

*Mémoires de Condé.*

*La Place.  
La Planche.  
Beze.*

On se rappelle ces fameuses mercuriales, où Henri II avoit fait arrêter cinq conseillers, qui s'étoient rendus suspects par la liberté avec laquelle ils avoient plaidé la cause de ceux qu'on punissoit du dernier supplice pour crime d'hérésie. Dans la colère dont il étoit ému, il avoit juré de les voir brûler de ses propres yeux, & avoit nommé, pour instruire leur procès, une commission présidée par le garde des sceaux, & composée du président Saint-André, de deux maîtres des requêtes & de deux conseillers du parlement. Le premier, contre lequel elle procéda, fut Anne Dubourg, conseiller clerc & engagé dans les ordres sacrés : il la récusait d'abord en vertu du privilège dont

jouissent les membres du parlement ,  
 de ne pouvoir être jugés que par la  
 compagnie entière. Sommé , en vertu  
 de nouvelles lettres du roi , de répon-  
 dre devant les commissaires , sous  
 peine d'être déclaré séditieux & re-  
 belle , il se soumit à ce qu'on exi-  
 geoit de lui , & fut renvoyé , en qua-  
 lité de diacre , à l'évêque de Paris ,  
 son juge naturel. Eustache du Bellai ,  
 qui occupoit ce siège , s'étant adjoint  
 l'inquisiteur de foi Démocharès , &  
 quelques autres docteurs en théolo-  
 gie , fit prêter serment à Dubourg de  
 dire la vérité , & l'interrogea sur les  
 principaux points de la doctrine chré-  
 tienne. Dubourg s'étendit avec com-  
 plaisance sur tous les articles de  
 croyance sur lesquels il n'y avoit  
 point de contestation entre les deux  
 communions ; ne pouvant éviter de  
 s'expliquer d'une manière précise sur  
 le sacrifice de la messe , le purgatoire ,  
 le culte des images , l'invocation des  
 saints , il ne dissimula point sa vraie  
 façon de penser , qui étoit entière-  
 ment conforme à la doctrine de Cal-  
 vin. Déclaré hérétique par la sentence  
 de l'évêque de Paris , il en appela  
 comme d'abus.

---



---

 ANN. 1559.

L'affaire étoit en cet état lorsque Henri perdit la vie , avec des circonstances que les protestans ne manquèrent pas de relever comme autant de marques du courroux céleste contre leur persécuteur ; car tandis qu'il pressoit , disoient-ils , le jugement des cinq prisonniers , afin de couvrir par le spectacle de leur supplice les réjouissances publiques , à l'occasion des mariages de sa fille & de sa sœur , la Providence avoit permis qu'il se donnât lui-même en spectacle , & qu'il trouvât la mort où il cherchoit des applaudissemens. C'étoit entre les mains de Montgomeri qu'il avoit remis Dubourg ; ce fut la main de ce Montgomeri qui trancha ses jours. Il avoit juré de voir de ses propres yeux brûler Dubourg ; ce fut dans l'œil qu'il reçut le coup mortel ; & Dubourg , des fenêtres de la bastille , avoit pu être spectateur d'une scène qui se passoit dans la rue St.-Antoine. On commença donc à bien espérer du sort des prisonniers , car la commission nommée pour instruire leur procès étoit anéantie par la mort de celui dont elle tenoit ses pouvoirs ; & on aimoit à croire qu'un jeune me-

narque, qui paroïſſoit doux & débonnaire ne ſouilleroit pas ſon avènement au trône par un acte de cruauté, & que d'ailleurs le parlement, intéreſſé à maintenir la liberté des ſuffrages & à défendre ſes membres de toute oppreſſion, montreroit une vigueur capable d'impoſer au miniſtère. Ces eſpérances ne tardèrent pas à ſ'évanouir: trois jours après la mort du roi le cardinal de Lorraine fit expédier de nouvelles lettres aux mêmes commiſſaires, & la grand'chambre du parlement, qui connut ſeule de l'appel de Dubourg, n'inſirma point la ſentence de l'évêque de Paris. Dubourg voulant gagner du tems, en interjeta appel devant l'archevêque de Sens: c'étoit le cardinal Bertrand qui venoit d'être privé des fonctions de garde des ſceaux. On s'étoit flatté que le reſſentiment l'engageroit, ou à refuſer ſon miniſtère, ou à mettre d'autres entraves dans la procédure. Lorſqu'on s'apperçut qu'au contraire il ſ'y portoit avec chaleur, on ſongea à le récuſer, ſous prétexte qu'ayant préſidé la commiſſion, il avoit déjà donné ſon avis dans cette affaire. Bertrand oppoſant à cette dif-

**Ann. 1559.**

ficulté que les fonctions de garde des sceaux, qu'il remplissoit alors, n'avoient rien de commun avec celles d'Archevêque de Sens, qui le constituoient juge naturel de l'accusé, confirma la sentence de l'évêque de Paris; Dubourg se porta une seconde fois pour appelant comme d'abus au parlement de Paris.

Lettre de  
l'église réfor-  
mée de Paris  
à Catherine  
de Médicis.  
*Ibidem.*

En voyant recommencer avec plus de vivacité qu'auparavant, une procédure qu'ils avoient cru éteinte, les réformés sentirent la nécessité d'opposer promptement une digue aux mauvais desseins du cardinal de Lorraine. L'église de Paris, qui n'ignoroit pas la faveur toute particulière que Catherine de Médicis témoignoit à la dame de Roye & à l'amiral Coligni, les pria de vouloir bien embrasser auprès d'elle la défense des prisonniers, en leur représentant que cette princesse s'étant préservée, sous le dernier règne, de toute prévention contre ceux qui professoient la pureté de l'évangile, & ayant au contraire montré, dans quelques occasions, une sorte de propension à embrasser leur doctrine, ne refuseroit peut-être pas d'interposer son auto-



rité pour arrêter la persécution. Coligni & la dame de Roye faisant sentir aux députés que Catherine, si elle pouvoit se résoudre à leur accorder cette grace, ne seroit pas fâchée qu'un grand nombre de personnes lui en eussent obligation, les engagèrent à lui écrire en corps une lettre, & se chargèrent seulement de la présenter. Cette lettre portoit que la pitié & l'intérêt qu'elle ne leur avoit pas refusés sous le dernier règne, la leur avoient fait envisager depuis long-tems comme une nouvelle Esther : qu'aux prières ordinaires qu'ils faisoient dans leurs églises pour la prospérité du roi, ils en avoient dès-lors ajouté une particulière pour qu'il plût à Dieu de la conserver & de l'éclairer dans sa loi : qu'ayant dans l'état la principale autorité en qualité de mère du roi, elle étoit maintenant à portée de justifier leur attente, en sauvant la vie à des innocens, & en ne permettant pas que les commencemens de son administration fussent souillés par les mêmes atrocités qui avoient attiré la vengeance céleste sur la tête de son époux & sur ce malheureux royaume. Qu'en tendant une

ANN. 1559.

main secourable aux opprimés , elle attireroit les bénédictions du ciel sur elle & sur ses enfans. Hélas ! dit Catherine , en achevant la lecture de cette lettre , quel affreux souvenir vient-on de me rappeler , & qu'aurois-je encore à regretter , après avoir perdu un époux qui faisoit mon bonheur & ma gloire ? Ayant séché ses larmes , elle parut se radoucir , & promit d'arrêter la persécution , pourvu que chacun se contentât de servir Dieu en secret , suivant ses lumières , & qu'on cessât de tenir des assemblées nombreuses. Quelques jours après , elle parut vouloir se rapprocher encore davantage du parti , & elle chargea l'amiral de lui ménager une conférence avec le ministre le plus éclairé de l'église de Paris. Elle assigna ce rendez-vous dans la ville de Reims , pendant la cérémonie du sacre , parce que c'étoit le moment où elle seroit moins observée. L'amiral ne négligea pas une pareille commission : il introduisit secrètement dans le cabinet de la reine le ministre qu'elle demandoit ; mais une foule de visites importunes lui ayant enlevé la journée dont elle croyoit

croyoit pouvoir disposer , elle remit la partie à un moment plus favorable. ANN. 1559.

Dubourg , à qui on ne laissoit rien ignorer de ce qui se passoit , voulant gagner du tems , & assuré d'avance que si la grand-chambre connoissoit seule de son appel , il ne tarderoit pas à être condamné , présenta une requête au parlement , où il se plaignoit que les formes judiciaires eussent été violées dans la procédure inique intentée contre lui , récusoit pour juges plusieurs présidens & conseillers qu'il disoit être ses ennemis personnels , demandoit un conseil composé de quelques célèbres avocats , & réclamoit , avant tout , le privilège de tout membre du parlement , de ne pouvoir être jugé que dans une assemblée de chambres. Cette requête fut communiquée aux gens du roi , qui répondirent , par l'organe de Dumesnil , premier avocat-général , que la procédure avoit été instruite sous les yeux de la cour , qui avoit pris soin que toutes les formes judiciaires fussent observées : que si l'accusé avoit véritablement des causes de récusation à alléguer

---

 ANN. 1559.

contre quelqu'un de ses juges , il devoit les proposer sur le champ , afin que la cour examinât si elles méritoient quelque considération : que la demande d'un conseil composé d'avocats étoit au moins tardive , & paroïssoit même déplacée , puisque Dubourg étoit un habile jurisconsulte , qui avoit passé plusieurs années à donner publiquement des leçons de droit dans l'université d'Orléans. Que la grand-chambre étoit en possession de connoître seule des appels comme d'abus , & que Dubourg lui-même ayant reconnu sa compétence dans le premier appel qu'il avoit interjeté de la sentence de l'évêque de Paris , n'étoit plus recevable à vouloir la lui contester. Qu'il seroit tems de demander une assemblée de chambres lorsque la cour seroit faïste du fond de l'affaire , & qu'il s'agiroit de prononcer, non sur un appel comme d'abus , mais sur la personne même de l'accusé ; qu'alors le procureur-général ne s'opposeroit plus à ce que toutes les chambres fussent assemblées.

Dubourg répliqua qu'il demandoit un conseil d'avocat , parce que l'af-

foiblissement de sa santé ne lui permettoit plus de plaider lui-même sa cause ; qu'il vouloit n'être jugé que dans une assemblée de toutes les chambres , parce qu'il en avoit incontestablement le droit , dès qu'il étoit enveloppé dans un procès criminel. Qu'il convenoit , avec les gens du roi , que dans les cas ordinaires , la grand-chambre connoissoit seule des appels comme d'abus ; mais que cette règle n'avoit point lieu lorsqu'il s'agissoit de l'honneur & de l'état d'un membre du parlement : que les sentences de l'évêque de Paris , & de l'archevêque de Sens , dont il étoit appellant , le condamnoient à être dégradé du diaconat , & conséquemment à perdre son office de conseiller-clerc , qui , par les ordonnances , ne pouvoit être rempli que par un homme constitué dans les ordres sacrés : que cette sentence devant être exécutée avant qu'il fût remis au bras séculier , & que la cour fût saisie du fond de l'affaire , il n'en demeureroit pas moins flétri & dépouillé de son état , quand il parviendrait ensuite , comme il l'espéroit , à montrer dans l'assemblée des chambres , son innocent-

---

 ANN. 1552.

ce, & à être pleinement justifié : qu'en accédant aux conclusions du procureur-général, on livroit tous les conseillers-clerks à la discrétion d'un évêque diocésain & de son official, puisqu'il dépendroit d'eux de les priver de leur état. Qu'il se bornoit, dans ce moment, à ces deux demandes, qu'on ne pouvoit raisonnablement lui refuser : qu'après qu'il les auroit obtenues, il prouveroit que toutes les formes judiciaires avoient été violées dans la procédure commencée contre lui, & founiroit par écrit des causes de récusation contre les présidens le Maître, Saint-André & Minart, & contre plusieurs conseillers qui avoient perdu le droit d'être ses juges, en se déclarant ses parties.

Ces demandes appuyées par les partisans des princes & du connétable, qui étoient nombreux dans le parlement, jetoient les ennemis de Dubourg dans le plus grand embarras. Ils étoient fermement résolus de lui refuser l'assemblée des chambres, & ils en avoient un moyen honnête dans l'opposition des gens du roi : mais devoient-ils persister à vouloir être du nombre de ses juges,

ou s'en désister volontairement? En prenant ce dernier parti, ne lui donnoient-ils pas évidemment gain de cause, puisqu'il ne manqueroit pas de prétextes pour récuser la plupart de ceux qui montreroient le plus d'attachement pour la religion catholique? Ils communiquèrent leur doute au cardinal de Lorraine, qui ne trouva point d'autre expédient que d'amener au secours de son parti le cardinal de Bourbon, le chancelier Olivier, quelques conseillers d'état & plusieurs maîtres des requêtes. Olivier, qui, en qualité de chef suprême de la justice, prit la place du premier président, dit à l'assemblée que le roi ayant été averti par son procureur-général que les plus anciens présidens de son parlement & plusieurs conseillers de la grand-chambre avoient été recusés par Dubourg, & que ceux qui restoit se trouvoient sans chef & en trop petit nombre, pour vider convenablement une affaire où la religion & la tranquillité publique étoient intéressées, lui avoit ordonné, ainsi qu'à quelques conseillers d'état & maîtres des requêtes, de venir remplacer les

ANN. 1559.

---



---

 ANN. 1559.

présidens & les conseillers qui étoient récusés, & avoit engagé messieurs les cardinaux de Bourbon & de Lorraine à vouloir bien se joindre aux autres conseillers d'état : ensuite il ordonna au greffier de faire lecture des principales pièces du procès, afin que ceux qui l'avoient accompagné fussent pleinement instruits des matières sur lesquelles ils auroient à délibérer. Cette lecture achevée, il manda d'une part les gens du roi, & de l'autre, Dubourg, auquel il fit remettre une liste contenant les noms & qualités de ceux qui se trouvoient présens, en le sommant de déclarer s'il y en avoit quelques-uns dans le nombre qu'il récusât pour Juges. Dubourg promenant ses regards sur cette assemblée, dit qu'il se trouvoit honoré que tant de grands personnages eussent consenti à perdre de vue les matières d'état dont ils avoient le maniement, pour venir s'occuper tristement de la cause d'un petit homme tel que lui ; qu'il les prioit toutefois de ne point s'offenser, s'il leur disoit librement qu'il ne les reconnoissoit point pour ses juges. Que messieurs les conseillers d'état ne s'é-



geoient au parlement que lorsque le roi y venoit prendre séance pour dé- ANN. 1559.  
libérer sur des objets d'administra-  
tion ; que les maîtres des requêtes  
exerçoient la justice, non dans la  
grand-chambre, mais aux requêtes  
de l'hôtel ; que cependant il étoit aisé  
de s'appercevoir que les uns & les  
autres surpassoient en nombre les  
conseillers de la grand-chambre, qui  
n'avoient point été recusés, & qu'ainsi  
il seroit jugé, non par le parlement,  
mais par le conseil, ou plutôt par un  
tribunal ambigu, quoiqu'il ne dût  
l'être que par toutes les chambres  
assemblées ; qu'il n'avoit point cessé  
de réclamer ce privilège, & qu'il sup-  
plioit de nouveau monsieur le chan-  
celier de vouloir bien les assembler.

L'avocat-général Dumesnil s'oppo-  
sa fortement à cette demande, tant  
parce qu'elle avoit déjà été rejetée  
par deux arrêts consécutifs, que parce  
que la matière ne comportoit pas  
une assemblée de chambres, puisqu'il  
ne s'agissoit, dans ce moment, que  
de décider si la forme judiciaire  
avoit été observée dans le jugement  
rendu par l'archevêque de Sens, ce  
qui étoit purement du ressort de la

---

 ANN. 1559.

grand-chambre. Il établit ensuite que l'assemblée présidée par le chef suprême de la justice, & composée de conseillers d'état, de maîtres des requêtes & de vingt conseillers de la grand-chambre, étoit plus que suffisante pour connoître de cette affaire : que Dubourg ne devoit pas ignorer que, par un édit solennel, enregistré l'année précédente, les conseillers d'état avoient séance & voix délibérative au parlement, en prêtant serment à la cour ; que les maîtres des requêtes en étoient membres depuis sa première institution, & qu'ainsi, loin d'avoir à se plaindre qu'on voulût établir contre lui une nouvelle forme de jugement, il devoit se féliciter & tenir à honneur que tant de personnages d'un rang éminent, consentissent à prononcer sur ce qui le concernoit. Enfin, il requit que Dubourg fût sommé de nouveau de déclarer sur-le-champ s'il récusoit pour juges quelques-uns de ceux qui formoient l'assemblée.

Après avoir encore insisté pour obtenir une assemblée de chambres, qu'on lui refusa, Dubourg déclara enfin qu'Etienne Lallemand de Vouze,

maître des requêtes, & Nicolas Pellevé, aussi maître des requêtes, & évêque d'Amiens, l'un & l'autre créatures de la maison de Lorraine, devoient s'absenter, parce qu'ils s'étoient déjà expliqués sur son compte en présence de témoins; qu'après cela il fourniroit par écrit, si l'on vouloit bien lui accorder quelque délai, des causes de récusation contre un autre personnage de l'assemblée, qu'il avoit de la répugnance à proposer de vive voix. Sommé de les produire verbalement & sans aucun délai, il dit que cet ordre, auquel il ne pouvoit se dispenser d'obéir, excuseroit l'impolitesse qu'il alloit commettre en déclarant en face à monseigneur le cardinal de Lorraine, qu'il le récusoit pour juge, attendu qu'il se croyoit bien fondé à le regarder comme le chef de ses ennemis & le premier auteur de la persécution qu'il essuyoit. Le cardinal, qui ne s'étoit pas attendu en venant, à essuyer publiquement une semblable mortification, mais qui ne vouloit point entrer en cause avec un homme aussi ferme,

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1519.

répondit avec douceur qu'il n'étoit point l'ennemi de Dubourg, qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'ils ne fussent amis, mais que puisque celui-ci pensoit différemment sur son compte, il alloit se retirer. Après que Dubourg se fut aussi retiré, l'assemblée examina les différentes requêtes qu'il avoit présentées, & statua, par rapport aux récusations, que les causes qu'il avoit proposées & contre le premier président le Maître, & contre le président Minart, n'étoient ni variables, ni prouvées, & qu'ainsi ils continueroient de siéger au nombre de ses juges; qu'au contraire, le président Saint-André & les conseillers Bouette & Gayant s'en abstiendroient, attendu qu'ils avoient assisté au jugement dont il y avoit appel. Qu'on donneroit à l'accusé, pour conseil, deux célèbres Avocats, la Porte & Marillac.

Le premier, effrayé de la commission, refusa son ministère; deux hommes plus courageux, Jean de Saint Melior & Pierre Robert, s'offrirent d'eux-mêmes pour le remplacer. Le chancelier, après avoir remis

la grand-chambre en activité, se retirera avec tous ceux qui l'avoient accompagné. ANN. 1552.

François de Marillac, aussi distingué dans l'ordre des avocats que l'archevêque de Vienne, son frère; l'étoit parmi les conseillers d'état & les ambassadeurs, comprenant que la cause dont on le chargeoit étoit entièrement désespérée, si Dubourg ne se relâchoit de la sévérité de ses principes, & ne donnoit à ses ennemis une ombre de satisfaction, essaya d'abord d'arracher de lui un désaveu par écrit des réponses qu'il avoit faites aux interrogatoires de l'évêque de Paris, & une de ces confessions de foi conçues en termes vagues, qui pouvoient être avouées des deux partis, & dont des juges favorablement disposés pouvoient absolument se contenter. Ayant gagné ce premier point, il obtint encore qu'il garderoit le silence en présence des juges, & lui abandonneroit entièrement le soin de le défendre. Appelé à l'audience avec Dubourg son client, & assuré d'avance que beaucoup de magistrats ne demandoient qu'un prétexte pour le renvoyer absous,

---

 ANN. 1559.

ou solliciter sa grace auprès du roi, il vanta la naissance & le mérite de l'accusé, neveu d'un chancelier de France, recommandable lui-même par une profonde érudition, une rare modestie, des mœurs antiques & toutes les qualités naturelles & acquises qui distinguent un magistrat. Reprenant ensuite l'affaire dès son origine, il montra l'abus du pouvoir & le renversement de toutes les loix & de toutes les formes dans la manière inouïe jusqu'alors en France, dont on l'avoit arrêté; dans le refus persévérant qu'on avoit fait de le rendre à ses juges naturels; dans l'insoutenable prétention du cardinal Bertrand qui, après l'avoir jugé comme président d'une commission, venoit de le juger une seconde fois comme archevêque de Sens; mais au lieu de conclure, comme avoit fait Dubourg, à la nullité de toute cette procédure, & de demander l'assemblée des chambres, qu'il savoit bien qu'on ne lui accorderoit pas, il recourut à la miséricorde du roi & à la pitié de ses juges, confessa que Dubourg avoit manqué de discrétion, tant en opinant devant le roi, qu'en

répondant à l'interrogatoire de l'évê-  
que de Paris, son pasteur & son su-  
périeur légitime; que cet homme  
austère, ce partisan rigide de la ver-  
tu, s'étoit laissé séduire par le fan-  
tôme imposant d'une plus grande  
perfection, & avoit été la dupe de  
quelques imposteurs qui faisoient  
profession de la pureté évangélique.  
Il ajouta que le prestige étoit dissi-  
pé, que sincèrement attaché aux loix  
de son pays, soumis aux puissances  
établies par Dieu même, il recon-  
noissoit sa faute, & réclamoit l'in-  
dulgence de la cour. En proférant ces  
dernières paroles, il fit signe de l'œil  
à ceux des magistrats avec lesquels  
cette scène étoit concertée, de se lever  
de leurs sièges & de renvoyer Du-  
bourg à la conciergerie sans lui laisser  
la liberté d'ouvrir la bouche.

Cette supercherie lui auroit vrai-  
semblablement sauvé la vie, s'il eût  
pu se résoudre à garder le silence &  
à laisser agir le zèle de ses amis :  
mais ne voulant point le devoir à un  
mensonge, il demanda, en rentrant  
dans sa prison, du papier & de l'en-  
cre, écrivit un désaveu formel de  
tout ce que venoit de dire son avo-

ANN. 1559.

cat sur son prétendu repentir, & le fit signifier sur-le-champ au parlement. Ce coup inattendu ferma la bouche à ses partisans : son appel, comme d'abus de la sentence de l'archevêque de Sens, fut mis au néant ; il en interjeta un nouveau à l'archevêque de Lyon, en qualité de primat.

Nouvelle lettre de l'église réformée de Paris à la reine mère.

*Ibidem.*

Informé que le bruit s'étoit répandu qu'il mollissoit & qu'il ne multiplioit les appels & toutes les ressources de la chicane, que pour préparer de loin les esprits à un changement déjà résolu ; il écrivit aux églises une lettre circulaire, où les rassurant sur ses principes & sa dernière résolution, il les prioit de ne point se scandaliser de le voir recourir successivement aux suppôts de la papauté ; car il ne prétendoit pas par là s'avouer leur justiciable, ni approuver leur institution : mais trouvant, disoit-il, ces prétendus tribunaux établis par des constitutions humaines, ou plutôt par un ancien abus, il avoit cru devoir suivre la marche ordinaire, afin de mettre dans un plus grand jour, & de manifester devant un plus grand nombre de té-



moins , la doctrine qu'il professoit , & d'éviter le reproche d'avoir précipité sa mort ; puisqu'il ne consultoit que son intérêt personnel , on ne devoit pas douter qu'il ne desirât ardemment de voir approcher le terme qui le conduiroit au port , & lui assureroit le prix de ses travaux. Les ministres de l'église de Paris eurent recours aux mêmes médiateurs pour faire parvenir à Catherine de Médicis une nouvelle lettre , par laquelle ils lui mandoient , que sur l'assurance qu'elle leur avoit donnée d'arrêter la persécution , ils avoient usé de tant de précautions pour tenir secrètes leurs assemblées , ils les avoient réduites à un si petit nombre de personnes , que leurs ennemis n'avoient eu aucun motif de se plaindre d'eux ; que cependant au lieu de voir les effets d'une promesse sur laquelle ils avoient compté , ils s'apercevoient clairement que la persécution devenoit plus violente de jour en jour , & que l'acharnement avec lequel on poursuivoit Dubourg & les autres conseillers renfermés à la bastille , ne permettoit plus de douter qu'on n'eût juré leur mort ; qu'ils

ANN. 1559.

étoient d'autant plus étonnés qu'elle tolérât cette barbarie , qu'elle connoissoit mieux que personne leur innocence ; qu'ils l'avertissoient que cette scène d'horreur ne se passeroit point tranquillement , qu'à la vérité elle n'avoit rien à craindre de cette portion de vrais fidèles qui les avoit choisis pour pasteurs , & qui pratiquoit sous leur direction les préceptes de l'évangile : mais qu'il y avoit un grand nombre d'hommes de tout état & de toute condition , qui , sans avoir encore embrassé la réforme , avoient ouvert les yeux sur les vices & les abus du régime papal , s'indignoient de la tyrannie qu'on prétendoit exercer sur les consciences , & qui , croyant lire leur sort dans celui des prisonniers , se porteroient infailliblement à de fâcheuses extrémités. Qu'ils croyoient devoir l'en prévenir , afin qu'elle se tint pour bien avertie ; & n'imputât point les malheurs qui pourroient arriver , à ceux qui en gémiroient les premiers , mais qui n'auroient plus aucun moyen de les empêcher. Offensée du ton de cette lettre , Catherine dit avec humeur : *On me menace , & l'on prétend*

*me faire peur ! patience , ils n'en font pas encore où ils pensent.* Rappelée à des sentimens plus modérés par la dame de Roye & l'amiral , qui lui remontrèrent qu'il falloit pardonner quelque chose à des malheureux qui ne s'étoient accoutumés à recourir à elle , que parce qu'elle leur avoit témoigné , dans plusieurs rencontres , de la compassion & des bontés ; elle répondit que ce qui l'avoit mue autrefois à leur marquer de l'intérêt & de la bonne volonté , étoit plutôt une certaine pitié dont les femmes ont tant de peine à se défendre , qu'aucune propension pour leur doctrine , qu'elle ne connoissoit pas. Qu'elle ne nioit point que voyant traîner au supplice des gens qu'on n'accusoit d'aucun crime , & à qui on ne reprochoit qu'un attachement excessif pour leurs opinions , elle les avoit plaints , & auroit voulu pouvoir leur sauver la vie : & que venant à considérer qu'ils mouroient avec joie & bénissoient Dieu au milieu des tourmens , elle avoit été portée à croire qu'il y avoit quelque chose de plus qu'humain dans cette doctrine :

ANN. 1559.

qu'elle avoit plusieurs fois désiré de  
 ANN. 1559. s'en éclaircir, & recherché l'occasion  
 de s'entretenir avec quelque ministre  
 honnête homme & bien instruit :  
 que cette fantaisie lui duroit encore ,  
 & que sachant qu'un des principaux  
 ministres de l'église de Paris étoit un  
 gentilhomme d'ancienne race , &  
 dont on vantoit les lumières & la  
 probité, elle souhaiteroit qu'il vou-  
 lût se rendre secrètement à Villers-  
 Cotterets , où elle auroit la commo-  
 dité de l'entretenir, sans que personne  
 s'en doutât, & qu'elle les prioit ins-  
 tamment l'un & l'autre de lui procu-  
 rer cette satisfaction. Elle vouloit  
 parler d'Antoine de Chandieu , jeune  
 homme plein d'ardeur & de coura-  
 ge , qui n'auroit pas refusé une pa-  
 reille commission, si les anciens de  
 l'église de Paris, & sans doute Co-  
 ligni lui-même, n'eussent craint d'ex-  
 poser à la foi suspecte de Catherine  
 une tête si précieuse à tout le parti.  
 On le fit disparaître , & l'on se con-  
 tenta d'adresser à la reine mère la  
 confession de foi & les réglemens  
 de discipline rédigés dans le dernier  
 synode , en la suppliant d'examiner

si elle y trouvoit quelque chose qui fût propre à justifier la conduite qu'on tenoit à leur égard.

N'espérant presque plus rien d'elle , ils cessèrent de se contraindre , tinrent des assemblées plus fréquentes , & répandirent en prose & en vers une foule de satyres & de libelles propres à échauffer les têtes & à exciter un soulèvement. Les Guises , de leur côté , non contents de renouveler les anciennes ordonnances , & de susciter des délateurs par l'appas des récompenses , firent publier un nouvel édit par lequel il étoit statué que toutes les maisons où se tiendroient ces sortes d'assemblées , seroient rasées par les fondemens , sans même en excepter celles qui appartiendroient à des communautés religieuses , ou à des propriétaires établis en province , parce qu'ils devoient connoître leurs locataires , & que c'étoit à eux à en répondre vis-à-vis du gouvernement. Trop éclairés pour ne pas sentir combien cette peine comminatoire souffriroit de difficultés dans l'exécution , & combien peu l'on pouvoit se promettre que des hommes qui s'étoient fait une habitude

ANN. 1559.

Persecution  
contre les ré-  
formés.

*La Planche.*

*La Place.*

*La Popeli-  
niere.*

*De Thou.*

*Beze.*

---

 ANN. 1559.

d'exposer leur liberté & leur vie pour le soutien de la cause, manquaient de maisons pour s'assembler ; ils ne laissèrent pas échapper un moyen que le hazard leur offroit de les exterminer, ou du moins de les chasser de la capitale, où leur nombre & leur audace les rendoient redoutables.

Il y avoit à Paris un orfèvre nommé Ruffange, qui ayant rempli quelque tems l'office de diacre dans l'église réformée, en avoit été destitué ignominieusement, parce qu'il avoit été convaincu d'avoir volé une partie des aumônes des fidèles. Cherchant à se venger de cet affront, il s'étoit associé deux hommes aussi méchans que lui, & qui se trouvoient dans un cas à peu près semblable. Parfaitement au fait des lieux où se tenoient les assemblées, & de ceux qui les fréquentoient habituellement, & alléchés par les récompenses promises aux délateurs, ils avoient calculé qu'en se prêtant la main, ils avoient, entr'eux trois, un moyen infallible de faire une grande fortune, puisque toutes les fois que l'un se porteroit pour dénon-

ciateur, il ne feroit point embarrassé à produire deux témoins. En conséquence, ils avoient dressé une liste des noms & des demeures des principaux bourgeois qui fréquentoient cette assemblée, & l'avoient communiquée d'abord au président de Saint-André & à l'inquisiteur Démocharès; & par leur canal, au cardinal de Lorraine. Le cardinal la remit, dans le plus grand secret, aux officiers du châtelet, en leur recommandant de prendre si bien leurs mesures que pas un n'échappât. Ils armèrent leurs sergens, qu'ils joignirent au guet de Paris; & afin de ne pas donner l'éveil aux protestans, ils répandirent le bruit qu'il s'étoit formé dans cette capitale une association de voleurs, rodèrent pendant trois ou quatre jours consécutifs dans différens quartiers, sans entrer dans aucune des maisons qui leur étoient désignées, sans mêmes'approcher du fauxbourg Saint-Germain, qu'on appeloit la *petite Genève*. Voyant que tout le monde étoit tranquille, ils fondirent tout-à-coup sur ce fauxbourg & investirent la maison d'un nommé le Vicomte, qui tenoit

**ANN. 1559.** heureusement on trouva dans ses poches des vers satyriques & des remontrances au roi sur les abus du gouvernement, car il étoit un des meilleurs écrivains du parti. Le cardinal de Lorraine, auquel on fit parvenir ces pièces, se félicita particulièrement de cette capture, & tira le prisonnier du châtelet, où il ne le croyoit pas assez en sûreté, pour le transférer au château de Vincennes.

A l'exemple de Bragelonne, cinq ou six autres conseillers du châtelet, escortés comme lui de commissaires & de sergens, se répandirent dans les différens quartiers de Paris, enfonçant les portes des maisons inscrites sur leur liste, qu'ils trouvèrent presque toutes abandonnées, parce que les officiers de la justice n'avoient pu se porter par-tout au même instant, & que les plus sages d'entre les réformés aimoient mieux perdre leurs meubles que de hasarder leur liberté & leur vie. Aux commissaires & aux sergens se mêla une foule de gens sans aveu, qui regardant les biens des fugitifs comme dévolus au premier occupant, emportoient leurs meubles & les exposoient en vente



au coin des rues & sur toutes les places publiques ; jamais on ne les avoit vus à si vil prix : mais ce qui achevoit de percer le cœur à quiconque n'avoit point encore abjuré tout sentiment d'humanité , c'étoit une multitude d'enfans qui , trop jeunes pour accompagner la fuite de leurs parens , les redemandoient avec de grands cris aux passans , & restoient exposés à périr de faim & de froid au coin d'une borne, sans que les voisins osassent les retirer dans leurs maisons , dans la crainte de se rendre suspects & d'attirer sur eux & sur leur propre famille un pareil traitement.

---

 ANN. 1559.

Le bruit de tant d'horreurs parvint aux oreilles de Catherine de Médicis, qui, naturellement ennemie des partis violens , demanda raison au cardinal de cet abus d'autorité : il répondit qu'il n'avoit fait autre chose que recommander l'exécution des loix & des ordonnances aux officiers ordinaires de la justice , chargés par état de maintenir la police & de veiller à la sûreté des citoyens ; puis il tira de sa poche & la pria de lire non-seulement les papiers enlevés au

---

 ANN. 1559.

bailli de St.-Aignan, mais encore une certaine disposition juridique, capable seule de justifier les excès dont la reine se plaignoit, si le fait qui s'y trouvoit énoncé eût été bien avéré.

Deux jeunes apprentis, l'un peintre, l'autre ouvrier d'instrumens de musique, avoient été initiés par leurs maîtres dans la doctrine de Calvin, & conduits aux assemblées nocturnes où l'on célébroit la cène. Il arriva par la suite que leurs maîtres les battirent & les chassèrent de chez eux : retournés à la maison paternelle, ils allèrent à confesse & furent adressés par leur directeur de conscience au président St.-André & à l'inquisiteur Démochares qui, après les avoir caressés, leur firent déposer qu'ils avoient fréquemment assisté aux assemblées des calvinistes, qui se tenoient à la place Maubert, dans la maison d'un avocat nommé Trouillas : que cet avocat avoit une femme & deux grandes filles : que dans une assemblée nombreuse qui s'étoit tenue la nuit du jeudi saint, on avoit fait une prêche, mangé un cochon en guise d'agneau pascal ; qu'après avoir éteint les lampes, les hommes s'étoient mêlés

avec les femmes , & qu'à l'un d'eux étoit tombée en partage une des filles de l'avocat , qu'il avoit très-bien reconnue malgré l'obscurité , & dont il avoit abusé pendant le reste de la nuit. Catherine , confondue à cette lecture , & ne sachant plus que répondre au cardinal , qui lui demandoit si elle étoit d'avis qu'on tolérât ces abominations , étouffa tout sentiment de commisération. Rencontrant dans ce moment quelques-unes de ses filles d'honneur , qu'elle savoit être attachées à ce parti , elle leur conta avec horreur ce qu'elle venoit d'entendre , & leur déclara que si elle apprenoit qu'elles se trouvaissent jamais à ces assemblées , elle les dénonceroit elle-même & les abandonneroit à la rigueur des loix. N'osant rien opposer à une colère si bien fondée , elles se bornèrent à élever des doutes contre la véracité des déposans , & supplièrent la reine de les interroger elle-même , ou de permettre qu'elles pussent les voir & éclaircir ce mystère. Le cardinal avoit eu la précaution de les faire venir à St.-Germain : leur simplicité , jointe à beaucoup d'assurance , prévenoit naturellement en faveur de

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

leur déposition : le chancelier Olivier, que la reine mère chargea de les interroger, ne put les trouver en défaut. Les filles de la reine plus rusées & plus à portée d'approfondir le fait, parce qu'elles n'étoient point comme lui enchaînées par les formes judiciaires, leur proposèrent des questions auxquelles ils n'étoient point préparés, & les ayant surpris en contradiction, firent naître des doutes, & forcèrent tout le monde de convenir qu'il falloit suspendre son jugement. L'avocat & sa malheureuse famille étoient du nombre de celles qui avoient abandonné leur maison à l'approche des commissaires & des sergens. Il apprit, du lieu de sa retraite, la diffamation publique dont on s'efforçoit de le couvrir, & l'opprobre qui en rejaillissoit sur tout le parti. Accablé de douleur & combattu quelque tems entre la tendresse paternelle & la voix de l'honneur, il cessa de s'opposer à la résolution désespérée que les deux filles avoient prise de concert, d'aller subir les épreuves juridiques qui pouvoient constater leur pudicité, puisqu'enfin c'étoit le seul moyen qui leur restât de con-

fondre la calomnie. Guidées par leur mère à la lueur, pour ainsi dire, des bûchers qui se rallumoieng dans la capitale, elles vinrent se présenter à la porte du châtelet, demandèrent qu'elle leur fût ouverte, & aussi-tôt la mère s'y enfonça la première, tendant les bras à ses deux filles éplorées. Dès le lendemain elle présenta requête, pour demander que ses filles fussent visitées, & qu'il lui fût permis de prendre à partie les auteurs & les fauteurs de la calomnie. La requête fut admise; mais quoique le rapport de tous les experts fût favorable aux jeunes personnes, à la réserve toutefois de celui d'une vieille matrone qui n'osa rien affirmer, elles n'obtinent ni réparation, ni même la liberté de sortir d'une prison où elles étoient venues volontairement se renfermer. Comme on craignoit les suites d'une procédure qui pouvoit compromettre des gens en place, on les retint dans les fers & on les menaça du dernier supplice, non plus à la vérité pour cause de libertinage, mais pour cause de religion.

Dans cette crise violente, & dans le moment même où l'on devoit na-

---

ANN. 1519.

Complot  
pour l'éva-  
sion de D.

ANN. 1559.  
 bourg : assassinat du président Minart.

*Mémoires de Condé.*

*La Planche. Registres du parlement.*

turellement supposer que chacun de ceux qui professoient la nouvelle religion étoit assez embarrassé à sauver sa propre vie, il se formoit un complot pour tirer Dubourg des prisons de la conciergerie & le conduire en lieu de sûreté. Le chef de l'entreprise se nommoit ou se faisoit nommer Durand : un commissionnaire , qu'on n'avoit pas sans doute jugé devoir mettre dans le secret , trompé par la ressemblance de nom , porta une lettre de Dubourg , écrite en chiffre , non point à ce Durand , mais à Durant , procureur au parlement. Celui-ci questionna le commissionnaire & alla promptement rendre compte de ce qui venoit de lui arriver au président St.-André , qui , de concert avec le procureur-général , fit nommer des commissaires de la cour , pour aller visiter la prison & surprendre le chiffre dont se servoit Dubourg. Outre ce chiffre , qui donna la clef de la lettre , on trouva parmi ses papiers la suite d'une correspondance qu'il entretenoit avec les chefs des églises réformées. Le procureur-général requit qu'elles fussent jointes au procès , prétendant qu'elles venoient de

Genève & d'Allemagne, contre la défense du roi, qui avoit interdit à ses sujets tout commerce avec ces contrées infectées du poison de l'hérésie. Dubourg soutenoit au contraire qu'elles lui avoient été adressées par ses frères les ministres & les anciens des églises de France, qu'il refusoit de nommer, & qu'on ne pouvoit reconnoître à leurs signatures, à cause de l'usage où étoient tous ces ministres de prendre de faux noms. L'effet de cette découverte fut d'accélérer la procédure. Le cardinal de Tournon, archevêque de Lyon, qui n'étoit point encore venu d'Italie, nomma deux vicaires sur les lieux, qui interrogèrent Dubourg & confirmèrent le jugement de l'archevêque de Sens. Dubourg appela une troisième fois comme d'abus, & produisit de nouvelles causes de récusation contre les trois anciens présidens : elles étoient graves, mais destituées de preuves juridiques ; ainsi on les admit à se purger de cette accusation par serment, & ils continuèrent de siéger. Etonné de cet acharnement, il avertit charitablement le président Minart que s'il ne se désistoit pas de

---

 ANN. 1559.

---

ANN. 1559.

bon gré , Dieu y pourvoirait , & ne permettroit pas qu'il vît la fin de cette procédure. Ce n'étoit point une vaine menace ; deux ou trois jours après , ce président , qui avoit tenu l'audience de relevée , s'en retournant sur sa mule , à nuit close , fut abattu d'un coup de pistolet dans la vieille rue du Temple , & étendu sans vie à quelques pas de sa maison. Le lendemain matin le procureur-général rendit plainte au parlement de cet horrible attentat , & proposa , comme dans les calamités publiques , de fermer tous les tribunaux jusqu'à ce que les auteurs du crime fussent arrêtés. Le parlement ; plus modéré , se contenta d'ordonner des informations , & de requérir qu'on publiât au prône de toutes les paroisses un monitoire , qui obligeât ceux qui pouvoient donner quelques indices du crime , de venir à révélation. On apprit par-là , soit que la chose fût vraie , soit que des esprits crédules eussent donné trop de croyance aux propos de quelque visionnaire , que le même sort étoit réservé aux deux anciens présidens & à plusieurs conseillers , qu'on devoit ensuite



mettre le feu dans différens quartiers de la ville, & profiter du tumulte pour briser les portes de la conciergerie & en tirer les prisonniers. Ces dépositions, toutes fondées sur des oui dire, redoubloient l'effroi sans rien éclaircir de ce qu'on vouloit avérer. On arrêta sur des présomptions & de légers indices un grand nombre de personnes, qu'on fut obligé de relâcher presque aussitôt, à la réserve toutefois d'un nommé Stuart, gentilhomme Ecoissois, qui se disoit, sans aucun titre que la conformité du nom & du pays, parent de la jeune reine. On l'avoit vu roder plusieurs fois autour des prisons : il avoit eu des conférences secrètes avec Dubourg, & il étoit généralement connu pour soldat déterminé & propre à un coup de main. Les présomptions parurent si fortes, qu'il fut appliqué à la question : il en soutint les tourmens sans rien avouer ; mais comme il n'en paroissoit que plus dangereux, le cardinal le fit enfermer au château de Vincennes.

On tenta, mais par des moyens plus doux, de tirer quelques éclaircissemens de la bouche de Dubourg

---

ANN. 1559.

Suppliee de  
Dubourg.  
*Ibidem*

---

 ANN. 1559.

lui-même ; car après la prédiction qu'il avoit faite à Minart, tous ceux qui ne le regardoient pas comme inspiré étoient persuadés qu'il avoit su d'avance & approuvé au moins tacitement cet assassinat. Dégradé des ordres de diacre & de soudiacre par l'évêque de Paris, & livré au bras séculier, il fut jugé définitivement, en qualité de conseiller, dans une assemblée de chambres, & condamné comme hérétique sacramentaire, endurci & obstiné, à être pendu ; puis livré aux flammes, s'il ne plaisoit au roi de commuer la peine en une prison perpétuelle. Les réformés qui ne doutoient presque point que le roi n'accordât cette dernière grace, qui lui seroit demandée au nom du parlement, avoient imaginé un moyen de le tirer ensuite de prison : il consistoit à mettre en jeu l'électeur palatin Henri Otton, qui avoit embrassé leur communion, & qui venoit de fonder une université à Heidelberg : ils l'avoient engagé à le demander au roi comme l'homme le plus capable de donner de la réputation à cet établissement littéraire, convaincus que le conseil de France ne se

résoudroit point à mécontenter par un refus un voisin puissant, dont on pourroit avoir besoin. Le cardinal averti de cette menée, & voulant prévenir l'arrivée des ambassadeurs, hâta les préparatifs du supplice. Dubourg de son côté, quoique bien informé de ce qui se préparoit en sa faveur, dédaigna de faire usage d'aucun des subterfuges qu'on lui suggéroit pour gagner du tems : aussi indifférent pour la vie qu'il y avoit paru jusqu'alors attaché, il entendit sans émotion & sans murmure la lecture de son arrêt définitif, n'ouvrit la bouche que pour rendre justice aux juges qui, d'après les loix établies & les lumières de leur conscience, n'avoient pu se dispenser de le condamner, & conservant jusques sur l'échafaud la modeste fermeté de son caractère, il se dépouilla de ses habits & rendit tranquillement la gorge au bourreau.

Les quatre autres conseillers, ses compagnons d'infortune, furent traités avec moins de rigueur, soit parce qu'ils se défendirent mieux, soit parce qu'ils s'étoient moins compromis dans la fameuse mercuriale qui avoit donné lieu à leur emprisonne-

---

ANN. 1559.

Jugement des  
conseillers.  
*Ibidem.*

## 132 HISTOIRE DE FRANCE.

ANN. 1552.

ment. Tout leur crime étoit d'avoir trop insisté sur les abus qui s'étoient glissés dans l'église romaine, & sur la nécessité d'assembler un concile qui la réformât dans son chef & dans ses membres, avant que de décerner des peines capitales contre ceux qu'on taxoit d'innovation. Or ils soutenoient qu'en ouvrant cet avis, qu'ils jugeoient en leur ame & conscience le plus salutaire & le plus expédient qu'on pût suivre, ils n'avoient rien avancé que ce que tout homme raisonnable pensoit au fond du cœur, que ce que cent autres avoient dit avant eux, & que ce qui se trouvoit écrit dans le dernier traité de paix, où l'on lisoit en termes formels : *que les deux rois de France & d'Espagne, mis d'une même volonté, procureront de tout leur pouvoir la convocation & célébration d'un saint concile universel, tant nécessaire à la réformation & réduction de toute l'église chrétienne, en une vraie union & concorde* : si l'on prétendoit les poursuivre criminellement, pour avoir proféré à peu près les mêmes paroles dans une assemblée de chambres, il falloit envelopper dans la même accusation les rédacteurs du

traité, & notamment le cardinal de Lorraine, aussi-bien que les deux rois qui en avoient juré l'observation. Lorsqu'on les interrogeoit sur leur croyance, ils répondoient laconiquement qu'ils croyoient tout ce qui étoit contenu dans les livres saints & dans le symbole des Apôtres : si l'on vouloit qu'ils s'expliquassent sur les points controversés entre les catholiques & les disciples de Calvin, ils disoient plus laconiquement encore, qu'ils étoient dispensés de répondre jusqu'à ce qu'on leur eût juridiquement prouvé qu'ils avoient avancé quelque erreur sur ces matières, & se tenoient étroitement renfermés dans ce retranchement, où il étoit impossible de les forcer. Antoine Fumée, d'une famille distinguée dans la robe, étoit, après Dubourg, celui qu'on poursuivoit avec le plus d'acharnement. Le procureur-général produisit contre lui quatre nouveaux chefs d'accusation, sur lesquels il demandoit qu'il fût interrogé : 1°. d'avoir mangé de la viande aux jours défendus. 2°. D'avoir assisté aux prêches & autres assemblées nocturnes. 3°. D'avoir marié sa servante à un

**ANN. 1559.** prêtre apostat. 4<sup>o</sup>. D'avoir retiré dans sa maison une femme bannie du royaume pour cause de religion. Fumée observoit d'abord que ces faits, quand ils seroient vrais, étoient extrajudiciaires, c'est-à-dire, étrangers à la cause de son emprisonnement, & qu'ainsi il n'étoit nullement tenu d'y répondre : il soutenoit en second lieu que c'étoient de pures calomnies fabriquées dans la boutique du président St.-André, son ennemi capital, qui ne rougissoit point d'allier le rôle de juge avec celui de délateur, parce qu'il ne rougissoit plus de rien ; & qu'un pareil témoin, qu'il étoit facile de convaincre d'une infinité d'infamies, de noirceurs & de crimes, ne méritoit aucune croyance. St.-André voyoit bien qu'on ne s'étudioit à le pousser à bout, qu'afin de l'obliger à quitter le rôle de juge & de président de la commission pour se constituer partie : la patience plus qu'humaine avec laquelle il dévorait les reproches & les affronts pouvoit lui acquérir des droits à la protection du cardinal de Lorraine, mais lui faisoit un tort considérable dans l'esprit de tous ceux qui ne concevoient

pas quel si grand intérêt l'attachoit à une fonction pénible, dont il lui étoit facile de se décharger. Antoine Fumée avoit pour frère un maître des requêtes, généralement estimé à la cour, & pour ami particulier le seigneur de Soubise, chambellan du roi & l'un des favoris de Catherine de Médicis. Celui-ci bien embouché par le maître des requêtes, prit occasion d'une lettre que le roi, ou plutôt le cardinal, avoit adressée aux juges, dans laquelle il leur recommandoit la prompte expédition d'une affaire où la cause de la religion, l'intérêt de l'état & l'honneur du feu roi se trouvoient compromis; il alla trouver Catherine, & lui représenta combien une pareille démarche, qui les ravaloit son fils & elle au rôle de sollicitateurs en matière criminelle, lui nuisoit dans l'opinion publique, puisque tout le monde étoit convaincu que si elle n'avoit pas été la première à la conseiller, elle l'avoit du moins approuvée, & qu'elle ne persuaderoit à personne qu'une lettre de cette nature eût été expédiée sans sa participation. Catherine, piquée au vif, eut à ce sujet une explication si

---

 ANN. 1559.

aigre avec le cardinal , qu'il menaça de quitter le ministère & de se retirer de la cour avec son frère , puisqu'on reconnoissoit si mal les peines & les tourmens qu'ils se donnoient bien gratuitement du matin au soir. L'éclat de cette brouillerie passagère servit au prisonnier ; il fut déchargé d'accusation & rétabli dans ses fonctions. Eustache de la Porte , dont tout le crime étoit d'avoir censuré avec trop de liberté la rigueur de quelques arrêts de la grand-chambre , mais qui dans le cours de la procédure s'étoit soumis à croire & à dire tout ce qu'il lui seroit ordonné par la cour & de croire & de dire , ne fut condamné qu'à déclarer dans une assemblée de chambres , qu'il louoit & approuvoit ces mêmes arrêts. Paul de Foix , foible rejeton d'une maison souveraine , & proche parent du roi , lequel ne s'étoit pas énoncé correctement sur le dogme de la présence réelle , fut tenu de déclarer qu'au sacrement de l'eucharistie la forme étoit inséparable de la matière , & qu'il ne pouvoit être bien administré que dans la forme pratiquée par l'église romaine. Louis Dufaur , qui n'étoit



pas plus coupable que les autres, mais qui étoit moins protégé, risquoit de subir le sort du Dubourg, ou au moins de perdre son état. Informé par des amis qui lui restoient dans le parlement, que St.-André intriguoit contre lui, il présenta la veille de son jugement définitif une requête, où il déclaroit, pour ne compromettre personne, qu'il lui avoit été *miraculeusement* révélé que ce président cherchoit à intimider ceux des juges qu'il n'avoit pu séduire & les menaçoit de communiquer leur avis au cardinal de Lorraine : que pour cette prévarication & beaucoup d'autres qu'il déduiroit en tems & lieu, il prioit la cour qu'il lui fût permis de le prendre à partie & de faire toutes les informations usitées en pareil cas. La requête fut admise ; mais comme Dufaur ne citoit point de témoins & que la voie de l'information paroissoit n'avoir été mise en avant que pour éloigner le jugement, la cour, toutes les chambres assemblées, le condamna, 1°. à déclarer qu'il avoit parlé témérement & inconsidérément, lorsqu'en opinant dans la mer-

---

 ANN. 1559.

---

 ANN. 1559.

curiale il avoit dit qu'avant de punir comme hérétiques les partisans de la nouvelle doctrine, il étoit nécessaire d'assembler un concile qui prononçât sur les points controversés ; qu'il en demandoit pardon à Dieu & à la cour. 2°. A être suspendu pour cinq ans de son office. 3°. A payer une amende de quatre cents livres , applicable aux hôpitaux , & à tenir prison jusqu'à parfait paiement. Quoique cette amende emportât une sorte de flétrissure , qu'il étoit bien résolu de ne pas laisser subsister , il l'acquitta & demanda son élargissement. Le procureur-général y forma opposition : sommé d'en déclarer les raisons , il produisit la requête de Dufaur , qui compromettoit l'honneur & la réputation d'un des principaux membres de la cour , & lui demanda s'il l'avouoit ; Dufaur répondit que non-seulement il l'avouoit , mais qu'il prétendoit s'en servir pour revenir contre l'arrêt qui le condamnoit ; & qu'aussitôt qu'il plairoit à la cour de lui permettre d'informer , il dévoileroit des prévarications dont les siècles passés ne fournissoient point d'exem-

ple. Non-seulement il obtint son élargissement, mais il fut reçu appelant par la faveur du président Christophe de Thou, regardé comme le chef de la faction contraire. St.-André qui ne douta point que ce ne fût lui qui avoit épié sa conduite & fait passer des avis aux prisonniers, lui reprocha en face de s'être montré dans toutes les occasions l'ennemi de la maison de Guise, & d'avoir tenu en plein parlement des propos insolens de la jeune reine. Les têtes s'échauffèrent, & peut-être en seroit-on venu aux voies de fait dans le temple même de la justice, si les gens sages ne fussent parvenus, quoique avec beaucoup de peine, à se faire écouter. St.-André, poursuivi à son tour par Dufaur & de Foix, & ne pouvant se dissimuler tout ce qu'il y avoit d'illégal & de répréhensible dans sa conduite, eut recours au cardinal de Lotraine, qui fit évoquer l'affaire au conseil, où elle traîna long-tems, parce que l'honneur ne permettoit ni de sacrifier ni d'absoudre St.-André. Après bien des tergiversations & des lenteurs, on prit le parti de renvoyer la connoissance de cette

---

 ANN. 1559

ANN. 1559.

affaire à une commission tirée des différentes chambres du parlement. Ceux qui la formoient, faisant plutôt l'office de médiateurs que de juges, cassèrent les arrêts rendus contre Dufaur & de Foix, anéantirent la procédure, & s'ils ne lavèrent pas St.-André, ils le mirent à l'abri de toute recherche.

Suite des persécutions.

*La Planche.*

*La Popelinière.*

*Beze.*

A quelque degré que fussent déjà parvenus l'esprit de faction & l'animosité dans le parlement, ce n'étoit rien, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en comparaison de ce qui se passoit dans les classes inférieures de la société. Le peuple de Paris éveillé par les récompenses promises aux délateurs, ailléché par le pillage des maisons abandonnées, & amenteé par quelques moines enthousiastes, mettoit son étude & sa gloire à exterminer sans miséricorde une engeance qu'on lui peignoit comme ennemie de Dieu & des hommes. Entr'autres moyens qu'on pratiqua pour découvrir ceux qui dissimuloient, celui-ci parut le plus efficace. Comme on connoissoit leur horreur pour le culte des images, on plaça au coin des rues & sur la porte des maisons les

plus apparentes, de petites statues de la Vierge ou de quelque Saint. On dresseoit au pied une table en guise d'autel, sur laquelle on mettoit des cierges allumés. Si quelqu'un passoit sans s'être agenouillé, ou du moins sans avoir dévotement salué l'image, des gens cachés dans des bouriques voisines couroient après lui, le forçoient de remplir ce devoir, ou le traînoient chez un commissaire. Pour fournir à l'entretien du luminaire, on avoit fabriqué une sorte de boîte qu'on nommoit *tirelire* : on la présentoit effrontément au premier qu'on rencontroit : & quiconque refusoit d'y jeter quelque pièce de monnoie, étoit injurié, battu & en danger d'être assommé. Les maisons les plus retirées n'étoient point un asyle contre l'importunité de ces insolens quêteurs ; ils s'en faisoient ouvrir les portes, & en parcouroient tous les recoins, pour s'assurer si elles ne recéloient point quelque hérétique. Il est vrai qu'ils payoient quelquefois de leur tête cette indiscretion : car tous les réformés ne pratiquoient pas la douceur & la patience évangéliques ; & par-tout où ils se trouvoient

les plus forts , ils faisoient main-  
 basse , sans le moindre scrupule , sur  
 leurs délateurs & leurs espions. Il  
 arrivoit aussi quelquefois que de très-  
 bons catholiques , mais qui avoient le  
 malheur d'être riches , recevoient le  
 traitement réservé aux protestans ;  
 leurs débiteurs épioient leurs démar-  
 ches , & se mettoient en embuscade  
 avec une troupe de gens sans aveu ;  
 ils tâchoient de les surprendre dans  
 des rues désertes & des quartiers  
 éloignés. Ils n'avoient pas plutôt crié  
*au luthérien , au christaudin* , car le  
 mot d'huguenot n'étoit pas encore en  
 usage , qu'ils se trouvoient non-seu-  
 lement acquittés de leur dette , mais  
 admis au parrage du butin : après  
 avoir assommé le malheureux , les  
 brigands couroient en foule piller sa  
 maison.

ANN. 1560.

Mauvaise  
 santé du roi :  
 voyage de  
 Blois.

*Ibidem.*

Ces désordres étoient d'autant plus  
 alarmans , que personne ne songeoit  
 à les réprimer. Le parlement étoit  
 absorbé dans ses querelles domesti-  
 ques , & le ministère fermoit les yeux  
 sur les suites presque inévitables d'une  
 fermentation qu'il avoit lui-même  
 excitée ; il étoit d'ailleurs en proie à  
 des inquiétudes d'un autre genre. La

constitution physique du roi venoit d'éprouver une révolution : après un développement général & une croissance subite , qui avoient d'abord donné de la joie , mais qui n'avoient contribué qu'à le rendre plus foible & plus languissant , on avoit commencé à remarquer sur son visage des taches tantôt rouges , tantôt livides , signes certains d'un épaississement de la lymphe & d'un sang qui tournoit en putréfaction. Les médecins embarrassés lui avoient simplement ordonné d'aller respirer , pendant l'hiver , l'air salubre & tempéré des environs de Blois , & de s'y préparer par des exercices modérés , à prendre des bains aromatiques au retour du printems : la cour se mit en marche pour s'y rendre , mais les contradictions & les traverses attachées à toutes ses démarches , l'avoient en quelque sorte devancée. Des gens mal intentionnés avoient semé le bruit que le roi étoit lépreux , & qu'il ne pouvoit guérir de cette horrible maladie qu'en se baignant fréquemment dans le sang des enfans. Quelques émissaires s'étoient répandus avec beaucoup de mystère

---

 ANN. 1560.

dans tous les villages à vingt lieues à la ronde : les uns, sans s'expliquer, prenoient une liste exacte des enfans les plus sains & les plus beaux ; les autres, qui les suivoient à quelque distance, dévoient le secret, plaignoient les parens, & promettoient, moyennant une légère récompense, de faire effacer les noms de leurs enfans de la liste fatale. Par cet odieux manège, ce bruit, tout absurde qu'il étoit, s'accrédita si bien dans l'esprit d'un peuple timide & crédule, qu'au lieu des acclamations & des signes d'allégresse qui annoncent en France l'approche du roi, on n'appercevoit de toutes parts que frayeur, tristesse & désolation. Les villages & les bourgs étoient déserts & abandonnés. Ceux qui avoient eu le courage de rester dans leurs maisons, en avoient verouillé les portes, & n'osoient même regarder par les fenêtres : des troupes de paysans & de paysannes, chargés de leurs enfans, couroient en désordre à travers champs, s'éloignant le plus qu'ils pouvoient du grand chemin ; s'ils se voyoient poursuivis, ils se jetoient à genoux, en poussant des cris lamentables. Le  
 roi,



roi, né sensible, ne put retenir ses larmes, & voulut si décidément connoître d'où procédoit une pareille terreur, qu'on ne put se dispenser de l'en instruire. On essaya de rassurer ces malheureux fugitifs, & l'on fit les plus exactes perquisitions pour découvrir les agens de l'intrigue : ils avoient déjà disparu, à la réserve d'un seul, qui fut pris à Loches. Ce scélérat eut l'audace de soutenir, jusques dans les tourmens de la question, qu'il n'avoit agi que par les ordres du cardinal de Lorraine. Les protestans prenant acte de cette confession, répandirent, dans une foule de libelles, que les Guises, qui se disoient descendus de la seconde race de nos rois, & qui se proposoient de revendiquer la couronne sur les descendans de Hugues Capet, semoient malicieusement ce bruit injurieux contre la famille régnante, afin de la faire tomber dans le mépris, & de préparer les esprits à une révolution. Qu'ayant déjà supplanté les princes de la maison de Bourbon, il ne leur restoit plus qu'à se défaire adroitement de quatre enfans sans défense, & qui se trouvoient à leur discrétion;

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

Quoiqu'il y eût une absurdité manifeste à supposer que les Guises, oncles & premiers ministres du roi, conspirassent contre sa vie, à laquelle étoient attachées leur puissance & leur grandeur, & qu'ils aspirassent à un trône dont ils se trouvoient exclus, non-seulement par les trois frères du roi qui jouissoient d'une pleine santé, mais par quatre ou cinq autres princes du sang, qui avoient eux-mêmes des enfans, cette inculpation ne laissa pas de s'accréditer.

Le cardinal assuroit avec beaucoup plus de vraisemblance que cette trame odieuse avoit été ourdie dans ces assemblées nocturnes, où l'on s'occupoit moins d'exercices de religion que de machinations contre l'état. Qu'ayant conjuré depuis longtemps la ruine de l'ancienne religion, & désespérant d'en triompher tant qu'elle seroit soutenue par l'autorité royale, les sectaires avoient tourné leur haine & leurs batteries contre leur souverain légitime, & ne se proposoient rien moins que d'abolir en France la royauté, & d'y former un grand nombre de républiques sur le modèle de Genève & de Berne : qu'il

étoit de l'intérêt & du devoir de tous ceux qui étoient sincèrement attachés à la vraie religion , qui aimoient leur roi & leur patrie , d'unir leurs efforts pour se garantir de ces pernicieuses nouveautés. Ayant facilement persuadé au roi ce qu'il avançoit, il fit publier un édit plus rigoureux encore que les précédens contre les conventicules , où il se semoit & divulguoit plusieurs vilains , infames & injurieux propos contre sa majesté , pour inciter le peuple à mutinerie & sédition. L'édit prononçoit les derniers supplices contre tous ceux qui assisteroient à ces assemblées , & proposoit une récompense de trois cents écus à quiconque les dénonceroit. Ces moyens extrêmes annoncent assez la défiance & la haine dont le cardinal étoit animé contre les réformés , quoiqu'il ignorât encore la plupart de leurs vrais délits , & à quel point ils avoient pris soin de mériter ces sentimens.

Au moment où la première division des troupes destinées pour l'Ecosse , alloit mettre à la voile , on apprit l'évasion du comte d'Arap , qu'on gardoit à vue dans le Poitou. Il étoit fils de Jacques Hamilton , le

ANN. 1560.

Guerre en  
Ecosse , contre la reine  
Elisabeth.  
Castelnau.  
Matthieu.  
Belleforêt.  
De Thou.

---

 ANN. 1560.

Belcarius.

La Popeli-

n'ere.

Mém. de  
Condé.

plus proche parent de la jeune reine d'Ecosse, & son héritier présomptif, si elle mouroit sans enfans. Son père, nommé régent du royaume après la mort de Jacques V, avoit beaucoup contribué au mariage de sa pupille avec François II, s'étoit volontairement démis de la régence en faveur de la reine douairière, & avoit reçu, pour prix de tant de complaisance & de tant de services, le duché de Châtelleraud, une compagnie d'ordonnance & des pensions sur le trésor royal. Trop âgé & trop éloigné de tout sentiment d'ambition pour venir s'établir en France, il y avoit envoyé ses deux fils, comme des otages honorables qui répondoient de sa fidélité. L'aîné, que la conformité de sentimens avoit intimement lié avec les principaux chefs du parti protestant, ayant été instruit par eux des vastes desseins que couvroit cette expédition, & venant à considérer que les avantages dont il jouissoit en France, ne le dédommageoient point suffisamment de ce qu'il avoit à perdre en Ecosse, s'ils s'exécutoient, se déroba par la connivence & à la faveur de son jeune

frère , aux espions dont il étoit entouré ; & s'offrant subitement aux regards de son père , il le persuada si bien du péril qui menaçoit la patrie , que le vieillard , sans être arrêté par le péril auquel il exposoit son second fils , reprit le titre & les fonctions de régent , fit publier le ban & l'arrière-ban dans toutes les provinces du royaume , & ne négligea rien pour se mettre en défense. Comptant peu sur des troupes mal armées & sans discipline , il députa vers la reine Elisabeth cinq ou six seigneurs Ecoffois , pour lui dire que le seul desir de sauver la patrie avoit pu l'arracher aux douceurs d'une vie tranquille & retirée , dans laquelle il comptoit finir ses jours : qu'il la supplioit de considérer que les projets qui lui avoient été communiqués , & dont il croyoit devoir l'informer , ne la regardoient pas moins que lui , puisque les François n'auroient pas plutôt asservi l'Ecoffe , qu'ils s'en serviroient comme d'un poste avancé pour pénétrer au cœur de l'Angleterre : qu'elle n'ignoroit pas sans doute les prétentions que cette ambitieuse puissance for-

---



---

 ANN. 1560.

moit sur ses états, puisque le roi de France prenoit déjà, dans des actes publics, la qualité de roi d'Angleterre: qu'elle examinât donc s'il étoit de son intérêt d'attendre qu'il fût écrasé pour entrer en guerre, ou si le danger qui leur étoit commun ne les avertissoit pas de réunir leurs forces: qu'il ne proposât point de conditions, & qu'il lui suffisoit de déclarer qu'il accepteroit avec joie toutes celles qui ne compromettroient point l'indépendance de son pays.

Elisabeth avoit été informée de ce qui se passoit par les réformés François qui, prévoyant qu'ils auroient tôt ou tard besoin de son assistance, cherchoient à se la rendre favorable, & la regardoient déjà comme une divinité tutélaire. Elle reçut favorablement les députés du duc de Châtelleraud, & conclut avec eux un traité qui portoit en substance, 1<sup>o</sup>. qu'elle prenoit sous sa protection le duc de Châtelleraud, régent d'Ecosse, & tous les partisans, & s'unissoit à eux pour maintenir le royaume d'Ecosse dans son indépendance & dans tous ses droits & libertés, tant que dureroit le ma-

riage de la légitime souveraine avec le roi de France, & un an au-delà. AN. 1560.

2°. Qu'elle s'obligeoit à leur fournir, à ses frais, un corps de troupes disciplinées, qu'elle ne retireroit point d'Ecosse jusqu'à ce que les François s'en fussent retirés les premiers; que les places fortes que les Anglois prendroient en Ecosse, seroient démolies ou remises au duc de Châtelleraud à la première requi-  
sition qu'il en feroit. 3°. Que le duc de Châtelleraud & ses adhérens demeureroient fidèles & obéissans à leur jeune reine dans tout ce qui n'entraîneroit point la subversion des loix, des libertés & des droits du royaume. En signant ce traité, Elisabeth donna des ordres pour faire embarquer un corps de troupes sur un grand nombre de vaisseaux & de bâtimens qu'elle avoit rassemblés, sans dire à quel usage elle les destinoit. La première division des troupes Françaises commandée par la Brosse & Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues, étoit débarquée en Ecosse, & donnoit la chasse aux rebelles qui, dispersés par pelotons, se montroient dans le loin-

---

 ANN. 1560.

tain, & disparoïssôient avant qu'elle pût les joindre. Elle se trouvoit à la hauteur de la ville de Leit, lorsqu'en jetant les yeux vers la mer, elle la vit couverte de bâtimens qui cingloient vers le port. Cette nouvelle donna de la joie aux deux généraux, parce qu'ils ne doutèrent point que ce ne fût la seconde division de l'armée aux ordres du marquis d'Elbeuf, qui avoit dû s'embarquer peu de tems après eux. Il s'étoit effectivement mis en mer, mais assailli presque au sortir du port d'un furieux ouragan qui avoit submergé une partie de ses bâtimens, fracassé & considérablement endommagé les autres, il avoit été forcé de rentrer pour réparer le dommage, ce qui emportoit un retard de plusieurs mois. Revenu de son erreur, & n'étant pas en état de tenir la campagne avec le peu de monde qu'il avoit, la Brosse se renferma dans la ville de Leit, qui, bien que sans fortifications régulières, étoit encore la moins mauvaise du royaume.

Après le départ des troupes, Elfaberh publia en Anglois & en François un manifeste, où exposant en



peu de mots, d'une part, l'insulte que le roi de France lui avoit faite, en prenant dans des actes publics le titre de roi d'Angleterre, & en chargeant son écusson des armes de ce royaume; & de l'autre, les justes motifs qu'elle avoit d'appréhender que les troupes qu'il faisoit passer en Ecosse, n'eussent pour destination ultérieure, l'invasion de ses états, elle déclaroit que n'imputant cette insulte & ces ambitieux projets, ni au roi, qui, à cause de son bas âge, ne gouvernoit point par lui-même, ni aux princes du sang qui auroient dû former le conseil d'état, & qui s'en trouvoient injustement exclus, ni aux trois ordres du royaume, qui avoient droit de délibérer sur l'administration, & qu'on s'étoit dispensé de consulter; mais uniquement à l'audace & à l'ambition des Guises qui, non contents d'opprimer la France, se couvroient du nom de leur nièce pour asservir, s'il étoit en leur pouvoir, l'Ecosse & l'Angleterre; elle n'avoit d'autre objet, en faisant passer des troupes en Ecosse, que de maintenir la liberté de ce royaume & de garantir ses propres états d'une

---

 ANN. 1560.

invasion préméditée : qu'ainsi, lors de déclarer la guerre aux François, elle ordonnoit qu'ils continuassent d'être reçus amicalement dans tous les ports de sa dépendance, & d'y exercer en sûreté leur commerce ; & afin qu'il ne restât aucun doute sur la droiture de ses intentions, qu'elle s'obligeoit, à mesure que les François évacueroient l'Ecosse, d'en retirer de son côté ses troupes dans la même proportion, & de ne demander aucun dédommagement pour les frais considérables que cette expédition lui auroit occasionnés. En vain l'évêque de Valence & le chevalier Seurre, auxquels elle voulut bien communiquer une copie de cette proclamation avant qu'elle fût rendue publique, lui représentèrent que cet écrit rempli de personnalités & d'injures, ressembloit plus à une satire qu'à un manifeste, & la supplièrent d'en retrancher ce qui étoit étranger à la cause qu'elle défendoit. Comme elle étoit mieux informée qu'eux de ce qui se passoit alors en France, & de la nécessité où alloient se trouver les Guises de renoncer à leurs projets sur l'Ecosse,

pour ne plus s'occuper que de leur propre défense, elle refusa d'y rien changer; & l'ayant livré à l'impression, elle en fit passer des exemplaires à ses partisans secrets.

Depuis que la cour étoit allée s'établir à Blois, la terreur sembloit l'y assiéger. Un courier qui apportoit au roi des avis importans, fut assassiné & dévalisé presqu'aux portes de cette ville. Julien Formé, messager de l'inquisition, chargé d'une dépêche de l'inquisiteur Democharés au cardinal de Lorraine, eut, peu de jours après, le même sort. On recevoit des avis d'Espagne, des Pays-Bas, & de quelques cours d'Allemagne, qu'il se tramoit une dangereuse conspiration dans le royaume. Le duc de Savoie donnoit des indications un peu moins vagues, mais qui cependant ne suffisoient pas encore pour mettre sur la voie: voisin des Suisses & des Genevois qui, de concert avec François I, s'étoient emparés d'une partie de son patrimoine, & intéressé à entretenir parmi eux un grand nombre d'espions, pour être informé de ce qui se passoit dans leurs assemblées, il mandoit au roi qu'il y avoit

---

ANN. 1560.

Premiers indices de la conjuration d'Amboise : assemblée de Nantes.

*Beze. Hist. Ecclesiast.*

*La Planche.*

*Relation imprimée.*

*De Thou.*

*Calv. epist.*

*Le Frere de Laval.*

*D'Aubigné.*

Ann. 1560.

amenoit journellement une multitude d'étrangers, que parce que le parlement y tiendrait ses séances, & qu'on y célébreroit vers ce tems une noce qui devoit attirer un grand concours de noblesse. Au terme indiqué, ils s'y rendirent, les uns déguisés en marchands, les autres dans l'équipage de plaideurs, portant sous leurs bras des sacs d'écritures, d'autres enfin vêtus magnifiquement, comme des gens invités à la noce. Assemblés à l'entrée de la nuit dans la maison de la Garaye, gentilhomme Breton, ils se regardoient en silence, lorsque la Renaudie se leva & dit: « N'attendez point de moi, »  
 « messieurs, que je rappelle à votre »  
 « souvenir sous quels auspices un ca- »  
 « det de la maison de Lorraine vint »  
 « chercher un établissement en Fran- »  
 « ce; par quels manèges, avec quelle »  
 « astuce le père & les enfans arra- »  
 « chèrent du prodigue François I, du »  
 « crédule & trop foible Henri II, »  
 « cette foule de dons, de titres & »  
 « de dignités qui les ont subitement »  
 « élevés au-dessus des plus anciennes »  
 « maisons du royaume, qui pendant »  
 « une suite de siècles, avoient versé

des infortunés à qui l'on offroit cette perspective, & qui se croyoient en sûreté au milieu d'hommes de la même communion, laissent éclater leurs transports & fussent moins réservés que les réformés François, toujours entourés de délateurs & d'espions; ni que le duc de Savoie fût mieux instruit que les Guises. Muni d'un grand nombre de signatures, la Renaudie revint à Lyon, où il avoit assigné un rendez-vous aux personnages qui formoient son conseil; il s'aboucha avec eux dans la maison de Pierre Terrasson, leur rendit compte du succès de son voyage, & les pria de délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Il fut convenu de distribuer aux conjurés, pour signe de ralliement, une balle de paume mi-partie de blanc & de noir, & d'indiquer, pour le premier de février, une nouvelle assemblée, composée d'un grand nombre de représentans de toutes les provinces du royaume. On choisit la ville de Nantes, comme celle où l'on pouvoit se promettre d'être moins observé que par-tout ailleurs, tant parce qu'un commerce florissant y

---

ANN. 1560.

„ nous les avons vu mettre en œuvre  
 „ l'imposture , les perfides caresses ,  
 „ les affronts & les menaces , pour  
 „ écarter de la cour & du maniement  
 „ des affaires , & le vieux connétable ,  
 „ dont la prudence étoit si nécessaire  
 „ dans un commencement de règne ,  
 „ & les princes du sang , magistrats  
 „ nés du royaume , dans un tems  
 „ de minorité. Ardents à tout perdre  
 „ & à tout asservir , on les a vu  
 „ prétexter l'épuisement des finances  
 „ & la nécessité d'une réforme , pour  
 „ priver de leurs emplois , & réduire  
 „ à une honteuse mendicité de vieux  
 „ officiers domestiques qui étoient  
 „ parvenus à ces places par des ac-  
 „ tions glorieuses ou de longs tra-  
 „ vaux , & dont tout le crime étoit  
 „ de se piquer d'attachement envers  
 „ leurs bienfaiteurs. La preuve que  
 „ je n'avance rien que de certain , &  
 „ que les Guises ne soient bien-aisés  
 „ que tout le monde sache , c'est  
 „ que dans le moment même où ils  
 „ traïtoient avec tant de dureté ceux  
 „ qu'ils n'avoient pu gagner , ils  
 „ doubloient les gages de ceux qui ,  
 „ tournant avec le vent de la fa-  
 „ veur , avoient abjuré leurs anciens

„ amis pour s'attacher uniquement à  
 „ eux. De quoi après tout ces mal-  
 „ heureux auroient-ils à se plaindre,  
 „ lorsqu'une naissance illustre, soi-  
 „ xante ans de travaux, & les ser-  
 „ vices les plus importans rendus à  
 „ l'état, n'ont pu garantir le conné-  
 „ table d'un sort pareil au leur? Ne  
 „ s'est-il pas trouvé forcé, pour évi-  
 „ ter de plus grands maux, de se  
 „ démettre de la charge de grand-  
 „ maître, qui avoit été assurée à son  
 „ fils, en considération de son ma-  
 „ riage avec une fille du roi? Etoit-  
 „ ce donc la nécessité d'une réforme,  
 „ l'épuisement des finances, ou une  
 „ sombre jalousie, jointe à une insa-  
 „ tiable cupidité qui portoit le duc de  
 „ Guise à ravir à un vieillard vénéra-  
 „ ble, à un jeune guerrier, de grande  
 „ espérance, le prix de leurs services,  
 „ & à se parer insolemment de la  
 „ dépouille de deux hommes vivans?  
 „ Etoit-ce pour le bien de l'état,  
 „ que laissant jouir le maréchal de  
 „ Saint-André de soixante mille li-  
 „ vres de rente, surprises ou arra-  
 „ chées à l'insouciance du feu roi,  
 „ ils ont obligé l'amiral, qu'ils ju-  
 „ geoient trop récompensé, à se dé-

ANN. 1560. „ mettre du gouvernement de Picar-  
 „ die. Encore si leur intention avoit  
 „ été, comme on devoit s'y atten-  
 „ dre, d'en revêtir le prince de  
 „ Condé, leur conduite auroit pu  
 „ trouver quelque excuse, puisque  
 „ digne des plus hautes récompen-  
 „ ses, il avoit d'ailleurs un droit  
 „ acquis à un gouvernement suc-  
 „ cessivement possédé par son père  
 „ & son frère; mais il entroit dans  
 „ leurs vues d'acheter à ce prix un  
 „ nouveau client; & ne trouvant pas  
 „ dans ce généreux prince la souplesse  
 „ & le dévouement qu'ils desiroient,  
 „ ils tournèrent leurs regards sur le  
 „ maréchal de Brissac qui, jusqu'a-  
 „ lors, n'avoit pas eu à se louer de  
 „ leurs procédés. Enfin n'écoutoient-  
 „ ils que l'amour de l'ordre & du  
 „ bien public, étoient-ils guidés par  
 „ les principes de la justice, lorsque  
 „ nageant dans l'abondance, & faisant  
 „ passer en Ecosse les trésors de la  
 „ France pour acheter & asservir un  
 „ peuple libre, ils déroboient à de  
 „ malheureux soldats quelques mois  
 „ de paie, ils frustroient de braves  
 „ officiers qui avoient prodigué leur  
 „ patrimoine & leur sang pour le sa-



» lut de l'état , non-seulement de tout  
 » espoir de récompense , mais d'une  
 » dette sacrée , dont eux-mêmes ne  
 » contestoient pas la légitimité , &  
 » leur fermoient outrageusement l'ac-  
 » cès du trône ? S'ils ont osé traiter  
 » avec cette indignité les princes du  
 » sang , les grands officiers de la cou-  
 » ronne , les défenseurs de l'état ,  
 » que n'ont-ils pas dû se permettre  
 » contre les autres classes de la so-  
 » ciété ? Non , la postérité ne croira  
 » jamais qu'un peuple qui n'avoit  
 » pas perdu tout sentiment de liberté ,  
 » ait souffert patiemment la dixiè-  
 » me partie des horreurs dont nous  
 » avons été témoins. Des magistrats  
 » arrachés de leur siège , traînés sur  
 » un échafaud , pendus & brûlés pour  
 » avoir , dans la simplicité de leur  
 » cœur , déclaré ce qu'ils croyoient le  
 » plus utile , lorsqu'ils en étoient re-  
 » quis , & qu'ils ne pouvoient ni gar-  
 » der le silence , ni parler autrement  
 » sans trahir la patrie & violer leur  
 » serment. De tranquilles citoyens  
 » assaillis en plein jour dans leurs  
 » maisons , livrés par les officiers de  
 » la police aux insultes & aux outra-  
 » ges d'une populace ameutée ; les

---

 ANN. 1560.

» meubles de ceux qui s'étoient déro-  
 » bés par la fuite à la persécution ,  
 » abandonnés au pillage , leurs dé-  
 » plorables enfans abandonnés au  
 » milieu des rues , poussant des cris  
 » douloureux & expirans de faim &  
 » de froid au coin d'une borne ! Quel  
 » est donc le crime de ceux qu'on per-  
 » sécute avec tant de fureur ? De ser-  
 » vir Dieu en silence , selon' les lu-  
 » mières de leur conscience & les  
 » préceptes de son évangile , sans  
 » vouloir participer aux abus & aux  
 » profanations que la cupidité & la  
 » superstition ont introduits dans  
 » l'église romaine. Voilà le forfait  
 » exécrationnable dont on s'autorise pour  
 » violer à leur égard toutes les loix  
 » de l'humanité , pour les traiter  
 » comme des bêtes féroces & des  
 » serpens venimeux ! Plût à Dieu ,  
 » messieurs , qu'une piété mal enten-  
 » due , un zèle aveugle , mais vrai ,  
 » le fanatisme enfin , voyez quel vœu  
 » j'ose former , dirigeât nos persécu-  
 » teurs : notre situation présente , j'en  
 » conviens , n'en seroit pas moins dé-  
 » plorable , mais nous appercevriens  
 » un terme à nos maux ; car la vérité  
 » a une force irrésistible , & triomphe

» tôt ou tard des vains efforts qu'on  
 » fait pour l'étouffer : mais hélas !  
 » que nous sommes loin de pouvoir  
 » même former des espérances ! Re-  
 » garderai-je comme un dévor, re-  
 » garderai-je comme un chrétien , un  
 » homme dont toute la conduite est  
 » directement opposée aux maximes  
 » de l'évangile ; un prêtre qui , dans  
 » une cour débordée , est encore un  
 » objet de scandale ? Non , messieurs ,  
 » ce n'est point un zèle fanatique  
 » qui anime nos persécuteurs ; ils  
 » connoissent aussi bien que nous le  
 » foible de la cause qu'ils défendent ,  
 » & nos plus habiles ministres ne leur  
 » diroient rien de nouveau ; mais ils  
 » connoissent en même tems l'em-  
 » pire de la superstition sur l'esprit  
 » de la multitude. En se déclarant  
 » les champions de la papauté &  
 » d'un clergé aussi corrompu qu'eux ,  
 » ils aspirent visiblement à se ren-  
 » dre un jour propriétaires de l'au-  
 » torité suprême qu'ils n'exercent en-  
 » core que par commission. Que dis-  
 » je , un jour ! peut-être touchons-  
 » nous au moment qui va opérer  
 » cette révolution. N'entends-je pas  
 » débiter dans les rues qu'ils sont les

---

 ANN. 1760.

» vrais descendans de Charlemagne ;  
 ANN. 1560. » que Hugues Capet & sa postérité  
 » ne doivent être regardés que com-  
 » me des usurpateurs ? Si cette fable  
 » vient à s'accréditer , que leur man-  
 » quera-t-il pour parvenir au terme  
 » de leurs desirs , qu'un oracle émané  
 » de Rome : & croit-on qu'il se fasse  
 » long-tems attendre ?

» Tout ce que je viens de dire ;  
 » vos yeux l'ont vu , vos oreilles l'ont  
 » entendu : écoutez maintenant un  
 » fait que peu d'entre vous savent en-  
 » core , & dont il est nécessaire que  
 » vous soyez tous instruits. Tandis  
 » que les personnages les plus confi-  
 » dérables de l'état , entourés de dé-  
 » lateurs & d'espions , se conten-  
 » toient de gémir des maux dont  
 » la nation étoit oppressée , & com-  
 » passoient leurs paroles & leurs ges-  
 » tes , pour ne rien laisser apperce-  
 » voir de ce qui se passoit au fond  
 » de leur cœur , quelques gentils-  
 » hommes plus hardis , parce que  
 » leur médiocrité les déroboit aux  
 » regards des tyrans , tinrent en-  
 » tr'eux des conférences secrètes , &  
 » crurent devoir s'adresser aux prin-  
 » ces du sang , pour leur représenter

» que si des considérations qu'il ne  
 » leur appartenoit point de deviner, Ann. 1569  
 » les rendoient indifférens aux injures  
 » & aux outrages qui leur étoient  
 » personnels, leur qualité de chefs  
 » de la noblesse & de membres néces-  
 » saires du conseil d'administration ;  
 » ne leur permettoit pas de regar-  
 » der du même œil le renversement  
 » des loix, le malheur public &  
 » le péril manifeste auquel la vie du  
 » roi & de ses freres étoit exposée ;  
 » que garder le silence sur de pareils  
 » forfaits, c'étoit, de leur part, s'en  
 » déclarer complices. L'un d'eux sen-  
 » tit la force de nos représentations ;  
 » & nous assembla pour chercher en  
 » commun quel remède il convenoit  
 » d'appliquer au mal sans déroger aux  
 » usages de la monarchie, & sans  
 » porter atteinte à l'autorité souve-  
 » raine. Nous n'en trouvâmes aucun  
 » qui remplît mieux ces conditions  
 » que l'assemblée des états-généraux,  
 » mais nous ne nous dissimulâmes pas  
 » qu'on l'obtiendrait difficilement  
 » d'un roi, incapable de se décider  
 » par lui-même, & perpétuellement  
 » obsédé de perfides conseillers qui  
 » lui avoient déjà persuadé que ceux

» qui formoient une pareille deman-  
 ANN. 1560. » de, ne cherchoient qu'à le dé-  
 » pouiller de son autorité. Nous con-  
 » tinuâmes donc d'examiner si une  
 » portion considérable de la noblesse  
 » ayant à sa tête un ou plusieurs prin-  
 » ces du sang, & assurée du vœu de  
 » plus d'un million de citoyens, n'é-  
 » toit pas suffisamment autorisée à  
 » requérir des lettres de convocation  
 » & à prendre des mesures conve-  
 » nables pour les mettre à exécution.  
 » Quoique la chose nous parût évi-  
 » dente, nous craignîmes que la pas-  
 » sion ne nous égarât, & qu'on ne  
 » pût nous reprocher de nous être  
 » constitués juges dans notre propre  
 » cause. Il nous parut donc plus sûr  
 » de soumettre la question à la dé-  
 » cision des plus habiles jurisconsul-  
 » tes & des plus profonds théologiens  
 » tant étrangers que regnicoles, en  
 » donnant la préférence aux premiers,  
 » comme moins suspects de partia-  
 » lité. Nous jurâmes de nous confor-  
 » mer à la conduite qu'ils nous pres-  
 » criroient, & le prince qui accepta  
 » la qualité de chef qui lui fut déferée,  
 » daigna me choisir pour son lieute-  
 » nant. Dispensez - moi, messieurs,  
 » de

» de vous le nommer ici ; il se mon-  
 » trera lui-même à notre tête lors-  
 » qu'il sera tems d'agir. Ceux d'en-  
 » tre vous qui assistèrent à la pre-  
 » mière assemblée , approuvèrent les  
 » raisons qui l'obligent à rester en-  
 » core quelque tems ignoré. Je par-  
 » tis pour aller consulter les hommes  
 » les plus célèbres ; & dans routes les  
 » contrées de l'Europe que j'ai eu oc-  
 » casion de parcourir, j'ai reconnu que  
 » le nom des Guises est généralement  
 » abhorré. Un grand nombre de fa-  
 » millés que la persécution a chassées  
 » d'une patrie qui leur est toujours  
 » chère , ont consenti à contribuer ,  
 » d'une partie de leur fortune , aux  
 » frais de l'entreprise : de puissans  
 » princes, des républiques florissantes  
 » m'ont paru disposés à se joindre à  
 » nous lorsqu'i's en seroient requis ;  
 » enfin la consultation des juriskon-  
 » sultes & des théologiens , a été  
 » uniforme , & telle que vous allez  
 » l'entendre. »

---

 ANN. 1560.

Après en avoir achevé la lecture  
 & montré une longue liste de signa-  
 tures , il ajouta : « Vous êtes main-  
 » tenant éclaircis de l'objet qui nous  
 » rassemble , & sur lequel vous avez

---

 ANN. 1560

» à délibérer. Choisis parmi la no-  
 » bleſſe de toutes les provinces du  
 » royaume, membres & protecteurs  
 » des églises, convoqués enfin ſous  
 » l'autorité d'un prince du ſang, vous  
 » représentez, autant que les conjon-  
 » ctures le permettent, les états-gé-  
 » néraux du royaume, & vous avez  
 » droit de former des réglemens  
 » provisoires, qui auront force de  
 » loi juſqu'à la tenue des véritables  
 » états. Il vous ſeroit licite, aux ter-  
 » mes de la conſultation, d'inſtituer  
 » le procès des Guifes, & de décer-  
 » ner une commiſſion à quelqu'un  
 » d'entre nous pour les arrêter &  
 » vous les amener viſs ou morts :  
 » mais évitons tout ce qui peut ſen-  
 » tir la violence, & reſpectons juſ-  
 » qu'au bout une autorité dont on  
 » abuſe contre nous. Mon avis ſeroit  
 » donc qu'on commençât par élire  
 » dans les principales églises du  
 » royaume un certain nombre de dé-  
 » putés qui allaſſent trouver le roi &  
 » lui préſentaſſent une requête où,  
 » après avoir déduit les horribles  
 » vexations exercées contr'eux, ils  
 » demandaffent ou l'exercice libre de  
 » leur religion, ou une aſſemblée d'é-



» tats-généraux ; & attendu le dan-  
 » ger manifeste auquel la liberté , la ANN. 1560.  
 » vie même de ces députés seroit ex-  
 » posée , qu'on leur formât une escorte  
 » capable de les garantir contre toute  
 » voie de fait. Si les Guises leur  
 » refusent l'accès du trône , qu'ils  
 » soient eux-mêmes saisis au corps  
 » & réservés aux derniers supplices ;  
 » s'ils se mettent en défense , &  
 » qu'il soit impossible de procéder  
 » dans les formes ordinaires , qu'ils  
 » tombent percés de coups , afin que  
 » si la patrie ne peut être dignement  
 » vengée , elle soit au moins déli-  
 » vrée de ses tyrans. Mais afin  
 » qu'on ne puisse , dans aucun tems ,  
 » soupçonner la droiture de nos in-  
 » tentions , protestons ici de vive  
 » voix & par écrit qu'il ne sera rien  
 » entrepris ni attenté contre la per-  
 » sonne sacrée du roi , contre les  
 » deux reines , ni les enfans de  
 » France. »

La protestation fut rédigée par  
 écrit & signée par tous ceux qui se  
 trouvoient présens. On régla que la  
 Renaudie , pour escorter les députés ,  
 assembleroit au nom & sous l'auto-  
 rité du chef qui ne se nommoit point ,

---

 ANN. 1560.

cinq cents gentilshommes à cheval ; armés de toutes pièces , non pour attaquer , mais pour se défendre , & mille ou douze cents hommes d'infanterie , levés dans toutes les provinces du royaume ; qu'ils auroient pour chefs trente capitaines expérimentés , qui régleroient tellement leur marche , qu'ils se trouvaissent rassemblés le 10 mars aux environs de Blois. On départit ensuite les différentes provinces entre les principaux gentilshommes , & en assignant au baron de Castelnau la Gascogne ; à Mizeres , le Bearn ; à Mesmi , le Périgord & le Limosin ; à Vaillibrezé , le Poitou ; à Mirebeau , la Saintonge ; à Montejean , la Bretagne ; à la Chesnaie , le Maine & l'Anjou ; à Sainte-Marie , la Normandie ; à Coqueville , la Picardie ; à Ferrière Maligni , la Champagne , la Brie & l'Isle-de-France ; à Mouvans , la Provence & le Dauphiné ; à Châteanneuf , le Languedoc : on convint que chacun d'eux , en s'éloignant , se substituerait un ou deux lieutenans qui , après le terme marqué pour l'exécution , armeraient le peuple de leur département , s'empa-

reroient des villes dans les lieux où ils se trouveroient les plus forts , faisoient les recettes générales & tous les derniers royaux , & feroient en sorte qu'il ne passât aux Guises ni troupes , ni argent. Enfin , s'étant juré une fidélité réciproque , ils se séparèrent pour mettre promptement la main à l'œuvre.

Les préparatifs s'avançoient , & les Guises , malgré leurs espions , malgré les avis qu'ils avoient reçus des cours étrangères , auroient été pris au dépourvu , si l'homme le plus intéressé au succès de l'entreprise , n'eût lui-même trahi le secret. La Renaudie , qui se faisoit appeler la Forêt , étoit venu à Paris , tant pour rendre compte au prince de Condé de ce qui se passoit , que pour conférer avec le ministre Chandieu & les anciens de cette église , sur la part des contributions qu'elle devoit fournir dans une occasion si décisive. Il avoit choisi son logement dans le fauxbourg St.-Germain , chez un avocat nommé Pierre des Avenelles , lequel professoit secrètement la religion réformée , & tenoit un hôtel garni pour la commodité de ceux du parti que leurs

---

ANN. 1560.

La conspiration est découverte.

*La Planche.*  
*La Popelinière.*

*Le Thou.*  
*Mém. de Condé.*  
*D'Avila.*

---

 ANN. 1560.

affaires appeloient dans la capitale.

Cet homme , frappé du concours d'hommes qui affluient dans sa maison à toutes les heures du jour & de la nuit ; de l'agitation qu'il remarquoit sur leurs visages ; de quelques propos découfus qui leur étoient échappés , & qu'il avoit avidement recueillis , ne douta point qu'il ne se formât quelque grande entreprise , & voulut , à quelque prix que ce fût , s'en éclaircir. Montant chez son hôte , & s'enfermant dans sa chambre , il lui communiqua ses doutes & ses découvertes , & le pria instamment de considérer si le péril auquel il s'exposoit journellement en ouvrant sa maison aux ministres , aux bannis , à lui-même , ne méritoit pas qu'on prît en lui quelque confiance , & qu'on lui fît part de ce qui se préparoit d'heureux ou de malheureux pour le parti. La Renaudie le voyant sur la voie , & déjà plus instruit qu'il ne l'auroit désiré , ne pouvant d'ailleurs se priver dans ce moment de la commodité que lui procuroit cette maison , jugea qu'une confidence étoit moins dangereuse qu'une réserve désormais tardive , & qui , en blessant l'amour-

propre, inviteroit à la trahison. Après  
 lui avoir fait prêter serment de ne ANN. 1560.  
 révéler à personne ce qu'il alloit  
 apprendre, il lui découvrit ce que  
 favoient déjà ceux des conjurés qui  
 s'étoient trouvés à l'assemblée de  
 Nantes, sans lui dévoiler ce qui n'é-  
 toit connu que d'un petit nombre.  
 L'avocat parut transporté de joie ; il  
 offrit de contribuer à ce glorieux  
 projet de son sang & de toute sa  
 fortune ; mais cet enthousiasme vrai  
 ou feint ne se soutint pas long-tems.  
 Soit amour pour son roi, sentiment  
 qu'il est si difficile d'arracher du  
 cœur d'un François, soit crainte,  
 si la trame venoit à être découve-  
 rte, d'être rigoureusement puni pour  
 avoir prêté sa maison au chef de  
 la conjuration, soit enfin le desir  
 de faire fortune, car il étoit pauvre,  
 & il n'y avoit point de doute qu'un  
 service de cette nature ne fût ma-  
 gnifiquement récompensé ; il alla,  
 après le départ de son hôte, trouver  
 l'Allemand de Vouze, maître des  
 requêtes, & Miller, secrétaire du  
 duc de Guise, devant lesquels il  
 déclara librement tout ce qu'il avoit  
 appris. Ils firent passer sa déposition

---

 ANN. 1560.

à leurs maîtres , qui frémirent à cette lecture : leur premier soin fut de se faire amener en sûreté l'avocat , dont ils espéroient de tirer encore de plus grands éclaircissemens. Ils jugèrent ensuite qu'ils ne pouvoient se dispenser de communiquer cette découverte & à la reine mère & au chancelier. Catherine , au milieu de l'effroi dont elle fut saisie , se rappelant la lettre que lui avoient écrite deux mois auparavant les ministres de l'église de Paris , dit qu'elle étoit forcée de confesser que ces gens-là étoient des hommes de parole. Olivier , le cœur navré de douleur , reprocha amèrement aux deux frères le peu de cas qu'ils avoient fait de ses conseils , la violence de leur administration , le ton d'autorité & de menaces substitué , malgré ses représentations , au langage de la confiance & de l'amour , si convenable dans la bouche d'un roi de France & d'un roi de seize ans ; & il déclara qu'ils n'imputassent qu'à leur opiniâtreté , l'affreuse situation où l'on se trouvoit. Il ne falloit , dans ce moment , songer qu'à s'en tirer. La ville de Blois , située dans une plaine riant & dé-

couverte, n'avoit ni fossés, ni murailles. On trouve, en descendant la Loire, à une distance d'environ dix lieues, dans un pays coupé de bois & de rivières, la petite ville d'Amboise, regardée cinquante ans auparavant comme une place de guerre, & qui, bien que négligée depuis, conservoit encore un château où le roi & toute la famille royale seroient en sûreté contre un coup de main. On prétexta une partie de chasse pour s'y rendre sur le champ, & l'on remit à délibérer sur les mesures ultérieures qu'il conviendrait de prendre, au tems où la famille royale seroit arrivée. Dans le premier conseil qui s'y tint, les deux frères se trouvèrent d'avis différens. Le cardinal, à qui la peur grossissoit encore les objets, vouloit que, sans perdre un instant, on appelât auprès du roi les troupes disciplinées qui formoient les garnisons des places frontières, qu'on envoyât ordre à tous les sénéchaux & à tous les gouverneurs, d'assembler le ban & l'arrière-ban, & de faire main-basse sur tous ceux qui traverseroient leur province en équipage militaire, aux

ANN. 1560.

**Ann. 1560.** maîtres & aux échevins, d'armer leurs bourgeois, & qu'on donnât à toutes ces mesures la plus grande publicité; car, puisque les conjurés avoient compté sur une surprise, il arriveroit infailliblement, disoit-il, ou qu'ils condamneroient eux-mêmes leur projet lorsqu'ils se verroient découverts, ou que s'il se trouvoit parmi eux des hommes assez forcenés pour y persister, ils seroient hachés en pièces avant que d'avoir pu arriver au lieu où se devoit faire la jonction. Le duc de Guise convenoit que si l'on prenoit ce parti, les conjurés abandonneroient infailliblement l'entreprise; mais il observoit, 1<sup>o</sup>. qu'ils soutiendroient effrontément, & sans qu'il fût possible de les convaincre de faux, qu'ils n'avoient pas eu la moindre idée du crime qu'on leur imputoit, & que c'étoit une nouvelle invention de leurs ennemis pour justifier aux yeux de la multitude les cruautés qu'on exerçoit sur eux. 2<sup>o</sup>. Qu'il étoit impossible d'armer la nation sans que les animosités & les haines particulières ne saisissent cette occasion de se satisfaire impunément, & ne produisissent une multitude de meur-



tres , de vols & de brigandages , dont tout l'odieux retomberoit , à l'ordinaire , sur le gouvernement. 3°. Qu'en voulant prévenir le mal , on renonçoit à opérer la guérison , puisque ce levain dangereux qu'on faisoit ren-  
 tier dans le corps , continueroit d'y fermenter & y contracteroit un nouveau degré de malignité : qu'en effet , les chefs & les moteurs secrets de cette entreprise , plutôt avertis que découragés , prendroient mieux leurs mesures une autre fois , & ne laisseroient pas le tems de se mettre en défense ; au lieu qu'en leur donnant toute liberté de mettre en évidence leurs pernicioeux desseins , on étoit presqu'assuré de les envelopper dans leurs propres filets , & de porter le coup mortel au parti , en le privant de ses chefs ; & dans le cas même où ceux-ci échapperoient , de savoir clairement à qui l'on auroit affaire , & de pouvoir éclairer leurs démarches : qu'enfin le gouvernement en retireroit cet avantage inestimable , que ces hypocrites bien démasqués ne tromperoit plus personne , & deviendroient l'exécration de l'Europe entière. 4°. Qu'il

---

 ANN. 1560°

---

 ANN. 1560.

lui sembloit donc qu'il n'y avoit point à balancer entre ces deux partis, pourvu que celui qu'il proposoit n'exposât point la personne du roi à un danger réel : or , il étoit évident , ajoutoit-il , que des hommes qui n'avoient ni canons , ni munitions de guerre , ne viendroient jamais à bout de forcer le château d'Amboise , garni d'artillerie , & dont les abords étoient difficiles , quand bien même ce château ne seroit défendu que par la seule maison du roi : que rien n'empêchoit cependant qu'on ne mandat quelques compagnies d'ordonnance , dont les quartiers n'étoient pas éloignés , & qu'on n'invitât ceux des gentilshommes voisins , dont la fidélité n'étoit pas suspecte , à monter à cheval , & à se rendre incessamment auprès du roi : qu'en calculant , d'après l'avis qu'ils avoient reçu , le tems qui restoit jusqu'au terme marqué pour l'exécution , il s'apercevoit qu'il ne pouvoit y avoir moins de trois semaines , indépendamment du nouveau délai qu'entraîneroit encore le changement du lieu de la scène ; que c'en étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour achever de se mettre en

état de défense. Qu'il n'y avoit qu'une chose véritablement à craindre, c'étoit la perte de tems qui lui paroïssoit inévitable, en se conformant aux formes judiciaires & à la marche toujours lente de l'administration : qu'il lui paroïssoit donc indispensable que le roi, ainsi que cela se pratiquoit dans les besoins urgens, armât de toute son autorité l'un de ses sujets, en le déclarant son lieutenant-général dans toutes les terres de son obéissance, & que si le choix de sa majesté tomboit sur lui, il osoit se rendre garant de l'évènement.

---

 ANN. 1560.

La force de ces raisons, l'assurance avec laquelle il les exposoit, & bien plus encore les preuves de prudence, de courage & d'habileté qu'il avoit données dans des rencontres non moins embarrassantes, entraînèrent le conseil. Catherine, quoiqu'elle penchât encore pour le parti proposé par le cardinal, comme plus propre à prévenir le danger, accéda enfin à l'avis du plus grand nombre : on expédia quelque tems après des lettres de lieutenant-général au duc de Guise. Olivier, qui trouvoit déjà l'autorité des deux frères beaucoup trop

ANN. 1560.

grande , refusa d'abord de les sceller ; & lorsqu'il ne lui fut plus permis de s'en défendre , il restreignit ce pouvoir exorbitant accordé à un sujet , au seul fait & à la seule durée de la conjuration qu'il s'agissoit de dissiper.

En tâchant d'inspirer aux autres de la confiance , le duc de Guise n'étoit pas lui-même sans inquiétude. Rendant intérieurement justice aux talens des trois Châtillons , & surtout de l'amiral , autrefois son compagnon d'armes , alors son plus dangereux ennemi , il prévoyoit que s'ils étoient les conducteurs de l'entreprise , ils auroient si bien pris leurs mesures , qu'il ne s'en démêleroit que difficilement & avec beaucoup de danger. Pour s'en éclaircir , il mit en jeu Catherine de Médicis , qui conservoit avec eux les dehors de l'intimité & de la confiance. Elle leur écrivit , pour les prier instamment de se rendre auprès d'elle , parce qu'elle vouloit avoir leur avis sur une affaire qui l'intéressoit vivement , & qu'elle n'osoit confier qu'à eux. Quoiqu'il ne paroisse pas vraisemblable que les trois frères , parti-

sans déclarés de la nouvelle religion, & amis inséparables du prince de Condé, n'eussent point été consultés sur la conjuration, l'ensemble de leur conduire semble démontrer qu'ils n'y avoient pris aucune part directe, qu'ils ne s'étoient trouvés à aucune des assemblées où le projet avoit été arrêté, & qu'à l'exemple du roi de Navarre & du connétable, ils attendoient l'évènement pour se déclarer. Ils vinrent donc en toute assurance à la cour. Catherine s'étant enfermée avec eux & le chancelier dans son cabinet, leur apprit, avec toutes les marques de la plus vive émotion, ce qui se préparoit, & les conjura, par toute l'amitié qu'ils lui portoient, de ne point l'abandonner dans cette affreuse position. Puis s'adressant à l'amiral, elle exigea qu'il lui déclarât, avec la droiture & la franchise qu'elle lui avoit toujours connues, d'où procédoit le mal, & quel remède il falloit y appliquer. Coligni, après l'avoir assurée que ses frères & lui ne l'abandonneroient point, & verseroient pour elle, s'il en étoit besoin, jusqu'à la dernière goutte de leur

---

 ANN. 1560.

sang, répondit aux deux questions qu'elle lui proposoit, qu'il n'y avoit point d'autre cause de soulèvement qui l'alarmoit, que l'excessive rigueur avec laquelle on poursuivoit ceux qui faisoient profession de vivre selon la pureté de l'évangile, sans vouloir les entendre dans leurs justifications, ni avoir aucun égard aux offres qu'ils avoient si souvent réitérées, de se soumettre aux décisions d'un concile, soit général, soit national; qu'il étoit infiniment dangereux, en matière d'administration, de réduire un grand nombre d'hommes à la nécessité d'opter entre le service qu'ils croient devoir à Dieu, & l'obéissance qu'ils devoient au roi: mais que ce danger étoit bien plus grand encore dans une conjoncture où personne n'ignoroit que le roi, à cause de la foiblesse de son âge, ne gouvernoit point par lui-même, & se déchargeoit du poids des affaires, non sur les princes du sang, mais sur deux étrangers qui, quoique recommandables à d'autres égards, n'avoient point les mêmes droits aux respects & à la confiance des peuples. Que l'expérience auroit dû lui apprendre

que les supplices & toutes les voies de contrainte étoient plus propres à révolter les esprits qu'à les ramener dans le droit chemin : que le nombre de ceux qui professoient la nouvelle doctrine , étoit si grand & comprenoit des personnages d'un si haut rang , qu'il ne falloit pas se flatter qu'ils endurent plus long-tems d'être traités comme ils l'avoient été sous le dernier règne. Qu'il pensoit donc que le seul remède efficace qu'on pût appliquer au mal , étoit un édit en bonne forme , par lequel le roi anéantiroit toutes les procédures commencées contre un grand nombre de malheureux à qui on ne reprochoit qu'un attachement excessif pour des opinions qu'ils croyoient vraies , permettroit à ses sujets de vivre selon les lumières de leur conscience , & défendrait d'inquiéter personne pour cause de religion , jusqu'à ce que les matières controversées eussent été éclaircies & décidées dans un concile. Il ajoutoit que si cet édit arrivoit trop tard pour conjurer l'orage dont on étoit menacé , il viendrait toujours à propos pour en prévenir les suites beaucoup plus dangereuses que ce tû-

ANN. 1560.

Edit d'am-  
nistie accordé  
aux réformés.  
*Registres du  
parlement.  
Mémoires  
de Condé.*

multe en lui-même, puisqu'en ôtant aux chefs de la conspiration le seul prétexte dont ils s'étoient servis pour soulever les peuples, on les réduiroit promptement ou à rentrer dans le devoir, ou à s'exiler volontairement.

Cet avis fut porté au conseil, & tellement appuyé, que les Guises n'osant s'y opposer formellement, se contentèrent d'exiger qu'on y mît des restrictions qui sauvassent les dehors de l'autorité, & qui empêchassent qu'en aucun tems il ne devînt entre les mains des sectaires un titre dont ils pussent se prévaloir, pour semer impunément leurs erreurs : c'est dans cet esprit qu'il fut rédigé par le chancelier Olivier. Le roi déclaroit qu'ayant, lors de son avènement au trône, trouvé plusieurs provinces de son royaume déjà infectées du poison de l'hérésie, tant par une foule de prédicans venus de Genève, que par une multitude de livres réprouvés qu'on lisoit sans précautions, il avoit cru devoir user des voies de rigueur pour arrêter les progrès de la contagion : mais qu'ayant depuis reconnu, par les informations & les



dépositions consignées dans presque tous les tribunaux, que le plus grand nombre de ceux qui suivoient cette doctrine, & qui fréquentoient les assemblées défendues, étoient des artisans & des marchands, des femmes crédules, des filles simples & des jeunes gens sans expérience, qui s'y étoient laissé entraîner plutôt par curiosité que par malice; & qu'en les abandonnant à la sévérité des loix, il auroit la douleur de voir la première année de son règne consignée dans l'histoire par une horrible effusion de sang de ses sujets: que ne pouvant supporter cette idée, & voulant, à l'exemple du Père céleste, user de miséricorde, & essayer ce que la clémence & la douceur opéreroient sur le cœur de ses enfans; il statuoit & ordonnoit que toutes procédures commencées sur le fait de la religion, demeurassent anéanties, n'exceptant du pardon général que les prédicans & ceux qui, sous prétexte de religion, auroient conspiré contre lui, les deux reines, ses frères, ou autres princes du sang, & ses principaux ministres; ceux encore qui auroient arraché, par voie de fait,

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

des prisonniers des mains de la justice, qui auroient assassiné les courtiers & enlevé leurs dépêches.

Et parce qu'on prévoyoit que le parlement ne se prêteroit pas volontiers à l'enregistrement, on chargea la Lande Morogue, secrétaire des finances, de venir le présenter avec des lettres particulières du roi, de la reine mère & des Guises, qui exhortoient la compagnie à faire sur leurs registres secrets toutes les modifications qu'ils jugeroient convenables, & à s'y conformer dans l'exécution, mais à n'en rien laisser transpirer dans le public pour des raisons que le sieur de Morogue leur expliqueroit. Il leur apprit, en peu de mots, la découverte de la conjuration, qui n'avoit point encore éclaté, & la nécessité où se trouvoit le gouvernement de jeter de la poudre aux yeux des mécontents, afin d'ôter aux chefs de la sédition le prétexte dont ils se servoient pour soulever le peuple, jusqu'à ce que l'on connût plus clairement & leurs projets & leurs forces. Le parlement adopta cette supercherie; dès le même jour l'édit fut enregistré sans aucune restriction apparen-

te, & publié à son de trompe dans les carrefours de cette capitale.

C'étoit le 11 de mars. Dès la veille, les principaux conjurés s'étoient assemblés, comme on en étoit convenu, à la Fredonnière, château situé à quelque distance de Blois. En combinant, avec le déplacement subit de la cour, un grand nombre d'indices qu'ils avoient recueillis de différens côtés, ils ne doutèrent presque point qu'ils n'eussent été trahis, & qu'ils ne trouvassent leurs ennemis bien préparés à les recevoir : mais considérant qu'ils étoient trop avancés pour pouvoir se retirer, & qu'il valoit mieux périr tous ensemble les armes à la main, que de rendre la gorge au fer du bourreau; ils prirent un délai de huit à dix jours, tant pour reconnoître les endroits foibles du château d'Amboise, que pour donner aux corps de troupes qui étoient encore en marche, le tems d'arriver. Le prince de Condé, fidèle à ses engagemens, venoit, de son côté, de se rendre à Amboise avec ses gentilshommes, au nombre desquels étoit le jeune Ferrière-Maligni, qui laissant à des lieutenans la conduite des milices de

---

ANN. 1560.

Vains efforts  
& supplice  
des conjurés.  
*La Planche.*  
*La Place.*  
*La Popeli-*  
*nière.*  
*De Thou.*  
*D'Avila.*  
*Castelnau.*  
*Bell. forêt.*  
*Brantome.*  
*Mémoires*  
*de Conué.*

**Champagne & de l'Isle de France ;**  
 ANN. 1560. s'étoit chargé d'introduire soixante  
 soldats déterminés dans la ville d'Am-  
 boise , & trente autres dans le châ-  
 teau , qu'il avoit dessein de cacher dans  
 les caves & les greniers de l'apparte-  
 ment du prince , & à la tête desquels  
 il devoit , au moment de l'exécu-  
 tion , poignarder de sa main le duc  
 de Guise , & ouvrir une porte au reste  
 des troupes. A la manière dont Condé  
 fut reçu en entrant , & aux précau-  
 tions avec lesquelles les portes du  
 château étoient gardées , il reconnut  
 que le secret de la conjuration avoit  
 transpiré , & qu'il étoit suspect. Cer-  
 tain cependant , autant qu'on peut  
 l'être en pareil cas , de n'avoir point  
 été personnellement dénoncé , &  
 n'attribuant l'embarras & l'inquiétude  
 que causoit sa présence , qu'à son at-  
 tachment connu pour la religion ré-  
 formée , il tâcha d'effacer ces fâcheuses  
 impressions , en se montrant beaucoup  
 plus échauffé que les autres courti-  
 sans , contre les scélérats & les traî-  
 tres qui avoient l'audace de s'attaquer  
 au roi. Il offrit de les tailler en piè-  
 ces , si on vouloit le laisser sortir  
 avec deux ou trois compagnies de

chevaux-légers, ne faisant pas attention que cet excès de zèle lui nuisoit beaucoup plus qu'il ne lui servoit, dans l'esprit de deux ministres trop habiles pour prendre si aisément le change. Le duc de Guise, dont tous les préparatifs étoient faits, commençoit à craindre qu'on ne lui eût donné une fausse alarme, ou que les conjurés n'eussent perdu courage en se voyant découverts, lorsqu'il reçut avis du comte de Sancerre qu'on marchoit à lui. On l'avoit envoyé résider à Tours avec des pouvoirs de gouverneur, pour veiller sur cette place voisine, & couper le passage aux gens de guerre qui prendroient cette route. Il fut averti que quelques capitaines, laissant derrière eux des compagnies de gens de guerre, étoient venus loger dans une hôtellerie du fauxbourg : il s'y transporta avec ses gardes; & reconnoissant le baron de Castelnau, avec lequel il avoit été élevé dans la maison du duc d'Orléans, fils de François I, il lui demanda sèchement où il alloit dans cet équipage, & s'il ignoroit les ordonnances du roi, contre les attroupemens & le

---

 ANN. 1569.

---

 ANN. 1560.

port d'armes. Le baron offensé lui répondit d'un ton plus fier encore , qu'il alloit à la cour pour des affaires dont il n'avoit pas de compte à lui rendre , & voyant que le comte se mettoit en devoir de l'arrêter de la part du roi , il donna le signal de son côté à quelques-uns des soldats de sa suite , qui s'avançant brusquement , & lâchant en l'air quelques coups de pistolet , mirent en fuite le comte & son escorte : il cria dans les rues *aux armes* , appelant les Tourangeaux à son secours ; mais comme ils étoient la plupart calvinistes , ils regardèrent par les fenêtres ce qui se passoit , & se tinrent tranquilles dans leurs maisons. Sancerre , en s'excusant auprès des ministres , de n'avoir pu couper le passage aux rebelles , demandoit qu'on lui envoyât un renfort. A ce premier avis se joignirent bientôt des renseignemens qui ne laissèrent plus rien à désirer. Dans le nombre de ceux que l'avocat des Avenelles avoit dénoncés , se trouvoit un gentilhomme nommé Linieres , dont les frères étoient attachés au service de Catherine de Médicis. Les Guises se servirent d'eux

d'eux pour lui assurer non-seulement sa grace , mais une récompense distinguée , si , consentant à l'instruire jusqu'au bout des résolutions & des mesures que prendroient les conjurés , il venoit , avant l'évènement , en rendre compte. Il continua donc d'assister à leurs délibérations , & s'étant mis au fait de leurs dernières dispositions , il se déroba de l'assemblée , & vint tout révéler. Sur cet avis , le duc de Guise commença par faire murer la porte du parc où devoit se faire la principale attaque , ensuite il distribua des corps de garde , & assigna aux différens officiers les postes qu'ils auroient à défendre. Ne pouvant se dispenser d'employer le prince de Condé , il lui adjoignit le grand-prieur de France , l'un de ses frères , & d'autres officiers , qui avoient ordre de veiller encore plus soigneusement sur le prince que sur les ennemis du dehors : il usa des mêmes précautions à l'égard des Châtillons. Le surplus de ses troupes fut partagé entre plusieurs chefs expérimentés , auxquels il fit prendre différentes routes , en leur indiquant les lieux où ils dé-

---

 ANN. 1560.

JUN. 1560.

voient se mettre en embuscade. Le duc de Nemours, sorti de nuit , à la tête d'une compagnie de chevaux-légers , alla se poster aux environs du château de Noizai , où étoient logées les troupes de Gascogne & de Béarn. Il surprit & enleva les capitaines Raunai & Mazeres , qui , sans autre objet que de prendre l'air , se promenoient dans une des avenues , pendant que Castelnau gardoit le château. Nemours n'entreprit point de le forcer : laissant la plus grande partie de sa troupe devant les portes , pour empêcher que personne n'en sortît , il se chargea lui-même de conduire ses deux prisonniers à Amboise. Castelnau auroit dû profiter de ce moment pour s'ouvrir un passage l'épée à la main , & sauver sa troupe. Mais , comme ce château étoit un des principaux magasins d'armes & de munitions de guerre qu'eussent les conjurés , & que cette perte auroit rendu inutile un grand nombre de soldats qui arrivoient nus & sous divers déguisemens , pour n'être point remarqués au passage , il ne put se résoudre à l'abandonner , & se contenta de dépêcher succes-



vivement plusieurs messagers vers la Renaudie , pour l'avertir , tant de la perte de ses deux compagnons , que du danger qui le menaçoit , s'il n'étoit promptement dégagé. Nemours ne tarda pas à reparoitre avec des forces si supérieures , que Castelnau voyant sa troupe entièrement découragée , & n'ayant plus aucun moyen de s'évader , consentit à entrer en conférence , ainsi qu'il en étoit vivement sollicité , tant par l'ennemi que par ses propres soldats. Nemours leur demanda quel étoit l'objet de cette levée de boucliers , & s'ils vouloient ôter aux François la gloire dont ils avoient toujours joui d'être le peuple le plus fidèle à son roi ? Castelnau répondit que loin de renoncer à cette gloire , ils travailloient , à l'exemple de leurs pères , à la mériter ; qu'instruits du danger qui menaçoit ses jours , ils étoient venus pour lui présenter une requête & lui dévoiler les perfides complots de deux étrangers , qui avoient déjà usurpé l'autorité & portoient plus loin leurs prétentions. Est-ce les armes à la main , repliqua Nemours , que des sujets doivent

ANN. 1565.

---

 ANN. 1560.

présenter une requête à leur souverain ? Ces armes, répondit Castelnau, n'ont été destinées qu'à nous ouvrir un chemin jusqu'à lui : c'est à genoux & dans la posture de supplians que nous aurions présenté notre requête. Si c'est là tout ce que vous desirez, ajouta Nemours, rien n'empêche que vous ne soyez promptement satisfaits ; remettez-moi vos armes & je m'oblige de vous conduire sains & saufs au pied du trône, où vous aurez une pleine liberté de faire entendre vos plaintes. La proposition fut acceptée parce qu'on ne pouvoit faire autrement. Sur la parole du duc ils rendirent les armes, furent menés à Amboise & renfermés dans les prisons. Les autres capitaines employés par le duc de Guise ne furent pas moins heureux que Nemours : cachés dans des ravines ou des broussailles, aux endroits où les conjurés devoient passer, ils les enlevoient sans beaucoup de résistance, & les amenoient par bandes dans la ville d'Amboise. On mettoit en prison les plus apparens ; les bas officiers & les simples soldats étoient jugés prévôtalement & pendus tout

bottés & éperonnés aux créneaux du château ou à de longues perches scellées dans les murailles. Ann. 1569.

La Renaudie, averti de ce désastre, se donnoit des mouvemens incroyables pour rassembler les différens quartiers & les réunir en un corps d'armée. Tandis qu'il se portoit de différens côtés, mal accompagné, il fut rencontré dans la forêt de Château-Renaud, par le jeune Pardailan, son cousin, qui courut contre lui le pistolet à la main : la Renaudie saute de cheval, s'élance & lui passe deux fois son épée au travers du corps : un page de Pardailan, témoin de ce combat, lâche son arquebuse sur la Renaudie & l'étend mort sur le corps de son maître. On prit vivant la Bigne, son secrétaire, le dépositaire de son chiffre & de tous ses papiers. Le corps fut apporté à Amboise & attaché à une haute potence au milieu du pont, avec cet écriteau : *la Renaudie, dit la Forêt, chef des Rebelles.*

Après un coup si décisif on présu-  
ma que les conjurés ne songeroient  
plus qu'à se retirer, pourvu qu'on  
leur en donnât le moyen. Le chan-

---

 ANN. 1560.

celier Olivier, déjà mortellement affligé de tant de meurtres, & voyant que la ville étoit remplie d'une multitude de malheureux, dont tout le crime étoit d'avoir donné trop de croyance à quelques ministres prévaricateurs, qui leur avoient persuadé qu'il ne s'agissoit, en effet, que de présenter au roi une requête dans la posture de supplians, & sur le sort desquels on n'avoit point encore prononcé, représenta fortement d'un côté l'injustice qu'il y auroit à les traiter en criminels de lèse-majesté, & de l'autre, le danger de pousser à bout & de réduire au dernier désespoir des hommes audacieux, dont on ne connoissoit encore ni le nombre, ni les liaisons, ni les ressources, & qui, tout abattus qu'ils paroissent, avoient en main cent moyens de signaler cruellement leur vengeance; ne fût-ce qu'en mettant le feu dans les villes, les bourgs & les villages des environs, & en changeant en un affreux désert la partie la plus riche du royaume: il demandoit donc que le roi, qui avoit déjà pardonné à ceux qui avoient fréquenté les assemblées défendues, accordât de nou-

velles lettres de rémission à tous ceux qui se retireroient sans tumulte & sans désordre dans leurs maisons; qu'il promît même d'écouter favorablement leurs plaintes & leurs remontrances, lorsqu'elles lui seroient adressées en toute humilité. Les Guises acquiescèrent d'autant plus facilement à cette proposition, qu'outre qu'ils ne vouloient pas se rendre seuls responsables des malheurs qu'on faisoit entrevoir, ils n'étoient pas non plus sans inquiétude sur les dispositions secrètes de la reine mère & du roi lui-même; car la première continuoît de témoigner une confiance aveugle aux Châtillons, qu'ils soupçonnoient toujours d'avoir été les agens ou les moteurs de la conjuration; & le roi, malgré son dévouement ordinaire à leurs volontés, paroissoit rêveur & inquiet. Dans un mouvement de chagrin il avoit versé des larmes & dit avec amertume, en présence du cardinal: *Quel mal ai-je donc fait à mon peuple, & pourquoi en voudroit-il à ma vie? je veux écouter ses plaintes & lui rendre justice: je ne fais plus que penser, mais j'entends dire qu'on n'en*

**Ann. 1560.** veut qu'à vous ; je voudrois que vous fussiez éloignés pour un tems , afin que je puisse connoître si c'est à vous ou à moi qu'on en veut.

L'édit portoit que le roi s'étant assuré que plusieurs de ceux qui se trouvoient mêlés dans la conjuration , n'y avoient été engagés que parce que certains prédicans , mal intentionnés , leur avoient fait accroire qu'il ne s'agissoit que de lui présenter une requête avec tout le respect & toute la déférence que des sujets doivent à leur souverain ; sa majesté , mue de pitié & aimant encore mieux que de vrais coupables demeurassent impunis , que de traiter avec trop de rigueur des innocens , pardonnoit à tous ceux qui reprendroient le chemin de leurs maisons dans l'espace de vingt-quatre heures , sans causer de désordres , qu'elle leur permettoit même , après qu'ils y seroient arrivés , de choisir un certain nombre de députés , auxquels il ne refuseroit point audience , toutes les fois qu'ils se présenteroient d'une manière convenable.

Croyant n'avoir plus rien à craindre pour Amboise , & voulant s'af-

furer si l'édit produiroit l'effet qu'on  
 en attendoit, les Guises dispersèrent  
 dans les campagnes & dans toutes  
 les villes voisines la plus grande par-  
 tie des troupes & des gentilshommes  
 qu'ils avoient rassemblés. Cette sécu-  
 rité précoce manqua de leur devenir  
 funeste : quatre capitaines, la Motte,  
 Champs, Cocqueville & Bertrand  
 Chandieu, frère du ministre, les-  
 quels conduisoient les milices des  
 églises de l'Isle-de-France, de Cham-  
 pagne & de Picardie, s'étant assurés  
 qu'il restoit fort peu de gens de guerre  
 & presque point de vivres dans le  
 château ; & qu'au contraire quatre-  
 vingt ou cent des conjurés avoient  
 trouvé le moyen de s'introduire se-  
 crètement dans la ville, ne désespé-  
 rèrent point de s'en rendre maîtres ;  
 en l'attaquant de nuit par trois ou  
 quatre endroits différens ; mais ayant  
 mal calculé le tems de leur marche,  
 ils n'arrivèrent qu'au lever du soleil,  
 furent aussi-tôt découverts & trouvè-  
 rent tout le monde sous les armes :  
 le seul Chandieu, avec sa troupe,  
 osa s'avancer dans le fauxbourg, &  
 perça jusqu'à la porte de la ville,  
 dite des bons-hommes, qu'il trouva

---

 ANN. 1560.

ANN. 1560.

fermée & bien défendue : exposé au feu de l'artillerie du château, qui lui tuoit du monde, & n'entendant point parler de ceux qui devoient le seconder, il ordonna une décharge de son arquebuserie sur ceux qui gardoient les murailles, & se retira en bon ordre. C'en fut assez pour autoriser les Guises à ne plus se croire liés par l'édit d'abolition que le roi venoit de publier : ils dispersèrent de nouvelles compagnies de cavalerie dans les environs, avec ordre de faire main-basse sur tout ce qu'ils trouveroient d'hommes armés, sans s'amuser à faire des prisonniers. La ville en étoit pleine, & l'on commençoit à craindre que le spectacle de tant de supplices n'inspirât de l'horreur. On sépara ceux qui, n'étant venus que pour présenter à genoux une requête au roi, pouvoient n'avoir eu aucune connoissance du vrai projet des conjurés. On les laissa jouir du bénéfice de l'édit, & Catherine, attentive à se faire des amis par-tout, leur distribua quelque argent pour leur donner le moyen de se retirer paisiblement dans leurs maisons. Les soldats, pris les armes



à la main, furent sommairement interrogés, & comme on n'en pou- ANN. 1560.  
voit tirer de grandes lumières, on  
les attachoit à la porce, ou bien  
on les jetoit pieds & poings liés  
dans la Loire. Les capitaines seuls  
& les gens de marque furent réservés  
aux tourmens de la question, afin  
d'arracher de leur bouche les noms  
des vrais chefs & des moteurs secrets  
du complot; car c'étoient ceux-là  
qu'il importoit de découvrir. Tandis  
que le cardinal portoit toute son  
attention de ce côté, il apprit l'éva-  
sion de son plus dangereux ennemi.

Le jeune Ferriere Maligni sachant  
que la Bigne étoit prisonnier, & ne  
doutant pas que cet homme parfait-  
ement instruit ne dévoilât tout le  
mystère, choisit dans l'écurie du  
prince de Condé le meilleur cheval,  
& à la faveur de Desvaux, écuyer du  
prince, qui l'accompagna quatre ou  
cinq lieues, il se tira d'Amboise &  
prit la route de Lyon. La Bigne, en  
effet, se croyant délié de son ser-  
ment par la mort de celui auquel il  
l'avoit prêté, donna l'explication de  
tous les papiers en chiffre trouvés  
dans sa valise, déclara que le prince

*Evafion de  
Maligni, dé-  
positions  
contre le  
prince de  
Condé.*

*Ibidem.  
Matthieu.  
Beze.*

---



---

 ANN. 1560.

de Condé étoit le chef muet qu'on cherchoit à connoître, & dont la Renaudie n'étoit que le lieutenant. Il ne tut ni le projet d'arrêter ou de poignarder les Guises, ni aucune des mesures qu'on avoit prises pour l'exécuter. Il ajouta même, soit que la chose fût véritable, soit qu'il ne voulût que plaire à ceux dont sa vie dépendoit, & qui avoient le plus grand intérêt à ne pas paroître le véritable objet de la conjuration, qu'on devoit dans le tumulte égarer le roi, ses frères, les deux reines, & réduire la France en cantons sur le modèle de la Suisse; ou, si ce parti convenoit mieux au plus grand nombre, élire un autre roi qui, leur ayant obligation de la couronne, commencât par abolir la religion catholique en France, accordât tous les édits qui lui seroient demandés, & laissât tellement circonscrite son autorité, qu'il ne pût jamais se tirer de leur dépendance.

Quoique cette déposition d'un homme parfaitement instruit, précise dans toutes les circonstances, & parfaitement conforme à toutes celles qu'on avoit déjà recueillies, fût d'un

grand poids , elle ne parut cependant pas encore un titre suffisant pour faire le procès à un prince du sang. La Renaudie , homme peu recommandable par lui-même & flétri pour crime de faux , pouvoit avoir imaginé de se constituer de son chef le lieutenant d'un prince du sang , pour se donner de la consistance dans le parti : un des officiers du prince avoit pu à son insu s'entendre avec le chef des rebelles pour accréditer le mensonge. Le duc de Guise , pesant sagement les funestes conséquences que devoit entraîner un procès de cette nature , étoit d'avis qu'on supprimât ou du moins qu'on ensevelît dans un profond silence ce commencement de preuves , & qu'on s'abstînt d'en chercher de nouvelles qui ne pouvoient jamais être décisives , puisque l'on devoit présumer que le prince , en le supposant coupable , auroit pris des précautions pour ne pouvoir être convaincu. Au contraire , le cardinal , dont la bile étoit échauffée par l'idée du péril auquel il venoit d'échapper , persuadé que cette dissimulation , qu'on traiteroit de foiblesse , n'étoit propre qu'à enhardir leurs ennemis ,

---

 ANN. 1560.

déclara qu'il ne désespéroit pas de se procurer de nouveaux renseignements & les preuves juridiques qu'on demandoit; mais que quand bien même il n'y parviendrait pas, il n'étoit pas à leur choix de supprimer un commencement de preuves dans une matière qui intéressoit la vie du roi & le salut de l'état: & qu'en fermant volontairement les yeux sur un crime de lèse-majesté au premier chef, ils trahiroient le premier & le plus sacré de leurs devoirs. Le roi envoya le lendemain matin le grand-prévôt arrêter l'écuyer Desvaux, & signifier au prince, qui étoit encore au lit, ordre de se trouver à son lever, & défense de sortir d'Amboise. Desvaux répondit aux différentes questions qui lui furent faites, que Maligni avoit l'honneur d'appartenir à son maître, qui le reconnoissoit pour son parent; qu'il lui étoit personnellement redevable de la place d'écuyer du prince, & que l'ayant toujours vu chéri & caressé dans la maison, il n'avoit pas cru avoir besoin d'une permission pour lui laisser prendre un cheval & lui tenir compagnie aussi loin qu'il l'avoit désiré.

Le prince de son côté se rendit au lever du roi qui, d'un air sévère, lui dit que plusieurs dépositions s'accordoient à le faire regarder comme le chef des séditieux, que si le fait se trouveroit vrai, il lui apprendroit ce qu'il en coûtoit pour s'attaquer à un roi de France. Le prince, sans marquer ni crainte ni surprise, dit qu'il avoit appris par le bruit public ce que sa majesté venoit de lui annoncer : qu'il la supplioit de faire assembler dès ce même jour les gens de son conseil, ceux des princes du sang & des chevaliers de l'ordre qui se trouvoient à la cour, les ambassadeurs & les ministres étrangers, puisque se trouvant publiquement diffamé par la malice de ses ennemis, il avoit le plus grand intérêt que ce qu'il avoit à dire pour sa justification ne demeurât pas ignoré. Au moment même où le prince entroit dans l'appartement du roi, le grand-prévôt, accompagné de Beauvais-Brichanteau, gentilhomme de la chambre, s'étoit rendu à son hôtel pour visiter par ordre du roi toute la maison, où l'on avoit dit qu'il y avoit un amas d'ar-

---

 ANN. 1560.

mes , & pour examiner ses papiers ; parmi lesquels on se promettoit de trouver quelque pièce qui , venant à l'appui des dépositions , formeroit une preuve telle qu'on la desiroit. Les officiers du prince les laissèrent tranquillement visiter la maison , où il ne se trouva point d'armes , mais refusèrent de leur donner aucune communication de papiers. Au milieu de cette altercation arriva le prince qui , parfaitement maître de lui-même dans cet instant , fit apporter sur une table la cassette où il mettoit ses papiers , l'ouvrit en leur présence & leur permit de lire. Beauvais avoit été nourri en qualité de page dans la maison du duc de Vendôme , père du prince de Condé : cette considération qui auroit dû l'empêcher d'accepter une pareille commission , se présenta dans ce moment à son esprit & le remplit de confusion : immobile & les yeux baissés contre terre , il ne voulut rien examiner. Son embarras se communiqua au grand-prévôt , qui , remuant pour la forme quelques-uns de ces papiers , alla déclarer qu'il n'avoit rien trouvé. Ce mauvais succès ne découragea point

le cardinal : il y avoit à la cour un des secrétaires du roi de Navarre, Ann. 1560. chargé en apparence de solliciter l'expédition de quelques arrêts du conseil ; mais occupé vraisemblablement de tout autre soin ; car bien qu'aucune déposition ne chargeât le roi de Navarre , il y avoit lieu de croire que non-seulement il n'avoit pas ignoré cette trame , mais qu'il y étoit entré pour beaucoup. C'étoit dans le Vendômois , son apanage , que les conjurés avoient placé leurs magasins & en quelque sorte leur arsenal : c'étoit à sa cour & auprès de sa personne que résidoient les deux prédicans qui s'étoient donné le plus de mouvement pour engager les églises à contribuer aux frais de l'expédition : c'étoit de sa principauté de Béarn , de la Gascogne & de la Guyenne , dont il étoit gouverneur , qu'étoient arrivés les corps les plus nombreux ; le capitaine Mazeres , l'un des principaux conducteurs , lui devoit sa fortune & tenoit un office dans sa maison : c'étoit enfin pour intriguer plutôt que pour solliciter l'expédition de quelques affaires oubliées depuis long-tems , qu'il tenoit

**Ann. 1560.** ques-uns dans l'appartement ; qu'il entendroit de ses propres oreilles ce qu'ils diroient de lui. Condé , jetant sur le cardinal un regard de mépris , dit qu'il n'étoit ni du rang , ni de la trempe de ceux qui se cachent ; mais que s'il vouloit prendre le parti qu'il lui conseilloit & faire amener ses prisonniers , il entendroit bien plus sûrement encore ce qu'ils diroient de lui & de son frère. Lorsque le conseil fut assemblé & que le roi eut pris place , le prince s'avancant d'un pas assuré au milieu de la salle , rendit compte en peu de mots des bruits injurieux qui s'étoient répandus sur son compte ; des reproches , toujours sensibles alors même qu'ils sont le moins mérités , que le roi lui avoit adressés à son lever , de la prière qu'il lui avoit faite de son côté d'assembler la compagnie la plus nombreuse qu'il feroit possible pour entendre ce qu'il avoit à dire pour sa justification : puis il ajouta que sans vouloir rechercher trop curieusement si les dépositions dont il s'agissoit n'avoient été ni suggérées par des ennemis secrets , ni extorquées par les tourmens de la question , & si ceux qui les avoient



faites étoient des hommes dont le témoignage dût être admis en justice ; il n'en résultoit autre chose , sinon <sup>ANN. 1560.</sup> que des scélérats obscurs avoient abusé de son nom pour tromper le monde & parvenir plus sûrement à leur but : qu'il regardoit comme un malheur & une humiliation que les imposteurs eussent préféré son nom à celui de tout autre prince du sang ; mais qu'il ne présuinoit pas qu'on voulût lui faire un crime d'une chose qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'empêcher : qu'il ne vouloit point parler trop avantageusement de lui-même , parce qu'il ne convenoit à personne de se louer ; qu'il devoit cependant , puisqu'il s'y trouvoit forcé , que ses actions , ses services & tout l'ensemble de sa conduite ne démentissent point son origine & auroient dû suffire pour détruire des soupçons que la jalousie & la méchanceté s'efforçoient d'accréditer : qu'heureusement le crime dont on vouloit le noircir étoit de la nature de ceux qui ne peuvent jamais être exécutés dans l'obscurité ; qu'ils exigent nécessairement une multitude de complices , de coopérateurs & de

---

 ANN. 1560.

ne devoit se montrer qu'au moment de l'exécution. On lui fit diverses questions sur le roi de Navarre, qu'on soupçonnoit de n'avoir pas eu moins de part que son frère à ce soulèvement ; il se contenta de répondre qu'il l'ignoroit & n'avoit jamais entendu prononcer son nom. ♦

Le capitaine Mazeres, qui avoit amené les troupes du Béarn, qui devoit sa fortune au roi de Navarre, & qui tenoit un office dans sa maison, devoit être beaucoup plus instruit de ce qui le concernoit : il avoua, sans beaucoup de difficulté, tout ce qu'il savoit par rapport au prince de Condé ; il se donna pour un de ceux qui s'étoient chargés de poignarder le duc de Guise ; mais quelques tourmens qu'on lui fît souffrir, il ne proféra pas une seule parole qui pût servir à inculper son maître.

Restoit le baron de Castelnau-Chalosse, l'homme le plus distingué du parti, tant par sa naissance que par son mérite personnel ; amené devant ses juges, il réclama la promesse solennelle qu'on lui avoit faite, ainsi qu'à ses compagnons, de le conduire en toute sûreté au pied du trône, où il

il auroit une pleine liberté de présenter sa requête. Le duc de Nemours n'avoit point laissé ignorer qu'il avoit pris avec lui cet engagement : les Guises l'avoient rompu de leur propre autorité , & pour mettre à couvert l'honneur de leur ami , ils avoient assemblé un conseil de guerre , présidé par le maréchal St.-André, où il avoit été décidé que le duc de Nemours n'avoit point dû traiter avec des rebelles comme avec de justes ennemis ; & que n'ayant point paru dans cette expédition en qualité de général , mais de simple capitaine d'une compagnie de chevaux légers , il n'avoit point eu les pouvoirs nécessaires pour contracter un engagement qui obligât le gouvernement. On produisit cette déclaration à Castelnau , qui la traita de supercherie & de trahison. Sommé de répondre aux questions qu'on avoit à lui faire , & menacé des tourmens de la question , il parut se troubler & garda un moment le silence. Comment donc , baron , lui dit le duc de Guise , il semble que vous ayez peur ! peur , répondit Castelnau , je ne m'en défends pas ; car quel homme , s'il n'est en-

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

tièrement privé de sentiment, pourroit se dire exempt de crainte en se voyant livré pieds & poings liés à la discrétion d'ennemis implacables & altérés de son sang ? mais rendez-moi mes armes & venez me tenir le même propos ; ou bien supposez-vous à ma place, & dites de bonne-foi si vous ne trembleriez pas de tous vos membres ? J'espère toutefois que ce sentiment, que vous me reprochez, ne m'ôtera ni le jugement ni la présence d'esprit nécessaire pour assurer ma justification. Interrogé s'il ne savoit pas les noms des chefs secrets de l'entreprise, & le véritable objet que se proposoient les conjurés, & s'il ne consentoit pas à s'en rapporter aux dépositions de la Bigne, de Raunai & de Mazeres, dont on lui fit lecture ? Il dit qu'il ne connoissoit pas le premier, mais qu'en se rendant dénonciateur il avoit perdu le droit d'être entendu comme témoin : qu'il avoit une querelle personnelle avec Raunai, qui avoit dû se vuider à la pointe de l'épée ; & que pour ce qui concernoit Mazeres, c'étoit un maniaque, qui ne savoit le plus souvent ni ce qu'il faisoit, ni ce

qu'il disoit : entr'autres preuves de démence il cita l'aventure suivante. ANN. 1560.

Il étoit entré un des premiers dans la ville de Calais, où il avoit fait un riche butin : il revenoit le long de la chaussée, tenant entre ses bras son chapeau plein d'écus, lorsqu'un laquais, s'amusant de l'embarras où il le voyoit, le regarda sous le menton, & lui demanda combien il vouloit lui vendre sa barbe : à ce mot il jette à la mer son chapeau & ses écus, & court de toutes ses forces après cet insolent, qu'il ne put attraper, & perdit son chapeau & ses écus.

Obligés de se contenter de ces causes vraies ou fausses de réputation, les juges lui représentèrent qu'ayant été pris les armes à la main, & faisant profession ouverte de la religion réformée, il ne pouvoit éviter de se voir condamné au dernier supplice, si, à l'exemple de plusieurs conjurés, il ne recouroit à la miséricorde du roi, & ne méritoit sa grace en dévoilant les moteurs secrets dont il avoit suivi l'impulsion, sans peut-être se douter qu'ils eussent des vues si criminelles. Il répondit qu'il n'ignoroit pas que ses

---

ANN. 1560.

juges , au nombre desquels il voyoit ses ennemis capitaux , n'eussent & le pouvoir de lui ôter la vie , & toute l'habileté nécessaire pour revêtir des formes judiciaires la sentence injuste dont ils le menaçoient : que si donc il préféroit la vie à son honneur & à sa conscience , il ne balanceroit pas un moment à se conformer au plan de défense qu'ils lui suggéroient ; mais qu'ayant appris de bonne heure à détester le mensonge , il alloit leur dire en toute vérité , non pas peut-être ce qu'ils desiroient d'entendre ; mais ce dont il leur impôrtoit grandement d'être bien informés. Qu'il y avoit de l'absurdité à supposer qu'ils eussent pris les armes contre le roi , car il falloit être étranger dans le royaume pour soupçonner la noblesse Françoise de manquer de fidélité & d'attachement à son souverain : d'ailleurs , qu'avoient-ils à lui reprocher ? Ils savoient tous que la faiblesse de son âge , jointe à un état de langueur , ne lui permettoit pas de gouverner par lui-même , & qu'obsédé par deux ministres jaloux & défiants qui avoient eu la précaution de le séquestrer des princes du sang &

de tous ceūx qui avoient droit de l'approcher, il étoit condamné à ignorer éternellement ce qui se passoit, ou à gémir en silence des maux qu'il ne pouvoit empêcher. Qu'ils n'avoient eu d'autre dessein que de le délivrer d'une odieuse tyrannie, & de lui ouvrir les yeux tant sur les abus qui se commettoient en son nom, que sur le danger auquel étoit exposée sa personne sacrée, de la part de deux étrangers qui, après avoir foulé aux pieds la nation, porteroient peut-être plus loin leurs vues : qu'ils avoient à cet effet dressé une requête, dans laquelle leurs principaux griefs se trouvoient énoncés, & qu'ils devoient lui présenter à genoux : car nés François, & élevés, pour la plupart, à l'ombre du trône, ils n'avoient pas besoin que personne leur apprît comment on devoit s'approcher du roi. Que les loix laissoient le droit à tout citoyen, à plus forte raison à une portion considérable de la noblesse, de réclamer dans tous les cas la justice du roi, & de lui faire entendre leurs plaintes : qu'on n'avoit donc à leur reprocher que d'avoir prêté

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

main forte à leurs députés, en les faisant accompagner de gens armés chargés de les garantir, pendant la route, de toute violence : qu'avant de condamner cette précaution, il falloit voir quel motif l'avoit suggérée, & si elle n'étoit pas indispensable ; car bien qu'il y ait des loix qui défendent le port d'armes, aucun tribunal ne condamneroit un paisible voyageur qui, ayant à traverser un bois infesté de voleurs, auroit porté des pistolets & se seroit fait escorter par des gens armés. Qu'il prioit ses juges d'examiner eux-mêmes, & de vouloir bien lui dire si dans le tems où l'on punissoit du dernier supplice un magistrat pour avoir, selon le dû de sa charge, exposé un avis qu'il croyoit salutaire ; où sur le rapport d'un espion, on traînoit ignominieusement dans les prisons de tranquilles citoyens, à qui l'on ne reprochoit que de vouloir servir Dieu selon la pureté de l'évangile ; où l'on assuroit, par des édits, la dépouille de ces infortunés à leurs délateurs ; les ministres des églises réformées auroient traversé impunément le royaume, auroient eu la liberté de dénoncer au



roi leurs persécuteurs , & de lui demander la convocation soit d'un concile , soit des états-généraux. Que si l'on ne disconvient pas que c'eût été les envoyer à la boucherie , on sera forcé de conclure qu'il falloit , ou laisser égorger tranquillement un million de citoyens , ou prendre les mesures innocentes dont on vouloit leur faire un crime. Que pour montrer combien ils étoient éloignés des vues criminelles qu'on leur prêtoit si gratuitement , il ne citeroit que deux faits , la protestation solennelle qu'ils avoient tous signée & jurée de ne rien attenter contre la majesté royale , & la promptitude avec laquelle ses compagnons & lui avoient posé les armes , dès qu'un prince , à qui ils croyoient de l'honneur , avoit engagé sa parole qu'il les conduiroit en sûreté aux pieds du roi. Que si , malgré l'évidence des faits , il leur plaisoit de voir , dans ce qui venoit de se passer , non une simple association d'une partie de la noblesse , pour procurer , par des voies légitimes , le rétablissement des loix , mais un complot contre l'autorité royale , dans lequel

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

ils s'efforçoient d'impliquer les princes du sang & tous ceux qui avoient le malheur de leur porter ombrage, il les avertissoit charitablement qu'ils poursuivoient un fantôme, & que ce nouvel achainement ne manqueroit pas d'accréditer le bruit qui commençoit à s'établir, qu'ils ne cherchoient que des p<sup>r</sup>étex<sup>t</sup>es pour détruire la maison royale, & se frayer un chemin au trône. Qu'ils feroient de cet avis l'usage que bon leur sembleroit : qu'il respectoit beaucoup les princes du sang, mais que depuis bien des années, il avoit évité d'avoir aucun commerce avec eux, & ne craignoit point de dire que la patience avec laquelle ils dévoreroient les affronts qui leur étoient personnels, la froide indifférence avec laquelle ils regardoient les maux de l'état, n'étoient guère propres à leur donner de la considération. Que pour ce qui les concernoit en particulier, il ne souffriroit pas qu'ils partageassent une gloire qui n'étoit due qu'aux braves & généreux citoyens qui s'étoient volontairement dévoués pour le salut de la patrie.

Quoique les juges ne trouvassent

pas dans cette déclaration toute la sincérité que Castelnau leur avoit promise, voyant, après divers interrogatoires, qu'il ne varioit point dans ses réponses, & désespérant d'arracher d'un homme de ce caractère, un aveu tel qu'ils l'auroient désiré ; ils en vinrent au second grief, sur lequel il paroissoit plus facile de l'embarrasser, parce qu'on ne supposoit pas qu'ayant passé sa vie à la cour ou dans les camps, il eût trouvé du tems pour approfondir les matières théologiques. Ils ne tardèrent pas à changer de sentiment. Le chancelier étonné, lui dit qu'il étoit aisé de juger qu'il avoit bien étudié sa leçon. Oui, monsieur, répondit Castelnau, je l'ai bien étudiée ; car vous auriez droit de me mépriser, & je me regarderois moi-même comme bien méprisable, si, ayant à prendre parti dans une affaire qui intéressoit le salut de mon ame & le bonheur ou le malheur de ma patrie, je m'y étois engagé avec quelque scrupule. Mais comment se peut-il, ajouta Olivier, que vous soyez devenu subitement un si habile théologien ; car, du tems que vous fré-

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

quentiez la cour, vous ne paroissiez guère occupé de ces controverses ? Il est vrai, répondit Castelnau. Mais est-ce donc à vous à me faire cette question ? Rappelez-vous la visite que je vous rendis à mon retour de Flandre dans votre terre de Leuville. Vous me demandâtes à quoi j'avois passé le tems durant ma prison ; & lorsque je vous eus répondu que c'étoit à étudier l'écriture-sainte & à me mettre au fait des disputes qui agitoient si fort les esprits, vous approuvâtes mon travail, vous dissipâtes les doutes qui me restoient encore : nous étions, s'il m'en souvient, parfaitement d'accord. Comment se peut-il faire qu'en si peu de tems, l'un de nous deux ait tellement changé de façon de penser, que nous ne puissions plus nous entendre ? Mais alors vous étiez dans la disgrâce, & vous parliez à cœur ouvert. Malheureux esclave de la faveur, pourquoi faut-il que, pour complaire à un homme qui peut être vous méprise, vous trahissiez Dieu & votre conscience ?

Comme Olivier, les yeux baissés & le menton enfoncé dans la poitrine, gardoit le silence, le cardinal

de Lorraine vint à son secours, & ANN. 1568.  
 voulut se donner la gloire d'avoir  
 confondu cet homme si ferme dans  
 ses principes ; mais il arriva, contre  
 son attente, qu'il se laissa lui-même  
 arracher un aveu dont Castelnau prit  
 à témoin le duc de Guise. Celui ci  
 répondit que ce n'étoit pas son métier  
 d'entrer dans ces sortes de questions,  
 & qu'il faisoit gloire de n'y rien en-  
 tendre. J'en suis fâché, reprit Cas-  
 telneau, car j'ai si bonne opinion de  
 vous, que j'oserois me rendre ga-  
 rant que si vous aviez en ce genre  
 les mêmes lumières que votre frère,  
 vous en feriez un meilleur usage.

La présence d'esprit, le courage  
 tranquille & la fermeté inébranlable  
 que Castelnau venoit de montrer  
 dans tout le cours de la procédure,  
 avoient fixé sur lui les regards de la  
 cour ; & quelque danger qu'il y eût  
 à se montrer son ami dans une pa-  
 reille conjoncture, trois seigneurs du  
 premier rang, le duc de Longueville,  
 l'amiral Coligni, & le duc d'Aumale  
 lui même, qui sans se départir de la  
 foi catholique, ne partageoit point  
 la haine de ses aînés contre les pro-  
 testans, osèrent se charger d'intercé-

ANN. 1560.

der pour lui. Catherine de Médicis se joignit à eux, mais le jeune monarque demeura inflexible. En effet, il y auroit eu une contradiction marquée à sévir contre la multitude, & à épargner un chef qui, loin de témoigner aucun repentir, tiroit gloire de son action. Lorsqu'on lui lut la sentence qui le déclaroit atteint & convaincu du crime de lèze-majesté: j'atteste mes juges eux-mêmes, s'écria-t-il, que l'énoncé est faux; à moins que ce ne soit un crime de lèze-majesté de m'être opposé de tout mon pouvoir à la tyrannie des Guises: si c'est ainsi qu'on l'entend, on auroit dû commencer par les déclarer rois. Peut-être en viendra-t-on là; c'est l'affaire de ceux qui me survivront. En prononçant ces paroles, il s'avança d'un air intrépide vers la place destinée à l'exécution, & reçut tranquillement le coup de la mort. Les capitaines Raunai & Mazeres subirent le même sort. Briquemaut de Villemongis, pris dans une autre rencontre, trempant ses mains dans le sang de ses compagnons, & les levant vers le ciel: *Père céleste, s'écria-t-il, voilà le sang*

*de tes enfans , tu en feras vengeance !* =====

Toute la cour assistoit à ce spectacle : les frères du roi , encore enfans , les deux reines & toutes les dames étoient dans une galerie du château , d'où l'on découvroit ce qui se passoit sur la place. Car depuis que le bruit des armes avoit fait cesser les promenades & les parties de chasse , il ne leur restoit presque plus d'autre amusement , que d'assister à ces scènes tragiques , que l'on avoit l'attention de diversifier chaque jour. La seule Anne d'Est , duchesse de Guise , n'en put soutenir l'horreur : pâle , tremblante , elle poussa un cri de douleur , & courut se renfermer dans son appartement. Catherine de Médicis , qui alla lui rendre visite , la trouva baignée de larmes , & voulut en savoir la cause. *Hélas ! madame , lui répondit-elle , jamais mère eut-elle plus de raison de s'affliger : quel affreux tourbillon de haine , de sang & de vengeance , s'élève sur la tête de mes malheureux enfans !* Le prince de Condé , entraîné malgré lui sur la place publique par de perfides amis , qui s'étoient chargés d'observer ses gestes &

ANN. 1564.

ANN. 1560.

ses paroles, ne fut pas assez maître de lui-même pour ne pas laisser appercevoir une altération sensible sur son visage, qu'on ne manqua pas de lui reprocher. *J'avoue franchement*, répondit-il, *que je ne suis point insensible au sort de ces braves officiers qui ont si bien mérité de l'état sous les deux règnes précédens. J'avouerai même que je ne conçois pas comment aucun des ministres n'ait pris sur lui de représenter au roi le préjudice que cette perte cause à l'état ? Car s'il se trouvoit attaqué par quelque puissance étrangère, on regretteroit peut-être de lui avoir enlevé ses meilleurs défenseurs.* Ces paroles furent fidèlement rapportées au cardinal de Lorraine, qui ne les mit pas en oubli. Mais aucune autre douleur n'égalà celle du chancelier Olivier. Gardien des loix, & ne pouvant, sous aucun prétexte, se dispenser de punir du dernier supplice des hommes qui avoient été pris les armes à la main contre leur souverain, il étoit inconsolable d'avoir, bien qu'involontairement, contribué à leur perte, en ne s'opposant pas avec assez de vigueur à l'administration violente du cardinal de Lor-

Mort du  
chancelier  
Olivier :  
l'Hospital,  
chancelier  
de France.  
*La Place.*  
*La Planche.*  
*La Popeliniere.*  
*Matthieu.*  
*Belcarius.*



raine. Plus accablé des reproches qu'il se faisoit à lui-même, que de ceux qui lui étoient adressés en face par les malheureux qu'il envoyoit à la mort, & qui ne pouvoient lire au fond de son cœur, il tomba dans une affreuse mélancolie, perdit le sommeil, & fut saisi d'une fièvre ardente qui consuma en peu de jours un reste de chaleur naturelle. Le cardinal de Lorraine averti qu'il touchoit à sa dernière heure, vint lui rendre visite: Olivier, las de se contraindre, lui tourna le dos, & expira quelques momens après.

Dans l'embarras où l'on se trouva sur le choix de son successeur, on jeta les yeux d'abord sur Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, qui avoit rempli avec distinction diverses ambassades, & qui tenoit un rang distingué parmi les conseillers d'état; homme d'autant plus digne de remplacer le vertueux Olivier, qu'il en sentoît toute la difficulté: il eut le mérite rare de refuser une dignité qu'il croyoit au-dessus de ses forces, & consentit seulement à tenir le sceau jusqu'à ce que la reine mère & les Guises, qui avoient des vues différentes, se conciliasse

---

 ANN. 1560.

sur la nomination d'un autre personnage. Catherine, à l'instigation de la duchesse de Montpensier, sa confidente, proposa Michel de l'Hospital, président de la chambre des comptes, conseiller d'état, & chancelier, pour la province de Berri, de Marguerite de France, duchesse de Savoie, qu'il avoit accompagnée jusqu'en Piémont. Les Guises l'agréèrent, parce qu'il leur devoit en partie son avancement, & qu'il n'avoit point cessé de les célébrer dans des poésies latines qu'on vantoit beaucoup alors, & qu'on ne lit plus aujourd'hui. En lui adressant ses provisions, Catherine lui marqua, dans un billet secret, que l'ayant fait préférer à tous les autres, elle exigeoit qu'il oubliât tout engagement antérieur, pour ne s'attacher désormais qu'à elle & à ses enfans. L'Hospital n'ignoroit pas que cette dignité avoit été assurée au cardinal Bertrand, lorsqu'on érigea en sa faveur la place de garde des sceaux, en titre d'office. Ne voulant ni se parer de la dépouille d'un homme vivant, ni laisser derrière lui un compétiteur qui pourroit, comme toute change à la cour, faire

revivre ses droits, & le supplanter à son tour, il n'accepta qu'à la condition qu'il donneroit sa démission : Bertrand étoit à Rome, où il s'étoit rendu dans les derniers jours de l'année précédente, pour assister au conclave après la mort de Paul IV. Dégouté des affaires, il se prêta sans peine à ce qu'on exigeoit de lui, & mourut avant que de revoir sa patrie.

En rompant les premiers efforts des conjurés, les Guises étoient bien éloignés de se flatter d'avoir dissipé la conjuration. Des dépositions leur avoient appris qu'au premier signal il devoit se faire une commotion générale dans les provinces, & que ceux des protestans qui étoient restés dans leurs maisons, tenteroient de s'emparer des places fortes & des deniers des recettes générales. En effet, il y avoit eu des attroupemens en Normandie, aux environs de Lyon, en Provence & dans quelques endroits de la Guyenne, & il étoit difficile de prévoir à quoi tout cela aboutiroit, jusqu'à ce que l'on en découvrit les moteurs secrets, qui ne pouvoient être que des hommes très-accrédités. Dans cette incertitude, ils promenoient leurs

---

ANN. 1560.

Négociations  
artificieuses  
auprès du roi  
de Navarre.

*Mémoires  
de Condé.*

*La Popeli-  
nière.*

*Manusc. de  
Béthune.*

---

 ANN. 1560.

soupçons sur les premières têtes de l'état, & les arrêtoient plus volontiers sur le roi de Navarre, le connétable & les Châtillons; mais plus ils s'en défioient, & plus ils sentoient le besoin de les ménager, jusqu'à ce qu'ils se décelassent eux-mêmes d'une manière à pouvoir être juridiquement convaincus. Aussi-tôt que le secrétaire du roi de Navarre eut quitté Amboise pour aller rendre compte à son maître de ce qui venoit de lui arriver, on députa vers ce prince La'ande Morogue, moins pour excuser la violence commise envers cet homme, que ses liaisons & ses démarches avoient rendu suspect, que pour observer ce qui se passoit alors à la cour de Navarre, de quelles personnes elle étoit principalement composée, ce qu'on y pensoit, ce qu'on y disoit sur les affaires présentes. Antoine, aussi dissimulé que ceux qui cherchoient à le surprendre, avoit tenu auprès de lui sa compagnie d'ordonnance; & aussi-tôt qu'il eut appris la déroute d'Amboise, il s'en étoit utilement servi pour donner la chasse à un corps de deux mille religionnaires qui s'étoient attroupés pour surprendre la ville

d'Agen, & qui se voyant menacés par celui dont ils n'avoient attendu que toute faveur, s'étoient dissipés sans rien entreprendre. Il fit valoir au député du roi ce service beaucoup plus important qu'on ne se l'imaginait, puisque la perte d'Agen auroit entraîné la défection d'une partie de la Guyenne. Déplorant ensuite la fatalité qui le tenoit, contre son inclination, éloigné de la cour dans un moment où le monarque ne devoit songer qu'à s'entourer de ses parens & de ses plus fidèles serviteurs, il offrit d'aller incessamment le joindre à la tête de six ou sept cents gentilshommes.

---

ANN. 1560.

Une pareille offre sentoît la menace. Les Guises ne l'interprétèrent pas autrement, & prirent occasion d'augmenter la maison militaire du roi d'une compagnie d'arquebusiers à cheval, dont ils donnèrent le commandement à Antoine de Richelieu, dit *le moine*, parce qu'il avoit embrassé cette profession, qu'il avoit bientôt quittée pour prendre le parti des armes. Grand admirateur du maréchal de Brissac, sous lequel il avoit servi en Piémont, il suivit, dans la for-

---

 ANN. 1560.

mation de cette troupe, le plan extraordinaire du maréchal pour le choix de ses gardes, sans considérer qu'outre le scandale, il y avoit un extrême danger de confier la personne du roi à des hommes perdus de débauche ou chargés de crimes, qui n'avoient rien de recommandable qu'une bravoure à toute épreuve.

Ensuite le roi se hâta d'écrire au roi de Navarre que la conjuration étoit entièrement dissipée ; qu'il avoit fait grâce à une multitude ignorante, séduite par des ministres imposteurs qui leur avoient persuadé qu'il n'étoit question que de présenter une requête & de solliciter un édit favorable à la nouvelle doctrine : que par rapport aux chefs qui, de leur propre aveu, ne s'étoient pas moins proposé que de se saisir de sa personne, de poignarder ses principaux ministres, & de changer la forme du gouvernement, il les avoit punis du dernier supplice : que tout étoit parfaitement tranquille aux environs d'Amboise, & qu'ainsi il n'avoit aucun besoin du secours qu'il lui avoit offert par le secrétaire Lalande ; qu'il lui savoit gré, & le

remercioit de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des féditieux qui s'étoient attroupés aux environs d'Agen : que ce seul exemple montrait combien il étoit nécessaire qu'il continuât de résider dans son gouvernement : qu'il lui dénonçoit deux dangereux séducteurs, l'un nommé Boissnormand, l'autre David, qui avoient été les trompettes de la sédition, en prêchant publiquement qu'il est permis aux sujets de prendre les armes contre leur souverain : qu'il le prioit instamment de les faire arrêter & de les mettre en lieu sûr d'où ils ne pussent s'évader : qu'au reste il ne lui dissimulerait pas que la plupart des coupables avoient déposé que le prince de Condé étoit le chef de l'entreprise, & s'étoit chargé de présenter lui-même la requête : que ne pouvant se persuader qu'un prince qui le touchoit de si près, & qui lui avoit tant d'obligations, eût voulu se déshonorer par une si lâche trahison, & soupçonnant au contraire ou que ces *belâtres* ne l'accusoient que pour s'excuser eux-mêmes, ou que Maligni, aussi méchant qu'eux, s'étoit couvert de ce manteau pour se donner de la confi-

---

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

dération dans le parti, il avoit envoyé chercher le prince, & que lui ayant franchement déclaré ce qui se disoit de lui, il étoit demeuré si content de ses réponses, qu'il ne lui restoit pas le moindre doute *que tous ces pendus n'eussent menti* : a la fin de cette longue lettre, le roi ajouta de sa main : *je m'assure, mon oncle, que vous ne connoissez pas Bisnarma d & maître David si méchans qu'ils sont ; je vous prie, d'autant que vous avez envie de me faire servite, les faire prendre & les mettre en lieu si sûr, que je puisse ci-après les recouvrer, pour leur faire recevoir la punition qu'ils ont méritée.*

Les deux hommes que le roi réclamoit si instamment, étoient les prédicans les plus accrédités dans les provinces méridionales ; ils résidoient ordinairement à la cour du roi de Navarre, & l'accompagnoient même dans ses voyages. Les Guises avoient bien prévu qu'il ne consentiroit jamais à les livrer, & ne vouloient que l'embarasser, en le mettant dans la nécessité de confirmer par un refus les préventions qu'ils avoient données au roi contre lui. Il répondit que plus de quinze jours avant qu'il eût reçu la



lettre du roi, Boissnormand & David avoient disparu sans qu'on pût deviner ce qu'ils étoient devenus : qu'il avoit mis tant de gens à leur suite, & donné des ordres si précis, que s'ils reparaissent dans les terres de son obéissance, il étoit difficile qu'ils échappassent. Il se plaignoit ensuite avec amertume que des gens mal intentionnés, ou des ennemis secrets, affectassent de le peindre comme l'instigateur ou le complice de la conjuration, & que cette odieuse calomnie commençât à s'accréditer & à la cour de France & à celle d'Espagne ; il supplioit le roi de réprimer de bonne heure une pareille licence, & de montrer à quel point elle lui déplaisoit.

Mais au moment même où il demandoit une réparation éclatante des bruits qu'on semoit contre lui, parut un écrit authentique bien propre à leur donner du poids ; c'étoit la proclamation de la reine Elisabeth, qui ressembloit moins, ainsi qu'on a dû l'observer, à un manifeste, qu'à un plaidoyer contre les Guises, en faveur des princes du sang. Le roi, qui s'y trouvoit personnellement outragé, puisqu'on le traitoit comme un

---

 ANN. 1560.

enfant qui n'avoit aucune part à ce qui se faisoit en son nom, & dont on ne daignoit pas se plaindre, en adressa un exemplaire au roi de Navarre; & tournant le chose en plaisanterie, il le pria de lui mander s'il ne croyoit pas avoir de grandes obligations à la reine d'Angleterre? s'il ne la jugeoit pas bien informée de la maniere dont ils vivoient ensemble, & si, en sa qualité de premier prince du sang, il ne pensoit pas devoir à cette officieuse princesse une réponse en règle, ou du moins un petit mot de remerciement?

Antoine se trouva d'autant plus embarrassé, qu'il avoit reçu de son côté un exemplaire de cette proclamation. Dans le doute si déjà les Guises n'en avoient pas eu vent, & s'ils ne feignoient pas de l'ignorer, dans l'intention, s'il continuoit à en faire mystère, de l'accuser d'entretenir un commerce clandestin avec les ennemis de l'état, il aima mieux confesser le fait, & prévenir, autant qu'il étoit possible, toute interprétation sinistre, que d'attendre qu'un autre le dénonçât. Il manda donc au roi que quelques jours avant la réception de sa lettre

lettre, un étranger s'étoit présenté à lui, & lui avoit remis un paquet où il avoit trouvé, à son grand étonnement, un exemplaire du même ouvrage; que dans le trouble & la surprise où l'avoir jeté un message si extraordinaire, il avoit hésité s'il s'en vengeroit par le mépris, ou s'il expliqueroit librement sa pensée à l'ambassadeur d'Angleterre, qui lui avoit apparemment rendu ce bon office: que puisque sa majesté le lui conseilloit, il alloit lui marquer en caractères bien lisibles, *qu'il n'étoit ni serf, ni biche de sa maîtresse, & que ce n'étoit point à lui qu'elle devoit s'adresser pour vendre ses coquilles*: qu'il ne savoit pas de quel droit elle se mêloit de ce qui le concernoit, puisque quand bien même il auroit quelques sujets de plaintes, ce ne seroit certainement pas à elle qu'il en feroit part. Cherchant ensuite à deviner quel motif avoit porté *la demoiselle* à mêler dans ses écritures les princes du sang, qui lui étoient parfaitement étrangers, il ne croyoit pas qu'on dût en chercher d'autre que le malicieux projet de les rendre suspects au roi, & de les brouiller ouvertement avec les ministres.

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

tres , pour essayer si les mauvais traitemens dont on ne manqueroit pas de les accabler , ne les porteroient pas à quelque parti violent dont elle pût faire son profit. Il observoit que le piège étoit grossier , puisque le roi & ses ministres étoient trop éclairés pour n'avoir pas aussi-tôt remarqué que si les princes du sang avoient la moindre relation avec elle , loin d'en informer l'Europe entière , elle en auroit fait un mystère à la plupart de ceux qui formoient son conseil. Enfin il ajoutoit que ne voulant rien laisser de louche dans sa conduite , il lui adressoit toute ouverte sa réponse à l'ambassadeur d'Angleterre , en le priant d'en prendre lecture , & de la faire remettre en main propre.

Le raisonnement dont se servoit le roi de Navarre pour justifier les princes du sang , auroit été en effet sans réplique , si le manifeste de la reine d'Angleterre eût paru avant que la conjuration éclatât ; mais si l'on fait attention qu'il ne fut publié à Londres que plus de quinze jours avant le premier terme fixé pour l'exécution , & cinq ou six jours après l'évènement ,

on sentira qu'Elisabeth, loin de commettre une indiscretion, agissoit selon toutes les règles de la prudence, en liant tellement à elle les chefs du parti, qu'ils ne pussent plus s'en dédire. Les Guises y furent d'autant moins trompés, que cette découverte leur donnoit l'explication toute naturelle d'un article des dépositions de la Bigne, par lequel les conjurés s'étoient obligés, après avoir massacré les Guises, de livrer à Elisabeth la jeune reine Marie Stuart, qui lui disputoit la couronne d'Angleterre. Mais dans le plan qu'ils s'étoient formé de dissimuler pour un tems, ils prirent pour bonnes les raisons du roi de Navarre, & firent en sorte que le roi en parût content. Ils pousèrent plus loin encore la dissimulation à l'égard du connétable.

Quoiqu'il parût se plaisir à Chantilly, où il tenoit une cour presque aussi nombreuse que celle du roi, il avoit annoncé pour ce même tems un voyage qui l'approchoit d'Amboise, & qui, selon toutes les apparences, avoit un tout autre motif que de prendre connoissance de sa terre de Châteaubriand, & de visiter la dame de la

---

Ann. 1560.

Le connétable chargé de rendre compte au parlement de la conjuration d'Amboise.

*Registres du parlement.*

---

 ANN. 1560.

Tremouille, l'une de ses filles. Il fut chargé non-seulement d'aller rendre compte au parlement de la conjuration d'Amboise, mais de veiller conjointement avec le maréchal son fils, à la sûreté de Paris, de l'Isle-de-France & de la Picardie, avec permission de tirer des garnisons des places frontières, les corps de troupes dont ils pourroient avoir besoin. Peu reconnoissant d'une commission si honorable dont il ne se croyoit redevable qu'à la crainte qu'il inspiroit encore, ou au besoin qu'on avoit de lui, il vint au parlement le 28 de mars, & rendit compte en peu de mots & avec une négligence affectée, de l'émeute d'Amboise, qui avoit été annoncée au roi depuis plusieurs mois, par le roi d'Espagne, l'évêque d'Arras, principal ministre des Pays-Bas, le duc de Savoie, & un grand nombre de pensionnaires que l'état entretenoit en Allemagne; & qui toutefois auroit exposé la personne du roi, celle de ses frères & des deux reines, au plus grand danger, s'il ne s'étoit trouvé dans ce moment auprès d'eux un certain nombre de bons, loyaux & affectionnés serviteurs qui, avec la

grace de Dieu , avoient repoussé les  
 efforts des séditieux. « Chose merveil-  
 leusement étrange , s'écria-t-il , que  
 des gens de bas état , sous prétexte  
 qu'ils vouloient parler au roi sans  
 mauvais dessein , soient venus l'in-  
 vestir au cœur de son royaume , se  
 soient présentés en armes aux por-  
 tes d'Amboise , & aient tiré cin-  
 quante coups de pistolet ou d'ar-  
 quebuse... Ils se couvrent qu'ils  
 n'en veulent au roi , mais à quel-  
 ques autres : toujours y a-t-il dit  
 danger qu'à la fin ils ne s'attaqua-  
 sent à lui. » Le connétable ajouta  
 qu'ayant plu à sa majesté de le charger  
 de veiller à la sûreté de l'Isle-de-  
 France & de la Picardie , il étoit  
 promptement accouru dans cette ca-  
 pitale , & qu'ayant déjà conféré avec  
 les chefs des compagnies , il avoit re-  
 connu qu'on ne pouvoit rien ajouter  
 aux sages réglemens que le parlement  
 avoit établis pour maintenir la sûreté  
 publique. « Que si la cour voit qu'il  
 reste quelque chose à faire , il n'y  
 épargnera sa vie ; quand il auroit les  
 deux pieds & une main dans la  
 fosse , il les en retireroit pour ac-  
 quitter une partie de sa dette en-

---

 ANN. 1560.

Ann. 1560.

» vers le roi , prince d'honneur , fils  
 » d'un si bon père & d'une mère si  
 » sage , & qui ayant eu pour aïeul &  
 » pour bifaïeul des rois si vertueux ,  
 » ne pouvoit manquer de leur ressem-  
 » bler. »

Relation au-  
 thentique de  
 cet évène-  
 ment.

*Mémoires  
 de Condé.  
 La Popeli-  
 nière.*

On imagine aisément combien une pareille relation déplut aux Guises : l'attention au moins superflue d'avertir que cette émeute avoit été annoncée long-tems auparavant , & n'avoit été dissipée que par les efforts des loyaux serviteurs du roi qui se trouvoient par hasard à Amboise , c'est-à-dire , de ses neveux & du prince de Condé : l'affectation de répéter plusieurs fois que les séditieux cherchoient à pallier leur faute en soutenant qu'ils n'en vouloient point au roi , mais à quelques autres , tout annonçoit un projet réfléchi de décrier l'administration de ses rivaux , en les représentant & comme la première cause & comme l'unique objet du soulèvement. Forcés de dissimuler cette offense , parce qu'ils n'avoient , dans ce moment , aucun moyen de s'en venger , ils se bornèrent à parer le coup qu'il cherchoit à leur porter , en publiant une relation plus circonf-



tanciée de cet évènement. Elle fut rédigée en forme de déclaration , & adressée non-seulement aux cours souveraines , mais à tous les sièges inférieurs de la justice & aux hôtels-de-ville. Le roi y disoit que bien que la conspiration qu'il venoit de dissiper , fût un fait notoire & de nature à inspirer de l'horreur à tous ceux qui en entendraient parler , puisqu'il n'y a aucune religion descendue du ciel , ni aucune loi reçue parmi les hommes , qui puisse excuser des sujets de s'être armés sans l'aveu & contre la volonté de leur souverain , à qui seul est réservé le droit du glaive ; il avoit appris qu'il se trouvoit des hommes assez inconsidérés ou assez pervers pour entreprendre d'en diminuer l'atrocité ; en se permettant d'en altérer les motifs & les causes ; & que voulant empêcher que les peuples séduits de nouveau par ces imposteurs , ne courussent une seconde fois à leur perte ; il avoit cru devoir les informer lui-même & de la vraie manière dont les choses s'étoient passées , & des mesures qu'il alloit prendre pour ôter tout prétexte à un nouveau soulèvement. « Sachez donc , disoit le ro-

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

» marque , que nous avons découvert  
 » & avéré , par un grand nombre de  
 » dépositions , de procès-verbaux , de  
 » lettres , de confrontations , de té-  
 » moins & autres preuves juridiques ,  
 » que des hommes flétris par des ar-  
 » rêts & bannis de notre royaume ,  
 » machinèrent les premiers une hor-  
 » rible trahison , qui tendoit à la sub-  
 » version entière de l'état , & qui ne  
 » pouvoit s'accomplir & avoir son  
 » effet qu'en nous exterminant avec  
 » nos frères , la reine notre mère , &  
 » les princes chargés , sous nos ordres ,  
 » du soin de l'administration ; ou du  
 » moins qu'en abaissant tellement l'au-  
 » torité royale , que le sujet donnât  
 » la loi au souverain. Endurcis dans  
 » le crime , mais embarrassés à trou-  
 » ver des coopérateurs dans une na-  
 » tion dont la fidélité pour son roi  
 » ne s'est jamais démentie , ils s'ai-  
 » dèrent adroitement de quelques  
 » prédicans venus de Genève , & déjà  
 » répandus dans presque toutes les  
 » provinces de notre royaume , les-  
 » quels , après avoir long-tems dog-  
 » matisé dans des conventicules se-  
 » crets , persuadèrent à ceux qu'ils  
 » avoient imbus de leur doctrine , de

» former une association , & de ve-  
 » nir de divers endroits nous deman-  
 » der en corps le libre exercice de  
 » leur religion. Ayant gagné ce point  
 » sur un peuple crédule & accoutumé  
 » à les regarder comme les interprè-  
 » tes des volontés du ciel , ils lui re-  
 » présentèrent la nécessité de faire ac-  
 » compagner leurs députés , puisque  
 » sans cette précaution ils courroient  
 » risque de la vie , & n'arriveroient  
 » point jusqu'à nous ; & pour ache-  
 » ver de les déterminer , ils leur dé-  
 » bitèrent avec une égale impudence  
 » que des princes du sang approuvoient  
 » cette démarche , & se chargeoient  
 » de présenter eux-mêmes la requête :  
 » Assurés d'un parti nombreux , &  
 » ne mettant plus de bornes à leurs  
 » espérances , les auteurs de la trahi-  
 » son attirèrent encore à eux une  
 » foule d'esprits turbulens & inquiets ,  
 » dont les uns accoutumés à la li-  
 » cence des camps , ne pouvoient se  
 » plier à la police qui maintient l'or-  
 » dre dans la société ; les autres , ac-  
 » cablés de dettes , vouloient vivre  
 » aux dépens d'autrui ; & tous ensem-  
 » ble , agités par le fanatisme , la fu-  
 » reur d'innover , & l'amour du pil-

---

 ANN. 1564.

---

 ANN. 1560.

» lage , mirent tant de célérité & de  
 » secret dans leur marche , que si  
 » Dieu , par une sorte de miracle ,  
 » ne nous eût instruit de leur projet ,  
 » & livré entre nos mains les prin-  
 » cipaux conducteurs au moment de  
 » l'exécution , l'état étoit perdu sans  
 » ressource , car déjà leurs troupes  
 » nous enveloppoient , déjà quelques-  
 » uns s'étoient logés dans la ville  
 » d'Amboise pour s'assurer d'une des  
 » portes , & donner entrée à tout le  
 » reste.

» Telle est l'exposition fidèle que  
 » nous avons cru devoir mettre sous  
 » vos yeux , afin que , parfaitement  
 » instruits de la manière dont les cho-  
 » ses se sont passées , vous prému-  
 » nissiez vos justiciables contre les men-  
 » songes intéressés des séducteurs qui  
 » les ont déjà trompés si grossière-  
 » ment , & qui ne manqueront pas  
 » de leur tendre de nouveaux pièges.  
 » Enseignez-leur , par cet exemple , à  
 » détester tout esprit de secte , puis-  
 » qu'il ne manque jamais d'engendrer  
 » la division par-tout où il s'introduit ,  
 » & de souffler la sédition & la ré-  
 » volte. Qu'ils entendent de votre  
 » bouche qu'ils n'ont point dû , sous

» prétexte de présenter une requête  
 » à leur roi , qui ne refuse accès à  
 » aucuns de ceux qui réclament sa  
 » justice , s'offrir à ses yeux les ar-  
 » mes à la main , & que cette fau-  
 » te , qu'on leur représente peut-  
 » être comme légère , est un crime  
 » capital & un attentat impardonna-  
 » ble , puisque c'est enfreindre la loi  
 » divine , qui a constitué le magistrat  
 » seul dispensateur du glaive , couvrir  
 » la porte au meurtre , au parricide  
 » & au brigandage , anéantir la so-  
 » ciété , & replonger le genre humain  
 » dans l'état de férocité. Qu'ils se  
 » gardent d'abuser du pardon général  
 » que nous avons accordé en faveur  
 » de ceux qui ont paru n'avoir péché  
 » que par simplicité ; car notre inten-  
 » tion n'a point été que ceux qui ne  
 » se corrigeroient pas , jouissent de  
 » l'impunité : qu'ils apprennent sur-  
 » tout à détester & à fuir ces assem-  
 » blées nocturnes , ces conventicules  
 » réprouvés , qui ont été le foyer de  
 » la sédition ; & que tous ceux qui  
 » seroient tentés de s'y laisser entrai-  
 » ner , soient bien avertis qu'ils se-  
 » ront , par ce seul fait , réputés cri-

---

 ANN. 1560.

» minels de lèze-majesté , & punis  
 ANN. 1560. » comme tels.

» Et attendu que la conduite du  
 » clergé est devenue un objet de scan-  
 » dale , que la négligence des évêques  
 » & la trop longue interruption des  
 » conciles ont laissé pulluler dans la  
 » discipline de l'église une foule d'a-  
 » bus auxquels il est très-nécessaire de  
 » remédier , nous ferons en sorte que  
 » les prélats & autres membres de  
 » l'église gallicane s'assemblent dans  
 » six mois , & travaillent à réfor-  
 » mer l'ordre ecclésiastique , & à  
 » le ramener à l'esprit de son inf-  
 » titution & à son ancienne inté-  
 » grité , afin que ceux que la vue des  
 » désordres & la corruption du siècle  
 » avoient éloignés de l'église catho-  
 » lique , s'emprescent d'y rentrer ,  
 » comme il est de leur intérêt , puis-  
 » que hors de l'église il n'y a ni ré-  
 » mission des péchés , ni espérance  
 » de salut. »

Non content de répandre avec pro-  
 fusion cette relation parmi ses sujets ,  
 le roi en adressa des copies à presque  
 tous les souverains de l'Europe , tant  
 catholiques que protestans. Parmi ces.

derniers, il y en avoit trois, l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse & le duc de Wirtemberg, qui se trouvoient chargés, par les dépositions de la Bigne, d'une sorte de complicité. Le roi crut devoir leur en donner avis, mais en leur marquant bien expressement qu'il n'en croyoit rien, puisqu'il ne leur avoit donné personnellement aucun sujet de se plaindre de lui, & qu'ils avoient le plus grand intérêt à la conservation d'une monarchie qui s'étoit toujours montré le plus ferme rempart de leur liberté. Il les prioit, comme ses bons voisins, de le conseiller sur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture. Ces princes relevèrent, dans les termes les plus affectueux, leur antique union avec la France, & les obligations récentes qu'ils avoient à cette couronne : ils répondirent à l'inculpation dont on avoit voulu les charger, qu'ils détestoient par principes & par état tout ce qui sentoit la rébellion, & qu'on ne pouvoit soupçonner que des souverains qui respectoient leur rang, apprissent aux peuples à fouler aux pieds l'autorité du magistrat, & donnassent un exemple qui tourneroit contre eux :

Ann. 1560.

mais puisqu'il plaisoit au roi de leur dé-  
 mander conseil, ils étoient d'avis qu'il  
 réservât aux brigands & aux malfai-  
 teurs les bûchers, les gibets, les pri-  
 sons & le bannissement, & qu'il traitât  
 avec moins de rigueur des malheu-  
 reux auxquels il n'avoit rien à repro-  
 cher que de ne pas penser entière-  
 ment comme lui sur quelques articles  
 de foi : ils le prioient de considérer  
 que du moment que la persécution  
 avoit cessé en Allemagne, le calme le  
 plus profond avoit succédé aux plus  
 violens orages. Au contraire, le roi  
 d'Espagne auquel on s'étoit pareille-  
 ment adressé, opinoit qu'on n'épar-  
 gnât aucun des coupables, qu'on fît  
 un grand exemple sur les chefs, &  
 conseilloit, comme le souverain re-  
 mède, l'établissement du tribunal de  
 l'inquisition, qui avoit si bien réussi  
 en Espagne.

Calvin & les principaux ministres  
 de la réforme déjà humiliés de la san-  
 glante perte qu'ils venoient d'essuyer  
 sous les murs d'Amboise, le furent  
 bien davantage encore de la publica-  
 tion de cet écrit, qui, en dévoilant  
 aux yeux de l'Europe entière leur  
 ambition & leur hypocrisie, alloit les



couvrir de confusion & d'opprobre. Embarrassés sur ce qu'ils avoient à répondre, ils prirent le parti de tout nier. Ainsi, quoiqu'il fût notoire que les églises avoient fait les frais de cet armement, qu'elles avoient dressé la requête, nommé leurs députés & leurs représentans, ils soutinrent effrontément qu'elles n'y avoient pris, comme églises, aucune part directe; que ceux qui s'étoient engagés dans cette entreprise, n'avoient voulu qu'éclairer le roi sur les violences qui se commettoient en son nom, & requérir la convocation des états-généraux; qu'en un mot, c'étoit une affaire purement civile dans laquelle s'étoient engagés ceux qui desiroient le bien de l'état, & qui détestoient la tyrannie des Guises. Que si on avoit compté parmi eux un grand nombre de réformés, c'étoit parce qu'en faisant profession de l'évangile, ils n'avoient point abjuré leur patrie, & que les devoirs de chrétien n'ont rien d'incompatible avec ceux de citoyen: qu'en prenant les armes, ils n'avoient consulté que leur attachement pour la personne du roi, à qui la foiblesse de son âge ôtoit jusqu'à la

connoissance du danger où les jours  
 étoient exposés entre les mains des  
 deux usurpateurs qui l'avoient déjà  
 féquestré de ses parens & de sa no-  
 blesse : qu'aucune loi divine ni hu-  
 maine n'obligeoit à regarder comme  
 des magistrats des étrangers que cette  
 qualité seule excluait de l'administra-  
 tion , & qui refusoient de se soumet-  
 tre aux états-généraux , au jugement  
 desquels nos rois eux-mêmes avoient  
 constamment déferé dans les contes-  
 tations qui s'étoient autrefois éle-  
 vées sur la succession à la couronne.  
 Prenant acte de l'aveu que le cardinal  
 de Lorraine , car ils ne se méprennent  
 point sur l'auteur de cet écrit , faisoit  
 de la dépravation générale du clergé ,  
 & le rapprochant de l'engagement  
 que le roi formoit d'assembler , dans  
 six mois , les prélats & autres mem-  
 bres de l'église gallicane , pour pro-  
 céder eux-mêmes à une réformation ,  
 ils demandoient si ce n'étoit pas visi-  
 blement donner à réformer l'usure  
 aux juifs , les tavernes aux marchands  
 de vin , & les lieux de prostitution  
 aux femmes de mauvaise vie. L'un  
 de ces écrits fut adressé à tous les  
 parlemens du royaume , au nom des

*états-généraux de France*, car c'est la qualité que les conjurés se croyoient en droit de prendre depuis qu'elle leur avoit été accordée par leurs jurifconsultes & leurs théologiens. Le parlement de Paris, sans daigner en achever la lecture, le renvoya au cardinal de Lorraine; celui de Normandie nomma une députation pour venir l'apporter au roi. Les Guises, qui craignirent que cette démarche n'eût été concertée pour donner du poids à ce libelle, mandèrent aux députés de s'épargner la fatigue du voyage.

Cette province, qui comprenoit un grand nombre d'églises réformées, paroissoit dans une extrême agitation: n'ayant aucunes troupes à y faire passer, les Guises trouvèrent bon que la reine mère engageât Coligni, qui demandoit, avec ses frères, la permission de se retirer, à vouloir bien s'y transporter, & à se servir de l'ascendant que lui donnoit déjà dans les places maritimes la qualité d'amiral, & de l'autorité qui alloit lui être conférée par une commission spéciale du roi, pour remonter à la source des troubles, calmer les esprits & rétablir le bon ordre. En lui remettant les let-

Ann. 1564

L'amiral de Coligni chargé de pacifier la Normandie.

La Plancherie.  
La Popelinière.  
Beze.

---

 ANN. 1560.

tres du roi son fils; Catherine lui fit promettre qu'il lui écrirait avec franchise tout ce qu'il apprendrait, & ne lui cacherait rien de ce qu'il étoit bon qu'elle sût. Elle fut ponctuellement obéie. A peine arrivé dans la province, il lui manda qu'ayant consulté, à diverses reprises, les hommes qu'il avoit jugé les mieux instruits & les moins passionnés, il s'étoit assuré que la haine qu'on portoit au duc de Guise & au cardinal de Lorraine, & la crainte bien ou mal fondée qu'inspiroit leur ambition, étoient la cause ou le prétexte de tous les troubles; qu'ainsi le meilleur moyen de les apaiser, seroit qu'elle se chargeât elle-même du poids de l'administration, & qu'elle ramenât, par sa douceur naturelle, les esprits qu'une excessive rigueur avoit effarouchés; & sur-tout qu'elle fît observer religieusement les édits qui auroient été une fois promulgués, après avoir été arrêtés dans le conseil. Car il croyoit devoir l'instruire que celui du mois de mars, qui anéantissoit toute procédure pour cause de religion, & ouvroit les portes des prisons à ceux à qui l'on ne

reprochoit point d'autre crime , n'avoit point eu d'exécution. Qu'une pareille supercherie tournoit entièrement au préjudice de l'autorité , & le mettoit , ainsi que tous ceux que le roi avoit honorés d'une commission pareille à la sienne , dans l'impossibilité de rendre aucun service réel. Car quelle confiance prendroit-on dans leurs promesses , tandis qu'on se croiroit bien fondé à se défier des édits ? Qu'il demandoit donc qu'on levât cet obstacle au succès de ses soins , si l'on vouloit qu'il les continuât. Cette lettre , jointe aux avis qu'on recevoit en même tems de Dauphiné , de Provence & de Languedoc , où tout étoit en feu , déterminâ les Guises à envoyer des ordres aux parlemens de mettre en liberté tous les prisonniers pour cause de religion.

On avoit tacitement excepté de cette grace générale un certain nombre d'hommes renfermés dans les prisons de Blois & de Tours , parce qu'on les regardoit moins comme de simples hérétiques que comme des chefs de faction : ceux de Blois , plus ou moins impliqués dans la conjur-

Ann. 1560.

ration d'Amboise, s'étant procuré des cordes, descendirent de nuit par une fenêtre, & s'évadèrent à la faveur des ténèbres. Ceux de Tours paroïsoient beaucoup plus dangereux encore; c'étoient le jeune Soubcelle, qui ayant tué, ou dangereusement blessé les officiers de la justice qui étoient venus pour l'arrêter dans la maison du nommé le Viconte, avoit eu l'audace de se présenter au lever du roi, & de réclamer les effets qui lui avoient été pris dans cette occasion; l'Ecossois Stuard, soupçonné d'avoir assassiné le président Minart, & d'avoir voulu forcer les prisons de la conciergerie; le bailli de Saint-Aignan, saisi avec des libelles de sa composition, contre l'administration des Guises. Le cardinal, qui les avoit d'abord fait enfermer au château de Vincennes, ne les trouvant pas assez en sûreté dans une place dont le connétable étoit gouverneur, les avoit fait transférer à Tours, où il se proposoit de les interroger lui-même; il leur avoit depuis donné pour compagnon l'écuyer Desvaux, qui avoit favorisé l'évasion du jeune Maligni, & dont on n'avoit pu tirer aucun ren-

seignement sur le prince de Condé. Ils trouvèrent moyen d'échapper, à la réserve du bailli, qui s'étant cassé la cuisse en tombant, resta dans les fossés, d'où il fut ramené dans sa prison. Les trois autres écrivirent au cardinal la lettre suivante : « Nous avons appris l'évasion de vos prisonniers de Blois; & comme nous ne doutions pas du chagrin que cette nouvelle vous causeroit, nous nous sommes mis à courir après: ne vous en mettez point en peine, parce que nous vous les ramènerons bientôt, & en bonne compagnie. »

La cour, trop resserrée dans le château d'Amboise, qui d'ailleurs étoit devenu un lieu d'infection, chercha un autre séjour, sans cependant s'éloigner des bords de la Loire. La ville de Tours étoit dans le voisinage; il fut arrêté que le roi y feroit son entrée solennelle; mais comme on se proposoit moins d'honorer cette ville remplie d'hérétiques, que d'amuser un moment la cour par une pompe théâtrale, on changea tout ce qui se pratiquoit dans ces cérémonies; car au lieu que c'étoient les bourgeois eux-mêmes qui formoient la

---

ANN. 1560.

Entrée solennelle du roi à Tours; origine du nom de huguenots.

*La Planche.  
La Popelinière.*

*De Thou.*

ANN. 1569.

qu'il faut dater l'usage du nom ridicule de huguenots, dont on continua de se servir pour désigner ceux qui faisoient profession de la nouvelle religion. En voici l'origine. Il y avoit à Tours une porte antique flanquée de tourelles, qu'on nommoit la porte Hugon, & qu'on disoit avoir été bâtie du tems de Charlemagne, par un roi ou un comte de ce nom. La crédulité vulgaire avoit fait de ce Hugon un revenant qui se promenoit toutes les nuits à cheval dans ce quartier, & battoit ceux qu'il rencontroit : les mères se servoient de ce nom pour inspirer de la frayeur à leurs enfans. Comme c'étoit dans ce lieu redouté que s'assemblèrent nuitamment à Tours les premiers réformés, on les appela *huguenaux* ou *huguenots*. La cour trouva ce nom plaisant, & l'adopta. Les réformés, qui le regardèrent d'abord comme une injure, s'y familiarisèrent avec le tems, & parurent même s'en glorifier, en lui donnant pour origine leur attachement pour la postérité de Hugues Capet, que les princes Lorrains, qui se disoient descendus de Charlemagne, vouloient anéantir.

Evafion du  
prince de

Le déplacement de la cour avoit  
rendu



rendu au prince de Condé une sorte de liberté : lorsque tout le monde se disposoit à partir , il avoit demandé la permission de se retirer , pour quelques jours , dans une de ses terres , où il avoit quelques affaires à régler , promettant de revenir bientôt à la cour , & de ne s'en plus éloigner qu'il ne fût pleinement justifié. Cette nouvelle rendit l'espérance aux huguenots , qui n'osoient plus tenir d'assemblées , malgré tous les mouvemens que se donnoient les deux Ferrière-Maligni , pour ramasser les débris de la conjuration & relever les courages abattus. Le jeune , en quittant Amboise , avoit pris la route de Lyon , où il méditoit une entreprise capable de compenser la perte qu'on venoit d'essuyer. L'aîné , retiré dans ses terres du Maine , où Vassé , son voisin , avoit été chargé de l'arrêter , eut l'adresse de se dérober à toutes les recherches de la cour : à la faveur de divers déguisemens , il visita presque toutes les églises , s'aboucha avec les principaux gentilshommes , & se rendit l'ame & l'agent général du parti. Persuadé que le roi de Navarre , riche & puissant

---

ANN. 1566.

Condé : il va chercher un asyle à la cour du roi de Navarre.

*La Planche.*

*De Thou.*

*La Popelinière.*

---

 ANN. 1560.

par lui-même, étoit le seul homme qui pût le réchauffer & lui donner de la consistance, s'il l'épousoit véritablement; & que ce prince, qui ne manquoit ni de courage, ni de bonne volonté, n'en avoit été empêché jusqu'alors que par les timides conseils de ses ministres; il alla chercher un asyle à sa cour, dans l'intention de supplanter ceux qui étoient le plus avant dans sa confiance, & de l'engager si avant qu'il ne pût s'en dédire. L'élargissement du prince de Condé ne changea rien à ce plan: dès qu'il le fut en liberté, il lui fit représenter par ses émissaires, que pauvre, sans gouvernement, sans une place de sûreté, il ne pouvoit ni rien entreprendre de bien considérable, ni assurer sa liberté, qu'en se retirant auprès de son frère, & en devenant le chef de son conseil. Une lettre que le prince reçut dans ce moment d'un ami secret qu'il conservoit dans le conseil, acheva de le décider. Peu de jours après son départ, le cardinal de Lorraine, qui avoit approfondi les diverses indications qu'il avoit pu recueillir de la bouche des conjurés, & qui se vantoit d'avoir recouvré des

pièces qui prouvoient que Condé avoit été le chef & le moteur de toute l'entreprise, proposa de nouveau de l'arrêter prisonnier & d'instruire son procès, en montrant que ce parti étoit le seul qui pût garantir le royaume d'une guerre civile, puisque la nation étoit partagée en deux grandes factions, dont l'une reconnoissoit toujours le roi pour chef, l'autre, le prince de Condé; que cette dernière s'étoit déjà revêtue du titre d'états-généraux, & en usurpoit les fonctions: que le prince, flatté d'un si haut rang, & trop fier pour consentir jamais à en descendre, attribuerait à la crainte qu'il inspiroit, tous les ménagemens dont on-useroit envers lui, & profiteroit, pour grossir son parti, de tous les délais qu'on lui accorderoit. Que les moindres malheurs auxquels on devoit s'attendre, étoient des surprises de places, la faisie & l'enlèvement des deniers publics, le pillage des églises & la désolation des campagnes. Le duc de Guise, bien qu'ordinairement d'accord avec son frère, avoit continué de s'opposer à cette violence; il représenta qu'il n'avoit aucune

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

connoissance des preuves dont on parloit ; mais que, fussent-elles aussi multipliées & aussi décisives qu'on vouloit se le persuader, il faudroit encore regarder à deux fois avant que d'entamer le procès d'un prince du sang, puisque, s'il arrivoit qu'on succombât, on ne pouvoit se dispenser de donner une réparation proportionnée à l'offense ; & que dans la supposition contraire, on n'empêcheroit pas que les ennemis de l'administration ne publiassent qu'on auroit séduit ou intimidé les témoins & les juges, qu'on cherchoit des prétextes pour anéantir la famille royale : qu'on devoit donc se contenter de veiller plus soigneusement que par le passé sur la conduite du prince, observer ses démarches, prendre des mesures pour éventer ses projets, s'il étoit vrai qu'il en formât de contraires au repos public ; & si l'on se trouvoit forcé d'user des voies de rigueur, attendre que les faits parlassent si haut, que le public dictât l'arrêt. Quoique l'avis du duc de Guise eût prévalu dans le conseil, le prince soupçonnant que cette opposition de sentiment pouvoit avoir été concertée entre les deux frères pour

sonder les dispositions des membres du conseil , & préparer les esprits à un dénouement déjà résolu , dépêcha un de ses secrétaires au roi de Navarre , pour lui rendre compte de la position où il se trouvoit , & lui demander la permission de se retirer pour un tems auprès de lui. Antoine qui craignit apparemment que sa réponse ne fût interceptée , ne s'opposa point au dessein que son frère avoit de venir le voir ; mais il lui manda qu'il lui sembloit nécessaire qu'il se rendît auparavant à la cour , où il trouveroit le roi aussi favorablement disposé qu'il pouvoit le desirer , & qu'il remerciât particulièrement leurs cousins de Guise , des bons offices qu'ils lui avoient rendus. Les Guises avertis par leurs espions , & du voyage du secrétaire , & de la réponse du roi de Navarre , comprirent que la présence du prince dans des provinces déjà embrasées du feu de la révolte , seroit le signal d'un soulèvement général. Fermement résolus de recourir à la force , si l'autorité ne suffisoit pas , ils lui adressèrent un ordre précis du roi , de se rendre auprès de lui : & eurent l'attention de l'accompagner de lettres .

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

affectueuses , où , en excusant sur le devoir de leur office , ce qui avoit pu lui déplaire dans la conduite qu'ils avoient tenue à Amboise , ils lui faisoient offre de leurs services. Le prince qui ne douta plus qu'il n'eût été trahi , & que les mesures ne fussent déjà prises pour l'arrêter , s'il paroïssoit vouloir dérober sa marche , fixa le jour de son départ , donna la plus grande publicité à ses préparatifs , calculant , en présence de tous ses officiers , le nombre de journées qu'il falloit pour se rendre à Pau , mais ayant l'attention d'y faire entrer le tems qu'il devoit passer à Chenonceaux , où étoit alors la cour , & qui se trouvoit naturellement sur la route. Peu rassurés par ces démonstrations extérieures , les Guises chargèrent Genlis , qui avoit été admis dans la plus intime familiarité du prince , & qui s'étoit secrètement donné à eux , d'aller lui rendre une visite de politesse , en revenant de ses terres , & de sonder adroitement ses dispositions. Genlis vint trouver le prince , lui annonça qu'il alloit à la cour , le pria de le charger de ses commissions auprès du roi & de la reine mère : Condé ,

pour s'en débarrasser , car il commençoit à se défier de lui , répondit qu'il n'avoit rien à leur mander dans ce moment. Le courtisan insista, en lui disant que le roi & la reine , qui connoissoient les bontés dont il l'honoroit , ne manqueroient pas de lui faire des questions , & qu'il seroit assuré d'être bien reçu & bien fêté , s'il pouvoit leur apprendre , par exemple , qu'il fût guéri de toutes ces fantaisies de religion dont on avoit voulu lui embrouiller la tête , & qui n'alloient ni à son âge , ni à son rang , car tous ses amis trouvoient qu'il étoit bien jeune pour être si sage. « Eh » bien ! dit le prince , chargez-vous » donc de mes très-humbles recommandations ; & s'ils vous en demandent davantage , dites-leur qu'ils » me trouveront toujours disposé à » les servir & à leur complaire en » tout ce qui ne touchera point la religion ; car j'ai protesté , comme je » proteste encore , de n'aller jamais » à la messe. » Genlis s'excusa de se charger d'une pareille commission : « cela étant , dit le prince , il faudra » bien que je la remplisse moi-même , & la chose ne tardera pas ; je

---

 ANN. 1560.

» compte, sous quatre ou cinq jours,  
 » me rendre à Chenonceaux, en al-  
 » lant visiter mon frère, le roi de  
 » Navarre. » Les Guises trouvèrent  
 dans cet entretien un nouvel article à  
 joindre au procès du prince, car le  
 propos qu'il s'étoit permis sur la messe  
 avoit été tenu en présence de plusieurs  
 témoins ; mais ce qui les réjouit le  
 plus, ce fut d'apprendre qu'il vînt  
 se jeter dans leurs filets, & leur épar-  
 gnât la peine de le faire arrêter comme  
 un malfaiteur public, sur un grand  
 chemin, ou dans une hôtellerie. Il  
 partit au jour indiqué, & rencontra  
 à Monthéri le jeune Montmorenci  
 Damville, qui revenoit de la cour,  
 où son père l'avoit envoyé à l'occa-  
 sion suivante. Il s'étoit élevé un pro-  
 cès sur la succession au comté de Da-  
 martin, entre Philippe de Boulain-  
 villiers & Oudart de Rambures, enfans  
 de la même mère. Boulainvilliers,  
 pour chagriner son compétiteur, avoit  
 vendu son droit au connétable de  
 Montmorenci : Rambures effrayé du  
 crédit d'un pareil adversaire, traita  
 de son côté avec le duc de Guise,  
 qui saisissant cette occasion de mortifi-  
 fier le connétable, ne se rendit pas



difficile sur le prix de l'acquisition. Il fit même solliciter sous main Boulainvillers à revenir contre son premier marché, sous prétexte de lésion, & à traiter avec lui à de meilleures conditions. Le connétable averti de cette négociation, ajouta dix mille écus à la première somme qu'il avoit donnée à Boulainvillers, qui lui transporta une seconde fois ses droits. Cette affaire particulière excita une grande rumeur contre le duc de Guise; car bien qu'il eût à se plaindre du connétable, qui s'érudioit à décrier l'administration, on trouvoit mauvais que, non content de l'avoir dépouillé de sa charge de grand-maître, il achetât encore un procès contre lui. Une partie de la haute noblesse se regardant comme insultée dans la personne d'un de ses membres les plus distingués, épousa sa querelle; d'autres allèrent s'offrir au duc de Guise, & tous se rendirent à Paris. Cette affaire purement civile auroit eu des suites funestes, si le parlement, témoin de l'animosité des deux factions, n'eût eu le crédit d'engager le duc de Guise ou à se désister absolument de son marché, ou du

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

moins à trouver bon que l'affaire se plaidât sous le nom de Rambures : une autre considération contribua encore à lui faire adopter cette ouverture. Attentif à profiter de toutes les fausses démarches de ses adversaires , le vieux Montmorenci avoit envoyé Damville à la cour , pour prier la reine mère de ne pas s'offenser que les Guises, qui venoient de se déclarer ses ennemis , ne se mêlassent plus de ce qui le regardoit ; & de vouloir bien en conséquence lui indiquer un autre ministre auquel il pût s'adresser pour toutes les affaires qui dépendoient de ses charges & de son gouvernement. C'étoit l'objet du voyage de Damville à la cour , ou plutôt c'en étoit le prétexte , car il y a beaucoup d'apparence qu'il avoit été concerté avec le prince de Condé , qui cherchoit à s'assurer s'il trouveroit libres les passages de la Loire , ce qu'on disoit de lui à la cour , & si on avoit pris des mesures pour l'arrêter. Après s'être enfermés une heure ensemble , ils se séparèrent pour suivre des routes opposées. Le prince , arrivé sur les bords de la Loire , envoya devant lui une partie de son bagage , avec des four-

riers, pour lui préparer un logement à Chenonceaux. Au moment où l'on s'attendoit à le voir arriver lui-même, on apprit qu'il avoit gagné, par un chemin de traverse, la ville de Poitiers, qu'il s'y étoit joint avec l'aîné Maligni, qui l'attendoit avec une escorte, & qu'ils avoient pris ensemble la route de Gascogne.

---

Ann. 1560.

Consterné de cette évasion, le cardinal de Lorraine en tira du moins cet avantage; qu'il la fit passer aux yeux du roi & de tous ceux qui formoient le conseil pour la conviction du crime dont le prince étoit accusé; car s'il eût cru pouvoir s'en justifier, auroit-il enfreint l'ordre du roi, qui le rappeloit à la cour? Auroit-il tenu si peu de compte de sa parole & de son honneur, qui se trouvoient compromis? Mais il paroissoit assez superflu d'accuser le prince, lorsque personne ne prenoit sa défense; le point essentiel étoit de se garantir de ses mauvais desseins, en s'efforçant d'étouffer promptement l'esprit de sédition & de révolte dans les provinces méridionales.

La ville de Valence, en Dauphiné, avoit reçu les premiers germes de la

soulèvement  
& puni  
de quelque

---

Ann. 1560.

villes du Dau-  
phiné.

*La Planche.*

*Tavannes.*

*La Popeli-  
nière.*

*Belcarius.*

réforme de la bouche de Montluc ; son évêque , qui , dans les intervalles que lui laissoient ses fonctions d'ambassadeur & de conseiller d'état , s'étoit avisé de monter en chaire , où , en blâmant sans discrétion les vices & la dissolution du clergé commis à ses soins , il avoit en quelque sorte frayé la route aux émissaires de Calvin. Tant que le troupeau avoit été peu nombreux , ils avoient caché leurs assemblées comme dans toutes les autres villes du royaume : lorsqu'il se fut accru , ils se mirent en possession d'abord d'une des écoles de l'Université , puis du couvent des cordeliers , où ils prêchoient & célébroient la cène en plein jour & au son de la cloche , sous la garde de deux gentilshommes , Mirabel & Quintel , qui avoient logé une compagnie de soldats dans le couvent. Les huguenots de Montelimart & de Romans , encouragés par cet exemple , s'emparèrent de leur côté des principales églises de ces villes , & s'y maintinrent à main armée , ayant à leur tête Saint-Auban , Condorcet , Nicase & Changi , gentilshommes voisins. Bientôt il se forma une confédération entre les

trois villes & une partie de la noblesse pour se soutenir réciproquement, tant contre les catholiques, leurs compatriotes, que contre toutes troupes étrangères qu'on voudroit introduire dans la province. Le duc de Guise qui en étoit gouverneur, doublement offensé d'une pareille audace, & ne l'imputant qu'à la mollesse ou à l'incapacité de Clermont, son lieutenant, délivra une commission à Maugiron pour lever des troupes & châtier exemplairement les rebelles. Celui-ci commença par s'associer secrètement un gentilhomme du voisinage fort accrédité, nommé Vinai, qui en vomissant mille imprécations contre le pape, & en se montrant plus ardent que les ministres eux-mêmes pour les progrès de la réforme, fut admis dans les délibérations les plus secrètes, & y fit admettre des hommes apostés comme lui pour y semer le trouble & la division. Cependant Maugiron levoit mystérieusement des troupes dans la Bourgogne & aux environs de Lyon, & ramassoit sur le Rhône un certain nombre de bateaux de transport, sans laisser entrevoir l'usage qu'il en vouloit faire. Lorsque tout fut prêt, il

---

 ANN. 1560.

s'embarqua avec ses milices à l'entrée de la nuit, se présenta le lendemain matin aux portes de Valence, qu'il trouva ouvertes, & se saisit en arrivant de l'église Ste.-Apollinaire, dont les huguenots, par les perfides conseils de Vinai, avoient fait leur magasin d'armes & de munitions de guerre. Parmi le tumulte & la confusion que causa cette surprise, ceux des bourgeois qui avoient embrassé la réforme gagnèrent le cloître des cordeliers, où, mêlés aux soldats de Mirabel & Quintel, ils se formèrent en compagnies & se disposèrent à soutenir l'assaut. Maugiron craignant apparemment de risquer sa réputation contre une troupe de désespérés, contint ses soldats, & envoya proposer aux deux chefs une conférence dans un lieu qu'ils indiqueroient eux-mêmes. Il s'y rendit, & après leur avoir déclaré que le seul motif qui l'amenoit étoit de sauver la vie à ses compatriotes, il leur peignit si fortement le danger de leur position, qu'ils regardèrent comme une faveur signalée la permission qu'il voulut bien leur accorder de se retirer avec leurs soldats, & de pratiquer dans leurs ter-

res , sans tumulte & sans scandale , la religion qui leur conviendrait : les malheureux bourgeois abandonnés à eux-mêmes mirent bas les armes. Il se contenta dans ce premier moment d'envoyer les plus apparens en prison , se réservant de prononcer sur leur sort & sur celui de la communauté entière , au tems où il auroit réduit Montelimart & Romans. La prompte soumission de Valence leur avoit déjà abattu le courage ; l'arrivée de Tava-  
 nes , lieutenant-général de Bourgo-  
 gne , qui venoit se joindre à Maugiron avec une compagnie de gendarmerie , acheva de les consterner. Les gentils-  
 hommes auxquels on assuroit l'impu-  
 nité & le libre exercice de leur reli-  
 gion dans l'intérieur de leur famille , abandonnèrent les bourgeois pour se retirer dans leurs terres : ceux-ci plièrent sous le joug de la nécessité. Maugiron avoit eu la précaution de demander un certain nombre de com-  
 missaires tirés du parlement de Gre-  
 noble ; ils arrivèrent lorsque tout étoit déjà soumis , & établirent suc-  
 cessivement leur tribunal dans les trois villes rebelles : les ministres , les diacres & les anciens de ces églises

---

ANN. 1560.

furent pendus ; les plus riches bourgeois rachetèrent leur vie par l'abandon de leur fortune : ceux qui ne purent offrir des sommes qui méritassent d'être acceptées, furent battus de verges & attachés au pilori : leurs maisons furent livrées au pillage des soldats. Pour acquitter leur paie on établit une taxe générale, dont les catholiques ne furent point exemptés. Le calme parut rétabli, mais il fut de courte durée, ainsi que nous le verrons bientôt.

Troubles de  
Provence,  
excités par le  
capitaine  
Mouvans.  
*Ibidem.*

La Provence n'étoit pas moins agitée. Deux frères, Antoine & Paul de Richiend, seigneurs de Mouvans, & capitaines distingués dans l'armée de Piémont, s'étoient à la paix retirés dans leur maison aux portes de Castellane, y avoient attiré de Genève un habile ministre, & l'avoient ouverte à tous les protestans qui s'y rendoient, à des jours marqués, de tous les environs. Cette contravention manifeste aux édits du roi, avoit déplu à leurs voisins, qui avoient peine à contenir leurs vassaux, & qui craignoient avec raison de se trouver un jour enveloppés dans la punition que le gouvernement ne manqueroit pas d'infliger aux



coupables. Ils avoient soulevé le petit peuple contre les deux frères, qui n'étant pas d'humeur à souffrir une insulte, se faisoient justice sur-le-champ. Quoiqu'ils n'ignorassent pas combien ces voies de fait les avoient rendus odieux, Antoine eut l'imprudence d'aller s'enfermer sans suite dans la petite ville de Draguignan : il fut reconnu, assailli de toutes parts par un peuple furieux, & assommé au milieu de la rue. En vain Paul poursuivit la réparation de cette violence publique, le parlement de Provence la légittima en quelque sorte, en ordonnant des informations qui tendoient à flétrir la mémoire du mort. Paul cherchoit en lui-même des moyens de se venger des meurtriers & des juges, lorsque le capitaine Châteauneuf revint de l'assemblée de Nantes. Il devoit, selon les arrangemens dont on étoit convenu, amener de Provence une compagnie de gens de guerre, & laisser en son absence un chef accrédité, qui tentât de se cantonner dans quelque place importante. L'assemblée des députés de soixante églises, car on en comptoit déjà ce nombre en Provence, se tint sur les

---

 ANN. 1560.

ruines de Merindol , si propres à échauffer leur ardeur par le souvenir des cruautés exercées quelques années auparavant contre les Vaudois , leurs frères. Mouvans y fut élu capitaine-général. Parcourant avec une extrême diligence tous les coins de la province , pour s'assurer par ses propres yeux des forces & de l'état des églises , il fournit à Châteauneuf le nombre de soldats qu'il demandoit , & s'enréserva deux mille , qu'il devoit faire mouvoir lorsqu'il en seroit tems. Son projet étoit de s'emparer par surprise d'Aix , d'Arles ou de Sisteron. Il avoit noué des intelligences dans toutes les trois : elles furent déconcertées par la vigilance des magistrats ; par-tout il trouva les portes fermées & les bourgeois sous les armes. Forcé de se retirer & ne voulant pas que les frais de cet armement tombassent sur ceux qui l'avoient élu pour leur capitaine , il se répandit comme un torrent sur les campagnes & les gros bourgs , & sans toucher aux biens des particuliers , il se fit livrer par les syndics des communautés les calices , les croix , les lampes & les chandeliers d'argent qu'il avoit l'attention de

faire peser en leur présence, & dont ANN. 1560.  
 il leur donnoit un reçu, comme s'il eût eu dessein de les en dédommager un jour. Le comte de Tende se mit à sa poursuite avec les milices de la province & un corps de troupes disciplinées, que le baron de la Garde lui avoit amenées du Piémont. Mouvans, trop foible pour se mesurer avec eux en rase campagne, se saisit habilement de l'abbaye de St.-André, située sur la cime d'une montagne de difficile accès, & fit de si sages dispositions, que le comte de Tende n'osa entreprendre de l'y forcer. Manquant de vivres, tandis que la troupe de Mouvans en regorgeoit, il lui envoya proposer une conférence; & content de la déclaration que celui-ci fit de n'avoir point pris les armes contre le roi, & de n'avoir eu d'autre intention que de tirer vengeance des meurtriers de son frère, & des juges qui avoient indignement abusé de leur ministère, il s'obligea de lui donner, en qualité de gouverneur de la province, une pleine satisfaction sur cet article, & lui laissa, ainsi qu'à tous ses soldats, la liberté de se retirer chacun chez soi, à la réserve de cinquante, qu'il lui

ANN. 1560.

permit de retenir pour la sûreté de sa personne. Il lui accorda de plus la permission de tenir, comme auparavant, un prêche dans sa maison pour l'instruction de sa famille, mais auquel il n'admettroit point d'étrangers. Il se retiroit sur la foi de ce traité, & avoit déjà congédié la plus grande partie de ses soldats, lorsqu'il s'aperçut que le baron de la Garde le suivoit avec un corps de troupes disciplinées, dans l'intention de l'enlever. Prenant sur-le-champ son parti, il l'attendit au passage, le surprit lui-même, & consentant pour cette fois à se payer d'excuses, il l'obligea à retourner honteusement d'où il étoit venu. Retourné dans sa maison, où sa fortune ne lui permettoit pas de nourrir une garde de cinquante soldats, il mit ordre à ses affaires, & se retira furtivement à Genève, où il étoit appelé par le jeune Maligni. Le duc de Guise, admirateur né du courage & de la valeur militaire, lui envoya, dit-on, demander son amitié; Mouvans répondit à l'envoyé qu'il accepteroit l'offre avec reconnoissance, si le duc avoit le courage de renoncer à une autorité usurpée sur les princes

du sang , mais que tant qu'il s'obstinerait à la garder , il auroit pour ennemi Mouvans , pauvre gentilhomme.

---

ANN. 1560.

En Languedoc les députés de toutes les églises tenoient une assemblée politique dans la ville d'Annonai , & comptoient déjà tellement sur leurs forces , qu'ils avoient refusé audience au bailli de Vivarais , qui venoit de la part du parlement de Toulouse leur signifier une injonction de se séparer. En effet , dans beaucoup d'endroits de la province , & particulièrement dans les Cévennes , le nombre des protestans surpassoit de beaucoup celui des catholiques , les prêches s'y faisoient en plein jour & à des heures marquées. A Nîmes il y eut une violente commotion , qui néanmoins se termina sans effusion de sang , parce que les catholiques n'opposèrent aucune résistance. Les séditieux chassèrent de l'église Saint-Etienne les prêtres qui célébroient le service divin , brisèrent les images , & foulèrent aux pieds les hosties consacrées. Joyeuse qui commandoit par commission dans la province , mandoit à la cour , que malgré toutes les précautions qu'il pouvoit prendre , la même scène ne tarderoit

Mouvemens  
en Languedoc.

*Manusc. de  
Bézang.*

pas à se renouveler à Béziers & à Montpellier, qu'en un mot il ne répondoit d'aucune ville de la province, si l'on ne se hâtoit d'y envoyer des forces capables de faire respecter l'autorité.

Edit de Ro-  
morentin.  
*Recueil des*  
*ordonnances.*  
*1<sup>er</sup> Thou.*  
*La Planche.*  
*La Popeli-*  
*niere.*  
*Belcarius.*

Le duc de Guise fut d'autant plus alarmé, qu'il ne pouvoit se dissimuler que la présence du prince de Condé ne dût accélérer la révolution dont on le menaçoit. De l'aveu de la reine mère, qui, dans de pareilles circonstances n'osoit s'opposer à rien, il destitua Clermont de la lieutenance du Dauphiné, & lui donna pour successeur la Motte-Gondrin, étranger à la province, mais plein de valeur & d'activité, & parvenu par son seul mérite aux premiers grades de la milice. Il tira des cinq places que la France s'étoit réservées au-delà des monts, dix-sept enseignes des vieilles bandes, qu'il remplaça par de nouvelles milices, & partagea ces vieilles bandes entre la Motte-Gondrin & le comte de Tende, qui voisins l'un de l'autre, devoient au besoin se donner la main. Il fit partir pour le Languedoc le comte de Villars, lieutenant du connétable dans le gouvernement

de cette grande province, & lui donna une compagnie de gendarmerie, & des commissions pour lever sur les lieux un petit corps d'infanterie, en lui recommandant de se concerter avec le comte de Tende, son frère, dont il n'étoit séparé que par le Rhône. Ces précautions ne rassuroient point le duc de Guise, car tandis qu'il portoit son attention de ce côté, la sédition pouvoit au premier moment éclater en Guienne, en Poitou, en Touraine, en Anjou & en Normandie. La fermentation étoit générale dans ces provinces, & il étoit impossible de les contenir toutes par des troupes réglées : il falloit donc trouver un moyen moins dispendieux & plus sûr d'y maintenir l'obéissance. Le cardinal de Lorraine n'en imaginoit point d'autre que l'établissement du tribunal de l'inquisition, ou plutôť l'affermissement & l'extension de cette juridiction, déjà légalement établi sous le dernier règne. Il montrait qu'il ne s'agissoit plus que de lever les restrictions qui avoient laissé ce tribunal sans force & sans activité, & de le modeler entièrement sur celui d'Espagne, puisque le parlement qui avoit

---

 ANN. 1560.

ANN. 1560.

adopté le fond , ne pouvoit s'opposer à la forme sans se contredire , & déceler un esprit de parti dont il le croyoit heureusement guéri. L'Hospital qui débutoit dans les fonctions de chancelier , n'osant s'opposer directement à un avis qui réunissoit les suffrages de presque tous ceux qui formoient le conseil , observa que pour opérer une guérison , il ne suffisoit pas à un médecin de bien connoître l'efficacité d'un remède , qu'il falloit de plus connoître le moment de l'appliquer , les forces & le tempérament du malade. Qu'il confessoit sans peine que le tribunal de l'inquisition , s'il avoit pu s'établir en France vingt ans plutôt , l'auroit peut-être préservée de la contagion ; que l'exemple de l'Espagne & d'une partie de l'Italie ne laissoient pas lieu d'en douter. Qu'on devoit regretter que des obstacles qui , après tout , n'auroient pas été insurmontables , eussent arrêté le zèle de ceux qui , dès-lors , désiroient cet établissement : mais que si , dans un tems où le calme régnoit dans les provinces , où tout fléchissoit sous un roi respecté de ses sujets & redouté de ses voisins , on avoit crain

de



de compromettre l'autorité en risquant une pareille innovation, & si l'on avoit cru devoir ne la proposer qu'avec des correctifs qui en modérassent l'âpreté; personne, sans doute, ne trouveroit étrange que dans une conjoncture malheureuse, où l'esprit de discorde agitoit tous les ordres de l'état, on marchât avec une extrême précaution, & qu'on s'étudiât à dérober à tous les yeux le terme où l'on se proposoit d'arriver. Qu'on ne pouvoit disconvenir que le nom seul de l'inquisition ne fût propre à révolter ceux à qui une longue habitude ne l'avoit point rendu familier: que si quelqu'un en doutoit, il suffiroit de lui citer ce qui s'étoit passé en Italie: qu'à la première nouvelle que les Napolitains avoient eue que Charles-Quint songeoit à les soumettre à ce tribunal, cinquante mille hommes avoient pris les armes, & avoient forcé cet empereur, si entier dans ses résolutions, si redoutable & si redouté, à révoquer son édit, & à se désister de son projet: que plus récemment encore, à la mort de Paul IV, toute la ville de Rome s'étoit soulevée contre les officiers de

---

 AN. 1566.

l'inquisition, avoit mis en pièces leurs registres, brisé les portes des prisons du saint office, & rendu la liberté à tous ceux qu'on y détenoit. Qu'il y auroit de l'imprudence à se promettre plus de docilité des François, peuple sensible aux caresses, & qu'on peut mener bien loin par la douceur; mais prompt à s'irriter, & rétif à la menace. Qu'au lieu d'effaroucher les oreilles par un mot odieux, il falloit voir 1<sup>o</sup>. quels étoient les nouveaux réglemens dont l'état avoit besoin, & s'il n'étoit pas possible de les adapter à des formes anciennes & généralement respectées. Qu'il lui sembloit que les deux inconvéniens de notre législation, qui avoient le plus contribué à répandre les nouvelles doctrines, en assurant une sorte d'impunité aux coupables, étoient d'une part le conflit de juridiction entre les tribunaux civils & les tribunaux ecclésiastiques; de l'autre, les lenteurs de notre procédure criminelle qui, permettant dans tous les cas l'appel d'un siège inférieur au supérieur, faisoit durer un procès pendant cinq ou six mois & quelquefois durant une année entière.

Qu'on remédieroit à ces deux inconvéniens , 1°. en attribuant , comme la chose s'étoit quelquefois pratiquée , la connoissance du crime d'hérésie aux seuls tribunaux ecclésiastiques , & en l'interdisant aux séculiers. 2°. En déclarant criminels de lèze-majesté tous ceux qui fréquenteroient les conventicules ou assemblées secrètes , & en autorisant les présidiaux répandus dans toutes les provinces du royaume , à les juger sommairement en dernier ressort , & à faire exécuter sur-le-champ leur sentence. 3°. En assignant une récompense de cinq cents écus à quiconque dénonceroit une de ces assemblées. Qu'en portant ces réglemens , & en chargeant d'une part les évêques ou leurs vicaires , de l'autre les gouverneurs , les baillis & les sénéchaux , ou leurs lieutenans , de veiller à leur exécution , on en retireroit tous les avantages qu'on se promettoit de l'établissement de l'inquisition , & l'on éviteroit une secousse infiniment dangereuse dans le dénueement absolu d'argent & de troupes où l'on se trouvoit. L'avis du chancelier l'emporta , & on le chargea de

---

 ANN. 1560.

ANN. 1569.

rédiger l'édit si fameux dans notre histoire, sous le nom d'édit de Romorentin. Autant il avoit été applaudi dans le conseil, autant il excita de rumeur dans le public. Les protestans qui, après avoir obtenu deux lettres consécutives d'abolition, qu'ils n'avoient point sollicitées, se croyoient à l'abri des persécutions & s'attendoient à être au moins tolérés, s'indignèrent qu'on entreprît ou de les traiter comme des scélérats & des brigands, ou de les forcer à renoncer à tout exercice de leur religion : car la cène & le prêche entraînoient nécessairement un concours de plusieurs personnes, & ce qu'on nommoit conventicule ou assemblée. Les catholiques s'affligeoient que, contre un mal qui dévorait les entrailles de l'état, on n'appliquât que des remèdes illusoires, & dont l'expérience avoit montré l'insuffisance ; car quel fond pouvoit-on faire sur les évêques qui ne résideroient point dans leurs diocèses, & qui pour la plupart ne pouvoient y résider tant qu'on ne remonteroit pas à la source des désordres qu'on remarquoit dans la

discipline de l'église & sur-tout dans la distribution des biens ecclésiastiques. Les présidiaux, ajoutoient-ils, que l'on prétend substituer aux parlemens dans la connoissance du crime d'hérésie, oseront-ils ne point déférer à l'appel, & ne craindront-ils point de se compromettre par-là avec les cours supérieures auxquelles ils restent subordonnés dans tout le reste? Que feront ils dans les provinces & dans les villes, où les sénéchaux & les baillis sont eux-mêmes ou hérétiques ou fauteurs de l'hérésie; & n'est-il pas évident que par-tout où elle aura jeté de profondes racines, leur zèle se trouvera enchaîné par des liens de parenté, les ménagemens pour des voisins ou des hommes puissans, & la crainte de s'attirer la haine du plus grand nombre de leurs concitoyens? Les parlemens, enfin, ne pouvoient digérer qu'on songeât à leur enlever la justice criminelle, & à revêir les présidiaux de la plus auguste fonction de la magistrature: car on leur donnant le droit de juger sans appel & de faire exécuter leur sentence indistinctement sur toutes les classes des ci-

---

 ANN. 1560.

ANN. 1560.

royens, n'étoit-ce pas les ériger en autant de nouveaux parlemens, & accoutumer le public à pouvoir se passer des anciens? Celui de Paris, qui n'avoit point oublié ses longs démêlés avec l'Hospital, en qualité de président de la chambre des comptes, n'aperçut dans ce premier coup porté à sa juridiction qu'une haine mal étouffée & un violent desir de vengeance.

Discours du  
chancelier  
l'Hospital au  
parlement.

*Mémoires  
de Condé.*

*La Popeli-  
niere.*

Sourd aux murmures & impénétrable dans ses vues, l'Hospital se contentoit de répondre aux questions & aux plaintes qu'on lui adressoit, *patience, tout ira bien*: voyant cependant qu'au bout de quinze jours, & après une lettre de jussion, le parlement de Paris ne s'expliquoit point sur l'édit, il vint le 5 de juillet y siéger, accompagné de deux conseillers d'état & de quatre maîtres des requêtes. Après avoir témoigné en peu de paroles la joie qu'il ressentit de se retrouver au milieu d'une compagnie, dans le sein de laquelle il avoit consumé ses plus belles années: il dit, non avec cette éloquence d'apparat qui cherche à éblouir & à séduire, mais avec cette antique sim-

PLICITÉ qui convient si bien à un vieill-  
lard & à un premier magistrat, qui ne  
veut que corriger & instruire. « Le roi ,  
» m'a chargé de venir vous entretenir  
» sur trois objets : l'état présent des  
» affaires , la sûreté de la capitale &  
» la discipline de cette compagnie.

---

ANN. 1560.

» Par rapport au premier : vous  
» savez tous en quel désordre étoient  
» les finances lorsque le roi monta  
» sur le trône : je ne puis mieux le  
» comparer qu'à l'héritier d'une mai-  
» son fastueuse qui , aux yeux de la  
» multitude & de tous ceux qui ju-  
» gent par les apparences , recueille  
» une succession immense ; mais qui  
» à l'examen trouve des affaires si  
» embrouillées, des revenus tellement  
» hypothéqués , qu'il ne fait plus  
» comment sortir de ce chaos , ni  
» s'il lui reste véritablement quelque  
» chose. Les dettes , à la mort du  
» feu roi , étoient si énormes , que  
» quand il auroit été possible d'y con-  
» sacrer tous les revenus de l'état  
» pendant dix années entières , elles  
» n'auroient pas été entièrement ac-  
» quittées ; je puis vous confier ce  
» secret , parce que vous n'en abuse-  
» rez pas ; d'après le dernier calcul

„ qu'on en a fait , elles montent à  
 ANN. 1560. „ quarante-trois millions , sans y  
 „ comprendre les dépenses courantes.  
 „ Cependant loin de songer à aug-  
 „ menter la recette , on s'est vu dans  
 „ la nécessité de soulager le peuple  
 „ d'une partie du fardeau qui l'écras-  
 „ soit ; ainsi pour rendre l'activité  
 „ au commerce on a supprimé l'im-  
 „ pôt des cinquante mille hommes ,  
 „ qui se percevoit sur les habitans  
 „ des villes : dans plusieurs provin-  
 „ ces , telles que la Normandie , on  
 „ a fait des remises considérables sur  
 „ les tailles , parce que les malheureux  
 „ cultivateurs abandonnoient leurs  
 „ travaux & menaçoient de s'expa-  
 „ trier. Dans une situation si difficile  
 „ & si désespérée le roi a fait ce qu'il  
 „ a pu : jugeant qu'il étoit plus juste  
 „ & de meilleur exemple d'acquitter  
 „ ses dettes , que de laisser subsister  
 „ les largesses quelquefois indiscrettes  
 „ de ses prédécesseurs ; il a retiré à  
 „ lui tous les domaines de la cou-  
 „ ronne , supprimé un grand nom-  
 „ bre d'officiers , réglé son train &  
 „ sa dépense sur les principes d'une  
 „ sage économie : une pareille réfor-  
 „ me ne pouvoit s'opérer sans nuire



» à beaucoup de particuliers, & mal-  
 » heureusement pour l'état ils n'é-  
 » toient pas tous de caractère à se  
 » payer de raison. Accoutumés à re-  
 » garder le trésor public comme une  
 » portion de leur héritage, ils ont  
 » crié à l'injustice & n'ont voulu voir  
 » que de la mauvaise volonté dans  
 » une opération dictée par la sagesse  
 » & par le besoin. C'est à leur ressentiment  
 » qu'on doit en partie attribuer  
 » la cause de nos fatales discordes.  
 » La religion & la dépravation des  
 » mœurs y ont aussi contribué; car  
 » depuis un petit nombre d'années  
 » chacun se fait une religion à sa  
 » mode, quelques-uns sans malice,  
 » d'autres par légèreté d'esprit ou par  
 » ambition : quant à la dépravation  
 » des mœurs elle est générale & frappe  
 » également sur tous les ordres de la  
 » société. Les ecclésiastiques les plus  
 » éminens en dignité sont ceux qui  
 » donnent le plus mauvais exemple :  
 » la noblesse, engagée dans le service  
 » militaire, vit aux dépens de ses  
 » hôtes, & croit excuser un si odieux  
 » brigandage en se plaignant de la  
 » modicité ou du retardement de sa  
 » paie. Les gens de justice, possédés

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

» de la passion de s'enrichir, sont ven-  
 » dus aux grands, & ne considèrent  
 » point que cent francs de gain au  
 » bout de l'an font souvent perdre  
 » pour cent mille écus de réputation.  
 » Le peuple, je ne dis pas seulement  
 » des villes, où l'espèce humaine s'a-  
 » bâtardit, mais des campagnes, où  
 » l'on trouvoit de la candeur, ne se  
 » fait plus de scrupule de dérober,  
 » & regarde la fraude comme une  
 » chose permise, parce qu'il n'entend  
 » plus la voix de ses pasteurs, & que  
 » les mercenaires, qui les remplacent,  
 » ne lui parlent que de dixmes & d'of-  
 » francs. Faut-il donc s'étonner si,  
 » au milieu de cette dépravation &  
 » dans l'oubli général de tous princi-  
 » pes, des hommes, ou aigris par  
 » la perte d'une partie de leurs reve-  
 » nus, ou égarés par une fausse reli-  
 » gion, ou entraînés par des passions  
 » tumultueuses, ont conspiré contre  
 » l'autorité légitime & excité un si  
 » violent orage? Se flatter de pouvoir  
 » guérir tout-à coup des maux si in-  
 » vétérés, ce seroit ignorer la mar-  
 » che de la nature qui n'opère rien  
 » qu'avec le tems & avec mesure : on  
 » a commencé par remédier au défor-

» dre des finances , & le roi , par ses  
 » économies , s'est déjà mis en état  
 » d'acquitter les gages de ses officiers.  
 » Il s'agiroit maintenant d'appaier  
 » les troubles de religion & de pré-  
 » venir de nouvelles séditions ; ce  
 » sont les deux objets qu'il s'est pro-  
 » posé dans l'édit qu'il vous a derniè-  
 » rement adressé ; il n'ignore pas que  
 » c'est premièrement de Dieu & en-  
 » suite de la célébration d'un concile  
 » général , que le pape lui fait espé-  
 » rer , qu'il faut attendre un si grand  
 » bien ; mais il ne s'en croit pas moins  
 » obligé d'essayer des moyens que la  
 » prudence humaine peut suggérer.  
 » Les rois François I & Henri II imi-  
 » tèrent le cultivateur , qui voyant  
 » pulluler les mauvaises herbes parmi  
 » son bled , ordonne de les arracher &  
 » de les jeter au feu : notre jeune  
 » monarque a d'abord suivi leur exem-  
 » ple ; mais s'étant bientôt aperçu  
 » qu'à la place d'un brin qu'on arra-  
 » choit , il en croissoit cinq ou six au-  
 » tres , & que ces mauvaises herbes  
 » égaleroient bientôt le nombre des  
 » épis , il a renoncé à un travail qui ver-  
 » seroit la désolation sur ses champs ,  
 » & a passé subitement d'une rigueur

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

» outrée à une excessive indulgence.  
 » Entre ces deux extrémités il y a  
 » un milieu qu'il falloit saisir, &  
 » c'est sans doute pour ne l'avoir  
 » pas connu, que l'Europe, depuis en-  
 » viron quarante ans, est devenue le  
 » théâtre de tant de scènes d'horreur ;  
 » car le mal dont nous ressentons les  
 » atteintes n'est point particulier à la  
 » France, il s'est étendu sur l'Alle-  
 » magne, le Danemark, la Suède,  
 » l'Ecosse & l'Angleterre : par-tout  
 » on a voulu le guérir par le glaive  
 » & la terreur des supplices, par-tout  
 » la rigueur a hâté la révolution qu'on  
 » vouloit empêcher. En effet, l'ame  
 » humaine, sortie libre des mains  
 » du créateur, s'irrite contre tout  
 » ce qui sent la violence & se roidir  
 » contre la menace : une opinion er-  
 » ronée ne peut être détruite que  
 » par la persuasion d'une vérité con-  
 » traire ; & l'homme que vous forcez  
 » à faire abjuration sans l'avoir con-  
 » vaincu qu'il étoit dans l'erreur, ne  
 » sera jamais qu'un menteur & un  
 » lâche. Il étoit donc dans l'ordre  
 » naturel de renvoyer la correction  
 » de ce genre de délits aux évêques,  
 » institués pour édifier & pour inf-

» truire ; & il ne peut être que bon  
 » d'éprouver ce que produira leur Ann. 1560.  
 » zèle, lorsque rendus à leur troupeau  
 » ils se concentreront dans l'exercice  
 » de leurs fonctions. C'est le premier  
 » objet de l'édit ; si la cour, qui a  
 » déjà dû en prendre connoissance ,  
 » pense qu'il faille y ajouter ou en  
 » retrancher quelque chose, elle com-  
 » muniquera ses observations au roi.

» L'article qui concerne les con-  
 » venticules & les séditions pourra  
 » paroître étrange à ceux qui n'au-  
 » roient pas assez réfléchi sur la nature  
 » d'un pareil délit & sur la nécessité  
 » de le réprimer promptement par des  
 » exemples frappans. Ceux au con-  
 » traire qui auront fait attention qu'il  
 » attaque directement la majesté du  
 » roi & le salut du peuple, ne seront  
 » point étonnés que la loi ordonne  
 » qu'on procède militairement contre  
 » les coupables, en les déclarant dé-  
 » chus du bénéfice de l'appel. A la  
 » guerre, un soldat pendu fait plus  
 » respecter la discipline que cinquante  
 » envoyés en prison. En Flandre &  
 » dans toute l'Italie, il n'y a point  
 » d'appel en matière criminelle. A  
 » Dieu ne plaise que je conseille ja-

---

 ANN. 1560.

» mais d'adopter une pareille jurif-  
 » prudence; tout ce que je veux in-  
 » sinuer, c'est qu'il y a pour tous les  
 » gouvernemens des cas & des tems  
 » où il faut pratiquer cette maxime  
 » populaire, *aussi-tôt pris, aussi-*  
 » *tôt pendu*. Ne vous imaginez pas  
 » que la conjuration soit dissipée  
 » comme un orage, auquel succède  
 » un ciel serein: elle fermente plus  
 » que jamais dans un grand nombre  
 » de têtes, & le roi reçoit journal-  
 » lement des avis que les assemblées  
 » illicites n'ont point discontinué,  
 » & que dans quelques villes on fait  
 » secrètement des amas d'armes &  
 » de munitions de guerre. Il a donné  
 » des ordres aux gouverneurs de  
 » provinces d'aller y résider avec leurs  
 » compagnies d'ordonnance; aux sé-  
 » néchaux, aux baillis & aux prévôts  
 » des maréchaux, de veiller conjoin-  
 » tement sur leurs districts, & de  
 » s'assister mutuellement: il y a donc  
 » tout lieu de croire qu'il demeurera  
 » par-tout le plus fort; mais il faut  
 » des exemples capables d'effrayer  
 » ceux que ces mesures ne retien-  
 » droient pas. Si le parlement pouvoit  
 » être présent par-tout, on n'auroit

» en aucun besoin de s'aider des pré-  
 » diaux , & si toutes les villes ressem-  
 » bloient à celle de Paris , on auroit  
 » pu se passer de l'édit.

Ann. 1560.

» Je dois publier , à la gloire de  
 » cette capitale , qu'elle s'est toujours  
 » élevée au dessus des autres villes ,  
 » & a mérité , dans tous les tems ,  
 » de leur être proposée pour modèle.  
 » Cet avantage , elle le doit moins  
 » à ses richesses & à la splendeur de  
 » ses bâtimens , qu'à sa fidélité pour  
 » ses rois , & à la sagesse de ceux  
 » qui la gouvernent. Aussi le roi , qui  
 » l'affectionne sur toutes les autres ,  
 » seroit-il parfaitement tranquille , si  
 » elle n'étoit peuplée que de Pari-  
 » siens naturels ; mais il fait qu'elle  
 » abonde en étrangers , & qu'il y af-  
 » flue de toutes les provinces une  
 » foule de gens sans aveu , que leur  
 » obscurité dérobe quelquefois aux  
 » regards de la police. On l'a même  
 » informé qu'on avoit vu des hom-  
 » mes armés s'attrouper dans les rues  
 » & sur les places publiques : il fait  
 » que le parlement a commencé d'y  
 » mettre ordre ; mais en France on  
 » commence beaucoup & on finit  
 » peu. Il exhorte cette compagnie à

» redoubler de vigilance & d'activité.  
 ANN. 1560. » Il seroit bon qu'on visitât souvent  
 » les auberges & les hôtels garnis ,  
 » & que le parlement , au lieu de se  
 » reposer de ce soin sur les commissai-  
 » res du châtelet , qui peuvent être né-  
 » gligens ou corrompus , chargât de  
 » notables bourgeois , ou même quel-  
 » ques-uns de ses membres , de pren-  
 » dre des informations sur ce qui se  
 » passe dans chaque quartier , & d'en  
 » faire toutes les semaines le rapport  
 » à la cour.

» En donnant de justes éloges aux  
 » soins que vous avez pris pour  
 » le maintien de la tranquillité pu-  
 » blique , je remplis avec joie les or-  
 » dres du roi. Mais pourquoi faut-  
 » il que ma commission ne se borne  
 » pas à des éloges , & m'impose le  
 » triste devoir de vous faire entendre  
 » des reproches sur la manière dont  
 » la justice est ici administrée ? On a  
 » rapporté au roi que cette compa-  
 » gnie , jadis si respectable & si res-  
 » pectée , étoit maintenant remplie  
 » de cabales & de factions , & qu'on  
 » y comptoit presque autant de solli-  
 » citeurs que de juges ; que bassement  
 » ambitieux , la plupart prostituient



» leur ministère aux grands , qui ,  
 » après s'être servis d'eux , s'en sou-  
 » cioient encore moins que des objets  
 » ordinaires de prostitution. Juges  
 » suprêmes de tout ce qu'il y a de  
 » grand dans l'état , il est bien éton-  
 » nant de vous entendre dire : *je*  
 » *suis créature d'un tel !* Comment  
 » divisés entre vous par des haines  
 » violentes qui éclatent au - dehors ,  
 » pourriez - vous rétablir la concorde  
 » dans les familles , & remplir les  
 » fonctions d'arbitres & de pacifica-  
 » teurs publics ? Ne craignez - vous  
 » point qu'on ne vous répète ce re-  
 » proche , qui fut autrefois adressé  
 » à un homme qui ayant des débats  
 » continuels avec sa femme , vou-  
 » loit s'interposer pour appaiser les  
 » troubles de sa république : *com-*  
 » *mence donc , lui dit-on , par mettre*  
 » *la paix dans ta maison.* L'esprit  
 » de paix est le caractère du vrai  
 » chrétien , & dans cette cour doit se  
 » trouver la perfection du chris-  
 » tianisme. Considérez que vous  
 » êtes sur un grand théâtre , & qu'il  
 » ne se dit pas un mot ici qui ne re-  
 » tentisse jusqu'aux extrémités du  
 » royaume. On a encore rapporté au

---

 ANN. 1560.

» roi, & je craindrois de le répé-  
 » ter, s'il n'avoit été dit en présence  
 » de plusieurs témoins; que l'avarice  
 » s'étoit emparée de cette compa-  
 » gnie, & y domine avec effronte-  
 » rie. Que depuis assez peu de tems  
 » on a doublé & triplé les épices; que  
 » dans les cas tels que les défauts où  
 » l'on ne prenoit auparavant qu'une  
 » moitié d'écu, on en exige mainte-  
 » nant deux ou trois: que la plupart  
 » des procès sont appointés, & qu'on  
 » ne s'étudie qu'à en éterniser la du-  
 » rée. Je conviens qu'il y a telles af-  
 » faires qui ne peuvent être promp-  
 » tement décidées, mais elles sont en  
 » petit nombre, en comparaison de  
 » celles qu'on pourroit vuidér sans  
 » des tas d'écritures & presque sans  
 » frais: souvent il suffiroit qu'un rap-  
 » porteur abouchât en sa présence les  
 » deux procureurs adverses, pour ter-  
 » miner de vive voix, en moins  
 » d'une heure, deux ou trois incidens  
 » qui auroient emporté plusieurs au-  
 » diences. Je dois rendre honneur  
 » à qui il appartient. J'ai vu M. le  
 » président Harlai, dans le tems qu'il  
 » n'étoit que conseiller, pratiquer  
 » avec le plus grand succès cette mé-

» thode ; & si elle venoit à être adop-  
 » tée, elle contribueroit sans doute  
 » à détruire les inculpations vraies  
 » ou fausses dont on charge la com-  
 » pagnie. En vous les exposant , j'ai  
 » rempli les ordres du roi : dans tou-  
 » tes les occasions où mes soins pour-  
 » roient vous être de quelque uti-  
 » lité , vous me trouverez disposé à  
 » vous obliger. »

---

 ANN. 1560.

Le premier président répondit que la justice n'étoit pas autrement administrée , & qu'on ne tiroit pas de plus fortes épices que dans le tems que le chancelier remplissoit les fonctions de conseiller au parlement : que tout y étoit taxé sur le même pied , un défaut à un écu , un incident à deux , sans rien laisser à l'arbitraire : qu'aussi-tôt que la cour trouvoit quelque prévarication , elle en faisoit justice , & que depuis peu de jours un conseiller de grand-chambre ayant été surpris en contravention avec l'ordonnance , avoit été puni exemplairement. Que par un abus invétéré , il y avoit des conseillers qui se chargeoient de conduire & de solliciter les affaires des princes & des grands , bien que cela leur fût

---

 ANN. 1560.

interdit par les loix : qu'il seroit bon & utile de renouveler cette défense par un édit, pourvu qu'elle fût générale, & qu'on n'accordât aucune dispense particulière. Que par rapport aux séditions, la cour avoit pris toutes les mesures qu'elle avoit pu imaginer pour en préserver la capitale : qu'il étoit bien vrai qu'il y avoit eu depuis peu des attroupemens dans les rues pour deux querelles particulières, l'une à l'occasion d'un mariage, l'autre d'un démenti : que les principaux acteurs s'étoient réciproquement envoyé des défis, avoient armé leurs patens & leurs amis, & avoient cherché à se rencontrer. Que les commissaires & les sergens qui avoient voulu les désarmer, avoient été battus & mis en fuite : qu'on avoit dressé des procès-verbaux de cette violence publique, & chargé Boucherat, second avocat-général, de les porter au roi. Que les défis & les guerres privées avoient été défendues par une ordonnance du roi Jean, laquelle n'avoit jamais été pleinement exécutée, & qu'il seroit sage & fort à propos de renouveler, en supprimant l'usage barbare de porter l'épée

dans l'enceinte des villes. Le Maître  
 termina en cet endroit sa réponse ,  
 pour éviter de s'expliquer sur l'édit.  
 Le chancelier , qui comprit la raison  
 de cette réticence , se retira aussi  
 peu éclairci qu'il étoit venu , & alla  
 rejoindre la cour qui étoit à Dam-  
 pierre, maison du cardinal de Lor-  
 raine. Sur le compte qu'il rendit du  
 peu de succès de son voyage , le roi  
 adressa le 11 juillet , la lettre suivante  
 au parlement : *Nos amés & féaux ,*  
*nous avons été avertis que vous n'avez*  
*encore procédé à la lecture & publica-*  
*tion de l'édit que nous avons fait ex-*  
*pédier pour remettre aux juges d'é-*  
*glise la connoissance des crimes d'hé-*  
*résie , & faut que nous vous disions que*  
*nous trouvons fort étranges telles lon-*  
*gueurs & remises , d'autant que , outre*  
*ce que nous en avons ci-devant écrit ,*  
*vous ne pouvez ignorer que ce ne soit*  
*chose qui importe grandement au bien*  
*de nos affaires & à la sûreté de notre*  
*état. Et pour cette cause nous vous man-*  
*dons , & très-expressément enjoignons*  
*que , incontinent cette lettre reçue ,*  
*vous ayez à procéder à la lecture & pu-*  
*blication de l'édit , & où la chose se-*  
*roit passée à remontrances , vous fass-*

ANN. 1560.

*siez partir tout incontinent vos députés qui s'en viendront coucher demain le plus près de ce lieu qu'ils pourront, afin qu'ils ne faillent d'être samedi matin, à mon lever, pour leur faire entendre notre vouloir & intention ; mais n'y faites faute sur tout ce que vous desirez faire chose qui nous soit agréable.*

Remontrances du parlement.

*Registres du parlement.*

Les députés du parlement furent le président Baillet, protégé, ou comme l'on s'exprimoit, créature de Catherine de Médicis, & le conseiller Jacquelot. Avertis que Catherine étoit à Meudon, ils allèrent la trouver, & lui présentèrent des lettres de recommandation de la part du parlement: elle leur annonça que le roi son fils, quoique mécontent de tant de lenteur, prendroit en bonne part leurs remontrances, mais qu'ils lui feroient un service très-agréable de procéder promptement à l'enregistrement. Après lui avoir témoigné combien ils regrettoient qu'elle ne pût entendre leurs raisons & les appuyer de son autorité, ils prirent congé pour se rendre à Dampierre avant l'heure qui leur étoit prescrite. Ils allèrent trouver le cardinal de

Lorraine qui , après avoir entendu ce qu'ils avoient à lui dire en particulier , répondit que la nécessité , la première de toutes les loix , forçoit quelquefois l'administration à changer de plan ; que le feu étoit si grand dans les provinces , qu'il ne falloit songer dans ce moment qu'à l'éteindre : que la douceur & la sagesse avec lesquelles s'étoit conduit monsieur l'amiral , avoit préservé la Normandie d'un bouleversement général ; qu'au reste , le roi les écouterait favorablement. Admis dans son cabinet , ils dirent qu'ils remercioient Dieu qu'il eut inspiré au roi dans un âge si tendre , le desir d'appaïser les troubles de religion : qu'ils avoient reconnu tant par les lettres de sa majesté , que par les discours que leur avoit dernièrement tenus monsieur le chancelier , qu'elle desiroit d'y procéder plutôt par la persuasion & la douceur , que par la rigueur & la contrainte : qu'ils louoient & approuvoient ce dessein en lui-même ; mais que considérant que l'édit attribuoit aux évêques le jugement définitif pour crime d'hérésie , & en interdisoit toute connoissance

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

aux tribunaux ordinaires, sinon dans les cas où ils seroient requis par les ecclésiastiques de leur prêter main-forte pour l'exécution de leurs jugemens, ils se croyoient obligés de lui représenter, 1°. qu'il n'étoit point en son pouvoir d'aliéner de lui des sujets auxquels il devoit protection & justice ; & qu'il leur fournissoit un motif légitime de plainte, en les privant de leurs juges naturels pour leur en donner d'autres qui n'avoient aucune expérience dans les matières criminelles, & qui cependant les jugeroient en dernier ressort. 2°. Que par un édit publié trois mois auparavant, il lui avoit plu d'accorder un pardon général, & d'ouvrir les portes des prisons à tous ceux qui s'y trouveroient détenus pour cause de religion : que cet édit devenu la sauve-garde d'un grand nombre de familles, alloit être regardé comme non-venu, puisque les juges d'église ne se règlent point sur les ordonnances des princes séculiers : que ces malheureux seroient donc de nouveau condamnés à des abjurations & à des réparations qui entraîneroient, sinon la mort civile, du moins la perte de



de leurs offices ou de leurs bénéfices.

3°. Que la connoissance du crime d'hérésie appartenoit aux évêques en tant que c'étoit à eux à prononcer si telles & telles propositions sont erronées ; & que dans ce sens, les princes, les rois & les plus grands potentats étoient eux-mêmes soumis à leur censure ; mais que toutes les fois qu'il s'agissoit de prononcer si tels ou tels étoient en contravention avec les décisions de l'église, revêtues de lettres-patentes & devenues loix de l'état, & quelle punition méritoient les réfractaires ; la connoissance & le jugement appartenoint incontestablement au chef suprême de la société, & sous ses ordres, aux magistrats qui rendoient leurs arrêts en son nom. Que ces deux autorités, si propres à maintenir le bon ordre dans un état, lorsqu'elles se prêtoient la main & se renfermoient chacune dans ses bornes, ne pouvoient manquer de le bouleverser aussi-tôt que l'une empiétoit sur l'autre. Que si l'intention de sa majesté étoit d'user d'indulgence envers ceux qui s'étoient séparés de l'église, & de tâcher de les ramener par la douceur, elle

Ann. 1560.

ANN. 1560.

pouvoir la remplir sans sacrifier le plus grand & le plus précieux de ses droits: ses cours souveraines, qui ne connoissoient point d'autre règle que sa volonté persévérante & clairement énoncée, feroient jouir bien plus sûrement ses sujets de ce bienfait, que des tribunaux étrangers qui se gouvernoient par d'autres maximes.

4°. L'édit déclare séditeux & criminels de lèze-majesté tous ceux qui assisteront à ces assemblées illicites, ou qui armeront sans en avoir obtenu une permission du souverain, & les soumet sans appel au jugement de dix conseillers ou avocats pris à la hâte dans le présidial le plus prochain. Si donc il arrive que des gentils-hommes, soit pour une querelle personnelle, soit pour préserver leurs terres du pillage, arment leurs parens & leurs vassaux, seront-ils jugés aux termes de l'édit, & n'y auroit-il pas de l'inhumanité à les priver du bénéfice de l'appel, qui seul peut leur procurer les moyens de prouver leur innocence? 5°. Il promet une récompense de cinq cents écus aux dénonciateurs, qui doit être prélevée sur la confiscation des cou-

pables : n'est-ce pas provoquer la méchanceté & la calomnie ; & si le malheur des tems oblige à recourir à des expédiens si dangereux , n'auroit-il pas été plus à propos de ne point déterminer la récompense , & de laisser à la prudence des juges le soin de la proportionner à l'importance de l'avis , au danger que couroit le dénonciateur , & aux motifs qui paroïtroient l'avoir dirigé ? « Puisqu'il a plu à la bonté divine , ajouta Baillet , de vous inspirer , sire , la sainte résolution de travailler efficacement à l'extirpation de l'hérésie , votre cour vous supplie humblement de considérer que la route la plus sûre que vous puissiez tenir pour y arriver , est de ne promouvoir aux prélatures & autres dignités ecclésiastiques , que des hommes vertueux & éclairés : que depuis la fatale époque où le concordat fut publié malgré l'opposition des magistrats , la religion s'est sensiblement affoiblie parmi nous , & décline chaque jour. Qu'il est donc nécessaire & très-urgent de rétablir les choses sur l'ancien pied ; ou si vous sentez

---

 ANN. 1560

Ann. 1560.

» trop de répugnance à renoncer au  
 » concordat , de vous faire du moins  
 » une loi de vous conformer scrupuleusement aux règles qui s'y trouvent énoncées , sans recourir , comme cela se pratique , à de prétendues dispenses & à des indulgences particulières. Les choses en sont venues au point que les églises sont sans pasteurs , les monastères sans abbés , les hôpitaux sans revenus , les peuples sans instruction : en un mot , le désordre est si grand , qu'on auroit peine à imaginer une position plus déplorable. La cour a toujours révééré le saint père comme le chef visible de l'église ; mais elle n'ignore pas non plus que les annates & les dispenses à prix d'argent ont été condamnées par les conciles : que le transport d'or & d'argent hors du royaume a été interdit par plusieurs ordonnances rendues sur la pétition des états-généraux. Elle vous conjure , par ma voix , de prendre en considération l'état déplorable de l'église gallicane , de remonter à la source des abus , de vous armer de courage pour en débarrasser l'église , & de mériter , en suivant

» vant l'exemple de vos glorieux pré-  
 » décesseurs, le titre de *très-chrétien* Ann. 1560.  
 » qu'ils vous ont transmis. »

Le roi répondit qu'il y avoit plus de six mois que le projet de l'édit avoit été arrêté dans le conseil; qu'il prenoit en bonne part les remontrances de son parlement, qu'il ne trouveroit point mauvais qu'ils les rédigeassent par écrit, & qu'ils les lui adressassent à Fontainebleau, où il comptoit se rendre incessamment, qu'il les feroit examiner de nouveau, & donneroit, s'il y avoit lieu, une déclaration sur l'édit; mais qu'en attendant, il entendoit & ordonnoit qu'il fût enregistré purement & simplement sans aucune réserve. La cour arrêta qu'il seroit enregistré & publié *provisoirement*, & *jusqu'à ce qu'autrement en eût été pourvu par le roi*. Elle nomma cinq commissaires pour rédiger par écrit ses remontrances. Quinze jours après, le procureur-général rendit plainte contre un grand nombre d'évêques qui, au mépris de l'édit, continuoient de résider à Paris. La cour leur fit signifier par ses huissiers une injonction de se retirer dans leurs diocèses.

---

 ANN. 1560.

 Troubles en  
 Normandie.  
*La Planche.*

Le témoignage avantageux que le cardinal de Lorraine avoit cru devoir rendre en présence des députés du parlement , à la bonne conduite de l'amiral Coligni , son ennemi capital , montre combien cette grande province donnoit alors d'inquiétude au gouvernement. En effet , les villes de Caen , de St.-Lo & de Dieppe , avoient levé le masque , & faisoient prêcher publiquement leurs ministres. On agita dans celle de Rouen si on suivroit cet exemple , & ce ne fut que sur les représentations de quelques magistrats qui avoient embrassé la réforme , & qui se trouvoient aux assemblées , qu'il fut décidé qu'on temporiseroit , & que l'on continueroit de garder des ménagemens avec l'administration. Cette condescendance déplut à une multitude d'esprits bouillans qui , comptant sur leurs forces , desiroient ardemment qu'il se présentât un ministre assez courageux pour les affranchir de cette servitude. Il ne fallut pas le chercher bien loin. Il y avoit dans cette ville un homme singulier , qui ayant long-tems séjourné en Allemagne , pour converser avec les chefs des différentes sectes ,

s'étoit particulièrement attaché à celle des anabaptistes, composée de fanatiques, & détestée par toutes les autres. Chassé de plusieurs églises calvinistes qui l'avoient élu pour leur pasteur, avant que de le bien connoître, il s'étoit enfin retiré à Rouen sa patrie, où des connoissances étendues, quoique mal digérées, & la promesse qu'il faisoit d'enseigner, par une méthode abrégée, les quatre langues savantes, lui avoient acquis une sorte de considération. Négligé, ou, comme il le disoit, envié par les autres ministres, il ne manqua pas une si belle occasion de les humilier à son tour. Il fit annoncer par ses disciples, qui le regardoient comme un prodige de connoissances, & un homme inspiré, qu'il prêcherait publiquement le lendemain en plein champ, près d'une des portes de la ville. Cette nouveauté attira un concours extraordinaire de personnes de toutes conditions : l'orateur, après s'être déchaîné en liberté contre ses collègues, qu'il traitoit d'hommes pusillanimes, à qui la vie paroïssoit plus chère que le salut des âmes, annonça la destruction pro-

---

 Anxi. 1560.

---

 ANN. 1560.

chaîne du règne de l'Antechrist, déclara que Dieu l'avoit choisi de toute éternité pour chef & conducteur de l'armée qui devoit changer la face de la terre, & faire triompher par-tout l'évangile : qu'il avoit ordre du ciel d'exterminer les mauvais princes & les magistrats corrompus, & qu'il ne mourroit point qu'il n'eût purgé la terre des iniquités qui provoquoient la colère céleste : qu'on ne devoit pas s'étonner si l'entreprise d'Amboise avoit eu une fin malheureuse, puisqu'on avoit négligé d'y appeler le seul homme auquel la gloire du succès étoit réservée ; qu'il falloit armer de nouveau, & qu'il se rendoit garant de l'évènement. En proférant toutes ces extravagances, il rouloit les yeux, ouvroit une grande bouche, se tordoit la tête & les bras,omboit à la renverse, haletoit & écumoit comme un homme oppressé par une puissance surnaturelle. Ces prestiges, qui inspiroient de l'horreur aux gens sages des deux partis, en imposoient au petit peuple, qui accouroit chaque jour en plus grand nombre pour jouir de ce spectacle. Les magistrats mandèrent ce qui se passoit au car-



dinal de Bourbon, leur archevêque, & à Villebon, lieutenant-général de la province, sous les ordres du duc de Bouillon, & les conjurèrent de se rendre incessamment dans la capitale pour les aider à dissiper ces attroupe-  
 pemens. Le hasard voulut que le cardinal, en revenant avec son train ordinaire, passât près de l'endroit où le peuple étoit assemblé, & fût reconnu par le séditieux harangueur, qui le montrant au doigt, s'emporta contre lui, & le dévoua hautement à la vengeance publique : la peur saisit le cardinal, qui s'enfuit à toute bride dans la ville, & s'enferma dans son palais épiscopal. Villebon arriva de son côté avec sa compagnie de gendarmerie. Dès la nuit suivante, il donna ordre au prévôt des maréchaux d'investir la maison où logeoit le coupable, & de le traîner dans les prisons. Le prévôt, qui favorisoit de tout son pouvoir la réforme, & qui logeoit lui-même des ministres, aida celui-ci à se cacher. Cette fraude ne le sauva pas ; il fut reconnu & arrêté le lendemain, en voulant sortir de la ville. Les magistrats le condamnèrent à être brûlé vif. Il s'approcha

---

 ANN. 1560

---

 ANN. 1560.

du bûcher sans montrer d'épouvante; & fut en un instant consumé par les flammes, au grand étonnement de ses disciples, qui croyoient sottement, sur sa parole, qu'il en sortiroit sain & sauf.

Dans une fermentation si générale, l'amiral paroissoit entrer dans les vues de l'administration, en calmant les esprits & en gagnant du tems; mais au fond, on ne devoit lui en savoir aucun gré, puisqu'il n'agissoit ainsi que parce qu'il jugeoit que tous les délais tournoient au profit de la réforme. Calculant les progrès qu'elle avoit faits depuis environ un an, & l'accroissement qu'elle prenoit journellement à la faveur des édits de tolérance, dont elle lui étoit principalement redevable, il se tenoit assuré que si l'on parvenoit à tenir encore quelque tems le conseil dans l'inaction, on finiroit par lui donner la loi. En paroissant ne s'occuper que du rôle de pacificateur & de commissaire du roi, il conféroit en toute liberté avec les ministres des principales églises, les encourageoit à profiter du tems, & consolidoit leur ouvrage sans laisser pénétrer ses

vres ; car après l'avis hasardeux qu'il avoit donné à la reine mère , & dont elle avoit si peu profité , il avoit cessé de lui écrire.

Catherine négligée par tout le parti , depuis la conjuration d'Amboise , desira de renouer une correspondance avec quelques-uns des principaux ministres , ne fut-ce que pour obliger les Guises à recourir à sa médiation , & à la compter pour quelque chose dans le gouvernement : elle se rappela dans cette occasion le ministre Chandieu , avec lequel elle avoit projeté deux ou trois fois d'avoir une conférence secrète sans avoir pu encore y réussir. Elle vouloit , disoit-elle , éclaircir bien des doutes qui lui restoient sur le véritable objet de la conjuration d'Amboise , & persuadée que ce jeune gentilhomme ne la tromperoit pas , elle souhaitoit passionnément de l'entretenir. L'abbé de Châtellux , l'un de ses maîtres des requêtes , se chargea de lui procurer cette satisfaction ; mais il ne tarda pas à reconnoître qu'il avoit trop présumé de son crédit. On ne permit ni à Chandieu ni à aucun autre ministre d'approcher de la cour tant que les

---

ANN. 1560.

Intrigues de  
Catherine de  
Médicis.

*La Planche.*

*La Place.*

*De Thou.*

**Ann. 1560.** Guises y domineroient, parce que leurs églises ne vouloient point consentir à exposer des têtes si chères sur la parole toujours douteuse d'une femme inconstante & vendue à la faveur : on s'obligea seulement à lui envoyer par écrit les éclaircissemens qu'elle paroïssoit désirer. Au bout de quelque tems on chargea un jeune homme, nommé le Camus, fils d'un marchand de pelleteries, de porter ce mémoire à la cour & de le faire parvenir sûrement entre les mains de la reine mère. Celui-ci ne trouvant plus ni l'abbé de Chatellux, qui avoit été chargé d'une commission pour le Piémont, ni aucune des personnes qu'on lui avoit indiquées, chercha l'occasion d'aborder lui-même Catherine de Médicis sans témoins : feignant de solliciter le paiement d'une somme due à son père, il l'aborda, en effet, & lui remit en main propre le paquet dont il étoit chargé ; mais il fut aperçu par la jeune reine Marie Stuart, qui servoit d'espion à ses oncles auprès de la reine mère. Se doutant aussi-tôt de quelque mystère, & voulant s'en éclaircir, elle entra brusquement quelques momens après dans le

cabinet de sa belle-mère, qu'elle trouva absorbée dans cette lecture, ANN. 1569.  
 & s'assura par ses propres yeux de ce qu'elle vouloit savoir. Catherine déconcertée dit qu'elle ne savoit d'où lui venoient ces papiers, & les remit à sa bru pour les porter elle-même au cardinal de Lorraine. On arrêta le Camus, qui avoit trop tardé à disparaître : il fut interrogé à plusieurs reprises ; mais ni les promesses, ni les menaces, ni l'appareil du supplice, ne purent lui arracher les noms de ceux qui l'avoient chargé de cette commission. Forcés d'admirer son courage, les Guises se contentèrent de le retenir dans les prisons.

Quoique la fermeté du prisonnier leur ôtât tout moyen de découvrir la part que Catherine pouvoit avoir à cette intrigue, elle craignit qu'il ne leur restât de fâcheuses impressions sur son compte : pour les effacer elle ne rougit point de descendre à un rôle bien indigne de son rang. Ils ne pouvoient s'ôter de l'esprit que le connétable, ses fils & ses neveux avoient été les auteurs de la conjuration d'Amboise, quoiqu'ils ne les eussent trouvé impliqués dans aucune

---

 ANN. 1560.

des dépositions qu'ils avoient recueillies avec tant de soin. Pour les mettre sur la voie, Catherine avec ses artifices ordinaires, attira dans son cabinet Louis-Renier de la Planche, fils du lieutenant-général du présidial de Poitiers, homme de tête, qui dégoûté des fonctions de la judicature, s'étoit attaché à la maison du connétable, & étoit devenu le confident & le conseil du maréchal de Montmorenci. Elle avoit eu l'attention de cacher le cardinal de Lorraine dans une garde-robe, d'où il pouvoit entendre tout ce qui se disoit, & n'avoit gardé avec elle que la duchesse de Montpensier, dont les protestans ne se défioient point. Là déposant tout le faste de la royauté, elle le pria, le conjura par l'intérêt que tout citoyen doit prendre au salut de sa patrie, de lui déclarer naïvement & sans aucun détour quelle étoit la vraie cause des troubles, & comment elle pouvoit s'y prendre pour les apaiser. La Planche, bien éloigné de soupçonner une trahison, & s'imaginant au contraire, ainsi que beaucoup d'autres du parti, que Catherine, guérie en partie de sa prévention pour les

Guises , songeoit à se tourner du côté de leurs ennemis , & ne cherchoit que des raisons capables de justifier aux yeux du public un pareil changement , s'attacha particulièrement à montrer que les querelles de religion n'avoient été que le prétexte des troubles : que la jalousie , la haine & le desir de la vengeance , avoient armé les grands contre d'orgueilleux étrangers , qui ne gardoient ni modération ni décence , & que les convulsions de l'état dureroient tant qu'ils feroient à la tête de l'administration. Catherine , après l'avoir écouté attentivement à deux reprises différentes , & lui avoir fait des questions insidieuses , sur lesquelles il ne lui donna pas les éclaircissemens qu'elle desiroit , lui reprocha aigrement de lui cacher la vérité , d'avoir trempé lui-même dans la conjuration , & d'avoir cherché depuis à passer en Angleterre , pour se soustraire au châtimement qu'il méritoit : elle finit par lui annoncer que , malgré toute la bonne volonté qu'elle lui portoit , il n'obtiendrait sa grace qu'en décelant & en livrant lui-même entre les mains de la justice l'Ecoffois Stuart, Soucelles & le jeune

Ann. 1560.

Maligni , puisqu'il n'ignoroit pas où ils étoient cachés. La Planche , après s'être justifié en peu de mots d'une inculpation personnelle à laquelle il n'avoit pas dû s'attendre , répondit avec fermeté qu'il étoit prêt à rendre au roi & à elle tous les services qui s'accorderoient avec l'honneur , mais qu'il la prioit en même tems d'être bien persuadée qu'il ne feroit jamais les fonctions ni de prévôt de maréchaussée, ni d'espion. Cette réponse fit rougir Catherine , qui donna ordre qu'on le menât en prison. Il y fut interrogé dans les formes , & se défendit si bien qu'on le relâcha au bout de quatre jours.

Etat de la  
cour du roi  
de Navarre.

La Planche.  
La Popeli-  
niere.

La cour de Navarre donnoit alors les plus vives inquiétudes au gouvernement. Depuis que le prince de Condé s'y étoit retiré , on ne doutoit presque pas qu'il ne se formât un nouvel orage qui ne tarderoit pas à éclater. Les Guises qui avoient le plus grand intérêt à s'en éclaircir , eurent recours au maréchal de Saint-André , qui bien qu'il se fût déclaré pour eux , conservoit avec les princes du sang les bienfaisances extérieures & tous les dehors de l'amitié. Il prétexta des



affaires de famille pour aller passer quelques jours dans ses terres sur les bords de la Garonne. Se trouvant dans le voisinage de Nérac, où le roi de Navarre faisoit sa résidence, il lui envoya demander la permission, qu'on ne pouvoit décemment lui refuser, d'aller lui rendre ses devoirs & recevoir ses commissions pour la cour de France, où il devoit bientôt retourner. Le prince de Condé qui ne se trompa point sur le véritable objet de cette visite, reprocha durement au maréchal la bassesse du rôle qu'il venoit remplir auprès de lui, après la manière dont ils avoient vécu ensemble, & l'honneur qu'il lui avoit fait sous le dernier règne, de le choisir pour solliciter les grâces qu'il avoit à demander au roi.

En effet, il n'y avoit que l'indécision & la pusillanime circonspection du roi de Navarre qui eussent pu le faire consentir à ouvrir sa porte en de pareilles circonstances à un émissaire des Guises; car avec toutes les précautions imaginables, il étoit impossible de dérober à un courtisan aussi délié la connoissance d'une partie de ce qu'il venoit

**Ann. 1560.** chercher. La cour d'Antoine devint nue le refuge de tous les ennemis du gouvernement , ressembloit à une mer violemment agitée par des vents contraires. Tandis que ses anciens conseillers redoubloient d'attention & d'efforts pour le retenir dans une sorte d'apathie ou de neutralité apparente ; les réfugiés travailloient avec la même ardeur à l'entraîner violemment dans une rupture ouverte , en lui arrachant une déclaration publique de protection & de sauve-garde pour les églises réformées. L'aîné Maligni qui étoit l'ame du parti , jugeant qu'il étoit tems de frapper les grands coups , avoit fait en sorte que toutes les églises s'accordassent sur le choix d'un certain nombre de représentans , & les adressassent aux deux princes , sans rien laisser transpirer de l'objet de cette députation. Admis à l'audience , ils offrirent au nom de leurs commettans , c'est-à-dire , de plus d'un million d'hommes , la libre disposition de leurs biens & de leur vie , si les princes consentoient à faire cause commune avec eux , & à se déclarer publiquement leurs chefs , & menacèrent au contraire de rompre tout commerce

avec eux & de se choisir d'autres chefs, soit parmi les régnicoles, soit parmi les étrangers, si méconnoissant leur rang & leurs droits, ils trahissoient la confiance des peuples, & abandonnoient l'état, la vie du roi & de ses frères à la fureur meurtrière de deux tyrans. Traçant ensuite le portrait du duc de Guise & du cardinal de Lorraine, ils remplirent leur discours de tant de fiel, d'impostures & de fausses suppositions, que les historiens protestans les plus passionnés n'ont pu se défendre d'une sorte de honte en le transcrivant. On ne manqua pas cependant de le livrer à l'impression & même de le répandre avec profusion, parce qu'il remplissoit le double objet qu'on se proposoit de mettre de la fermentation dans les esprits, & de compromettre directement le roi de Navarre avec les Guises, qui ne lui pardonneroient jamais d'avoir prêté l'oreille à tant d'horreurs. Antoine, quoique toujours irrésolu, ne s'offensa pas de cette indiscretion, parce qu'on lui fit envisager qu'il lui importoit infiniment, si l'on en venoit aux voies de fait, que l'Europe entière demeurât persuadée qu'il

Ann. 1560.

Traité de la  
majorité du  
roi.  
*Mém. de  
Condé.  
La Planche.*

avoit résisté long-tems , & n'avoit cédé au vœu d'une partie de la nation , qu'à fin d'empêcher qu'un autre moins intéressé que lui à la conservation de la monarchie , ne se trouvât revêtu de la qualité de chef s'il l'avoit refusée.

Le principal argument & le grand cheval de bataille , si j'ose m'exprimer ainsi , dont se servoient les auteurs de ces remontrances , & dont s'étoient servi avant eux les rédacteurs de la consultation qui avoit autorisé la conjuration d'Amboise , consistoit dans la supposition que le roi étoit incapable de gouverner par lui-même ; & que dans toute espèce de minorité , les princes du sang , magistrats nés du royaume , avoient le droit incontestable de tenir les rênes du gouvernement. Témoin des ravages que cette opinion avoit déjà causés , un écrivain distingué entreprit de la combattre. Jean du Tillet , greffier en chef du parlement de Paris , que son goût & ses fonctions avoient porté à puiser la connoissance de notre histoire dans ses vraies sources , composa sous le titre d'*éclaircissement sur la majorité des rois*, un traité clair & méthodique, où il établit tant par les textes des

différentes coutumes du royaume, que par un grand nombre d'exemples sous la première, la seconde & la troisième race de nos rois, qu'il n'y avoit jamais eu rien de fixe & de déterminé sur l'âge, où l'héritier d'un grand fief & même du royaume étoit propre à le régir par ses propres mains. Que le roi Charles V, en fixant par son édit de 1374 la majorité de nos rois à quatorze ans, s'étoit conformé à l'usage le plus ancien & le plus généralement suivi. Que Charles VI, par l'ordonnance de 1403, confirmée par l'édit solennel de 1407, avoit aboli les régences, proprement dites, en déclarant qu'à la mort du roi, l'aîné de ses fils, ou à son défaut, le prince le plus prochain, quelque jeune qu'il fût, monteroit sur le trône, & gouverneroit par lui-même, sous la garde & la tutèle de la reine mère: que la nation qui avoit senti combien cette disposition étoit propre à prévenir les troubles & les factions presque inséparables d'une régence, l'avoit dès lors regardée comme une loi fondamentale de la monarchie, & n'avoit pas souffert qu'on y portât atteinte,

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

Que le roi François II, âgé de seize ans, & marié avant la mort de son père, étoit incontestablement majeur, capable de gouverner par lui-même & d'appeler auprès de lui qui bon lui sembloit, sans être tenu de rendre compte à personne de son choix : que par une délicatesse & une attention que les loix ne lui prescrivoient pas, mais dont la nation ne pouvoit que lui savoir gré, il avoir retenu près de sa personne & à la tête des conseils la reine sa mère, c'est-à-dire, la personne à qui ces mêmes loix auroient déferé l'exercice de l'autorité souveraine, si la jeunesse du roi ne lui avoit pas permis de s'en charger : que l'un & l'autre avoient confié le maniement des affaires & les détails de l'administration à des personnages dont la fidélité & les talens étoient éprouvés, puisqu'ils avoient rempli avec la plus grande distinction les mêmes fonctions sous le règne précédent. Que ceux qui les traitoient d'*intrus* comptoient apparemment pour rien le choix du roi & de la reine mère, les regardoient eux-mêmes comme sans autorité, & s'annonçoient par cela seul pour des séditieux & des

rebelles. Que les princes du sang dont ils cherchoient à s'étayer, étoient trop éclairés & trop respectueux pour épouser de pareilles visions : qu'ils ne pouvoient ignorer que, dans tous les âges de la monarchie, nos rois avoient appelé auprès de leur personne les hommes en qui ils avoient le plus de confiance, & leur avoient départi la portion d'autorité qu'il leur avoit plu ; que les uns avoient nommé pour régens du royaume, soit pendant leur absence, soit après leur mort, des abbés de Saint-Denys, des archevêques de Reims, des comtes de Flandre ou de simples barons, préférablement à leurs cousins, à leurs oncles & à leurs frères, sans que personne se fût jamais avisé de leur disputer ce droit. Qu'il étoit réservé aux apôtres du nouvel évangile de vouloir pervertir nos loix & nos usages, comme ils avoient perverti les saintes écritures ; d'appeler traîtres à la patrie les deux seuls citoyens qui avoient révélé la conjuration d'Amboise ; héros & martyrs, les scélérats qui avoient été pris les armes à la main contre leur souverain ; & de se donner dans leurs écrits le titre de *représentans des états*

---

 ANN. 1560.

**de France**, avec autant de justice, sans doute, qu'ils avoient pris celui d'évangéliques. Cet écrit, dans les circonstances où il parut, fut sans contredit le plus grand service qu'un citoyen pût rendre à sa patrie : en dévoilant la fausseté & tout le danger des principes dont les promoteurs de la sédition s'étoient appuyés pour séduire & égarer la multitude, il leur arrachoit les armes des mains & les devoit à la haine publique. Ils sentirent le préjudice qu'il leur portoit, & essayèrent à plusieurs reprises d'y répondre, mais ils ne firent que mieux connoître le vice de la cause qu'ils défendoient ; des invectives, des injures personnelles, de vaines subtilités, des disputes de mots, ne purent détruire ni balancer, même aux yeux du peuple, des raisonnemens fondés sur des loix expressees & sur des faits avérés. Dégoûtés de ce genre d'escrime, ils revinrent aux satyres & aux libelles.

Il en parut un sanglant intitulé *Le zigre* ; où, après avoir peint des plus noires couleurs la perfidie & les cruautés du cardinal de Lorraine, on racontoit l'histoire scandaleuse de  
 ses



ses amours avec une grande dame ,  
 sa proche parente , qui manqua ,  
 dit Brantome , d'en mourir de dépit.  
 La police fit tant de perquisitions ,  
 qu'elle saisit le libraire qui le débitoit ,  
 mais sans pouvoir découvrir l'auteur.  
 Le peuple furieux se mit en devoir d'arracher le coupable des  
 mains des sergens pour en faire justice  
 sur-le-champ : un marchand de Rouen ,  
 que des affaires de commerce attiroient dans ce moment à Paris ,  
 voulut faire honte au peuple de son emportement.  
 Cet acte d'humanité le rendit suspect ;  
 on cria , au huguenot , & on le traîna lui-même en prison.  
 Quoique son action fût excusable , & qu'on ne pût le convaincre ni de complicité avec le libraire ,  
 qu'il n'avoit jamais vu , ni d'aucun autre délit ,  
 on le condamna , pour satisfaire à la vengeance du cardinal , à être pendu à la même potence qui avoit servi au libraire.

Malgré ce dévouement du peuple de Paris , & malgré le précieux avantage que le livre de du Tillet donnoit à leur cause dans l'opinion publique , les Guises connurent tant par le rapport du maréchal de Saint - André ,

Ann. 1569.

que par les avis qui lui arrivoient de différentes provinces, qu'il se formoit un nouvel orage, & qu'ils n'avoient pas de tems à perdre s'ils vouloient se mettre en défense. Cette considération, jointe au changement que venoit d'opérer en Ecosse la mort de leur sœur, le détermina à renoncer à tous les projets qu'ils avoient formés sur ce royaume, & à en rappeler promptement les troupes qu'ils y avoient envoyées, & qui leur devenoient extrêmement nécessaires, préférant, puisqu'il falloit opter, le salut de l'état aux intérêts de leur nièce.

Suite de la  
guerre d'E-  
cosse : traité  
avec les con-  
fédérés &  
avec la reine  
d'Angleterre.  
*Castelnau.*  
*Belleforêt.*  
*La Planché.*  
*De Thou,*  
*Mémoires*  
*de Condé.*  
*Rapin Thoy-*  
*ras,*

A la vue de la flotte Angloise, ces troupes, comme nous l'avons dit plus haut, s'étoient renfermées dans la ville de Leith, où ils amassèrent à la hâte ce qui leur étoit nécessaire pour subsister jusqu'à l'arrivée de la division du marquis d'Elbeuf. Investies par l'armée combinée d'Angleterre & d'Ecosse, elles se défendirent avec une intelligence & une bravoure qui firent regarder ce siège comme le plus mémorable qu'eussent soutenu les François depuis celui de Metz. Après avoir long-tems disputé les approches,

ils firent le 15 d'avril une sortie générale, comblèrent une partie des travaux, & enclouèrent plusieurs pièces d'artillerie : le 30 ils soutinrent un assaut & forcèrent l'ennemi à se retirer en désordre. Le 7 de mai les assiégeans qui avoient reçu des renforts considérables, tentèrent un nouvel assaut qui leur coûta beaucoup de monde : perdant toute espérance de réduire la place autrement que par la famine, ils se bornèrent à empêcher qu'il n'y entrât des vivres. Ce parti étoit d'autant plus prudent, qu'on ne risquoit plus de voir arriver promptement des secours de France. Le marquis d'Elbeuf avoit désarmé le peu de vaisseaux qu'il avoit ramenés dans les ports de Normandie; & quand bien même il auroit pu se remettre en mer, il y auroit eu de la témérité à vouloir, avec des forces si inégales, s'ouvrir un passage au travers de la flotte Angloise qui bloquoit le port de Leith. Les Guises en lui envoyant les sommes nécessaires pour réparer ses vaisseaux, donnèrent ordre à leur jeune frère, le grand-prieur de France, de prendre dans les ports de Marseille & de Toulon toutes les galères

---

 ANN. 1560.

---

ANN. 1560.

qui se trouveroient en état de tenir la mer, & de les amener promptement dans les ports de Normandie; mais comme ce trajet emportoit nécessairement du tems, ils firent passer en Ecosse, en qualité de ministres plénipotentiaires, Montluc, évêque de Valence, & Charles de la Rochefoucaud, seigneur de Rendan, soit pour ralentir l'ardeur des confédérés, par des conférences qu'ils traîneroient autant qu'ils le jugeroient à propos, soit pour conclure un traité aux conditions les moins déshonorantes qu'ils pourroient obtenir, s'il n'y avoit plus que ce moyen de sauver les assiégés. Les deux ministres s'étant abouchés avec les chefs des confédérés, les firent consentir à établir des conférences, dont l'ouverture fut fixée au premier de juillet dans la ville d'Edimbourg, & l'on convint d'une trêve qui devoit durer jusqu'à la fin des conférences. Dans cet intervalle, & avant que les plénipotentiaires s'assemblassent, mourut Marie de Lorraine, régente d'Ecosse, victime déplorable de l'ambition de ses frères, qui se repentoient de n'avoir pas suivi ses conseils. Cet événement qui sembla devoir

apporter des obstacles à la paix, en accéléra la conclusion. Les Guises perdant par-là toute espérance de remplir leurs projets sur l'Ecosse, crurent ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour leur nièce, que de lui ramener insensiblement le cœur de ses sujets, en leur ôtant tout prétexte de recourir à une protection étrangère; les confédérés, de leur côté, délivrés de la défiance que leur causoit une régente de la maison de Lorraine, se rendirent moins pointilleux qu'auparavant sur la forme & sur les conditions du traité. Elisabeth vouloit que le duc de Châtelleraud & les autres seigneurs Ecoïsois qui s'étoient ligués avec elle, fussent nommément compris dans le traité, & qu'ils y stipulassent des conditions dont elle se rendroit garant: les plénipotentiaires François qui avoient pour principal objet de rompre cette ligue & de ne rien laisser de commun entre les deux peuples, refusoient absolument d'insérer dans un traité de paix qui est toujours censé conclu d'égal à égal, aucune clause qui concernât les Ecoïsois, offrant néanmoins de leur accorder, mais à titre de

---

 ANN. 1567.

---

 ANN. 1560.

grace, non-seulement l'amnistie, mais toute espèce de sûreté par rapport à leurs libertés. Comme cette difficulté parut aux Ecoissois, qui n'avoient aucune envie de se soustraire à l'obéissance de leur légitime souveraine, une pure dispute de mots, & que d'un autre côté Elisabeth ne vouloit pas donner le tems aux galères du grand-prieur qui étoient déjà entrées dans l'Océan de pénétrer dans la Manche, on se rapprocha de part & d'autre. On convint qu'il y auroit deux traités séparés qui n'auroient aucun rapport l'un à l'autre, sinon que dans une clause de celui qui seroit conclu avec Elisabeth, il seroit stipulé que le roi & la reine de France tiendroient à leurs sujets d'Ecosse les promesses faites en leurs noms par les deux ministres plénipotentiaires. Ces promesses étoient que les troupes Françoises sortiroient d'Ecosse dans le terme de vingt jours, & repasseroient en France sur des vaisseaux qui seroient fournis au besoin par la reine d'Angleterre : que la France tiendrait seulement une garnison de soixante soldats dans le château de Leith : que le roi & la reine accorderoient une amnistie gé-

niérale du passé, & convoqueroient, le mois suivant, les états-généraux du royaume d'Ecosse, où la nation régleroit elle-même, sous leur bon plaisir, la forme d'administration qui devoit être gardée pendant leur absence. Le traité de paix conclu avec Elisabeth, portoit que le roi & la reine de France & d'Ecosse s'abstiendroient à l'avenir de prendre le titre de rois d'Angleterre & d'Irlande, & d'écarter leurs écus des armes de ces deux couronnes. Que les actes où ce titre se lisoit seroient réformés ou déclarés sans conséquence quant à ce point. Que la réparation ultérieure qu'Elisabeth demandoit pour cette offense, seroit renvoyée à l'arbitrage de quelques commissaires dont on conviendrait: que le roi & la reine de France tiendroient à leurs sujets d'Ecosse les promesses faites par leurs ambassadeurs. Le lendemain de la conclusion du traité, les François & les Anglois commencèrent à se retirer, ceux-ci par terre, les autres par mer, en profitant des vaisseaux qu'Elisabeth voulut bien leur fournir gratuitement pour le trajet. Les lettres d'amnistie furent publiées & les états convoqués pour le mois suivant: mais lorsque

ANN. 1566

---

**ANN. 1560.**

les ambassadeurs d'Angleterre vinrent demander au roi la ratification du traité conclu avec leur souveraine, on refusa de les entendre, & l'on se fonda sur la clause qui regardoit les Ecoffois, car le roi ne pouvoit la valider sans reconnoître Elisabeth pour juge entre lui & ses sujets, & sans lui donner sur l'Ecosse des droits qu'elle ne réclamoit qu'en vertu d'une association avec des rebelles. Elisabeth comprit alors la vraie raison qui avoit porté les plénipotentiaires François à séparer dans le traité ce qui la regardoit directement d'avec tout ce qui concernoit l'Ecosse : quoique mortellement offensée elle n'osa se plaindre bien haut, tant parce qu'elle sentoit l'irrégularité de son procédé, que parce que n'ayant plus aucun appui à se promettre des Ecoffois, à qui l'on tenoit religieusement ce qu'on avoit promis, elle ne se croyoit pas assez forte pour entrer dans une guerre directe avec la France : elle ne rappela point son ambassadeur, & ne parut pas s'appercevoir que le roi & la reine continuassent de prendre le titre & les armes de rois d'Angleterre.



Les troupes qu'on retiroit d'Ecosse furent distribuées le long des côtes de Normandie, tant pour y prendre des quartiers de rafraîchissement, que pour contenir dans le devoir plusieurs villes qui commençoient à remuer. Quelque précieux que fût ce renfort, les Guises ne se dissimuloient point combien il étoit insuffisant contre le danger qui les menaçoit. Ils avoient, à la vérité, la plus grande facilité de faire de nouvelles levées en France, en Suisse & en Allemagne, car l'Europe entière regorgeoit de soldats que la paix avoit laissés sans occupation; toute la difficulté consistoit à trouver les fonds nécessaires pour leur assurer une paie. Or, si l'on fait attention qu'après tous les retranchemens que le roi avoit faits dans sa maison, les revenus de l'état ne suffisoient pas encore pour en acquitter les charges; que le crédit étoit anéanti, le commerce abattu, l'agriculture abandonnée dans quelques provinces; on concevra sans peine qu'ils ne pouvoient imposer sur le peuple des sommes aussi considérables que celles dont ils auroient eu besoin, sans risquer d'exciter un soulèvement

ANN. 1560.

Embarras du  
gouverne-  
ment : con-  
seil extraor-  
dinaire con-  
voqué à Fon-  
tainebleau.

*Mémoires  
de Condé.*

*La Planché.*

*La Place.*

*La Popeli-  
nière.*

*Castelnau.*

*De Thou.*

---

 ANN. 1560.

général. Si, pour éviter cet inconvénient, ils prenoient parti d'assembler les états-généraux, & de mettre la nation à portée de chercher elle-même un remède à ses maux, cette déférence tardive ne tourneroit-elle pas contr'eux? Car quel gré leur feroit-on d'avoir accédé à une demande qu'ils avoient constamment rejetée depuis plus d'un an? D'ailleurs étoit-il certain que dans la fermentation où étoient les esprits, cette grande assemblée procurât aucun bien? Les protestans enorgueillis de ce premier succès & assurés de la protection des princes du sang, ne demanderoient-ils pas la liberté de conscience, l'exercice public de leur culte, des temples & des revenus pour leurs ministres? Le clergé & tous ceux qui restoit attachés à l'ancienne religion écouteront-ils patiemment cette scandaleuse demande, & n'exigeroient-ils pas du monarque qu'il usât de toute sa puissance pour exterminer cette dangereuse engeance? Dans le choc presque inévitable de deux factions si puissantes & si animées l'une contre l'autre, quel parti prendroit le gouvernement? En

supposant même que par une sorte de miracle on parvint à suspendre leur animosité, & à faire en sorte que protestans & catholiques délibérasent d'un commun accord sur les besoins de l'état, ne devoit-on pas s'attendre que les trois ordres s'uniroient pour demander l'abrogation du concordat, le rétablissement de la pragmatique & la suppression des annates ? Que le clergé voudroit s'affranchir des décimes ; le peuple du tailleur, des gabelles, de la paie de cinquante mille hommes ; que tous se plaindroient amèrement de la déprédation des finances sous le dernier règne, s'en prendroient à ceux qui avoient eu part à l'administration, & sous ombre de réformer les abus, attenteroient à l'autorité royale ? Comment un roi de dix-sept ans étoufferoit-il ces clameurs, résisteroit-il à ces entreprises ? Dans cette cruelle alternative, les Guises n'osant prendre un parti définitif, & forcés cependant de se mettre en défense, firent partir le Rhingrave pour l'Allemagne, écrivirent au colonel Recrod, aux princes de Saxe & aux autres alliés que le roi avoit dans cette contrée,

---

ANN. 1560.

de former des régimens qui fussent prêts à partir aussi-tôt qu'ils seroient mandés; aux ambassadeurs que le roi avoit en Suisse de faire la même demande aux Cantons, & de donner de la publicté à leurs démarches, afin que le bruit de ces levées extraordinaires contint les mécontents, en leur faisant voir que leurs projets étoient découverts. Mais parce que les Guises n'ignoroient pas que tout cet appareil n'imposeroit qu'autant qu'ils auroient des moyens de subvenir à une si forte dépense, ils se résolurent enfin d'engager le roi & la reine mère à convoquer à Fontainebleau, non point les états-généraux, non pas même une assemblée de notables, mais un conseil extraordinaire, où seroient appelés les princes du sang, les grands officiers de la couronne, les conseillers d'état, les chevaliers de l'ordre & les maîtres des requêtes, afin que les hommes les plus intéressés au salut de l'état, s'accordassent, s'il étoit possible, sur le moyen de rétablir la tranquillité publique, & tinssent la main à l'exécution du parti auquel on se seroit arrêté. Cette assemblée elle-même n'étoit pas sans danger, car on devoit crain-

dre que les princes ne s'y rendissent si bien accompagnés, qu'ils demeurassent les plus forts & absolument maîtres de disposer du gouvernement. Les Guises, que le péril regardoit, n'osant entreprendre de régler le nombre d'officiers que chacun auroit la liberté d'amener, de peur que cette précaution n'engendrât la défiance, & ne fournît aux princes un prétexte plausible de se refuser à l'invitation du roi, en prirent deux autres, dont personne n'avoit droit de s'offenser. La première fut de distribuer dans les environs de Fontainebleau les compagnies d'ordonnance dont ils dispoient, & d'assigner à quelques lieues plus loin des quartiers aux vieilles bandes qu'ils avoient tirées trois mois auparavant de Piémont : la seconde fut de mettre un intervalle si court entre la convocation & l'ouverture de l'assemblée, que les mal-intentionnés ne pussent ni concerter leurs projets, ni faire de grands préparatifs : la lettre est datée du dernier de juillet, & l'ouverture fut fixée au 20 d'août.

Le roi de Navarre & le prince de Condé, ne doutant point que cette

Ann. 1560.

partie n'eût été dressée pour les attirer à la cour & s'assurer de leurs personnes, voulurent avoir l'avis du connétable ; & comme ils n'avoient point à se défier de sa discrétion , ils lui firent dire que tous leurs capitaines étoient employés dans une entreprise sur la ville de Lyon , dont on avoit lieu de se promettre un heureux succès, & que n'ayant dans ce moment aucun homme de service autour d'eux, ils risqueroient trop en se rendant à l'invitation du roi. Le connétable répondit à l'envoyé que l'entreprise dont on lui parloit ne pouvoit avoir qu'une issue malheureuse, puisqu'on avoit mal choisi & le tems & le lieu : que toute la nation trouveroit mauvais que dans le moment où le roi cherchoit à pacifier les troubles & demandoit conseil aux princes du sang , ils travaillassent à lui enlever ses villes. Que la surprise de Lyon , en supposant le succès le plus complet , leur seroit plus nuisible que profitable ; parce que cette place , sans communication avec les provinces qui leur étoient affectionnées , seroit promptement investie de troupes , & que la garnison qu'ils y auroient placée, man-

quant de vivres, & déjà bien embar-  
raffée à se défendre contre les bour-  
geois, se rendroit la corde au col.  
Qu'il les exhortoit donc à se désister  
d'un projet si mal conçu; & si les  
conjonctures exigeoient absolument  
qu'on prît les armes, à s'attacher plu-  
tôt aux villes de Limoges & de Poitiers,  
qui couvriroient les provinces qui leur  
étoient soumises, & pourroient com-  
modément être défendues; mais il  
observoit qu'on ne devoit recourir à  
ce moyen violent, que lorsque tous  
les autres seroient désespérés: qu'il  
s'en offriroit de plus courts & de plus  
expéditifs, & qu'il falloit voir avant  
tout ce que produiroit cette assem-  
blée. Il les pressoit, il les conjuroit  
de s'y rendre, en donnant avis à leurs  
partisans de la route qu'ils tiendroient;  
car ne pussent-ils, à leur départ,  
rassembler plus de soixante chevaux,  
il se présenteroit sur tous les lieux de  
leur passage un si grand nombre de  
gentilshommes prêts à leur faire cor-  
tège, qu'ils seroient embarrassés du  
choix; que d'ailleurs ils trouveroient  
à Fontainebleau leurs amis si bien ac-  
compagnés, qu'il ne prendroit envie à  
personne de leur chercher querelle.

**ANN. 1560.** Antoine n'approuva de cet avis que ce qui concernoit la ville de Lyon; quant au voyage il ne changea point de résolution, parce qu'il lui sembla que ce vieux politique consultoit plus son intérêt personnel, que la sûreté & la dignité des princes du sang. Leur convenoit-il de se montrer dans un équipage plus propre à refroidir le zèle de leurs amis, qu'à leur inspirer l'envie de les accompagner; & si toute cette batterie avoit été dressée pour s'assurer de leur personne, les Guises les laisseroient-ils arriver jusqu'à Fontainebleau, manqueroient-ils de moyens pour les enlever sur la route? Le prince de Condé, sans forces par lui-même, fut obligé de se conformer à cette résolution: ils dépêchèrent coup sur coup trois courriers, le premier vers le roi & la reine mère, pour s'excuser sur la brièveté du tems & la longueur du voyage, de ne pouvoir se rendre à l'assemblée: le second au jeune Maligni, pour lui ordonner d'abandonner sa première entreprise, & de s'acheminer avec ses troupes du côté de Poitiers, dont la prise feroit aussi facile & beaucoup plus



avantageuse que celle de Lyon : le troisieme, enfin, chargé d'un grand nombre de dépêches du prince de Condé, tant à la princesse sa femme, & à la dame de Roye, sa belle-mère, pour les prier de lui faire passer de l'argent, qu'à plusieurs amis secrets qu'il avoit à Paris & à la cour, pour leur demander ce qu'il avoit à se promettre d'eux au cas qu'il se trouvât bientôt forcé à prendre les armes.

Quoiqu'il déplût beaucoup au comte de se voir abandonné par les princes du sang, dans une occasion aussi décisive, il ne changea rien à sa première résolution. Rassemblant sa nombreuse famille, ses voisins & ses amis, il parut aux environs de Fontainebleau avec une escorte de huit cents chevaux. Les Guises, qui apperçurent de loin cette longue file de cavaliers, furent d'autant plus effrayés, que sur l'assurance que les princes ne viendroient point à l'assemblée, ils avoient éloigné une partie de la gendarmerie, pour la commodité des logemens. Ils balancèrent s'ils feroient fermer les portes du château, & ne commencèrent à se ras-

---

ANN. 1560.

Ouverture de  
l'assemblée :  
requête pré-  
sentée par l'a-  
miral.

*Ibidem ;*  
*Beze.*

---

 ANN. 1560.

sûrer, que lorsque des hommes affidés, qu'ils avoient envoyé reconnoître la contenance & la marche de cette troupe, leur eurent rapporté qu'elle n'annonçoit rien de menaçant. Le 21 d'août, à une heure après midi, s'ouvrit l'assemblée dans une des salles de l'appartement de la reine mère. Le roi, sur un siège élevé, avoit à ses côtés la reine sa mère, la reine sa femme, les princes ses frères, encore enfans, les cardinaux de Bourbon, de Lorraine, de Guise, de Châtillon; à gauche, le duc de Guise, d'Aumale, de Montmorenci, le chancelier l'Hospital, les maréchaux de St.-André, de Brissac & de Montmorenci, l'amiral Coligni, ensuite les conseillers d'état, les chevaliers de l'ordre, les maîtres des requêtes, les secrétaires d'état & des finances, & les trésoriers de l'épargne. Lorsque tout le monde eut pris place, Coligni s'avançant au pied du trône, & fléchissant un genou, dit qu'ayant reçu ordre de sa majesté, lorsqu'il lui plut de l'envoyer en Normandie, de s'informer de la vraie cause des troubles, & de travailler à les pacifier, il s'étoit pleinement

assuré que les mécontents n'en vou-  
loient ni au roi, ni à son autorité, ANN. 3560.  
& ne s'irritoient que contre les per-  
secutions auxquelles ils étoient expo-  
sés en pratiquant une religion qu'ils  
croyoient la meilleure, & dont ils  
offroient de rendre raison toutes les  
fois qu'on voudroit les entendre :  
que ces mêmes hommes ayant appris  
qu'il devoit se tenir une assemblée  
pour aviser aux moyens de rétablir  
le calme dans le royaume, étoient  
venus le trouver, & l'avoient instam-  
ment prié de vouloir bien présenter  
à sa majesté la requête qu'il tenoit  
à la main : qu'ayant fait difficulté de  
s'en charger, parce qu'elle n'étoit point  
signée, ils lui avoient répondu qu'elle  
le seroit par cinquante mille hommes  
aussi-tôt qu'il leur seroit permis de  
s'assembler. En achevant ces mots,  
il présenta la requête au roi, qui la  
remit au secrétaire d'état l'Aubef-  
pine, en lui ordonnant de la lire  
à haute voix. Elle contenoit que  
ses fidèles sujets de la province de  
Normandie reconnoissoient que Dieu  
l'avoit établi leur légitime souve-  
rain, & acquittoient sans murmurer  
les charges qu'il lui plaisoit de leur

---

 ANN. 1560.

imposer : que si celles qui se trouvoient établies ne suffisoient pas aux besoins de l'état , ils ne refusoient point de lui en fournir de plus considérables ; mais que de même qu'ils ne se départiroient en rien de l'obéissance qui lui étoit due , de même ils se croyoient tenus de rendre à Dieu , leur créateur , un culte pur & conforme aux préceptes de son évangile : que n'ayant pu obtenir , jusqu'à ce jour , la liberté de s'assembler publiquement pour chanter ses louanges & se nourrir de sa parole , ils avoient tenu leurs assemblées religieuses à la faveur de l'obscurité , & dans des lieux écartés , ce qui avoit donné occasion à leurs ennemis de les charger d'imputations atroces : qu'ils supplioient donc humblement sa majesté , premièrement de leur accorder des temples où il leur fût permis de s'assembler pour entendre la parole de Dieu , & en second lieu de députer à ces assemblées tels commissaires qu'il lui plairoit , afin d'être bien assuré qu'il ne s'y passoit rien contre son service.

Cette demande , & beaucoup plus encore la sorte de menace par laquelle l'amiral avoit terminé son dis-

cours, excitèrent un murmure général. Le roi, étendant la main pour imposer silence, exposa en peu de mots les raisons qui l'avoient porté à convoquer l'assemblée, & les pria de lui donner en toute liberté les conseils qu'ils croiroient les plus salutaires, après qu'ils auroient entendu ce que leur exposeroient de sa part son chancelier & ses oncles, le duc de Guise & le cardinal de Lorraine. La reine mère, en qualité de chef du conseil, conjura tous ceux qui formoient l'assemblée, d'être sensibles aux maux de l'état, & de suggérer, selon leurs lumières, au roi, les moyens de conserver sa couronne, de soulager son peuple, & de regagner le cœur d'une partie de ses sujets.

L'Hospital, chargé d'exposer en détail les objets de la délibération, eut recours à sa comparaison ordinaire du médecin appelé auprès d'un malade, qu'il ne peut se flatter de guérir s'il ne connoît parfaitement la nature & le siège de la maladie; il dit qu'il étoit aisé de s'appercevoir que le peuple avoit considérablement perdu de la soumission & du respect qu'il

---

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1360.

avoit coutume de porter au roi & à ses ministres : que parmi ceux qui avoient excité des troubles , les uns avoient été séduits par de faux principes de religion ; les autres , entraînés par l'esprit de vengeance , ou par le desir de profiter du malheur public ; qu'en un mot , les symptômes du mal étoient clairs & certains , sans que personne eût encore pu indiquer un remède capable d'en arrêter les progrès : que le roi avoit cru devoir les consulter comme les hommes les plus éclairés de la nation , & l'élite des deux premiers ordres de l'état ; que s'il n'avoit appelé avec eux aucun représentant du tiers-état , c'étoit parce qu'il ne s'agissoit point , dans ce moment , de rien demander au peuple , auquel on desiroit , au contraire , de procurer du soulagement.

Le duc de Guise déposant sur le bureau ses registres , mit sous les yeux de l'assemblée le tableau des forces militaires du royaume , & prouva que suffisant à peine pour la garde des places frontières , elles ne pouvoient assurer la tranquillité des provinces de l'intérieur , &

qu'elles devoient être doublées ou triplées, si l'on ne trouvoit pas un autre moyen d'appaiser les troubles. Le cardinal son frère, exposant sommairement l'état où étoient les finances lorsque le roi les lui avoit confiées, les suppressions & les retranchemens qu'il avoit faits sur presque tous les objets de dépense, montra qu'après toutes ces réductions, qu'il avoit poussées aussi loin qu'il étoit possible, la dépense annuelle excédoit encore la recette de deux millions cinq cents mille livres. Ce travail remplit la première séance, la seconde fut renvoyée au surlendemain, afin de laisser aux conseillers d'état qui devoient opiner, le tems de méditer sur ce qu'ils auroient à dire ; & parce qu'on craignoit apparemment que quelques-uns ne s'engageassent dans des matières étrangères à l'objet de la délibération, le cardinal de Lorraine eut l'attention de leur faire distribuer un bulletin où étoient énoncées les propositions sur lesquelles le roi demandoit leur avis.

Le surlendemain à une heure, on s'assembla dans la même salle & dans

Harangue de  
Monpluc, évêq.

Ann. 1560.

que de Valence.

Mém. de Condé.

le même ordre qu'auparavant. Jean de Montluc, évêque de Valence, négociateur habile, mais mauvais catholique, après s'être plaint de l'obligation que lui imposoit son rang de dernier conseiller d'état, d'ouvrir le premier un avis sur des objets d'une si grande importance, entra ainsi en matière : « Sire, la principale maladie qui tourmente le » royaume, c'est l'indocilité de vos » sujets, c'est le mépris où est tombée l'autorité, tant civile qu'ecclésiastique. Plût à Dieu que ce funeste secret fût difficile à découvrir, » qu'il ne fût connu que de peu de » personnes, & ne fût pas déjà l'objet des spéculations politiques des » cours étrangères. Mais comment » cacher désormais un désordre qui » est devenu général & qui s'estannoncé par des éclats si scandaleux ? » Ce peuple, autrefois si tendre & si respectueux pour ses rois, si docile & si soumis à ses magistrats, » s'est rendu tout-à-coup tellement méconnoissable, qu'il s'oppose à la » publication de vos édits, & repousse à main armée les officiers de justice » chargés de les faire exécuter. D'un » autre



„ autre côté, le clergé est tombé dans  
 „ un si grand mépris, que l'homme Ann. 1560.  
 „ d'église n'ose presque plus avouer  
 „ son état. Maintenant s'il est ques-  
 „ tion de remonter à la source du  
 „ mal, & d'en bien connoître le  
 „ siège avant que d'indiquer le re-  
 „ mède, je le dirai hardiment : ce  
 „ n'est point à la religion qu'il faut  
 „ s'en prendre, puisqu'au contraire  
 „ elle ne prêche que charité & sou-  
 „ mission ; c'est uniquement à l'abus  
 „ qu'on en a fait de part & d'autre.  
 „ Pardonnez, sire, les longueurs où  
 „ va m'entraîner cette discussion :  
 „ une matière si grave ne sauroit  
 „ être traitée en peu de paroles ;  
 „ d'ailleurs, il me paroît du devoir  
 „ de quiconque opine le premier  
 „ dans une délibération publique,  
 „ d'en approfondir si bien l'objet,  
 „ d'en développer tellement toutes  
 „ les parties, que ceux qui parle-  
 „ ront après lui, n'aient plus qu'à  
 „ le redresser, s'il s'est trompé,  
 „ ou à confirmer son opinion dans  
 „ ce qui leur paroît juste & raison-  
 „ nable.

„ Cette nouvelle religion, sire,  
 „ qui cause tant de fermentation  
 „ tome XXVIII.

---

ANN. 1560.

„ dans votre état, n'est point éclo-  
 „ se d'hier ou d'avant-hier. Trente  
 „ ans entiers se sont écoulés depuis  
 „ qu'elle retentit pour la première  
 „ fois à nos oreilles. Semée dans une  
 „ multitude d'écrits qu'on lut avec  
 „ avidité, plantée & arrosée dans  
 „ tous les coins de votre royaume  
 „ par une foule d'ouvriers intelli-  
 „ gens, actifs & infatigables, est-il  
 „ bien étonnant qu'elle y ait jeté  
 „ de profondes racines ; car qui s'est  
 „ opposé, comme il le devoit, à sa  
 „ propagation ? Je voudrois pouvoir  
 „ ne jamais parler des papes qu'avec  
 „ le respect & les égards qui leur  
 „ sont dûs ; mais puisque mon devoir  
 „ m'oblige de dire la vérité, pour-  
 „ quoi craindrois-je de déplorer ici  
 „ l'aveuglement & la folle présomp-  
 „ tion de ces premiers pasteurs, qui,  
 „ tandis que les grandes puissances  
 „ s'acharnoient à leur mutuelle des-  
 „ truction, tandis que de hardis no-  
 „ vateurs déchiroient le sein de l'é-  
 „ glise, oublioient le soin de leur  
 „ troupeau, perdoient de vue leurs  
 „ intérêts les plus chers pour s'em-  
 „ barrasser sans nécessité dans les  
 „ querelles des princes, souffler le

» feu de la discorde, & donner  
 » quelquefois eux-mêmes le signal  
 » du carnage. Les rois vos prédéces-  
 » seurs se contentèrent de décerner  
 » des peines rigoureuses contre les  
 » novateurs, croyant apparemment  
 » qu'il suffisoit de rendre des ordon-  
 » nances pour déraciner du cœur &  
 » de la tête de leurs sujets, des opi-  
 » nions religieuses, & les ramener  
 » tous à une manière uniforme de  
 » sentir & de voir. Les magistrats  
 » auxquels ils abandonnèrent le soin  
 » de faire exécuter ces ordonnances,  
 » n'en firent le plus souvent usage  
 » que pour gratifier leurs patrons, &  
 » s'acquérir des droits à la reconnois-  
 » sance de ceux des grands, à qui la  
 » confiscation des malheureux étoit  
 » promise : en un mot, s'il y avoit  
 » parmi les présidens & les conseil-  
 » lers des divers parlemens de votre  
 » royaume, un brigand & un hom-  
 » me déshonoré, c'étoit celui-là qui  
 » sollicitoit & obtenoit une commis-  
 » sion pour aller prendre des infor-  
 » mations sur les lieux, & qui s'en-  
 » veloppoit du manteau de la reli-  
 » gion pour cacher & la honte de ses  
 » premiers crimes, & les nouvelles

---

 ANN. 1560.

ANN. 1560.

» horreurs qu'il alloit exercer dans  
 » les provinces. Le plus grand nom-  
 » bre des évêques, incapables de rem-  
 » plir les fonctions de leur ministère,  
 » n'avoient d'attention qu'à récolter  
 » leurs immenses revenus, qu'ils  
 » consumoient en dépenses folles  
 » ou scandaleuses, & dans le mo-  
 » ment même où le feu dévorait leurs  
 » diocèses, on en comptoit plus de  
 » quarante qui résidoient tranquille-  
 » ment à Paris. S'il vaquoit un siège  
 » important, on le conféroit quel-  
 » quefois à un enfant qui avoit lui-  
 » même besoin d'un précepteur, ou  
 » à un guerrier qui ne quittoit point  
 » sa première profession. Les curés  
 » ignorans, avarés & pourvus, la  
 » plupart, contre les règles canoni-  
 » ques, se mêloient de tout autre  
 » métier que du seul qu'ils auroient  
 » dû remplir; & dans des conjonc-  
 » tures où il auroit été si nécessaire  
 » de ne nous donner pour coopéra-  
 » teurs que des hommes éclairés &  
 » d'une vertu éprouvée, autant de  
 » doubles écus qu'on délivroit à un  
 » expéditionnaire en cour de Rome,  
 » autant on nous renvoyoit de curés.  
 » Les vicaires & les simples prêtres

» croupissoient dans l'indigence, le ~~\_\_\_\_\_~~  
 » mépris & l'opprobre, tandis que ANN. 1560.  
 » les cardinaux, & à leur imitation  
 » quelques évêques, conféroient sans  
 » pudeur les bénéfices qui dépen-  
 » doient d'eux, à leurs maîtres-  
 » d'hôtel, à leurs cuisiniers & à  
 » leurs laquais. Voilà, sire, les seuls  
 » antagonistes qu'on a opposés à trois  
 » ou quatre cents ministres de la  
 » réforme, hommes sobres, exer-  
 » cés à la prédication, de mœurs ir-  
 » reprochables, & sur-tout exempts  
 » d'avarice, lesquels trouvant les peu-  
 » ples sans instruction, ont fait reten-  
 » tir à leurs oreilles le doux nom de  
 » J. C., les ont abreuvés de sa paro-  
 » le, & se sont insensiblement établi  
 » un empire absolu sur leurs cœurs  
 » & sur leurs volontés. Voilà les seu-  
 » les mesures qu'on ait prises pour  
 » maintenir parmi vos sujets la sou-  
 » mission qui vous est due, le respect  
 » & la docilité pour les magistrats  
 » & les ministres des autels. Le mal  
 » est fait, il ne s'agit plus mainte-  
 » nant que d'y chercher des remèdes.  
 » Si dans le nombre de ceux que je  
 » vais proposer, il s'en trouvoit qui  
 » eussent le malheur de déplaire,

Ann. 1560.

» souvenez-vous, sire, que vous nous  
 » avez ordonné de parler en toute li-  
 » berré, & n'imputez les fautes où  
 » je pourrois tomber, qu'à mon peu  
 » de discernement.

» Le premier est de reconnoître  
 » que nos péchés ont attiré sur ce  
 » royaume la vengeance céleste, &  
 » de nous humilier sous la main qui  
 » nous frappe. Par combien de signes  
 » Dieu n'a-t-il pas manifesté sa co-  
 » lère ? La terre frappée de stérilité  
 » en plusieurs provinces, les têtes les  
 » plus précieuses enlevées à l'état  
 » dans un petit nombre d'années ;  
 » des batailles perdues sous la con-  
 » duite de nos plus fameux capitaines ;  
 » des complots & des conjurations ;  
 » le fils soulevé contre le père, le  
 » peuple contre le magistrat ; funes-  
 » tes présages de la ruine prochaine  
 » d'un empire ! Imitiez, sire, la péni-  
 » tence du roi David qui, chassé de  
 » son palais par un fils rebelle, & ou-  
 » tragé dans sa fuite par un téméraire,  
 » ne permit pas à ceux qui l'accompa-  
 » gnoient, d'en tirer vengeance. *Lais-*  
 » *sez-le*, leur dit-il, *c'est Dieu qui lui*  
 » *a ordonné de verser sur moi ces ma-*  
 » *lédiction*s. Appelez auprès de vous

„ de toutes les provinces de votre  
 „ royaume, le petit nombre d'hom- ANN. 1560.  
 „ mes qui ont su se préserver de la  
 „ contagion générale, apprenez de  
 „ leur bouche quels vices dominant  
 „ particulièrement dans chaque con-  
 „ trée, & par quels moyens on pour-  
 „ roit les déraciner. Lieutenant de  
 „ Dieu dans votre royaume, ne souf-  
 „ frez pas que son nom y soit blas-  
 „ phémé, & que sa parole continue  
 „ d'y être corrompue, d'un côté par les  
 „ hérétiques, & de l'autre par les hypo-  
 „ crites, qui la font servir de couvertu-  
 „ re à leur avarice, à leurs fraudes &  
 „ à leur méchanceté. Il seroit bon qu'il  
 „ y eût toutes les semaines un ser-  
 „ mon dans votre palais, ne fût-ce  
 „ que pour clore la bouche à ceux  
 „ qui disent qu'on n'y parle jamais  
 „ de Dieu. Et vous, mesdames, par-  
 „ donnez, si je prends la liberté de  
 „ vous dire qu'il seroit à désirer, pour  
 „ l'exemple, qu'à ces chansons folles  
 „ & licencieuses dont vos apparte-  
 „ mens retentissent, vous substitua-  
 „ siez les psaumes & des cantiques.  
 „ Songez que l'œil de l'éternel par-  
 „ court l'univers, & ne se repose qu'aux  
 „ lieux où son nom est béni. Je ne.

Ann. 1560.

» puis in'empêcher de remarquer à  
 » cette occasion combien me paroît  
 » étrange l'opinion de ceux qui pré-  
 » tendent interdire le chant des psau-  
 » mes en langue françoise, & qui  
 » fournissent par-là un si beau pré-  
 » texte à nos adversaires de nous re-  
 » procher que nous faisons encore  
 » plus la guerre à Dieu qu'aux hom-  
 » mes, en voulant empêcher que ses  
 » louanges ne soient entendues du  
 » gros de la nation. Si ceux dont je  
 » combats l'opinion veulent dire que  
 » des chants si sublimes ne doivent  
 » point être communiqués au peuple,  
 » qu'ils nous expliquent donc pour-  
 » quoi David les composa en hébreu,  
 » c'est-à-dire, dans la langue du peu-  
 » ple qu'il gouvernoit; & pourquoi  
 » l'église primitive ordonna qu'ils  
 » fussent traduits en grec & en latin,  
 » aussi-tôt que les Grecs & les Ro-  
 » mains eurent embrassé le christia-  
 » nisme? S'ils se retranchent à sou-  
 » tenir que la traduction qu'on en a  
 » publiée de notre tems est infidèle,  
 » que ne travaillent ils à la rendre  
 » meilleure, au lieu de se permet-  
 » tre tant de déclamations contre une  
 » entreprise louable en elle-même?



» Si, pour dernière raison, ils allè-  
 » guent que ces divins cantiques ne Ann. 1560.  
 » doivent être entendus que dans les  
 » églises, ils se trouveront contredits  
 » par les apôtres saint Paul & saint  
 » Jacques, par saint Jérôme, Ter-  
 » tullien, Clément d'Alexandrie, qui  
 » exhortent les fidèles à en faire l'or-  
 » nement de leurs festins & le délas-  
 » sement de leurs travaux.

» Le second remède employé de-  
 » puis le commencement du chris-  
 » tianisme, & toujours avec succès,  
 » seroit la célébration d'un concile  
 » général. Je n'ignore pas combien  
 » dans la constitution actuelle de l'Eur-  
 » rope ces grandes assemblées souf-  
 » frent de difficultés & de lenteurs.  
 » Mais j'aime à me persuader que le  
 » souverain pontife en applanira les  
 » voies & entraînera tous les princes;  
 » car je ne conçois pas qu'il puisse goû-  
 » ter une ombre de satisfaction, s'a-  
 » bandonner un moment au sommeil,  
 » s'il considère combien d'âmes pé-  
 » rissent journellement par sa négli-  
 » gence, & quelle affreuse tempête  
 » agite le vaisseau de l'église. Com-  
 » mencez, sire, par employer auprès  
 » de lui les prières & les remontran-

---

 ANN. 1560.

» ces : si , par une fatalité qu'il seroit  
 » trop douloureux de prévoir , elles ne  
 » produisoient aucun effet , vous dé-  
 » chargerez votre conscience , en con-  
 » voquant vous-même , à l'exemple du  
 » roi Gontran , de Charlemagne & de  
 » Louis-le-Débonnaire , un concile  
 » national de tous les évêques de votre  
 » royaume. Je desirerois qu'il fût pré-  
 » cédé d'une conférence à laquelle  
 » seroient invités , sous le sceau de  
 » l'autorité publique , les ardents pro-  
 » moteurs des nouvelles opinions :  
 » s'ils tomboient d'accord avec nous  
 » sur les points controversés , ou s'ils  
 » venoient à être confondus dans la  
 » dispute , ce seroit un grand pas vers  
 » l'unité de foi , & un puissant moyen  
 » de ramener la multitude : s'ils de-  
 » meuroient opiniâtres , en auroit  
 » du moins éclairci les matières con-  
 » troversées , il ne resteroit plus qu'à  
 » prononcer : dans l'un & l'autre cas ,  
 » ils n'auroient point à se plaindre  
 » qu'on les eût condamnés sans les  
 » avoir entendus. Je sais parfaitement  
 » que le sentiment que je propose est  
 » contraire aux idées reçues , mais j'ai  
 » pour mes garants l'empereur Théo-  
 » dose & tous les pères du concile de

» Constantinople , qui s'étant assem-  
 » blés contre les Ariens , déjà con- Ann. 1560.  
 » damnés au concile de Nicée , vou-  
 » lurent les entendre , entrèrent en  
 » dispute avec eux , & publièrent les  
 » actes de cette conférence ; & dans  
 » le doute , j'aimerois mieux qu'on  
 » eût à nous reprocher un excès d'in-  
 » dulgence & de charité , que trop  
 » d'arrogance & d'emportement.

» Je marche sur un sentier bordé  
 » de précipices , où je n'aurois point  
 » le courage d'avancer , si votre  
 » bonté , sire , & l'ordre que vous  
 » m'avez donné de parler sans dé-  
 » guisement , n'assuroient mes pas.  
 » Il s'agit d'opiner sur les peines  
 » qu'il convient d'infliger aux hé-  
 » rétiques. Evitons d'abord de con-  
 » fondre deux classes d'hommes qui  
 » n'ont rien de commun que le nom.  
 » La première , devenue malheu-  
 » reusement très-nombreuse , com-  
 » prend tous ceux qui , sans être  
 » initiés dans la nouvelle doctrine ,  
 » se sont contentés d'entendre dire  
 » qu'il ne falloit point assister à la messe ,  
 » qu'ils pouvoient , en sûreté de con-  
 » science , médire des prêtres , man-  
 » ger de la viande aux jours de jeû-

Ann. 1560.

» dus , & ne plus aller à confesse-  
 » Hommes violens & téméraires »  
 » enfans de discorde & de perdition ,  
 » ils ont opposé la dérision & l'in-  
 » sulte aux exhortations & aux con-  
 » seils de leurs pasteurs légitimes, la  
 » force & les armes à l'exécution de  
 » vos ordonnances ; & sous le man-  
 » teau d'une religion qu'ils ne con-  
 » noissent pas , ils ont tramé des  
 » complots & des séditions ! Car à  
 » quel titre oseroient-ils se dire chré-  
 » tiens ou évangéliques ? Qu'ils nous  
 » produisent un seul passage du nou-  
 » veau testament qui permette de ré-  
 » sister aux magistrats & de s'armer  
 » contre son souverain ! Qu'ils nous  
 » citent une seule occasion pendant  
 » la durée des trois premiers siècles  
 » de l'église , où les chrétiens , si  
 » violemment persécutés par les em-  
 » pereurs idolâtres, se soient sou-  
 » levés , je ne dis pas contre les em-  
 » pereurs eux-mêmes , mais contre  
 » le dernier de leurs officiers ! Ces  
 » hommes, sous quelque bannière  
 » qu'ils se soient entôlés , sont étran-  
 » gers à toute religion , & doivent  
 » être exterminés comme des sédi-  
 » tieux & des rebelles.

» Mais parmi vos sujets, sire, il  
 » en est d'autres, & ils sont en grand  
 » nombre, qui, soit par conviction,  
 » soit par crédulité, ont embrassé  
 » cette nouvelle doctrine de si bonne  
 » foi, la pratiquent avec tant de fer-  
 » veur, conservent tant de soumis-  
 » sion & de respect pour tout ce qui  
 » émane de votre autorité, qu'on ne  
 » peut, sans confondre toutes les  
 » idées, les regarder comme des sé-  
 » ditieux. Ils ont cherché dans la sim-  
 » plicité du cœur la voie du salut, &  
 » croyant l'avoir trouvée, ils y per-  
 » sévèrent avec courage, comptent  
 » pour rien la perte de leurs biens,  
 » l'exil, les prisons & la mort. Il faut  
 » que je le confesse, toutes les fois  
 » qu'on me raconte les circonstances  
 » du supplice de quelqu'un de ces  
 » malheureux, & qu'on me le re-  
 » présente au pied du bûcher, le front  
 » serein, levant les yeux au ciel, &  
 » bénissant Dieu au milieu des flam-  
 » mes, je frissonne, les cheveux  
 » me dressent sur la tête, mes yeux  
 » se remplissent de larmes, mes ge-  
 » noux fléchissent, je reste confon-  
 » du, anéanti. Comment oserois-je  
 » donc opiner à continuer de les pu-

---

 ANN. 1560.

» nir du dernier supplice ! Outre  
 ANN. 1560. » que je trahirois mon ministère ,  
 » qui abhorre le sang ; notre propre  
 » expérience , & l'exemple des siè-  
 » cles passés suffiroient pour me ré-  
 » futer. Je dis notre propre expérien-  
 » ce , car vous avez vu , sire , & vous  
 » avez pu connoître par vous-même , à  
 » quoi ont servi tant de bûchers al-  
 » lumés dans les principales villes de  
 » votre royaume. Ceux qui n'avoient  
 » point encore entendu parler de cette  
 » doctrine , & qui peut-être auroient  
 » ignoré toute leur vie qu'elle exis-  
 » tât , frappés de la fermeté & de la  
 » constance des malheureux qu'on  
 » menoit au supplice , ont désiré de  
 » la connoître à fond ; & bientôt sé-  
 » duits ou convaincus , ils ont mar-  
 » ché sur leurs traces. C'est cette  
 » considération qui engagea autrefois  
 » l'empereur Antonin à suspendre  
 » toute persécution contre les chré-  
 » tiens , & à répondre aux gouver-  
 » neurs de l'Asie , qui sollicitoient le  
 » renouvellement des édits : *les hom-*  
 » *mes que vous pensez épouvanter par*  
 » *l'aspect des supplices , ne craignent*  
 » *point la mort : plus vous aggraverez*  
 » *leurs tourmens , & plus vous ornerez*

» *leur triomphe.* Si l'on me demande  
 » d'autres autorités & de plus grands  
 » exemples, je ferai passer en revue  
 » les trois cents dix-huit évêques qui  
 » se trouvèrent au premier concile de  
 » Nicée, les cent cinquante qui for-  
 » mèrent celui de Constantinople,  
 » les deux cents du concile d'Ephèse,  
 » les six cents trente de celui de Chal-  
 » cédoine, qui tous n'employèrent  
 » jamais d'autres armes contre les  
 » Ariens, les Nestoriens & les Euti-  
 » chéens, que le glaive de la parole. Je  
 » ne produis cette nuée de témoins que  
 » pour montrer combien nous nous  
 » sommes déjà écartés des saines ma-  
 » ximes de l'antiquité, & à quel point  
 » s'est affoibli parmi nous l'esprit de  
 » charité & de douceur qui forme  
 » le caractère du vrai chrétien.»

D'Avanfon & du Morrier n'ajou-  
 rèrent rien à l'avis de l'évêque de Va-  
 lence : après eux, Charles de Maril-  
 lac, archevêque de Vienne, homme  
 non moins tolérant que Montluc, en  
 matière de religion, distingué comme  
 lui dans la carrière des ambassades,  
 mais en qui le commerce des cours  
 n'avoit point corrigé une certaine as-  
 périté de mœurs & de langage, prit

---

 ANN. 1560.

Harangue de  
 Marillac, ar-  
 chevêque de  
 Vienne.

*La Planche.*  
*La Popelinière.*

**Ann. 1560.**

la parole & dit : « Quoique la ma-  
 » tière qui fait l'objet de cette déli-  
 » bération , soit par elle-même em-  
 » barrassée , & que les termes va-  
 » gues sous lesquels on nous la pro-  
 » pose , ne paroissent tendre qu'à  
 » l'embarasser encore davantage , en  
 » donnant lieu à une grande diversité  
 » d'avis ; toutefois on doit tenir pour  
 » règle certaine qu'après avoir déli-  
 » béré , il faut prendre une résolu-  
 » tion , & qu'il n'y a rien de plus  
 » dangereux , en fait d'administra-  
 » tion , que de flotter entre diverses  
 » opinions sans s'arrêter définitive-  
 » ment à aucune. Cette règle , qui  
 » nous est si fort recommandée par  
 » nos maîtres , qui a été si constam-  
 » ment pratiquée dans les anciennes  
 » républiques , devient d'un usage in-  
 » dispensable dans les conjonctures  
 » où nous nous trouvons ; car tout  
 » homme de bon sens conviendra  
 » que les choses ne peuvent long-tems  
 » demeurer au point où elles sont ,  
 » & que nous touchons au moment  
 » qui va décider du salut ou de la  
 » perte de la monarchie. Les mouve-  
 » mens convulsifs que nous venons  
 » d'éprouver , l'attente prochaine



» d'une secousse encore plus violente ;  
 » la fureur & une rage aveugle dans les  
 » uns, & le découragement dans les  
 » autres ; l'étonnement & la stupeur  
 » où nous nous sommes nous-mêmes  
 » plongés , tout nous avertit , tout  
 » nous presse de bander tous les res-  
 » sorts de notre esprit à découvrir  
 » les moyens de sauver l'état, & de  
 » conserver la monarchie en son en-  
 » tier ; entreprise plus glorieuse, mais  
 » non moins difficile dans ce moment,  
 » que d'en conquérir une autre dans  
 » un tems de prospérité. Commen-  
 » çons par poser un principe fécond  
 » & lumineux qui nous dirige dans  
 » cette recherche.

» L'édifice de la royauté est posé  
 » sur deux colonnes, la religion qui  
 » consacre l'obéissance, & l'amour  
 » des peuples qui la rend douce &  
 » légère. Tant qu'elles subsistent en  
 » leur entier, l'édifice est stable : si  
 » elles fléchissent ou viennent à s'é-  
 » branler, il menace ruine, & ne sera  
 » bientôt plus qu'un amas de décom-  
 » bres ; c'est donc à les affermir & à  
 » les consolider, qu'il convient de  
 » diriger tous nos soins, puisque de-  
 » là dépend & le salut du roi & le

---

 ANN. 1560.

» bonheur du peuple , deux objets si  
 » intimement liés , que l'un ne peut  
 » subsister sans l'autre. Un roi , à ne  
 » consulter même que son propre in-  
 » térêt , doit se demander à lui-  
 » même pourquoi il se trouve élevé  
 » à ce rang suprême , & quelles ont  
 » été les vues de la providence , en  
 » lui assujettissant des milliers d'hom-  
 » mes ses pareils. Pour peu qu'il rai-  
 » sonne , il ne tardera pas à se con-  
 » vaincre que c'est uniquement pour  
 » les maintenir dans la connoissance  
 » & le service de Dieu leur maître  
 » commun ; les préserver , par la for-  
 » ce des armes , de toute invasion  
 » étrangère , les régir par des loix  
 » équitables , & montrer , dans tous  
 » les momens de sa vie , une pro-  
 » pension si décidée à leur faire du  
 » bien , qu'il devienne véritablement ,  
 » & puisse être nommé sans adula-  
 » tion le père de cette immense fa-  
 » mille : car la différence qui se trou-  
 » ve entre un roi & un tyran , con-  
 » siste en ce que l'un règne de l'aveu  
 » de ses sujets , respecte les loix &  
 » veille au maintien de l'ordre , c'est-  
 » à-dire , des rapports que le créa-  
 » teur a établis entre tous les êtres ;

» l'autre domine avec arrogance , ne  
 » suit que ses caprices , & ne trouvant  
 » de sûreté que dans la terreur qu'il  
 » inspire , renverse & abat tout ce  
 » qui lui fait ombrage. Le premier  
 » est sûr de l'obéissance de son peu-  
 » ple , parce qu'il est généralement  
 » aimé , & n'a d'autres ennemis que  
 » ceux qui le sont de l'ordre & du  
 » bonheur public. Le second , uni-  
 » versellement redouté , est univer-  
 » sellement haï selon ce proverbe an-  
 » cien : *on te craint , donc on te haït.*  
 » Concluons de ce principe qu'un roi  
 » jaloux de conserver l'obéissance de  
 » ses sujets commencera par affermir  
 » parmi eux l'empire de la religion ,  
 » écouter leurs plaintes & aura pour  
 » eux des entrailles de père , s'il veut  
 » se conformer à la volonté divine ,  
 » par laquelle les rois règnent , & s'il  
 » craint de voir transférer son sceptre  
 » en d'autres mains , ainsi qu'on en  
 » trouve des exemples si fréquens  
 » dans l'ancien testament & quelques-  
 » uns dans les annales de la monar-  
 » chie Françoisse.

» La religion qui , en nous mon-  
 » trant Dieu comme la cause pre-  
 » mière & le conservateur de tout

---

 ANN. 1560.

» ce qui existe , nous avertit d'élever  
 » vers lui nos pensées & de diriger à  
 » sa gloire nos actions & toutes nos  
 » entreprises , qui donnant à tous les  
 » hommes une commune origine, res-  
 » treint toutes leurs relations à celles  
 » de pères , d'enfans & de frères , qui  
 » unit ainsi le ciel à la terre, le roi à  
 » ses sujets , les citoyens entr'eux ;  
 » cette sainte religion s'est altérée au  
 » point qu'elle est aujourd'hui pres-  
 » que méconnoissable parmi nous.  
 » En effet , pour ne rien dire de  
 » cette variété de doctrines qui bou-  
 » leversent aujourd'hui les têtes ,  
 » vit-on jamais la discipline de l'é-  
 » glise plus énervée , les abus plus  
 » multipliés , les scandales plus fré-  
 » quens , la conduite des ecclésiast-  
 » iques plus répréhensible , l'esprit  
 » d'insubordination & de révolte plus  
 » généralement répandu ?

» Le remède le plus efficace se-  
 » roit sans contredit un concile gé-  
 » néral ; mais puisqu'il faut expli-  
 » quer naturellement ma pensée , je  
 » dirai franchement qu'autant nous  
 » devons le désirer , autant nous de-  
 » vons travailler à nous procurer des  
 » secours moins incertains , contre le

» mal qui nous oppresse. Y auroit-il  
 » de la prudence à nous reposer du  
 » salut de l'état sur une chose qui  
 » n'est point en notre pouvoir; & dé-  
 » pend-il de nous de faire en sorte  
 » que le pape, l'empereur & les au-  
 » tres puissances de l'Europe s'accor-  
 » dent sur le tems, le lieu & la for-  
 » me de cette grande assemblée? Une  
 » triste expérience ne nous a-t-elle pas  
 » appris que ce qui plaît à l'un déplaît  
 » à l'autre, & qu'autant celui-ci mon-  
 » tre de bonne volonté, autant celui-là  
 » suscite de difficultés? Est-il bien  
 » certain néanmoins que nous puis-  
 » sions impunément attendre qu'elles  
 » s'applanissent? Le feu qui dévore  
 » déjà plusieurs de nos provinces,  
 » comporte-t-il cette incertitude &  
 » ces lenteurs; & ne seroit-ce pas  
 » imiter un homme qui, voyant un  
 » de ses proches atteint d'une maladie  
 » aiguë, & en danger de mort, négli-  
 » geroit le médecin qui demeure à sa  
 » porte pour en aller chercher un fort  
 » éloigné qui doit se faire attendre &  
 » qui peut-être ne viendra pas?

» Bornons-nous donc dans ce mo-  
 » ment à un concile national, qui a  
 » déjà été annoncé dans un édit, &

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

» sur lequel il n'y a plus à délibérer ;  
 » puisque la parole du roi est enga-  
 » gée ; car loin qu'il soit rien survenu  
 » depuis qu'il ait dû la faire révoquer ,  
 » nous avons toutes sortes de raisons  
 » d'être surpris & de regretter qu'il  
 » ne soit pas encore convoqué. Si  
 » quelqu'un doutoit du pouvoir de  
 » nos rois à cet égard, il montreroit  
 » qu'il est étranger dans notre histoire :  
 » depuis Clovis jusqu'à Charlema-  
 » gne, & depuis Charlemagne jusqu'à  
 » Charles VII ; à peine trouverez-  
 » vous un règne où il ne se soit tenu  
 » de ces sortes d'assemblées, tantôt  
 » de toutes les églises du royaume,  
 » tantôt d'une grande partie, quelque-  
 » fois de deux ou de trois provinces.  
 » Elles ont suffi pendant une si lon-  
 » gue suite de siècles pour corriger  
 » les mœurs qui tendent perpétuelle-  
 » ment à se corrompre, pour réfor-  
 » mer les abus qui s'étoient glissés  
 » dans la discipline, souvent même  
 » pour définir des points de doctrine  
 » & extirper des hérésies naissantes.

» Ne craignons donc ni qu'on nous  
 » accuse d'innovation, puisqu'il nous  
 » est si facile de nous laver de ce re-  
 » proche, ni qu'il puisse résulter au-

» cun inconvenient d'un dessein si  
 » pieux, puisque Dieu a promis de  
 » se trouver au milieu de ceux qui  
 » seroient assemblés en son nom.  
 » Craignons bien plutôt qu'il ne nous  
 » punisse de n'avoir pas usé des re-  
 » mède salutaires qu'il avoit mis  
 » entre nos mains, & qu'il n'arrive  
 » à ce royaume ce qui est arrivé à la  
 » Judée, à la Syrie, à l'Egypte & à  
 » l'Afrique, contrées jadis si florissan-  
 » tes, & le berceau de notre religion,  
 » aujourd'hui désolées, & où le nom  
 » de chrétien est un opprobre. Ne  
 » nous laissons arrêter ni par les con-  
 » seils intéressés du pape, ni par au-  
 » cun des obstacles qu'il pourroit vou-  
 » loir nous opposer; car il nous suf-  
 » fira de lui répondre que nous ne  
 » faisons qu'user de nos droits dans  
 » une occasion où il s'agit du salut  
 » ou de la perte de la monarchie :  
 » que si trois ou quatre provinces ve-  
 » noient à se détacher de la couronne,  
 » il ne seroit pas en son pouvoir de  
 » nous les rendre; que quelqu'atta-  
 » chement que nous ayons pour lui,  
 » nous n'avons nulle envie de périr  
 » pour lui plaire; & qu'enfin nous ne  
 » pouvons nous égarer en prenant la

„ route que Dieu lui-même nous a  
 ANN. 1560. „ tracée & que nos pères ont suivie  
 „ de toute ancienneté. En attendant  
 „ que ce concile puisses'assembler, on  
 „ pourroit utilement s'occuper de  
 „ trois ou quatre préparatifs que je  
 „ vais indiquer en peu de mots.

„ Le premier seroit la résidence  
 „ des évêques dans leur diocèse, sans  
 „ qu'un seul en fût excepté, pour  
 „ quelque cause que ce fût; car en  
 „ France une exception est une plan-  
 „ che qu'on ne peut plus ôter: dès  
 „ qu'un y a passé, tous les autres sui-  
 „ vent à la file. Quand je parle de nos  
 „ évêques, j'y comprends les Italiens  
 „ qui possèdent un tiers des bénéfices  
 „ du royaume, s'attachent sur nous  
 „ comme des sangsues, se gorgent  
 „ de notre sang, & rient entr'eux  
 „ de notre simplicité gauloise. N'est-  
 „ il pas inconcevable, ou que nous  
 „ ne nous soyons jamais aperçus  
 „ combien, en effet, il est ridicule  
 „ que des gens qui ne résident point  
 „ parmi nous, qui ne nous ont ja-  
 „ mais rendu aucun service, & qui  
 „ n'ont même ni les moyens ni la vo-  
 „ lonté de nous en rendre, dévorent  
 „ une partie de la substance de l'état,  
 „ ou



» ou que nous en appercevant , nous  
 » n'ayons pas cessé d'être les dupes ANN. 1560.  
 » de leur charlatannerie. Si un roi  
 » stipendioit en tout tems un grand  
 » nombre de capitaines , & qu'au  
 » moment où l'ennemi porte le fer  
 » & le feu dans ses provinces , ils  
 » restaient tranquilles dans leurs  
 » foyers , n'auroit-il pas un sujer bien  
 » légitime de regretter la dépense  
 » qu'il auroit faite jusqu'alors , & de  
 » désappointer ces lâches déser-teurs  
 » pour verser leur solde sur des hom-  
 » mes de service ? Pourquoi ne traite-  
 » rions - nous pas de la même ma-  
 » nière ces prétendus pasteurs qui , au  
 » moment où l'hérésie & l'athéisme  
 » ravagent leur troupeau , se tiennent  
 » à l'écart & s'endorment au sein des  
 » voluptés ?

» Le second préparatif consiste à  
 » montrer si clairement à nos ad-  
 » versaires que nous songeons à  
 » nous réformer , qu'ils ne puissent  
 » plus nous reprocher que nous ne  
 » nous assemblons que pour assurer  
 » nos privilèges & donner une sanc-  
 » tion nouvelle à d'anciens abus. Il  
 » me semble que le premier pas se-  
 » roit de défendre dès ce moment

ANN. 1560.

» que rien ne se fît dans l'église pour  
 » de l'argent, afin que l'avarice,  
 » cette grande bête Babylonique, qui  
 » a introduit tant de superstitions, de  
 » scandales & d'abominations dans le  
 » temple du Seigneur, donnât des  
 » cornes en terre & ne pût se relever.  
 » En étant à nos adversaires soit la  
 » première cause soit le prétexte le  
 » plus spécieux de leur séparation  
 » d'avec nous, peut-être parvien-  
 » drons-nous à leur faire entendre  
 » raison sur tout le reste : nous aurons  
 » du moins tari la source de leurs in-  
 » vectives & de leurs éternelles déclama-  
 » tions. Si l'on m'objecte que nous  
 » sommes ici en bien petit nombre  
 » pour prendre sur nous d'introduire  
 » dans l'église une si grande nouveauté,  
 » sans attendre la détermination  
 » d'un concile ; je répondrai que nous  
 » n'introduisons point de nouveauté :  
 » que nous nous bornons à remettre  
 » en vigueur une règle de discipline  
 » établie par J. C., pratiquée par les  
 » Apôtres, affermie par les sanctions  
 » d'un grand nombre de conciles, &  
 » agitée de nos jours à Rome avec le  
 » plus grand apparat. Le pape Paul III  
 » voyant avec douleur que les roya-

» mes du nord se séparoient de l'église  
 » romaine ; & craignant que cette dé-  
 » fection ne s'étendît de proche en  
 » proche à tous les peuples de l'Euro-  
 » pe , forma la résolution de retran-  
 » cher les abus qui s'étoient introduits  
 » tant dans la discipline générale de  
 » l'église , que dans la cour de Rome.  
 » Il assembla dans ce dessein les per-  
 » sonnages du sacré collège , les plus  
 » éminens en doctrine & en sainteté ,  
 » leur ordonna de rechercher & de  
 » mettre par articles tout ce qui leur  
 » paroîtroit devoir être réformé , leur  
 » fit prêter serment qu'ils ne dissimu-  
 » leroient aucun abus , & les chargea  
 » de malédictions & d'anathêmes, s'ils  
 » usoient de ménagemens & ne s'ac-  
 » quittoient pas franchement & libre-  
 » ment de la tâche qu'il leur impo-  
 » soit. A la tête de cette commission  
 » étoit le cardinal Contarini , esprit  
 » sage & conciliateur , qui , ayant  
 » rempli avec distinction diverses lé-  
 » gations en Allemagne , depuis le  
 » commencement des troubles , étoit  
 » l'homme le mieux instruit de son  
 » tems de tout ce que Luther & ses  
 » disciples reprochoient à l'église ro-  
 » maine : on y remarquoit le cardinal

ANN. 1560.

---

 ANN. 1569.

» Théatin , depuis pape , sous le nom  
 » de Paul IV , & alors le principal  
 » ornement du sacré collège , par  
 » l'austérité de ses mœurs , l'étendue  
 » & la profondeur de ses connoissances. On y distinguoit un Polus &  
 » un Sadolet , dont les noms imprimant encore le respect ; enfin , il  
 » leur avoit donné pour assesseurs  
 » cinq autres personnages d'un moindre rang , mais tels qu'ils n'autoient  
 » pu les mieux choisir. Ils s'assemblèrent à diverses reprises ; & après  
 » avoir long-tems conféré ensemble , ils rédigerent leur avis définitif ,  
 » qu'il est inutile de rapporter ici , mais qui portoit en substance que  
 » dans l'usage des clefs & dans toute administration de la puissance spirituelle , on ne pouvoit ni rien exiger  
 » ni rien recevoir sans enfreindre le commandement de Dieu & les décrets des conciles : & cependant ni  
 » Paul III , qui avoit par tant de fulminations provoqué cette décision ,  
 » ni Paul IV , qui l'avoit trouvée si sainte & si nécessaire , n'étant encore  
 » que cardinal , n'eut le courage de s'y conformer. Si nous n'y procédons d'autre sorte , tremblons que

» le fils de Dieu , dont le bras n'est  
 » point raccourci , ne descende du  
 » ciel , & que le fouet à la main il ne  
 » nous chASSE ignominieusement de  
 » son temple.

---

 ANN. 1560.

» Le troisième est de confesser  
 » humblement nos fautes , & d'in-  
 » diquer un jeûne public ; comme il  
 » se pratiquoit autrefois dans les  
 » grandes calamités , telles que la  
 » peste , la famine & la guerre ,  
 » puisqu'enfin ces trois fléaux sem-  
 » blent aujourd'hui déchaînés contre  
 » nous : car quelle peste plus terrible  
 » que celle qui tue les ames , quelle  
 » famine plus déplorable que la di-  
 » sette où nous sommes de la pa-  
 » role de Dieu , & quelle guerre  
 » plus cruelle que celle qui tend à  
 » nous priver de notre patrie céleste  
 » & de notre véritable héritage ?  
 » Recourons , il en est tems , à la  
 » prière , au jeûne , aux œuvres de  
 » pénitence , & armons-nous du  
 » glaive de la parole , dont il ne nous  
 » reste , hélas ! que le fourreau. Ne nous  
 » flattons plus d'en imposer aux peu-  
 » ples par nos crosses , nos mitres &  
 » nos chapeaux : dans leur institution ;  
 » c'étoient les ornemens extérieurs

& les livrées de la piété , de la  
 science & de la vertu : depuis  
 que ces qualités ont disparu , à  
 quoi peut nous servir une pompe  
 vaine & théâtrale ? Rappelons-  
 nous cette terrible sentence , *la*  
*hache est à la racine de l'arbre ,*  
*tout arbre qui ne porte point de bon*  
*fruit sera coupé.*

Le dernier préparatif dont il me  
 reste à parler , est de prendre tou-  
 tes les mesures capables de conte-  
 nir quelque tems les séditeux &  
 les perturbateurs du repos public.  
 Un des meilleurs moyens pour y  
 réussir , est d'inculquer aux peu-  
 ples cette loi fondamentale de tout  
 gouvernement , qu'il n'est licite  
 à aucun particulier de quelque  
 rang qu'il soit de prendre les ar-  
 mes sans l'ordre ou la permission  
 du magistrat. Cette précaution  
 est d'autant plus nécessaire , que  
 dans l'effervescence où sont aujour-  
 d'hui les têtes , & dans la fureur  
 qui agite presque également les  
 deux partis , nous devons craindre  
 de voir se renouveler les scènes  
 lamentables dont nous avons été  
 témoins. Si d'un côté les protestans

„ font venus , en armes , investir le  
 „ palais du roi , sous prétexte de lui  
 „ présenter une requête ; de l'autre ,  
 „ on a entendu des prédicateurs ca-  
 „ tholiques animer les fidèles à faire  
 „ main - basse sur leurs adversaires ,  
 „ & prêcher ce qu'ils osoient nommer  
 „ *une sainte sédition* , comme si la re-  
 „ ligion , soit pour s'établir , soit pour  
 „ se maintenir , pouvoit autoriser  
 „ l'homicide & le brigandage. Ainsi  
 „ de part & d'autre la démence a  
 „ été à peu près égale. Si l'on a  
 „ vu des catholiques assommer &  
 „ livrer aux flammes des malheu-  
 „ reux , sous le seul prétexte qu'ils  
 „ étoient hérétiques ; on a vu des  
 „ protestans arracher à force ouverte ,  
 „ des prisons & des mains des offi-  
 „ ciers de la justice , de vrais crimi-  
 „ nels , sous prétexte qu'on ne les  
 „ recherchoit que pour cause de re-  
 „ ligion. Apprenons à ces insensés ,  
 „ & ne cessons de leur répéter que  
 „ toute religion émanée du ciel en-  
 „ seigne à obéir à la loi ; que l'objet de  
 „ la loi est d'empêcher l'injustice &  
 „ la violence : que les armes n'ont  
 „ été admises dans une société , que  
 „ pour venir à l'appui de la loi , &

ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

» contraindre chaque individu de s'y  
 » soumettre ; que par cette raison ;  
 » elles n'ont été confiées qu'à l'exé-  
 » cuteur de la loi ou premier magis-  
 » trat , & que quiconque les prend  
 » sans son aveu , méprise la religion ,  
 » enfreint la loi , détruit , autant qu'il  
 » est en lui , la société , & se déclare ,  
 » par ce seul fait , l'ennemi de Dieu  
 » & des hommes.

» Tels sont , sire , les principaux  
 » moyens qui me paroissent devoir  
 » être employés : en obligeant les  
 » évêques à s'y conformer , en or-  
 » donnant à vos officiers civils &  
 » militaires d'y tenir la main , vous  
 » ôterez aux mal-intentionnés les  
 » prétextes dont ils se servent pour  
 » soulever la multitude : les esprits  
 » se calmeront , & tout se trouvera  
 » disposé pour la célébration d'un  
 » concile national qui , avec le se-  
 » cours du ciel , rétablira la concorde  
 » & affermira parmi nous l'empire de  
 » la religion , la première colonne de  
 » la monarchie : je passe à la seconde ,  
 » qui consiste dans l'amour du peuple  
 » pour son souverain.

» L'amour ne se commande point ;  
 » c'est un sentiment en quelque sorte



» involontaire, qui s'allume, se nour-  
 » rit ou s'éteint sans notre aveu, ANN. 1560.  
 » & en quelque sorte à notre insu.  
 » Cependant personne n'ignore que  
 » l'admiration, l'estime, la douceur  
 » & la confiance le provoquent, l'at-  
 » tirent & lui servent d'aliment, que  
 » la fierté, la méfiance & le dédain  
 » le repoussent, l'écartent & l'étouf-  
 » fent. Un roi, animé du desir de  
 » le faire germer dans le cœur de ses  
 » sujets, commencera par s'en pé-  
 » nétrer lui-même à leur égard; il  
 » vivra avec eux comme au milieu  
 » de sa famille, s'occupera de leurs  
 » besoins, & se montrera toujours  
 » prêt à écouter leurs plaintes. Ces  
 » plaintes sont de deux sortes, les  
 » unes publiques, & les autres pri-  
 » vées : ces dernières sont du ressort  
 » des tribunaux de la justice, & doi-  
 » vent être décidées par les loix : un  
 » roi, en voulant les vider par lui-  
 » même, agiroit contre ses intérêts  
 » les plus chers, puisqu'il méconten-  
 » teroit quelques-uns de ses enfans,  
 » & n'éviteroit que très-difficilement  
 » le soupçon de partialité. Il en est  
 » autrement des plaintes publiques,  
 » qui ont pour objet l'administration,

---

 APR. 1560.

» & qui intéressent ou la nation en-  
 » tière , ou une patrie considérable  
 » de la nation. Le roi ne doit jamais  
 » se dispenser de les entendre par  
 » lui-même , & elles ne peuvent être  
 » convenablement proposées , enten-  
 » dues & discutées ailleurs que dans  
 » une assemblée nationale , où les  
 » députés des trois ordres aient une  
 » pleine liberté d'exposer leurs griefs ,  
 » & où le roi , certain du vœu de  
 » son peuple , décerne librement tout  
 » ce qui , sans préjudicier au bon  
 » ordre & à la sûreté publique ,  
 » doit tourner à la satisfaction du  
 » plus grand nombre. C'est de cette  
 » confiance mutuelle , de cet épan-  
 » chement réciproque de cœurs &  
 » de volontés que s'engendre l'a-  
 » mour des sujets pour leur souverain.  
 » C'est par - là qu'il devient vérita-  
 » blement roi , puisqu'il ne commande  
 » plus qu'à des hommes qui mettent  
 » leur plaisir & leur gloire à lui obéir.  
 » Mais d'autant que ce nom d'états-  
 » généraux semble , à bien des gens ,  
 » un attentat & une sorte de conf-  
 » piration contre l'autorité royale ,  
 » qu'il est devenu le mot de ralliement  
 » des brouillons & de tous les mécon-

» tens ; & que des personnes , d'ail- Ann. 1560  
 » leurs éclairées , pourroient avoir  
 » adopté en partie ce funeste préjugé ,  
 » faute d'avoir bien réfléchi sur cette  
 » matière , je vais , autant que mes  
 » forces le permettront , la discu-  
 » ter à fond ; je montrerai d'abord  
 » la nécessité des états-généraux ,  
 » j'exposerai ensuite les avantages  
 » que le roi & la nation doivent  
 » s'en promettre ; enfin je répondrai  
 » aux difficultés qu'on pourroit m'op-  
 » poser , laissant à ceux qui opineront  
 » après moi , le soin de me redresser  
 » si je m'égare en quelque point , ou  
 » de suppléer à ce qui pourroit m'être  
 » échappé.

» Pour montrer la nécessité des  
 » états-généraux , il suffira de par-  
 » courir rapidement les principaux  
 » objets qui sont du ressort de ces  
 » assemblées. Si le peuple se plaignoit  
 » de l'augmentation progressive des  
 » impôts , & vouloit s'autoriser de  
 » ce qui se pratiquoit il y a un siècle  
 » pour demander des diminutions ;  
 » & que le roi , d'un autre côté , vou-  
 » lût lui faire entendre que par les  
 » changemens , survenus depuis ce  
 » tems dans le numéraire & le ren-

---

ANN. 1560.

» chériffement de toutes les choses  
 » de premier besoin, la même som-  
 » me de deniers ne répond plus aux  
 » mêmes besoins; & que le gou-  
 » vernement, en tirant, en apparen-  
 » ce, plus d'argent du peuple, est,  
 » dans la réalité, plus à l'étroit qu'il  
 » ne l'étoit alors : où ces sortes de  
 » questions peuvent-elles être plus  
 » convenablement discutées & éclair-  
 » cies que dans une assemblée d'états ?  
 » Et puisque des besoins effectifs ne  
 » permettent pas au roi d'accorder  
 » des soulagemens à son peuple, n'est-  
 » il pas de la sagesse de lui en faire  
 » sentir les raisons & de compatir  
 » à sa misère ? Y a-t-il un moyen  
 » plus sûr de lui faire porter patiem-  
 » ment le fardeau & de le retenir  
 » dans l'obéissance ?

» Si le peuple représentoit que par  
 » l'ancienne constitution de l'état, le  
 » roi doit vivre de ses domaines,  
 » soudoyer sa gendarmerie du pro-  
 » duit des tailles, & faire face aux  
 » dépenses de la guerre avec le pro-  
 » duit des aides & des gabelles,  
 » puisque ces impôts permanens ne  
 » lui ont été accordés qu'à ces con-  
 » ditions ; & que le roi fût inté-

» ressé à lui montrer qu'il a trouvé  
 » en montant sur le trône presque ANN. 1560.  
 » tous les domaines de la couronne  
 » aliénés, les aides & les greniers à  
 » sel chargés de rentes & d'hypo-  
 » thèques qui en absorbent le pro-  
 » duit : que privé de ces deux bran-  
 » ches des revenus publics, & chargé  
 » en outre d'une masse énorme de  
 » dettes qu'il n'a point contractées,  
 » mais qu'il ne pouvoit méconnoître  
 » sans manquer à la foi publique, il  
 » a fait beaucoup & plus, sans doute,  
 » que ses sujets n'attendoient de lui,  
 » en accordant une légère diminution  
 » sur les tailles, en réformant sa mai-  
 » son, & en retirant une partie de  
 » ses domaines : qu'il lui est désormais  
 » impossible non-seulement de libérer  
 » les revenus publics, mais de faire  
 » face aux dépenses courantes & aux  
 » frais les plus indispensables de l'ad-  
 » ministration, si ses fidèles sujets ne  
 » se chargent eux-mêmes de la dette  
 » nationale, ou ne lui fournissent des  
 » fonds extraordinaires pour la liqui-  
 » der : par qui & en quel endroit ces  
 » sortes de débats, ces arrangemens  
 » de famille peuvent-ils être maniés  
 » & terminés plus facilement que

---

 ANN. 1560.

» par les représentans de la nation ;  
 » & dans une tenue d'états-généraux ?

» Si les besoins de l'état nécessi-  
 » toient des suppressions de dons , de  
 » pensions & d'offices , & que ces  
 » opérations ne pussent s'achever sans  
 » mécontenter un grand nombre  
 » d'hommes puissans & avides qui  
 » se soucient fort peu s'il reste des  
 » fonds dans le trésor public , pourvu  
 » que leur bourse se remplisse , &  
 » qui regardent comme leurs ennemis  
 » personnels tous ceux qui conseil-  
 » lent au roi de retrancher les dons  
 » exorbitans & les dépenses super-  
 » flues : ne seroit-ce pas un précieux  
 » avantage pour ceux qui sont à la  
 » tête de l'administration , de se met-  
 » tre à couvert des haines person-  
 » nelles en se cachant , pour ainsi dire ,  
 » derrière la nation ?

» Si les ministres du roi sont ca-  
 » lomniés , si l'on affecte de les dé-  
 » noncer publiquement comme les au-  
 » teurs des troubles & les oppresseurs  
 » de la liberté , quel plus beau moyen  
 » pourroient-ils desirer pour con-  
 » fondre leurs ennemis & se laver de  
 » tout reproche & même de tout  
 » soupçon , que d'exposer devant la

» nation assemblée, en quel état  
 » étoient les affaires lorsqu'ils en ont ANN. 1560  
 » été chargés, en quel état elles se  
 » trouvent maintenant, & de rendre  
 » un si bon compte de leur ges-  
 » tion, que l'envie soit forcée de se  
 » taire, ou de rendre justice à leur  
 » sagesse & à leur intégrité?

» En un mot, s'il s'élève dans l'état  
 » une clameur publique, une récla-  
 » mation, n'importe sur quel objet,  
 » où cet objet peut-il être mieux  
 » approfondi que dans une assemblée  
 » d'états? Si la plainte est fondée, qui  
 » peut mieux y mettre ordre? Si elle  
 » est supposée & malicieuse, qui peut  
 » mieux la faire rentrer dans le néant?  
 » Au lieu qu'en paroissant la mépriser,  
 » on lui donne souvent de la con-  
 » sistance: elle devient, avec le tems,  
 » une opinion reçue que personne ne  
 » s'avise de contredire, & s'imprime  
 » si profondément dans les têtes,  
 » qu'on ne peut plus l'en arracher.

» Cet inconvénient, dont il est im-  
 » possible de calculer les suites, n'est  
 » cependant pas encore ce que nous  
 » avons le plus à craindre. Non-seu-  
 » lement le peuple murmure, mais  
 » dans quelques villes, il refuse d'é-

Ann. 1560.

» conter ceux qui lui parlent au nom  
 » du roi. En dédaignant d'entendre  
 » ses plaintes & de le consoler, puis-  
 » que les circonstances ne permet-  
 » tent pas de le soulager, on court ris-  
 » que de le jeter dans le désespoir ;  
 » c'est à-dire, dans un état où, ne tenant  
 » plus à la vie, qu'il ne regarde que  
 » comme une prolongation de tour-  
 » mens, il se croit tout permis, & ne  
 » craint plus ni roi, ni justice.

» Les brouillons & les mécontents  
 » trouvant un champ si bien préparé,  
 » ne manquant pas d'invectiver, en  
 » pleine liberté, contre l'administra-  
 » tion, & ne prêtant aux ministres  
 » que des vues intéressées, parvien-  
 » nent, sans peine, à décrier leurs opé-  
 » rations. C'en est point à l'oreille ou  
 » dans de petits comités que se débi-  
 » tent les plus odieuses imputations ;  
 » on les affiche au coin des rues, aux  
 » portes des églises, elles s'impriment  
 » dans une foule de libelles qui circu-  
 » lent dans les provinces & dans les  
 » pays étrangers. Comment le peuple,  
 » déjà ulcéré, & qui ne fait rien de  
 » ce qui se passe à la cour, pourroit-il  
 » se préserver de prendre pour au-  
 » tant de vérités des impostures qui



» s'annoncent avec cette publicité ?  
 » ceux qui n'y ajoutent pas une foi en-  
 » tière , sont au moins tentés de soup-  
 » çonner que des bruits si accrédités  
 » ont une sorte de fondement.

---

 ANN. 1560.

» De-là procède en partie la con-  
 » fiance, ou plutôt l'insolence des fac-  
 » tieux : assurés de la faveur populaire,  
 » & se donnant pour les vengeurs des  
 » droits de la nation , ils s'opposent  
 » à la publication des ordonnances ,  
 » menacent les officiers de la justice  
 » & les dépositaires de l'autorité.  
 » Quelques - uns lèvent des compa-  
 » gnies de gens de guerre , tiennent  
 » les champs , & vivent aux dépens  
 » du peuple ; d'autres plus couverts ,  
 » & en cela même plus dangereux ,  
 » trament des ligue , & intriguent  
 » dans des cours étrangères.

» Qui peut prévoir où aboutiront  
 » ces menées ? Fasse le ciel que ma  
 » crainte soit vaine ! mais je tremble  
 » qu'une ou deux provinces ne vien-  
 » nent à se détacher de la couronne  
 » & à intercepter les deniers royaux :  
 » où trouverions-nous les fonds né-  
 » cessaires pour mettre sur pied une  
 » armée capable de les réduire ? Ce  
 » ne pourroit être qu'en foulant les

» autres ; mais ne risquerions - nous  
 ANN. 1560. » pas d'y exciter un soulèvement , &  
 » le feu de la révolte , en s'étendant  
 » d'une province à une autre , ne fini-  
 » roit-il pas par embraser le royaume  
 » entier ? Est-ce donc dans une situation  
 » si alarmante qu'on doit encore de-  
 » mander si nous ferons usage du seul  
 » remède qui nous reste , & auquel  
 » la nation n'a jamais recouru en vain ?  
 » J'ajoute que quand bien même nous  
 » pourrions , sans inconvénient , nous  
 » dispenser d'y recourir , il présente  
 » par lui-même tant d'avantages ,  
 » que nous ferions encore inexcusa-  
 » bles d'en priver le royaume.

» Je mets au premier rang le profit  
 » inestimable qu'en retirera l'ame de  
 » notre jeune monarque ; car quel  
 » meilleur moyen pourroit-on trouver  
 » pour le former dans l'art si difficile  
 » de régner , que de l'initier de bonne  
 » heure dans la connoissance des gran-  
 » des affaires , des mœurs de son  
 » peuple , du contrat qui le lie à ses  
 » sujets , de ses droits & de ses de-  
 » voirs ; de lui inculquer qu'il est  
 » pasteur pour garder & défendre  
 » son troupeau , non pour l'écorcher  
 » ou le dévorer ; qu'il doit régler

» sa dépense avec une sage écono-  
 » mie , puisqu'à la réserve du pro-  
 » duit de ses domaines , tout ce qui  
 » entre dans son trésor est le sang  
 » de ce peuple dont Dieu lui a confié  
 » la garde. Ces grandes leçons ache-  
 » veront ce qu'une première éduca-  
 » tion a déjà commencé ; elles lui  
 » inspireront le desir d'être juste &  
 » bon , & le rendront heureux ; car  
 » la bonne fortune accompagne ordi-  
 » nairement les bons. C'est dans cette  
 » école que Louis XII puisa ces grands  
 » principes qui le rendirent un mo-  
 » narque accompli : c'est encore dans  
 » une de ces assemblées , qu'au milieu  
 » des bénédictions , des cris de joie  
 » & des larmes , il reçut , d'une na-  
 » tion pénétrée de reconnoissance &  
 » prosternée à ses genoux , le glorieux  
 » nom de *père du peuple*.

» Le second avantage qu'on a lieu  
 » de se promettre de cette assemblée  
 » nationale , est de tirer promptement  
 » l'état du gouffre où il est enfoncé.  
 » Le François est né généreux & sen-  
 » sible , & il n'y a point d'exemple  
 » que la nation ait refusé d'assister  
 » de tout son pouvoir , & souvent  
 » même au-delà de ses forces , ceux

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

» de ses rois qui ont recouru à elle  
 » dans le malheur, quand bien même  
 » ils y feroient tombés par leur faute.  
 » A plus forte raison se portera-t-elle  
 » à venir au secours d'un jeune roi  
 » dont elle n'a qu'à se louer, & ne  
 » lui reprochera point des fautes aux-  
 » quelles il n'a eu aucune part, &  
 » qu'elle n'auroit pas même repro-  
 » chées à ses prédécesseurs, au moins  
 » dre signe qu'ils auroient donné de  
 » vouloir s'en corriger.

» A ces deux considérations, j'en  
 » joins une troisième; la nécessité  
 » d'avoir de nouvelles loix, ou de  
 » renouveler les anciennes sur plu-  
 » sieurs objets d'administration. Car  
 » bien que le pouvoir législatif rési-  
 » de essentiellement dans le roi seul,  
 » & que sa volonté permanente &  
 » duement notifiée soit la règle à  
 » laquelle tous ses sujets doivent  
 » se conformer; il faut convenir  
 » cependant que dans l'opinion pu-  
 » blique, il y a de la différence  
 » entre les loix qui émanent du  
 » propre mouvement du roi, af-  
 » sisté de son conseil, & celles qui  
 » sont rédigées sur la pétition des  
 » trois ordres. On respecte moins

» les premières , parce qu'on soup-  
 » çonne quelquefois qu'elles ont été ANN. 1560  
 » suggérées par des ministres qui  
 » avoient des vues secrètes ; au lieu  
 » que les secondes , dictées pour le  
 » seul amour du bien public , dé-  
 » battues & délibérées en présence  
 » de tous ceux qui avoient intérêt à  
 » la chose , portent tous les caractères  
 » de l'équité , & deviennent la volonté  
 » commune , contre laquelle aucun  
 » particulier n'a le front de réclamer.

» C'est par ces principes , & en se  
 » conformant à ce plan d'adminis-  
 » tration , que la monarchie Fran-  
 » çoise s'est maintenue , avec gloire ,  
 » pendant la durée de onze siècles.  
 » C'est ainsi que se régissent encore  
 » l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse,  
 » le Danemark, la Suède, la Bohême  
 » & la Hongrie : & puisque tant de  
 » peuples, sans s'être concertés, se gou-  
 » vernent par ces principes , & y  
 » demeurent constamment attachés ,  
 » pourquoi la seule nation Françoisse y  
 » renonceroit-elle , & par quelle fata-  
 » lité se verroit-elle dépouillée du  
 » plus beau de ses privilèges ? Écoutons  
 » cependant les raisons qu'on sera  
 » peut-être tenté de nous opposer.

---

 ANN. 1560.

» On ne manquera pas de dire que  
 » c'est une vieille institution tombée  
 » en désuétude, qui n'est propre qu'à  
 » brider l'autorité du roi, & qui  
 » acheveroit de tout perdre dans un  
 » moment de troubles & de division.  
 » Je réponds que si ceux qui s'auto-  
 » risent de la longue interruption des  
 » états-généraux pour les proscrire,  
 » avoient bien calculé les biens & les  
 » maux qui en sont résultés, il est au  
 » moins douteux qu'ils osassent s'ap-  
 » puyer d'un pareil titre; car à quelle  
 » autre cause faut-il rapporter les  
 » calamités que nous éprouvons? Et  
 » n'est-il pas évident que si les états  
 » eussent continué de s'assembler, la  
 » corruption ne seroit point parvenue  
 » au point où nous la voyons: de même  
 » donc que la longue intermission des  
 » conciles a donné naissance aux scan-  
 » dales & au schisme, de même la  
 » cessation des états-généraux a ouvert  
 » la porte à une foule d'expédiens rui-  
 » neux, de trompeuses ressources &  
 » de larcins déguisés qui ne cesseront  
 » de dévorer l'état, jusqu'à ce qu'il se  
 » rapproche de sa constitution pre-  
 » mière.

» Quand on nous dit que ce seroit

» diminuer l'autorité du roi , on ne  
 » connoît pas , ou l'on affecte de ne Ann. 1560.  
 » pas connoître le cœur des François.  
 » Car ont-ils jamais refusé de faire,  
 » pour leur roi , tout ce qui étoit  
 » humainement possible ? Leur de-  
 » mander davantage , ce seroit une  
 » folie , l'exiger une barbarie. C'est  
 » donc consolider l'autorité du roi  
 » & non l'affoiblir , que de lui don-  
 » ner pour base la justice ; tout autre  
 » usage la dégraderoit , sans aucune  
 » utilité pour lui , puisqu'il a affaire  
 » à un si bon peuple , qu'il est sûr de  
 » n'être jamais refusé.

» Si l'on ajoute que le roi se don-  
 » neroit des entraves en renonçant à  
 » imposer ses sujets sans leur con-  
 » sentement , je répondrai qu'il ne  
 » perdra rien au change : car puisque  
 » sans être consulté , sans entendre les  
 » raisons qui engageoient le prince à  
 » augmenter les impôts , le peuple a  
 » payé jusqu'à ce jour , que ne fera-t-il  
 » pas quand il saura que la demande  
 » est juste , qu'elle a été discutée &  
 » approuvée par ses représentans ?

» Mais dans ce cas , me dira-t-on ;  
 » le peuple seroit juge si les demandes  
 » du roi sont justes ou non. J'en con-

## 408 HISTOIRE DE FRANCE:

Ann. 1560.

» viens, & j'ajoute que c'est une raison  
 » de plus pour que le roi doive desirer  
 » le rétablissement de cette constitu-  
 » tion ; car voudroit-il quelque chose  
 » d'injuste, ou craindroit-il que la par-  
 » tie la plus nombreuse des députés ,  
 » c'est à - dire, des hommes les plus  
 » éclairés de la nation , ne se méprît  
 » sur ce qui est utile ou nuisible, &  
 » refusât de consentir à ce qui tourne-  
 » roit à l'avantage de la patrie , leur  
 » mère commune ? N'est-ce pas dans  
 » de pareilles assemblées qu'il est vrai  
 » de dire que la *voix du peuple est la*  
 » *voix de Dieu* ?

» Ainsi ont pensé, ainsi ont agi  
 » ceux qui , avant vous , sire , ont  
 » tenu , avec le plus de réputation ,  
 » le sceptre des François : en ména-  
 » geant leurs sujets , en n'exigeant  
 » rien au-delà de ce qui leur étoit  
 » librement accordé , ils ont exécuté  
 » de plus hauts faits , de plus grandes  
 » entreprises qu'on n'en a osé tenter  
 » depuis en vexant la nation & en  
 » l'épuisant par toutes les subtilités  
 » qu'a pu imaginer l'industrie finan-  
 » cière. Je ne vous citerai dans ce  
 » moment que l'exemple du bon  
 » Louis XII, auquel je reviens si  
 » volontiers.



» volontiers. Avec ses revenus ordi-  
 » naires , il conquît le duché de Mi-  
 » lan , la république de Gênes &  
 » l'état de Venise , à la réserve de  
 » la capitale, rendit l'Italie tributaire,  
 » & inspira de la terreur à l'Europe  
 » entière ; tandis que ses successeurs ,  
 » après une guerre de trente ans ,  
 » après avoir ruiné leurs sujets, ont  
 » à peine ajouté à la monarchie trois  
 » ou quatre places frontières.

---

 ANN. 1560.

» Acheverai - je de dire librement  
 » ce que je pense ? Cette excessive  
 » facilité qu'ont trouvé nos derniers  
 » monarques à se procurer tout l'ar-  
 » gent qu'ils desiroient , les a rendus  
 » & trop entreprenans, & trop incon-  
 » sidérés sur les objets de dépense.  
 » S'ils avoient été obligés de mesu-  
 » rer leurs projets sur leur revenu , ils  
 » auroient préservé leur cœur d'at-  
 » tenter à la liberté de leurs voisins ,  
 » & leurs mains de fouiller si avant  
 » dans la bourse de leurs sujets. Car  
 » quel fruit a retiré la France de tant  
 » de guerres, sinon que les Allemands  
 » & les Italiens ont emporté nos écus,  
 » & ne nous ont laissé que leurs vices.

» On voudroit nous effrayer par  
 » ce qui se passa sous le règne du

---

ANN. 1560.

» roi Jean; & l'on cite avec emphase  
 » les humiliations que les états -- gé-  
 » néraux, assemblés à Paris, firent  
 » subir au dauphin qui gouvernoit  
 » le royaume, & les parris indécens  
 » qu'ils lui osèrent proposer. Je pour-  
 » rois me contenter de répondre qu'il  
 » n'y a rien de si bon, de si saint &  
 » de si salutaire dont les hommes  
 » n'aient quelquefois abusé; que s'au-  
 » toriser d'un fait unique pour prof-  
 » citer une pratique qui, pendant  
 » plus de mille ans, a maintenu l'état  
 » & lui a procuré des avantages in-  
 » nombrables, c'est prétendre qu'on  
 » doit abolir la saignée, parce qu'elle  
 » a tué quelques malades, les parle-  
 » mens & tous les tribunaux, parce  
 » qu'il n'y en a aucun qui n'ait commis  
 » quelque injustice. Mais pour venir  
 » plus particulièrement à l'exemple  
 » qu'on nous oppose, je dis qu'on ne  
 » peut raisonnablement conclure que  
 » ce qui est arrivé une fois doit encore  
 » arriver, à moins que l'on ne montre  
 » que les conjonctures sont absolu-  
 » ment les mêmes : or, quelle parité  
 » voudroit-on établir entre le règne  
 » du roi Jean & le moment présent ?  
 » Un roi prisonnier au-delà des mers,

» le royaume livré à toutes les hor-  
 » reurs de l'anarchie ; les princes &  
 » les grands divisés d'intérêt , les  
 » campagnes dévastées , les villes par-  
 » tagées en factions , les Anglois  
 » victorieux par-tout , & déjà maîtres  
 » d'un tiers du royaume ; comment  
 » dans cette crise & au milieu de  
 » ces violentes convulsions , la nation  
 » auroit-elle pu se conduire avec  
 » sagesse , & ne point se méprendre  
 » sur ses vrais intérêts ? Dans le mo-  
 » ment présent , la France est en paix  
 » avec ses voisins , le roi reconnu par  
 » tous ses sujets , sans qu'aucun s'avise  
 » de lui disputer son autorité ni la  
 » moindre de ses prérogatives. S'il y a  
 » de la fermentation dans les têtes ;  
 » si dans quelques provinces on a pris  
 » les armes , ce ne sont encore que des  
 » nuages sans consistance que le moi-  
 » dre vent peut dissiper : aucun chef  
 » jusqu'ici n'a osé lever la tête. Il n'est  
 » donc point question , comme sous le  
 » roi Jean , de remédier à un soulève-  
 » ment général , à une guerre tout à-  
 » la-fois civile & étrangère : il ne s'agit  
 » que d'un commencement de divi-  
 » sion qu'il est facile de prévenir en  
 » ôtant aux mal-intentionnés l'appui

---

 ANN. 1560.

„ qu'ils se promettent de la faveur  
 „ populaire. Le vrai remède est d'a-  
 „ sembler la nation, & de lui exposer  
 „ en quel état le roi a trouvé les  
 „ affaires, quel usage il a fait des  
 „ revenus publics, comment il s'est  
 „ vu dans l'impossibilité de satisfaire à  
 „ tous ceux qui formoient des de-  
 „ mandes, à ceux même qui n'en for-  
 „ moient que de justes; combien il  
 „ desirait de s'acquitter envers eux,  
 „ de réformer la discipline de l'é-  
 „ glise, de soulager les laboureurs,  
 „ de préserver tout le monde de  
 „ l'oppression, & de se gouverner  
 „ par les conseils de ses fidèles sujets.

„ C'est le parti qu'on prit au com-  
 „ mencement du règne de Charles  
 „ VIII. Il étoit mineur, & fils de  
 „ Louis XI, dont la mémoire étoit  
 „ abhorrée : la haine publique s'éten-  
 „ doit sur les favoris & les anciens  
 „ ministres qui s'étoient enrichis des  
 „ dépouilles des meilleures maisons,  
 „ & qui formoient le conseil d'admi-  
 „ nistration : à la tête étoit une jeune  
 „ princesse, que l'usage & les loix sem-  
 „ bloient devoir en exclure, la famille  
 „ royale étoit divisée, & chacun des  
 „ princes avoit un parti considérable

„ parmi la noblesse. Au milieu de  
 „ ces agitations , les états s'assemblè- ANN. 1560  
 „ rent , ne changèrent rien au con-  
 „ seil qui se trouvoit établi , présen-  
 „ tèrent , à genoux , leurs cahiers de  
 „ doléances , supplièrent , conjurèrent  
 „ le jeune monarque d'avoir égard  
 „ à leurs justes demandes , & ne se  
 „ permirent pas une phrase , pas un  
 „ mot , qui sentît la contrainte ou  
 „ la menace. Qu'aurions-nous donc  
 „ à craindre pour un roi majeur ,  
 „ assisté des conseils de la reine sa  
 „ mère , entouré des princes ses  
 „ parens , assuré du vœu des deux  
 „ premiers ordres de l'état , & res-  
 „ pecté par le troisième , qui ne lui  
 „ impute aucun des maux qu'il souf-  
 „ fre ? Que pourront contre cette  
 „ union de cœurs & de volontés les  
 „ intrigues de quelques mécontents ?  
 „ S'ils osent ouvrir la bouche , sera-  
 „ t-il bien difficile de les confondre ?  
 „ S'ils se taisent , leur silence , dans  
 „ une pareille occasion , ne sera-  
 „ t-il pas un désaveu de toutes leurs  
 „ déclamations antérieures contre  
 „ l'administration ; & le peuple ,  
 „ instruit de la manière dont les  
 „ choses se seront passées , daignera-

» t - il seulement les écouter ? »

ANN. 1560.

Avis de l'amiral, refusé par le duc de Guise.

*Ibidem.*

Cette harangue termina la séance : le lendemain 24, l'amiral de Coligni, qui étoit en tour d'opiner, donna de justes éloges au zèle éclairé de l'archevêque de Vienne, résuma en peu de mots toutes les parties de son discours ; & s'étendit davantage sur l'intérêt qu'avoit le roi de se concilier l'amour de ses sujets & de vivre au milieu d'eux, comme un père au milieu de ses enfans. A cette occasion, il s'emporta sans ménagement contre ceux qui avoient conseillé à sa majesté d'augmenter sa garde d'une compagnie d'arquebusiers. C'étoit, disoit-il, lui donner une bien mauvaise éducation, que de l'armer contre ses sujets ; c'étoit donner à ceux-ci une mortification bien sensible & un terrible dégoût, que de les écarter de la présence & de la douce familiarité de leur roi, puisque tel est le caractère du François, qu'il ne veut rien tenir que de la main de son roi, & qu'il préféreroit un honnête refus de sa bouche à une grace dont il n'auroit obligation qu'aux ministres. Il ajouta que si sa fortune, sa tête, celle de sa femme & de ses enfans étoient des

garans qui pussent être acceptés, il les donneroit pour gage que le roi n'avoit rien à craindre de ses sujets, n'étoit haï de personne, pouvoit se promener sans gardes d'un bout à l'autre de son royaume, & ne trouveroit par-tout qu'un peuple docile, empressé à le voir & à lui témoigner, par des cris d'allégresse, la satisfaction & la joie que sa présence inspire. Que si quelques-uns des ministres n'étoient pas absolument dans le même cas, & avoient des raisons de craindre; ce qu'ils avoient de mieux à faire, étoit de désarmer la haine publique en se montrant plus humains, moins défiants & moins fiers: qu'il ne dissimuleroit point qu'ayant été chargé de rechercher la cause des troubles qui agitoient la Normandie, il avoit trouvé une grande animosité contr'eux; qu'il croyoit toutefois que le mal n'étoit point encore si grand, que tout ne pût se calmer, si, corrigeant ce qu'il y avoit eu de dur & d'arbitraire dans leur administration, ils se conformoient dorénavant aux loix & aux usages de la monarchie. Son avis fut, 1°. que le roi assemblât au plus tôt les états-généraux;

---

 ANN. 1566.

ANN. 1560.

2°. qu'il supprimât sa nouvelle garde, afin de rétablir la confiance qui devoit subsister entre lui & ses sujets ;  
 3°. qu'il suspendît toute poursuite & toute recherche pour cause de religion, jusqu'à la détermination d'un concile soit général, soit national ;  
 4°. que faisant droit sur la requête qu'il avoit été chargé de lui présenter, il permît à ceux qui professoient la nouvelle religion, de s'assembler pour prier Dieu en commun, & assister au prêche ; qu'à cet effet il leur accordât des temples, & commît dans chaque district un officier public, pour veiller à ce qu'il ne se passât rien dans ces fortes d'assemblées qui préjudiciât à son autorité ni au bien du royaume.

Les maréchaux de France & le connétable conclurent simplement à un concile & à la convocation des états-généraux. Le duc de Guise, quoique naturellement doux & réservé, oublia son rôle de conseiller d'état, pour ne répondre qu'à ce qui le concernoit personnellement dans les discours de l'amiral. Jetant sur lui un regard de colère, il dit que bien mal-à-propos on accusoit ceux que le roi honoroit de sa confiance de lui donner une mau-



vaïse éducation : qu'on auroit dû réfléchir qu'il avoit reçu d'un pere vertueux toute l'éducation qui convenoit à un grand prince, & qu'il avoit à ses côtés une mère tendre, vigilante & éclairée, qui ne lui épargnoit pas ses conseils : que c'étoit lui manquer de respect & ne pas le connoître, que de supposer qu'à son âge il eût encore besoin de précepteur, il ne fût pas distinguer par lui-même ce qui étoit convenable ou non. Que la nouvelle compagnie dont il avoit cru devoir augmenter sa garde, n'écartoit personne de sa présence, & n'empêchoit pas plus que les anciennes que tous ceux qui vouloient le voir, qui avoient à lui parler, ne l'abordassent librement, qti'en un mot elle ne portoit & ne devoit porter ombrage à aucun de ceux qui n'avoient que des intentions droites. Qu'on persuaderoit difficilement après ce qui s'étoit passé à Amboïse & ce qui se passoit encore journellement dans quelques provinces, que le roi n'avoit rien à craindre de ses sujets & que tous lui étoient parfaitement soumis : car si la chose étoit ainsi, à quelle fin étoient-ils assemblés, pourquoi cherchoient-ils avec tant de soins & de

---

 ANN. 1560.

---

 AN. 1560.

contention le meilleur moyen de prévenir un soulèvement général ? Que c'étoit une mauvaise raison & un prétexte usé d'alléguer qu'on n'en vouloit pas au roi , mais à ses ministres : qu'il ne savoit pas que son frère & lui eussent donné , comme particuliers , occasion à personne de se plaindre d'eux : que la prétendue haine qu'on leur portoit ne les regardoit donc qu'en qualité de ministres , c'est-à-dire , d'exécuteurs des volontés du roi , & retomboit en dernière analyse sur sa personne sacrée , ou au moins sur son autorité : que si les séditieux & les mécontents affectoient par un reste de pudeur de ne pas l'envelopper dans leurs propos , ce n'étoit qu'afin de tromper les simples & lui porter des coups plus certains : que loin d'affoiblir dans ce moment la garde du roi & de le mettre à la merci des rebelles , il falloit prendre toutes les précautions dont on se pourroit aviser pour le garantir d'une nouvelle surprise. Qu'il seroit temps d'examiner s'il y avoit encore des suppressions à faire dans les troupes , lorsque les moyens qu'on cherchoit pour rétablir le calme auroient produit leur

effet. Qu'il laissoit aux théologiens à décider si c'étoit le cas d'assembler un concile ; que ce qu'il savoit très-certainement , c'est que tous les conciles du monde ne changeroient rien à la croyance qu'il avoit reçue de ses pères, & qu'il transmettroit à ses enfans : que par rapport à une convocation d'états-généraux, il s'en rapportoit entièrement à la prudence du roi.

Le cardinal de Lorraine , quoique vif & emporté, se contint mieux dans cette rencontre. Prenant à tâche, ainsi que son frère , de réfuter l'avis de l'amiral , il évita de rien dire de trop aigre , rien qui sentît la personnalité. Commencant par la requête que celui-ci avoit présentée , il dit que si ceux qui l'avoient rédigée se disoient encore les fidèles sujets du roi , c'étoit à une condition qu'il falloit sous-entendre, quoiqu'elle ne fût pas formellement énoncée , savoir , ou qu'il s'enrôleroit dans leur secte , ou qu'au moins il ne la contrarieroit pas. Qu'il laissoit à juger lequel des deux étoit le plus convenable ou que le roi & son conseil se rangeâssent à l'opinion de ces *galans* , ou qu'eux-mêmes se rangeâssent à celle du roi & du conseil. Que leur accor-

ANN. 1560.

Avis du  
cardinal de  
Lorraine :  
convocation  
des états-gé-  
néraux.

*Ibidem.*

---

 ANN. 1560.

der des temples pour l'exercice public de leur religion , c'étoit visiblement l'approuver ; ce que le roi ne pouvoit faire sans risquer le salut de son ame & violer le serment qu'il avoit prêté à la face des autels de maintenir la religion catholique dans son royaume. Que sans prétendre s'opposer en aucune manière à l'avis de ceux qui demandoient l'assemblée d'un concile , soit général , soit national , il croyoit devoir observer qu'il n'en voyoit pas bien la nécessité : car s'il ne s'agissoit que de réformer la discipline ecclésiastique , le roi , de concert avec chaque évêque diocésain , pouvoit y procéder sur-le-champ , & que par rapport aux dogmes ils étoient suffisamment éclaircis par les conseils antérieurs. D'ailleurs y avoit-il la moindre apparence que ceux qu'on vouloit ramener se soumissent aux décisions d'un concile ? Ne prétendroient-ils pas le composer à leur mode , c'est à dire , d'une manière inconnue à toute l'antiquité ; & si cette absurde prétension étoit rejetée , comme il n'y avoit pas lieu d'en douter , ne prendroient-ils pas acte de ce refus , pour dire à leur ordinaire qu'on les auroit condamnés sans les avoir en-

rendus, que les évêques seroient juges & parties? Qu'on pouvoit juger de la docilité, de l'esprit de paix & de charité, dont ces parfaits chrétiens, ces nouveaux évangélistes, étoient animés, par cette foule de placards & de libelles; où ils versôient à pleines mains le poison de la colomnie sur ceux qui avoient le malheur de leur déplaire: qu'il en avoit ramassé jusqu'à vingt-deux composés contre lui, & qu'il les conservoit précieusement comme des titres de noblesse, parce qu'en effet c'étoit un bel éloge pour un homme en place d'avoir été haïs des méchans. Qu'il étoit donc intimement convaincu qu'un concile ne produiroit aucun effet sur des forcenés, qui ne respiroient que bouleversement d'état, & ne pouvoient être contenus que par les armes & la terreur. Qu'à l'égard de cette foule de malheureux, que d'habiles séducteurs, leur propre crédulité & leur ignorance avoient égarés du droit chemin, qui pratiquoient en silence une religion qu'ils croyoient la meilleure, & n'y persévéroient que parce qu'ils s'imaginoient que leur salut éternel en dépendoit; il étoit d'avis, puisque les

ANN. 1560.

Ann. 1560.

remèdes violens dont on s'étoit servi avoient eu un effet contraire à celui qu'on en espéroit, qu'on cessât désormais toute poursuite contr'eux, & qu'on n'employât pour les ramener que la persuasion & les voies de douceur. Qu'il regrettoit amèrement qu'on les eût traités avec trop de rigueur aussi long-tems qu'on les avoit confondus avec les vrais coupables; & que s'il pouvoit, aux dépens de son sang, leur dessiller les yeux & les réconcilier à l'église, il le verseroit jusqu'à la dernière goutte. Son avis fut que les gouverneurs de provinces, les sénéchaux & les baillis, chacun dans leur district, empêchassent toute assemblée illicite, & chatiassent du dernier supplice tous ceux qui porteroient les armes sans une permission du roi: que les évêques résidassent dans leur diocèse, annonçassent la parole de Dieu, veillassent sur les curés, & se préparassent à tenir un concile au temps & au lieu qui leur seroit indiqué. Par rapport à une assemblée d'états-généraux, il approuva fort que le roi la convoquât sans délai, ne fût-ce que pour montrer à son peuple l'usage qu'il faisoit

de ses revenus, & les mesures qu'il avoit déjà prises pour se mettre en état de le soulager. Ann. 1560.

L'avis du cardinal, qui ne différoit presque point de celui de Marillac, fut suivi unanimement par les chevaliers de l'ordre & les maîtres des requêtes. On dressa sur-le-champ deux lettres circulaires : la première adressée aux sénéchaux & aux baillis, par laquelle le roi leur enjoignoit d'assembler incessamment des états particuliers pour rédiger les cahiers des doléances de la province, & procéder au choix de leurs députés aux états-généraux, dont l'ouverture fut fixée au 10 de décembre dans la ville de Meaux : la seconde aux évêques, pour leur ordonner de résider dans leurs diocèses, d'y remplir les fonctions de leur ministère, & de se trouver à Paris le 20 de janvier pour y célébrer un concile national, à moins qu'il ne plût au pape d'en indiquer un général, ainsi qu'il le promettoit au roi.

Cette alternative acheva de décider le souverain pontife à rétablir le concile de Trente deux fois interrompu. Jean - Ange de Medequin ou de Médecis, frère du fameux marquis

Négociations  
à Rome, par  
rapport à un  
concile général.

*Recueil de  
Dupui.*

#### 424 HISTOIRE DE FRANCE.

ANN. 1560.  
*Additions  
 aux mém. de  
 Castelnau.  
 Fra Paolo.  
 Pallavicin.*

de Marignan , proclamé souverain-pontife sous le nom de Pie IV , dans les derniers jours de l'année précédente , n'étoit peut-être pas mieux disposé que son prédécesseur à l'égard d'une assemblée qui devoit lui causer beaucoup de soins , de tourmens & de dépense , sans qu'on pût désormais s'en promettre aucun fruit. Car si les Luthériens , pour lesquels le concile s'étoit déjà tenu à deux reprises consécutives , n'avoient pas daigné y prendre part , avoient tourné en dérision ses décisions , devoit-on attendre plus de docilité des Calvinistes ; & les mêmes raisons dont s'étoient servi les premiers , pour anéantir , autant qu'il étoit en eux , l'autorité de l'église , ne se reproduiroient-elles pas avec un nouveau degré de violence dans la bouche des seconds ? D'ailleurs n'étoit-ce pas fournir un intérêt commun & un point de ralliement à deux sectes ennemies l'une de l'autre , & alors occupées à s'entre-déchirer ? Ces considérations retenoient Pie IV : mais d'un autre côté les malheurs de la chrétienté , les pertes journalières que faisoit l'église , le cri général de l'Europe , les vives sollicitations auxquelles il



devoit s'attendre de la part de presque tous les souverains catholiques , le jeroient dans le plus grand embarras : car à quelles plaintes , à combien d'interprétations sinistres ne l'exposeroit pas un refus? étoit-il décent que le chef de la religion , le père commun des fidèles , montrât moins de zèle pour les intérêts de l'église , que des princes séculiers ? ne devoit-il pas les prévenir & leur montrer l'exemple ? C'est le parti qu'il prit. Dans la première audience qu'il donna aux ambassadeurs , il leur parla de la résolution qu'il avoit formée d'assembler incessamment un concile pour remédier aux maux de la chrétienté , & les chargea d'en informer leur cour. Mais dans les entretiens particuliers qu'il eut ensuite avec eux , il ne leur dissimula aucun des inconvéniens qui ne manqueroient pas de résulter de trop de précipitation. Ces inconvéniens qui n'étoient point imaginaires, firent une vive impression sur l'esprit de l'empereur Ferdinand , que son rang , son âge & ses lumières avoient rendu le chef , & en quelque sorte l'oracle des princes chrétiens. Quoiqu'il convînt dans la réponse qu'il fit à l'invitation du pape , que l'état de

---

 ANN. 1560.

l'Europe, & particulièrement de l'Allemagne, exigeoit un prompt remède, & que la réforme des abus qui avoient excité tant de plaintes & de scandale, devoit contribuer à désarmer les ennemis de l'église & à les ramener à l'ancienne unité, il observa que la contrainte n'étant plus de saison, on ne pouvoit désormais user de trop de condescendance & de ménagemens, & qu'il vaudroit infiniment mieux se tenir en repos que de reprendre la route qu'on avoit suivie jusqu'alors. Il pensoit donc, si le saint père songeoit véritablement à convoquer un concile, qu'il ne devoit être question dans la bulle ni de la ville de Trente, dont le nom seul effaroucheroit les Protestans, ni à plus forte raison d'aucune clause qui laissât entrevoir qu'on songeât à continuer ce qui avoit été commencé dans ce lieu, puisqu'il n'y avoit pas la moindre apparence qu'ils souscrivissent jamais à cette foule d'anathêmes qu'on avoit lancés contre eux: qu'il falloit au contraire, si l'on vouloit la paix & non la guerre, regarder comme non venu tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jour; indiquer un nouveau concile, soit à Constance, soit à Co-

logne, où leurs docteurs auroient une pleine liberté de s'expliquer & seroient charitablement écoutés; enfin qu'il étoit besoin d'examiner d'avance jusqu'à quel point on consentiroit à se relâcher en vue de la paix & de l'union; si le saint-père, par exemple, seroit disposé à permettre l'usage du calice dans la communion & le mariage des prêtres, deux points de discipline qui dépendoient absolument de lui.

La cour de France qui mettoit alors autant de chaleur à solliciter le concile qu'elle en avoit mis à s'y opposer, lorsque Charles-Quint en étoit le promoteur, s'accordoit avec Ferdinand à rejeter la ville de Trente & tout ce qui pouvoit avoir trait à une assemblée contre laquelle elle avoit solennellement protesté. Sans rejeter aucune des villes que proposoit Ferdinand, elle indiquoit de son côté ou la ville de Lyon, en France, ou celle de Verceil, en Piémont, ou enfin celle de Besançon, enclavée dans les états du roi d'Espagne, & presque à égale distance de la France, de l'Allemagne & des Pays-Bas, c'est-à-dire, des trois contrées qui avoient le plus besoin d'un prompt secours.

---

---

Ann. 1560.

Le pape répondit que proposer de pareilles conditions, c'étoit vouloir & ne vouloir pas le concile, ou plutôt renoncer pour jamais aux avantages qu'on s'en promettoit: car si le premier concile commencé à Trente avec toutes les formes requises pouvoit être regardé comme non avenu, quelle autorité auroit celui qu'on demandoit? Si le premier, comme il n'étoit pas permis d'en douter, étoit légitime, de quel front osoit-on proposer de soumettre à un autre examen & à une nouvelle décision les matières sur lesquelles il avoit prononcé? Espéroit-on que le Saint-Esprit se contredît, & à quoi visoit cette insidieuse proposition, sinon à saper les fondemens de l'église? Qu'il verseroit jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de permettre qu'elle fût seulement agitée: que le choix du lieu lui étoit indifférent; qu'il accepteroit Constantinople, pourvu qu'on lui répondît que les pères soit dans le trajet, soit pendant leur séjour, seroient à couvert de toute insulte, de toute contrainte & de toute violence, ce que l'empereur & le roi de France ne pouvoient déjà plus lui garantir à

l'égard d'aucune des villes qu'ils lui propofoient. Qu'il convenoit que l'usage du calice & le mariage des prêtres n'étoient que des points de discipline sur lesquels l'église pouvoit se relâcher, s'il étoit vrai que le bien public l'exigeât : mais que l'usage actuel ayant été réglé par des conciles, c'étoit proprement à un concile à examiner s'il étoit à propos de le conferver ou de le changer : que les pères peferoient les avantages & les inconvéniens du changement qu'on sembloit defirer, & qu'il s'en rapporteroit à leur décision. Sentant bien que cette réponse, toute folide qu'elle étoit, ne plairoit pas aux deux rois, il chercha à s'appuyer du roi d'Espagne, dont la puiffance étoit prépondérante en Europe. Philippe II se reposant du foin de maintenir la foi parmi fes fujets fur le tribunal de l'inquifition, qui étoit en vigueur en Espagne, & qu'il travailloit à établir dans les Pays-Bas, n'avoit pris aucun parti dans l'affaire du concile : les repréfentations du pape & ce qu'il devoit à la mémoire de fon père, le déterminèrent à ne pas fouffrir qu'on portât atteinte à ce qui avoit été réglé à Trente.

---

Ann. 1560.

Dans un pareil conflit d'intérêt entre les princes catholiques, on auroit beaucoup parlé de conciles sans en venir à aucune détermination, si la France qui ne s'accommodoit point de ces lenteurs, n'eût pris un parti, qui en donnant au pape de justes alarmes, accéléra les négociations. Dans la lettre circulaire où le roi rendoit compte de la conjuration d'Amboise, il annonça la résolution de convoquer incessamment un concile national. Le pontife trembla sur les suites d'un pareil engagement. La moins funeste à ses yeux étoit la suppression des annates, le rétablissement de la pragmatique, abhorrée des papes, mais toujours chère à la nation : car qui pouvoit savoir jusqu'où ce concile assemblé sans la participation du chef de l'église, porteroit ses prétentions, & si le besoin, la crainte ou un faux esprit de conciliation, ne l'entraîneroit pas à se relâcher en faveur des Protestans sur des points de doctrine, & n'engendreroit pas un schisme pareil à celui d'Angleterre ? D'ailleurs s'il souffroit que les évêques de France prononçassent de leur propre autorité sur les dogmes & la discipline, com-

ment empêcheroit-il que ceux d'Allemagne, d'Espagne, de Hongrie & de Pologne ne se donnassent la même liberté, & alors que devenoit l'unité d'église? Après s'être plaint amèrement à l'ambassadeur du roi d'une pareille entreprise, il fit partir pour la France un nonce extraordinaire, qu'il chargea de représenter au roi qu'elle porteroit un coup plus funeste encore à son autorité qu'à celle du souverain pontife, puisqu'après tout celui-ci ne risquoit de perdre que le mince produit des annates & des dispenses, au lieu que le roi seroit dépouillé de la nomination aux évêchés & aux abbayes, & ne tiendrait plus comme auparavant dans sa main le clergé, c'est-à-dire, le premier ordre de l'état. Doutant que cette considération fût assez forte pour retenir le conseil de France, qui n'étoit frappé que du danger présent, & ne songeoit qu'à en sortir, à quelque prix que ce fût, il eut recours à la puissante médiation du roi d'Espagne. Philippe, zélé catholique, & ardent à saisir toutes les occasions de s'immiscer dans les affaires de France, fit partir en qualité d'ambassadeur extraordinaire

**ANN. 1560.** dom Antonio de Tolède , avec ordre 1<sup>o</sup>. de représenter au roi , son beau-frère , l'alarme que caufoit au pape & à tous ceux qui s'intéressoient au maintien de la vraie religion, une entreprise qui tendoit visiblement à une séparation d'avec l'église romaine : 2<sup>o</sup>. de l'engager par les motifs les plus pressans à adhérer avec lui au concile de Trente , qui n'avoit été que suspendu, & que le saint-père alloit remettre en activité : 3<sup>o</sup>. de lui offrir toutes les forces de la monarchie Espagnole , & sa propre personne , au cas qu'il eût besoin de secours étrangers pour réduire des sujets rebelles.

Le roi après avoir remercié son beau-frère de ces offres , qu'il n'acceptoit ni ne refusoit , lui rendit compte de toutes les démarches qu'il avoit faites auprès du Saint-Siège pour obtenir la convocation d'un concile général ; il dit ensuite qu'au défaut de ce souverain remède qu'il désiroit plus ardemment que jamais , mais que la situation de son royaume ne lui permettoit pas d'attendre long-temps , il avoit , à l'exemple de ses prédécesseurs , cru devoir user d'une ressource moins efficace , sans doute , mais la seule qui fût



fût en son pouvoir : que le concile national qu'il venoit d'indiquer n'offroit rien qui dût alarmer personne , puisqu'il ne seroit composé que d'évêques catholiques intéressés à la conservation de l'ancienne religion , qu'il ne tiendrait même qu'au pape de le diriger , en donnant , ainsi que cela s'étoit quelquefois pratiqué , des pouvoirs de légat à un évêque François qui le présideroit en cette qualité. Que si cette précaution n'étoit pas capable de le rassurer , il dépendoit uniquement de lui d'empêcher que ce concile n'eût lieu , en prenant le parti d'en indiquer un général. Qu'on devoit bien prendre garde que l'objet du concile étoit la réunion des protestans à l'église. Qu'on perdoit de vue ce but & qu'on y tournoit le dos , en proposant la continuation du concile de Trente , puisqu'il étoit évident que les protestans qui se plaignoient hautement des anathèmes qu'on avoit portés contr'eux sans les avoir entendus , n'y enverroient aucuns députés , & ne s'en éloigneroient que davantage de l'église catholique : que cette raison lui avoit fait desirer qu'il plût au saint-père d'en indiquer un autre ,

---

 ANN. 1560.

soit à Verceil, soit à Besançon. Qu'il ne refusoit point cependant de s'en rapporter à l'avis des autres princes, & sur-tout de l'empereur Ferdinand, sans l'aveu duquel on ne pouvoit rien conclure; qu'en conséquence il lui avoit adreſſé, en qualité de ministre plénipotentiaire, l'évêque de Rennes, qui avoit ordre de consentir à tout ce qui seroit arrêté dans le conseil de Vienne.

Une pareille condescendance mettoit le roi à l'abri de tout reproche, mais n'accéléroit pas la conclusion, parce que Ferdinand persistoit dans sa première demande, & que le pape de son côté étoit bien résolu de ne jamais l'accorder. C'est dans cette conjoncture que se tint l'assemblée de Fontainebleau, où le roi prit pour la seconde fois l'engagement solennel d'assembler un concile national, si le concile général qu'on lui promettoit se faisoit encore attendre. Le pape comprit qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Prenant acte & de quelques lettres de Ferdinand, qui louoit la pieuse intention où étoit sa sainteté d'assembler un concile, & de la déclaration qu'avoit faite le roi de France de vouloir

à cet égard tout ce que voudroit Ferdinand; assuré d'ailleurs du consentement du roi d'Espagne & de tous les autres princes catholiques, il assembla le sacré collège, & indiqua dans la forme ordinaire, de l'autorité de Dieu, & des bienheureux apôtres St. Pierre & St. Paul, un concile général dans la ville de Trente, dont l'ouverture se feroit le jour de Pâques suivant. La bulle dont la rédaction avoit été confiée aux plus habiles jurisconsultes, portoit l'empreinte de l'embarras où s'étoit trouvé le pontife, en voulant donner une apparence de satisfaction aux cours de France & d'Autriche, dans le tems qu'il ne tenoit au fond aucun compte de leurs représentations. Car le titre qui portoit simplement indiétion d'un concile général, paroissoit annoncer un nouveau concile; tandis que dans la teneur de la bulle on spécifioit la continuation du concile déjà commencé. De même en fixant l'ouverture à Trente contre le gré des deux cours, il avoit l'attention de laisser aux pères une entière liberté de le transporter par-tout ailleurs, si le bien de l'église l'exigeoit; mais une chose dont la cour

---

 ANN. 1560.

Ann. 1560.

de France eut véritablement à se plaindre , fut l'omission furtive d'une distinction attachée à cette couronne. Il étoit d'usage qu'en énonçant le consentement des princes , qu'en les invitant à envoyer leurs représentans au concile , on nommât spécialement le roi de France après l'empereur. Pour complaire au roi d'Espagne, jaloux de cette prérogative , le pape supprima toute mention de la France dans sa bulle, invitant simplement *l'empereur, les rois & autres princes qui ne pourroient assister personnellement au concile ; d'y envoyer leurs représentans.* L'ambassadeur de France , c'étoit Philbert Babou , évêque d'Angoulême , s'aperçut de cette omission ; sans attendre les ordres de la cour, il demanda une audience , & la reprocha dans les termes les plus durs au souverain pontife , qui s'excusa de n'y avoir pas fait attention , sans vouloir s'obliger à réparer cette prétendue négligence. Le conseil de France approuva la démarche de l'ambassadeur, mais ne donna aucune suite à cette affaire , parce qu'il ne vouloit point indisposer le roi d'Espagne , à la veille d'implorer peut-être son assistance.

contre un nouvel orage , dont on venoit de se procurer des indices certains.

ANN. 1560.

Pendant la durée de l'assemblée de Fontainebleau , un gentilhomme du roi de Navarre , nommé la Sague , chargé des commissions secrètes du prince de Condé , après avoir terminé celles qui l'avoient amené à Paris , étoit venu à la cour pour voir les amis du prince , & lui porter la nouvelle de ce qui auroit été résolu dans le conseil. Le hasard voulut qu'il rencontrât en arrivant le capitaine Bonval , sergent-major des bandes Piémontoises , qu'il avoit connu familièrement en Italie. Après les caresses usitées , la Sague lui demanda depuis quand il s'étoit fait homme de cour , & si ce métier lui réussissoit. Alors Bonval détestant l'ingratitude & la méchanceté des Guises , vomit mille imprécations contr'eux , & jura que s'il apprenoit qu'il y eût guerre en Asie , il iroit se faire Turc , pour ne revoir jamais un pays où les services étoient si mal récompensés. La Sague qui le connoissoit pour un bon officier , lui dit qu'il ne falloit pas aller si loin pour trouver ce qu'il cherchoit ; que tout le monde

Prise de la Sague , l'un des agens du prince de Condé.

*La Plancher.*

*La Place.*

*La Popeliniere.*

*De Thou.*

Ann. 1560.

en France ne ressembloit pas à ceux dont il se plaignoit , & que s'il vouloit lui donner sa parole, de tenir secret ce qu'il alloit lui apprendre , il le mettroit à portée non-seulement de se venger des Guises , mais d'arriver promptement aux grades auxquels un officier tel que lui devoit naturellement aspirer. Bonval le serrant dans ses bras promit le secret & le conjura de s'expliquer. Alors il lui dit que le prince de Condé, aussi irrité qu'il pouvoit l'être lui-même contre l'injustice & la tyrannie des Guises , se disposoit à en tirer raison ; que tout ce qu'il y avoit de grands dans le royaume entroient dans ses vues, qu'il rassembloit dans ce moment une armée , & que s'il vouloit venir se présenter avec un certain nombre de gens de bonne volonté , il obtiendrait infailliblement un grade & des appointemens tels qu'il pouvoit les désirer : que si ses facultés ne lui permettoient pas d'amener beaucoup de monde , il ne laisât pas de venir , & qu'il se chargeoit de le présenter au prince. Bonval parut transporté , & promit de rendre une réponse définitive le lendemain matin. Croyant avoir trouvé en

effet un moyen certain de s'avancer, mais bien différent de celui qu'on lui Ann. 1560.  
 proposoit, il alla tout révéler au duc  
 de Guise, qui lui ordonna de tâcher  
 de tirer de plus grands éclaircisse-  
 mens, & de prendre garde que cet  
 homme n'échappât. Il retourna le  
 lendemain matin, & lui dit que bien  
 que sa fortune fût fort dérangée, il  
 avoit calculé qu'il pouvoit encore,  
 au besoin, mettre sur pied une com-  
 pagnie assez lesté, mais qu'un vieux  
 routier comme lui ne s'aventuroit  
 pas volontiers, s'il ne voyoit clair  
 dans ce qu'on lui proposoit; qu'il  
 le prioit donc de lui expliquer sur  
 quel fondement le prince bârissoit  
 son entreprise, quelles pouvoient  
 être ses forces, & par où il se  
 proposoit de commencer. Quoique  
 la Sague ne pût satisfaire à ces ques-  
 tions, & ne lui tint que des pro-  
 pos vagues, il craignit bientôt d'en  
 avoir trop dit, & aussi-tôt qu'il  
 se vit seul, il monta à cheval, &  
 s'éloigna de Fontainebleau. Bouval  
 ne tarda pas à s'appercevoir de cette  
 évasion, il courut en rendre compte  
 au duc de Guise, qui le fit suivre de  
 si près, qu'il fut arrêté à Etampes,

---

 ANN. 1560.

& ramené à la cour. Parmi les lettres dont il étoit chargé, on en trouva du connétable, de l'amiral & de François de Vendôme, vidame de Chartres. Les premières ne contenoient que des politesses ordinaires & des regrets de ne l'avoir pas rencontré à Fontainebleau. Celle du vidame étoit conçue en des termes plus énergiques; il assuroit le prince qu'à quelque chose qu'il voulût l'employer, il le serviroit de ses biens & de son épée envers & contre tous, excepté le roi, les reines & les enfans de France. Les Guises furent d'autant plus offensés de cette déclaration, qu'ils croyoient avoir des droits bien fondés à la reconnoissance du vidame, après la faveur qu'ils lui avoient portée dans sa querelle avec le maréchal de Brissac: en effet, tant que les Guises avoient paru négliger le maréchal, le vidame leur avoit été sincèrement attaché; mais aussi-tôt qu'ils songèrent à l'acquiescer, en lui procurant le gouvernement de Picardie, le vidame, de son côté, s'étoit éloigné d'eux pour se donner aux princes. Ils le firent arrêter à Paris, où sa mauvaise



fanté l'avoit retenu , & conduire à la bastille , avec un conseiller du parlement , nommé la Haie , qui , sous le titre abusif de sollicitateur des procès du prince , étoit un des principaux agens de toute l'intrigue. Le vidame interrogé à la bastille , réclama d'abord le privilège de chevalier de St.-Michel , par lequel il ne devoit être jugé que dans un chapitre général de l'ordre , afin qu'on vît , si le cas qu'on lui imputoit emportoit la dégradation : sommé de répondre , il dit qu'il avoit été l'amî des Guises tant qu'il leur avoit supposé des intentions droites , & qu'ils gardoient des ménagemens pour leurs pareils , & des égards pour les princes du sang ; mais que depuis qu'il s'étoit apperçu que ne mettant plus de frein à leur ambition , ils avoient usurpé les honneurs réservés à ces derniers , les fonctions des grands officiers de la couronne , le patrimoine des meilleures maisons , & sembloient avoir pris à tâche d'avilir & de dégrader la noblesse françoise , il avoit jugé que le rang qu'il tenoit dans le royaume , ne lui permettoit pas de voir d'un œil indifférent cet

---

 ANN. 1560.

Ann. 1560.

outrage fait à la nation ; & que le prince de Condé l'ayant appelé , en qualité de parent , à la défense de sa querelle , il avoit d'autant moins balancé de répondre à cet honneur , que cette querelle ne touchoit en rien l'état , & pouvoit se vider comme toutes les autres qui s'élèvent journellement entre des gentilshommes : qu'elle regardoit tout au plus les maisons de Bourbon & de Lorraine , & que dans ce cas même il ne voyoit pas ce qui avoit dû l'empêcher de prendre parti. Comme sa lettre ne contenoit rien qui contredît cette explication , & qu'il étoit absolument possible que le prince de Condé lui eût caché une partie de ses desseins , les commissaires suspendirent la procédure jusqu'à ce que la confrontation des autres témoins eût procuré de nouvelles lumières.

Le roi charge le roi de Navarre de lui amener le prince de Condé.

*Manusc. de Bibune.*

*La Planché.*

*Mém. de Castelnau.*

*La Popelinière.*

Le point essentiel auroit été de pouvoir interroger le prince de Condé ; mais devoit-on s'attendre qu'il vînt se livrer lui-même ? Il paroissoit au moins très-urgent de le tirer , à quelque prix que ce fût , de la cour du roi de Navarre , l'asyle de tous les mécontents , & le foyer de la ré-

volte. Outre les éclaircissemens qu'on avoit déjà tirés de la Sague, un nou- ANN. 1560.  
 vel avis qu'on ne pouvoit suspecter acheva d'en faire sentir la nécessité. Amauri Bouchard, chancelier du roi de Navarre, après avoir lutté quel-  
 que tems contre la faction du prince de Condé, voyant que ses conseils n'étoient plus écoutés, qu'on l'avoit rendu suspect à son maître, & qu'on s'étudioit chaque jour à l'accabler de dégoûts, avoit prétexté sa mauvaise santé pour se retirer dans sa maison de Poitou. Là, soit qu'il cher-  
 chât à se venger des auteurs de sa disgrâce, soit qu'il ne songeât qu'à conserver sa vie & sa liberté, en séparant sa cause de celle des fac-  
 tieux, il écrivit au roi qu'il se croyoit obligé, comme son humble su-  
 jet, de l'avertir qu'il importoit au-  
 bien de son service de tirer au plus tôt le prince de Condé de la cour du roi de Navarre, parce qu'il y pre-  
 noit un trop grand ascendant; que déjà il l'avoit entouré de quelques prédicans nouvellement arrivés de Genève, qui trameroient de dange-  
 reux projets. Il manda en particu-  
 lier au cardinal de Lorraine de veill-



» donc , mon oncle , comptant sur  
 » votre fidélité & les offres de ser- ANN. 1560.  
 » vice que vous m'avez tant de  
 » fois réitérées , je vous prie , au-  
 » tant que vous desirez faire chose  
 » qui me soit agréable , & je vous  
 » ordonne , autant que vous craignez  
 » de me déplaire , de me l'amener  
 » vous-même , afin qu'en votre pré-  
 » sence il puisse en toute liberté se  
 » justifier de ce qu'on ose lui im-  
 » puter : car vous devez être persua-  
 » dé que j'aurai autant de joie de le  
 » trouver innocent , que j'aurois de  
 » regret & de douleur qu'un prince  
 » de si bonne race demeurât chargé  
 » d'une accusation qui touche à son  
 » honneur. S'il arrivoit qu'il refusât  
 » d'obéir , je saurai faire connoître  
 » que je suis roi , ainsi que vous le  
 » dira de ma part le sieur de Cruf-  
 » sol , que je vous prie de croire ,  
 » priant Dieu , mon oncle , qu'il  
 » vous ait en sa très-sainte & digne  
 » garde. »

L'instruction donnée au seigneur  
 de Crussol , chevalier de l'ordre du  
 roi , porte en substance qu'il dira au  
 roi de Navarre : 1.<sup>o</sup> que sa majesté  
 auroit désiré qu'il se fût trouvé à

Ann. 1560.

l'assemblée qu'il venoit de tenir à Fontainebleau , mais que n'ayant point eu la satisfaction de l'y voir , il lui avoit adressé un homme parfaitement instruit de tout ce qui s'y étoit passé , afin de lui en rendre compte. 2°. Qu'au moment même où il se flattoit de rétablir la tranquillité publique , en convoquant d'une part un concile national , & de l'autre , l'assemblée des états-généraux , il a eu des indices d'un nouveau soulèvement & d'une violente sédition. 3°. Que ne désespérant pas toutefois que la publication de ses lettres-patentes n'éteigne ce feu dans sa naissance & ne renverse les projets des mal intentionnés , il souhaite ardemment que le roi de Navarre veuille bien se rendre auprès de lui avant l'ouverture des états , afin qu'ils puissent conférer ensemble sur ce qui doit y être proposé , & qu'il y tienne le rang qui appartient au premier prince du sang. 4°. Que c'est le premier & même , à proprement parler , l'unique objet de son voyage ; qu'il en reste toutefois un autre sur lequel on lui avoit ordonné de demander une réponse positive. Que depuis quelques

mois le roi reçoit fréquemment avis qu'on excite ses sujets à la révolte, qu'on a expédié des commissions à plusieurs capitaines pour faire secrètement des levées & se tenir prêts à marcher où il leur seroit ordonné, & que la plupart de ces donneurs d'avis chagent, comme de concert, le prince de Condé, soit qu'il ait donné quelque occasion à ces bruits, soit que les brouillons abusent de son nom. Que voulant absolument s'en éclaircir de la propre bouche du prince, & remonter à la source de ces bruits vrais ou faux, le roi exige que le prince se rende incessamment auprès de lui, & qu'il se repose sur le roi de Navarre du soin de l'amener.

Si le prince, continue l'instruction, est encore à la cour de Navarre, le sieur de Crussol lui remettra en main propre la lettre que le roi lui écrit, & lui demandera une réponse précise. S'il s'en est absenté, & que le roi de Navarre, en veuille prendre occasion de refuser de se rendre lui-même auprès du roi ou de différer ce voyage; il l'avertira que le roi ne se paiera pas

**Ann. 1569.** d'excuse, & soupçonnera quelque mystère dans ce délai : que déjà le bruit a couru que le prince de Condé devoit se rendre dans le Dauphiné, où il s'est fait quelque amas de gens de guerre, mais que sa majesté y envoie dans ce moment des forces si considérables, que tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé.

Si le roi de Navarre se met en devoir d'obéir, le sieur de Crussol ne passera pas outre : si au contraire il prend de l'humeur, il lui remontrera non plus comme député, mais en son propre nom, & comme serviteur des princes du sang, qu'il court à une ruine certaine, puisque quand bien même il pourroit mettre sur pied vingt ou trente mille combattans, ce nombre ne suffiroit pas pour le garantir trois mois des forces prêtes à fondre sur ses états ; car le roi qui veut, à quelque prix que ce soit, voir la fin de tous ces troubles, tient maintenant dans sa main, & peut rassembler, d'un jour à l'autre, quarante mille hommes d'infanterie nationale ; huit mille chevaux, dix mille Suisses



& six mille Lansquenets, qui sont Ann. 1564  
actuellement sous le drapeau, & qui  
n'attendent qu'un dernier ordre pour  
se mettre en marche : en outre le duc  
de Lorraine s'oblige de fournir six  
mille hommes de pied ; le duc de  
Ferrare, quatre mille ; le duc de Sa-  
voie, sept à huit mille ; le roi d'Es-  
pagne, de faire avancer, s'il est be-  
soin, deux corps d'armée, l'un par  
la Gascogne, l'autre par la Picardie.  
Il dira, continue l'instruction, par  
forme d'entretien familier, que le  
vidame de Chartres a été mis à la bas-  
tille, d'où il aura bien de la peine  
à se rirer, si tout ce qu'on dit de  
lui est vrai ; si le roi de Navarre  
demande si l'on n'a pas aussi arrêté  
un de ses gentilshommes, il dira  
qu'en effet on avoit arrêté, la veille  
de son départ, un homme chargé  
de paquets de la dernière importan-  
ce, mais qu'il n'avoit point entendu  
dire que cet homme se réclamât de  
lui.

Enfin si le roi de Navarre offre  
de venir avec son frère, mais bien  
accompagné, il lui dira qu'aux ter-  
mes où en sont les choses, cette pré-  
caution offenseroit certainement le

---

ANN. 1569.

Entreprise  
malheureuse  
sur la ville  
de Lyon.

*La Planche.  
La Popeli-  
niere.*

*De Thou.  
Saconnai.*

roi, que peut-être même inspireroit-elle assez de défiance pour l'engager à marcher à leur rencontre avec une compagnie beaucoup plus forte encore, & leur faire essuyer un affront.

Deux ou trois jours seulement après le départ de Crussol, on reçut à Fontainebleau la nouvelle de la tentative infructueuse des huguenots sur la ville de Lyon. Au sortir d'Amboise, le jeune Maligni s'y étoit retiré, tant parce qu'elle avoit une église nombreuse, que parce que c'étoit par-là que devoient passer, en s'en retournant, les réfugiés, les bannis & les auxiliaires étrangers qui s'étoient sauvés de la déroute générale. Ayant trouvé moyen de les assembler, il les avoit consolés le mieux qu'il avoit pu, en leur montrant que la perte d'une douzaine de capitaines & de quelques centaines de soldats étoit un de ces accidens ordinaires à la guerre, & qui ne décident de rien, parce qu'il est toujours facile de les réparer : que la pusillanimité & le découragement étoient les seuls ennemis vraiment à craindre : que les princes du sang & la première noblesse du royaume

ne les abandonneroient pas : que dans ce moment même la fortune leur offroit un moyen prompt & facile de se relever glorieusement de l'échec qu'ils venoient de recevoir : que la ville de Lyon , où ils se trouvoient , l'entrepôt général de tout le commerce du royaume , & peuplée d'un plus grand nombre d'étrangers que de citoyens , n'avoit cependant pour toute garde que quelques compagnies de milices bourgeoises : qu'elle renfermoit dans son enceinte une des églises les plus florissantes du royaume , & avoit des communications faciles avec Genève , le Dauphiné , la Provence , le Languedoc & les Cévennes , d'où on tireroit sans bruit autant de capitaines & de soldats qu'on voudroit : qu'on pouvoit de même , à la faveur du commerce , y faire entrer des armes & des munitions de guerre : qu'en profitant de la sécurité où étoient leurs ennemis , & en ne perdant point de tems , cette place seroit surprise & enlevée sans beaucoup de peine & presque sans effusion de sang : que maîtres de cette ville opulente , ils braveroyent en sûreté la colère des

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

Guises; car si avec une poignée d'hommes rassemblés à la hâte, & les seules ressources de son génie, Mouvans avoit abaissé leur orgueil jusqu'à les faire consentir à traiter avec lui d'égal à égal : si Monbrun, avec la fortune d'un simple gentilhomme, sans places fortes, sans magasins, tenoit depuis trois mois les champs & balançoit la fortune dans le Dauphiné, comment s'y prendroient-ils pour réduire une ville puissante par elle-même, secourue par les princes du sang, & devenue la capitale d'un grand parti où l'on verroit affluer de toutes les provinces du royaume une foule de guerriers & d'illustres volontaires? En supposant, ajouta-t-il, les Guises assez téméraires & assez aveugles pour entreprendre de l'assiéger, combien ne leur faudra-t-il pas de tems pour lever des troupes, établir des magasins & voiturier leur artillerie? Et tandis qu'ils s'achemineront de ce côté, combien de places en Picardie, en Normandie, en Poitou, en Guyenne & en Languedoc, ne suivront-elles pas l'exemple que nous aurons donné, & ne les obligeront-elles pas à partager leurs

forces , ou même à revenir sur leurs pas ?

---

Ann. 1560.

Les réfugiés & les bannis disposés à trouver bons tous les moyens qui pouvoient les ramener dans leur patrie , applaudirent au projet de Maligni : les Genevois offrirent d'autant plus volontiers d'y contribuer , qu'ils se croyant menacés à cause de la part qu'ils avoient prise à la conjuration d'Amboise , il leur devenoit très-important de se couvrir à peu de frais d'un avant-mur qui les garantît d'un coup de main. Les huguenots de Lyon se montrèrent moins prompts , parce qu'en effet ils hasardoient beaucoup davantage : car si l'entreprise venoit à échouer , les étrangers & Maligni lui-même fuïroient ; eux seuls païeroient pour tous les autres : ils voulurent , avant que de prendre aucun engagement , s'assurer par eux-mêmes si ce qu'on leur disoit des princes du sang étoit vrai , & jusqu'à quel point ils pouvoient compter sur leur protection. Ils députèrent en conséquence à la cour du roi de Navarre deux notables bourgeois , auxquels se joignirent des ministres de Genève. Sur le rapport que

firent ces députés des dispositions favorables des princes, l'entreprise fut résolue, & l'exécution confiée à ce même Maligni, qui l'avoit proposée. Il commença par louer, sous des noms empruntés, soixante-six maisons dans divers quartiers de la ville, pour y déposer des caisses remplies d'armes & de munitions de guerre. L'église réformée de Lyon fournissoit cinq cents soldats bien équipés, la ville de Genève trois cents : il se proposa d'en tirer douze cents autres, partie de Bourgogne, partie de Dauphiné, Provence, Languedoc & Vivarais, sous la conduite de Saint-Cyr, la Riviere, Châteauneuf, Perault & Belime. Ces soldats & leurs capitaines, assurés de trouver des dépôts d'armes dans la ville de Lyon, ne portoient sur eux que la dague & l'épée ; ils marchaient par des routes écartées, quatre à quatre, six à six, & se présentoient à des heures différentes aux portes de la ville, où ils trouvoient un homme aposté qui, à un certain signe, & sans leur parler, les conduisoit dans la maison qui leur étoit destinée : d'autres logeoient dans les auberges sous di-

vers déguisemens. La ville commen-  
 çoit à se remplir de soldats, & le Ann. 1560.  
 terme fixé pour l'exécution s'avan-  
 çoit, lorsque le roi de Navarre, sur  
 les représentations du connétable,  
 condamna ce projet & envoya un or-  
 dre absolu à Maligni de s'en désister,  
 & de conduire ses troupes soit à  
 Poitiers, soit à Limoges. Maligni  
 maudit cent fois l'aveugle destin qui  
 faisoit dépendre le sort de tant de  
 braves gens des caprices d'un homme  
 irrésolu, qui ne se donnoit pas mê-  
 me la peine de considérer si ce qu'il  
 prescrivoit de si loin, étoit prati-  
 cable ou non : car comment tirer  
 tout-à-coup les ballots d'armes & les  
 munitions, des différens quartiers de  
 la ville où il les avoit distribués ?  
 Comment les transporter subitement  
 à Poitiers ? Y adresseroit-il ses soldats  
 sans armes, c'étoit évidemment les  
 envoyer à la boucherie ? Entrepren-  
 droit-il de s'ouvrir un chemin les  
 armes à la main, alors que devien-  
 droit le secret si nécessaire dans ces  
 sortes d'entreprises, combien de com-  
 bats n'auroit-il pas à soutenir sur la  
 route, & comment feroit-il subsis-  
 ter ses soldats ? Il exposa toutes ces

---

 ANN. 1560.

difficultés dans un mémoire qu'il adressa aux princes. Mais ne sachant pas l'effet qu'il produiroit, & n'osant prendre sur lui les suites d'une défobéissance formelle, il suspendit la marche des compagnies qui lui arrivoient, éloigna celles qui se trouvoient déjà logées dans les villages des environs, & donna ses soins à faire transporter dans une même maison ses caisses d'armes, afin de pouvoir les tirer plus promptement de la ville, si le dernier ordre n'étoit point révoqué. Un porte-faix employé à ces transports, aperçut dans une salle dont on avoit oublié de fermer la porte, un tas de cuirasses & une trentaine d'hommes, qu'il jugea devoir être des soldats : il ne douta point que les ballots qu'il avoit lui-même transportés, ne fussent de la même nature, & que cet amas mystérieux d'armes ne couvrît quelque grande entreprise. Sur l'espoir d'obtenir quelque récompense, il alla faire sa déposition chez un officier de police, lequel, de son côté, en fit part sur-le-champ au lieutenant-général du maréchal de Saint-André, dans le gouvernement de la province.



province. C'étoit d'Achon, abbé de Savigni, & neveu du maréchal. Ce lieutenant-général donna ordre au commandant du guet & aux capitaines des milices bourgeoises, d'aller, à l'entrée de la nuit, assaillir la maison & de se saisir de tous ceux qui s'y trouveroient. Elle fut investie sur les dix heures du soir, par trois cents hommes qui se mettoient en devoir d'enfoncer les portes, lorsque quarante soldats bien armés fondirent sur eux l'épée à la main, abattirent le commandant du guet, & firent tourner le dos à toute la troupe. Maligni & dix ou douze autres gentils-hommes logés avec lui, accoururent au bruit, se mirent à la tête des combattans, & poursuivirent de rue en rue les milices bourgeoises jusqu'au-delà du pont de la Saône, sur lequel ils se retranchèrent, se trouvant par-là maîtres de toute la partie de la ville entre la Saône & le Rhône. Encouragé par ce premier succès, Maligni détacha quelques-uns de ses compagnons pour aller avertir les huguenots de Lyon, de s'armer & de venir promptement se joindre à lui; mais ceux-ci qui n'avoient point

ANN. 1566.

---

 ANN. 1560.

reçu le mot du guet, & qui, au contraire, savoient que l'entreprise étoit ou abandonnée, ou suspendue, soupçonnant que c'étoit une ruse des catholiques pour les attirer dans la rue & les assommer en détail, se barricadèrent dans leurs maisons, sans oser même regarder par les fenêtres. Maligni, après avoir tenu le pont pendant plusieurs heures sans que personne fût venu le joindre, monta sur quelques bateaux attachés aux piles du pont, & sortit ainsi de la ville avec ses compagnons, sans trouver d'obstacle. L'abbé d'Achon, saisi de frayeur, se contenta de dépêcher trois couriers; les deux premiers, à Maugiron & à la Motte-Gondrin, lieutenans de la province de Dauphiné; le troisième, au maréchal de Saint-André son oncle, laissant jusqu'à l'arrivée de la Motte-Gondrin toutes les portes de la ville ouvertes. Les huguenots de Lyon eurent ainsi une pleine liberté de s'évader; la plupart en profitèrent. Un nommé Gilles le Gantier, qui avoit été de la députation envoyée aux princes, s'étoit d'abord absenté comme les autres; mais ne pouvant se résoudre

à s'éloigner, il fut pris rôdant autour de la ville, & mis en prison jusqu'à l'arrivée du maréchal. Aussitôt qu'on reçut à Fontainebleau la nouvelle de cette conspiration, on se hâta de le faire partir avec le duc d'Aumale, & trois ou quatre compagnies de gendarmerie, dont ils pourroient se servir pour donner la chasse aux factieux, & qu'ils devoient ensuite remettre à la Motte-Gondrin, pour exterminer Monbrun, le plus audacieux de tous ceux qui jusqu'alors avoient pris les armes contre le gouvernement.

Monbrun ou Puimonbrun, d'une ancienne maison de Dauphiné, & capitaine distingué dans les guerres de Piémont, avoit établi dans son château un prêche auquel il invitoit non-seulement ses vassaux, mais ceux de ses voisins & tout le peuple des environs. Dénoncé au parlement de Grenoble, il avoit été assigné pour venir rendre compte de sa conduite : au lieu de comparoître au jour indiqué, il s'étoit contenté d'écrire à quelques amis qu'il avoit dans le parlement, qu'il les prioit d'interposer leurs bons offices pour étouffer un

Histoire de  
Monbrun.  
*Ibidem.*  
Beze.

---

---

ANN. 1560.

commencement de procédure qui pouvoit avoir des suites fâcheuses : il disoit qu'on n'avoit à lui reprocher ni violence ni contravention aux loix : qu'usant en paix du bénéfice des derniers édits , il pratiquoit avec sa famille les exercices d'une religion qu'il croyoit la meilleure , ne troubloit point le repos de ses voisins , & n'avoit donné à personne occasion de se plaindre de lui : qu'il n'avoit point d'autre déclaration à faire au parlement , & qu'il croyoit en conséquence pouvoir se dispenser de comparoître. Le parlement , qui se crut méprisé , changea le décret d'ajournement personnel en décret de prise de corps , & chargea de l'exécution le prévôt des maréchaux de la province. Marin Bouver , ainsi se nommoit le prévôt , n'osant s'approcher du château , se cacha avec ses archers dans la petite ville de Raillanette : il y arrêta un des domestiques de Monbrun , qu'il supposoit avoir été envoyé pour servir d'espion. Monbrun lui écrivit qu'il abusoit de sa commission , puisque c'étoit à lui seul qu'il devoit s'adresser , & qu'il n'avoit point d'ordre d'arrêter ses gens : qu'au reste il couroit

risque de se morfondre à Raillanette, où il n'avoit nulle envie d'aller le trouver : que si cependant il avoit quelque chose à lui dire, il lui donnoit le choix d'un lieu où ils conférassent tête à tête, & qu'il lui épargneroit la moitié du chemin. On convint d'une entrevue & les deux chefs s'y rendirent seuls. Au milieu de l'entretien, Monbrun s'offensant de quelques paroles échappées au prévôt, lui saute au collet, le terrasse & le traîne prisonnier dans son château. Non content de cette capture, il fait partir pour Raillanette quelques gentils-hommes & une douzaine de soldats déterminés qui, fondant à l'improviste sur le lieutenant & les archers, les désarmèrent & les amenèrent pieds & poings liés au château, pour tenir compagnie à leur chef. Au bout de quelques jours Monbrun les relâcha tous, à la réserve du prévôt qu'il garda pour ôtage. Le duc de Guise apprenant cette insulte faite à la justice, dans une province dont il étoit gouverneur, sans que Blermont, son lieutenant se fût mis en devoir de punir l'auteur, en prit occasion de le destituer, ainsi que

---

 ANN. 1560.

nous l'avons déjà dit , & le remplaça par la Motte-Gondrin , chevalier de l'ordre du roi , capitaine de cinquante lances , & d'autant plus digne d'être opposé à Monbrun , qu'il avoit été son général dans le Piémont. Cependant ce choix déplut à la province , parce que c'étoit une infraction à ses privilèges , qui ne permettoient pas qu'un étranger y tint les premiers emplois : le parlement de Grenoble n'enregistra le brevet que *provisoirement & sans tirer à conséquence*. Monbrun de son côté n'oublioit rien pour se mettre en défense. Sentant bien que la faute qu'il avoit faite , n'étoit pas du genre de celles qu'on peut dissimuler , il levoit des soldats ; mais comme ses facultés ne lui permettoient pas de les tenir long - tems sur pied , il délibéroit en lui-même s'il ne lui seroit pas plus expédient de sortir du royaume , tandis que personne ne le poursuivoit encore , que de s'obstiner à soutenir une partie si inégale , lorsque le hasard lui offrit une occasion qui , sans le tirer entièrement d'embarras , lui donnoit au moins le tems de respirer.

Le Comtat Venaissin, situé entre la Provence & le Dauphiné, n'avoit pu se garantir du dangereux levain qui fermentoit dans ces deux provinces. La sévérité du vice-légat avoit forcé beaucoup de familles à s'exiler, sans que le nombre des protestans parût sensiblement diminué. Les exilés & ceux qui restoient exposés aux persécutions, liés d'un commun intérêt, & à portée de communiquer ensemble, après avoir calculé leurs forces, les secours qu'ils pouvoient tirer de leurs voisins, l'incapacité & la foiblesse du prêtre qui les gouvernoit, la difficulté qu'il auroit toujours à tirer des renforts, soit d'Italie, à cause de l'éloignement, soit de France, à cause des embarras où se trouvoit l'administration, conclurent que s'ils parvenoient à se procurer un chef intelligent & accrédité, qui dirigeât leurs opérations, il leur deviendroit facile de secouer le joug du pape, & de se former en république. L'éclat que jetoit déjà la réputation de Monbrun, fixa leur choix; ils lui députèrent, avec une procuration fort ample, un avocat nommé Guyotin, homme de tête, &

---

 ANN. 1560.

**Ann. 1560.** le principal moteur de cette intrigue. Celui-ci, après avoir expliqué à Monbrun sa commission & lui avoir exposé l'état de la province, les secours d'hommes & d'argent sur lesquels il pouvoit compter, lui proposa de surprendre tout à-la-fois la ville de Vaison & la petite place de Malossène, le seul arsenal qu'il y eût dans le Comtat. Monbrun ne laissa pas échapper une si belle occasion de se tirer avec honneur de la province de Dauphiné. Il arrêta un plan d'opérations, & il fut convenu que la nuit du 6 d'août, Guyotin se feroit, par intelligence, de la ville de Vaison, tandis que Monbrun, à la tête de sept à huit cents hommes, emporteroit Malossène. Tout étoit arrangé pour l'exécution, lorsque Guyotin fut saisi d'une fièvre ardente. Les agens qu'il se substitua, n'agissant pas avec assez de prudence, donnèrent l'éveil au magistrat de Vaison, qui doubla la garde, & prit des précautions pour être instruit de tout ce qui entroit dans la place. Guyotin, au désespoir, envoya proposer à Monbrun de différer de quelques semaines, en le priant



de considérer que sans la prise de Vaison, celle de Malosène leur devoit inutile, puisqu'ils s'y trou-  
ANN. 1560.  
 veroient investis de toutes parts sans aucun moyen de se procurer des sub-  
 stances; au lieu que maîtres des deux places, ils auroient des débouchés pour lever des contri-  
 butions & communiquer avec leurs amis. Montbrun, déjà trop avancé pour reculer, poursuivit sa marche, emporta Malosène, & fit dire à Guyotin de venir le joindre sain ou malade avec le plus de monde qu'il pourroit rassembler, afin qu'ils examinassent promptement s'il n'y avoit plus aucun moyen de s'emparer de Vaison, & en ce cas, ce qu'ils avoient de mieux à faire.

Surpris de cette attaque impré-  
 vue, & voulant gagner du tems, le vice-légat envoya en députation vers Monbrun, les deux principaux sei-  
 gneurs du Comtat, Caderousse & Aubignan, avec ordre de lui de-  
 mander quel motif l'armoit contre les sujets du Saint-Siège, qui n'a-  
 voient rien à démêler avec lui, de quoi il se plaignoit & ce qu'il exigeoit? Monbrun, que ces ques-

Ann. 1569.

tions embarrassoient , commit le sois d'y répondre à Guyotin , qui dit que le seigneur de Monbrun ne se plaignoit de personne ; que les gens de guerre qui l'accompagnoient n'avoient aucune envie de nuire aux habitans ; qu'ils ne vouloient , au contraire , que leur procurer toute sorte de bons offices , ainsi que le tems le feroit voir. Au cortége nombreux que traînoient avec eux ces deux députés , s'étoient mêlés les capitaines Crillon & Novezan , qui se déroband de la foule , s'introduisirent dans Malosène pour examiner les endroits foibles , & nouer quelque intelligence avec les catholiques qu'on n'en avoit point chassés. Le hasard voulut encore que durant cette conférence , une compagnie de soldats , avec trois mulets chargés d'armes , qui se rendoit au camp de Monbrun , tombât entre les mains du légat : il saisit les armes , & n'attendoit que le retour de ses députés pour faire pendre les soldats : Monbrun , ponctuellement informé de ces deux faits , arrêta , en qualité d'ôtages , les députés & leur suite , jusqu'à ce qu'on lui eût rendu

ses soldats & leur bagage. Lorsqu'ils furent venus l'assurer eux-mêmes que tout leur avoit été rendu, il laissa partir Caderousse & Aubignan, retenant seulement Crillon & Novezan, sous prétexte qu'ils avoient fait le métier d'espions; mais, en effet, parce qu'il craignoit leur bravoure & leur expérience. La guerre fut dès-lors ouverte, & les hostilités commencèrent de part & d'autre, mais avec un désavantage sensible pour le vice-légat, qui désespérant de délivrer le pays d'un hôte si dangereux, eut recours à la Motte-Gondrin, & lui offrit douze cents écus, s'il vouloit joindre les forces de sa province à celles du Saint-Siège. L'offre parut de tout point si avantageuse, que Gondrin ne balança pas à l'accepter. Il fit avancer ses troupes, & envoya sommer Monbrun & ses soldats d'évacuer Malosène, & de profiter du pardon qu'il vouloit bien leur accorder, si mettant fin à leurs brigandages, ils se retiroient chacun dans sa maison pour y vivre en sujets dociles & soumis. Monbrun répondit que ses soldats & lui ne s'étoient jamais écartés de l'obéissance qu'ils de-

---

 ANN. 1560.

---

---

ANN. 1560.

voient au roi ; que forcé , par la malice de ses ennemis , de se mettre en défense , il avoit eu des raisons de craindre que sa conduite , toute innocente qu'elle étoit , n'eût été mal interprétée à la cour , & qu'ainsi il avoit pris le parti , pour fermer la bouche à ses calomniateurs , de sortir du royaume & de chercher du service chez l'étranger ; que les sujets du pape , excédés des violences qu'on exerçoit sur eux , l'avoient appelé à leur aide , & qu'ayant juré de les défendre , son honneur ne lui permettoit pas de les livrer , par sa retraite , à la rage de leurs tyrans. Gondrin continua d'avancer ; mais malgré son expérience dans l'art militaire , & la supériorité du nombre , il éprouva dans toutes les rencontres qu'il y avoit de l'imprudence à exposer de nouvelles levées , qui ne se battoient que pour une foible paie , à de vieux soldats conduits par un chef intelligent , & qui sentoient la nécessité de vaincre ou de mourir. Il ralentit ses opérations au grand dépit du vice-légat qui soupçonnoit , non sans quelque fondement , que ce général ne cherchoit à

prolonger la guerre que pour avoir le droit d'exiger de nouveaux subsides. ANN. 1560.  
Dans une pareille disposition, on parla d'accommodement; car le vice-légat ne demandoit qu'à être promptement délivré de ces brigands; & Gondrin comptoit que s'il parvenoit à rompre cet attroupeement, il viendrait facilement à bout de punir le chef de la rebellion, en se faisant expédier des ordres de la cour contraires aux promesses qu'il auroit pu faire. Monbrun considérant, de son côté, qu'il ne pouvoit long-tems subsister dans le poste qu'il occupoit, que le premier échec qu'il recevrait, ne lui laisseroit point de ressource, & qu'enfin ses soldats seroient utilement employés pour le parti dans l'entreprise sur Lyon, dont Maligni & Mouvans lui avoient fait confidence, se montra moins difficile qu'on ne l'avoit cru sur les conditions du traité. La principale noblesse du Dauphiné s'en rendit garant. On laissoit à Monbrun & à tous ses adhérens, la liberté de se retirer dans leurs maisons, avec le choix ou d'y vivre en paix, en se conformant au culte de l'église romaine, ou de sortir du royaume, en vendant leurs

**ANN. 1560.** biens & en se transportant avec leur fortune par-tout où bon leur sembleroit. Monbrun parut avoir dessein de prendre ce dernier parti : arrivé dans son château , il congédia , non point tout à-la-fois , mais par pelotons ceux de ses soldats qu'il ne pouvoit nourrir , en les adressant à des partisans de Maligni , qui les retenoient à leur solde. Tenant toujours les yeux ouverts tant sur le vice-légat que sur Gondrin , il crut avoir à se plaindre de l'infraction du traité , & écrivit à ce dernier : qu'on refusoit l'entrée des villes aux soldats qu'il congédioit ; que Chavenelles les guettoit sur les grands chemins , & en avoit déjà dévalisé plusieurs ; que le vice-légat emprisonnoit tous ceux qu'il pouvoit découvrir ; qu'on avoit profité de son éloignement pour établir des garnisons à Vaupierre , Sarret & Grave , qui le tenoient assiégé dans son château. Ne recevant aucune réponse satisfaisante , il se mit à la tête de deux cents soldats qu'il conservoit encore , surprit successivement ces trois places dont il fit les capitaines prisonniers de guerre ; épargna les habitans en se contentant de dé-

charger sa colère sur les prêtres & les moines qu'il exterminoit sans pitié. Enhardi par ce premier succès, & considérant que quel que fût le succès de l'entreprise sur Lyon, il lui seroit avantageux de tenir les champs; il grossit sa troupe jusqu'au nombre de quatre cents fantassins & de cinquante cavaliers, qu'il ne faisoit subsister qu'aux dépens des catholiques. Lorsqu'après la déroute de Maligni, il se trouva seul en butte aux forces royales, & qu'il eut appris que la Motte-Gondrin venoit à lui avec un corps considérable de gendarmerie, il voulut encore tenter un dernier effort. Au lieu de s'enfuir, comme on l'avoit présumé, à l'autre extrémité de la province, il se saisit d'un défilé où la cavalerie ennemie ne pouvoit être d'aucun usage, & prit si bien ses mesures, que si ses ordres eussent été fidèlement exécutés, le général & sa troupe auroient été pris ou assommés : la trop grande ardeur de quelques-uns de ses soldats déranger ses combinaisons. A peine l'avant-garde étoit-elle entrée dans le défilé, qu'ils firent feu & abattirent une centaine de cava-

---

 ANN. 1560.

liers : Gondrin arrêta la marche des autres , & se rangea en bataille dans la plaine. Monbrun n'espérant plus de le surprendre une autre fois , & considérant qu'il ne pouvoit éviter de se trouver lui-même investi , sans vivres & sans aucune place de refuge , exhorta ses compagnons à ne plus songer qu'à se bien cacher , leur dit adieu , les larmes aux yeux , & ne s'occupa que des moyens de s'évader avec sa femme qui lui étoit tendrement attachée , & un jeune avocat nommé Matthieu d'Antoine , qui lui servoit de secrétaire. Au lieu de prendre la route ordinaire de la Suisse , où il avoit dessein de se retirer , il s'enfonça dans les parties de la province , où l'on ne le cherchoit point , & arriva en Provence. Il avoit dès-lors évité les plus grands dangers , lorsque l'homme du monde dont il se défioit le moins , le replongea dans un nouvel abîme. D'Antoine , son secrétaire , mettant en balance d'une part les travaux & les périls auxquels sa fidélité l'exposoit sans aucun espoir de récompense , de l'autre la facilité de s'enrichir & d'acquérir de puissans protecteurs en



achevant de perdre un malheureux que la fortune avoit abandonné, alla trouver les magistrats de la petite ville où Monbrun séjournoit, & leur dit que cet homme si terrible, ce Monbrun qui leur avoit causé tant d'effroi, étoit dans ce moment dans l'enceinte de leurs murailles, sans fuite, sans défense, & que s'ils vouloient lui céder la moitié de la dépouille, il le livreroit entre leurs mains. Suivi d'une troupe d'hommes armés, il entre dans une salle basse où se tenoit Monbrun, saute sur la chaîne d'or qu'il portoit au cou, en criant qu'il l'arrête de la part du roi. Monbrun détachant d'une main cette chaîne, & de l'autre terrassant le traître, saute par une fenêtre qui donnoit sur la campagne & se dérobe promptement à la vue de ceux qui le poursuivoient. Errant au milieu des champs sans tenir de route certaine, il échangea, contre la dépouille du premier payfan qu'il rencontra, ses riches habits qui n'auroient servi qu'à le faire reconnoître, & s'éloigna lentement, dévoré d'inquiétude sur le sort d'une épouse chérie, nièce du cardinal de Tournon, qu'il abandon-

---

 ANN. 1560.

---

 ANN. 1560.

noit à la merci d'un scélérat & de ses satellites. Contens de lui ôter ce qu'elle portoit d'argent, de bijoux & de pierreries, ils la laissèrent s'éloigner, tandis qu'ils partageoient la vaisselle d'argent, les habits, les chevaux & tout l'équipage des deux fugitifs. Cette femme courageuse, comptant pour rien la perte qu'elle venoit de faire, pourvu qu'elle retrouvât son mari, échangea ses longues robes, qui ne convenoient plus à sa fortune présente, contre l'habit d'une paysanne, & après s'être longtemps fatiguée, elle eut enfin le bonheur de rejoindre celui qu'elle cherchoit avec tant d'ardeur. Echappés à ce danger, ils tombèrent dans un autre. D'Antoine, inconsolable de n'avoir pas consommé son crime, & ne pouvant goûter un moment de repos tant que Monbrun seroit en liberté, alla trouver la Motte - Gondrin, l'instruisit des liaisons du rebelle avec les princes du sang, & lui indiqua les moyens de l'arrêter au passage du Dauphiné en Savoie. Gondrin jugeant que personne n'étoit plus propre ni plus intéressé à bien remplir cette commission que celui qui lui donnoit cet avis, l'en-

voya, avec une nombreuse escorte ,  
garder lui-même ce passage. Eneffet, Ann. 1560.  
les deux malheureux époux ne tardèrent pas à s'y présenter, déguisés en boulangers & mêlés avec d'autres villageois qui alloient vendre du pain au marché d'une ville voisine. Ils reconnurent leur persécuteur, & ne doutèrent point du dessein qui l'avoit amené; mais soit qu'un reste de pudeur enchaînât dans ce moment son bras, soit qu'il ne les reconnût pas dans un équipage si différent de celui où il les avoit vus, il les suivit quelque tems & n'attenta point à leur liberté.

L'avocat Guyotin, en voulant prendre le chemin le plus court, fut reconnu & arrêté à Grenoble; il auroit été pendu sur l'heure, si l'espérance de tirer des lumières d'un homme qui avoit été mêlé bien avant dans toutes ces intrigues, n'eût engagé les juges à suspendre l'exécution. On le transporta dans les prisons de Lyon, pour y être confronté avec les partisans de Maligni, & servir, ainsi que d'Antoine, de témoin dans la procédure criminelle qu'on se proposoit d'instruire contre les princes

---

ANN. 1560.

du sang. C'étoit le principal objet du voyage du maréchal St.-André, & il s'en acquittoit avec un succès qui passoit ses espérances. Gilles le Gantier, après avoir éludé toutes les questions qu'on lui avoit faites, avoit enfin révélé la députation dont il avoit été chargé. Sur les indications qu'il avoit données, on avoit arrêté un grand nombre de gentilshommes des environs, & l'on étoit parvenu à se procurer des commissions pour lever des gens de guerre, expédiées au nom du prince de Condé. Toutes ces découvertes étoient communiquées par le maréchal aux Guises, qui les recueilloient avidement, mais qui n'y trouvoient pas encore tout ce qu'ils auroient désiré.

Nouvelles  
découvertes  
sur les pro-  
jets des mé-  
contents.  
*La Planche.*  
*La Place.*  
*D'Avila.*

Aucune de ces dépositions ne chargeoit le connétable. Cependant il ne paroissoit pas vraisemblable que dévoré d'ambition, leur ennemi, lié d'intérêt & de parenté avec les princes du sang, il n'eût pris aucune part directe dans ces complots; ils soupçonnoient que, plus rusé qu'aucun de ceux qui s'en mêloient, il mettoit en avant les plus échauffés, & les faisoit servir à ses

desseins, sans peut-être qu'ils s'en doutassent. C'étoit directement à lui que la Sague avoit été adressé : quoiqu'il n'en rapportât qu'une lettre de pure cérémonie, on devoit présu- mer qu'outre cette lettre ostensible, il avoit été chargé ou de quelque mémoire secret, ou d'une commission verbale. On l'interrogea de nouveau, en étalant à ses regards tous les ins- trumens de la question qu'on menaça de lui faire subir, s'il biaisoit d'un seul mot dans ses réponses. Le mal- heureux, qui se trouvoit coupable pour avoir essayé de séduire Bonval, & qui n'avoit plus rien à espérer que de la miséricorde des Guises, déclara enfin que si l'on trempoit dans un bassin d'eau la feuille de papier blanc qui servoit d'enveloppe à la lettre du vidame de Chartres, on y apperce- vroit des caractères qui apprendroient ce qu'on vouloit savoir. On alla cher- cher cette enveloppe dans le cabinet du secrétaire d'état, l'Aubespine, qui heureusement ne l'avoit pas encore brûlée. On la trempa dans un bassin, & l'on y lut très-dis- tinctement une lettre que Dardois, le confident du connétable, écrivoit

**Ann. 1560.** au prince de Condé, par laquelle il l'avertissoit que quelque chose qu'on lui mandât, il tint pour certain que le connétable sentoît autant que personne la nécessité de changer l'administration & de se défaire promptement des Guises : qu'il étoit d'avis que les princes, qu'on manderait à la cour, s'en approchassent en bonne compagnie & profitassent des occasions qui se présenteroient sur la route. Comme ces dernières paroles n'étoient pas claires, on continua d'interroger la Sague, & il répondit enfin que les princes devoient, en feignant de venir à la cour, s'approcher de la Loire, suivis à quelque distance par les principales forces de la Guyenne & de la Gascogne : que d'Amville, second fils du connétable, leur ameneroit de son côté un renfort à Poitiers ; qu'ils commenceroient par s'emparer de cette ville, ensuite de celle de Tours, & enfin d'Orléans, qui leur seroit livrée par le bailli Gros-lor, & dont ils feroient leur place d'armes : qu'ils y convoqueroient aussi-tôt les états-généraux pour faire les procès aux Guises & se saisir de l'autorité jusqu'à la majorité du roi,

qui ne devoit avoir lieu que lorsqu'il seroit parvenu à l'âge de vingt-deux ans, ainsi que cela s'étoit pratiqué à l'égard de Charles VI: que le connétable leur répondoit de Paris & de l'Isle-de-France par son fils, qui en étoit gouverneur, de la Normandie par le crédit qu'y avoit l'amiral, de la Bretagne par le duc d'Etampes, de la Provence par le comte de Tende, son beau-frère, de la Picardie par Senarpont & Bouchavannes, qui lui devoient leur avancement; & que les princes s'étant assurés par eux-mêmes des provinces méridionales, ils disposeroient à leur gré des représentans de la nation, & feroient passer sans contradiction tous les réglemens qu'ils voudroient proposer. Ensevelissant dans le plus profond secret cette précieuse découverte, & n'osant même s'assurer de Dardois, de peur de donner l'éveil au connétable, les Guises se contentèrent dans ce moment de former deux camps, l'un à Pontoise, l'autre à Meulan, ou les vieilles bandes, tant celles qui étoient nouvellement arrivées d'Ecosse, que celles qu'ils avoient quelque tems auparavant tirées de Piémont; toutes celles

## 480 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1560.

des compagnies de gendarmerie qui n'avoient point de destination fixe dans les provinces ; enfin, tout ce qui étoit attaché à la maison du roi eurent ordre de s'assembler dans un terme très-court. Le roi, sous prétexte d'aller en faire la revue, quitta Fontainebleau, où il n'étoit pas en sûreté, & vint s'établir à St.-Germain-en-Laye, dans le voisinage du connétable & au milieu de ces deux camps.

Édit des veuves & autres édits présentés par l'Hospital au parlement.

*Registres du parlement.  
Mémoires de Condé.  
La Popelinière.*

Le chancelier l'Hospital profita de ce voyage pour aller une seconde fois rendre visite au parlement : impatient d'enrichir la nation du fruit de ses longues méditations sur notre jurisprudence, il avoit rédigé un grand nombre d'édits qui n'avoient pour but que le bien général : le premier est connu sous le nom d'édit des veuves. Des femmes riches, chargées d'un ou de plusieurs enfans, & recherchées en secondes noces par des hommes avides, qui le plus souvent n'aimoient en elles que leur opulence, sacrifioient à une nouvelle passion les liens sacrés qui auroient dû les attacher doublement à leurs enfans, puisqu'elles leur tenoient lieu de père & de mère, & les rédui-  
soient



soient à la pauvreté, en transportant à leurs nouveaux époux la meilleure partie de leur fortune; ce qui occasionnoit des procès scandaleux entre la mère & les enfans, la désolation des meilleures maisons, & des haines durables entre les familles. Pour remédier à ce désordre, le roi, à l'exemple des empereurs Romains Leon & Anthemius, statua que toute veuve, chargée d'un ou de plusieurs enfans, qui passeroit à de secondes noces, ne pourroit donner à son mari qu'une part d'enfant; & dans le cas où ces enfans seroient inégalement partagés, qu'une portion égale à celle de l'enfant qui auroit le moins.

Cette loi fut enregistrée sans modification; il n'en fut pas de même de quatre à cinq autres, dont l'une régloit la discipline intérieure des parlemens; les autres avoient pour objet de diminuer considérablement le nombre & la durée des procès. L'Hospital craignant qu'elles ne fussent mal interprétées, parce qu'elles sembloient confirmer l'opinion fautive, mais assez généralement répandue, qu'il cherchoit à humilier le parle-

ment de Paris , vint y siéger le 7 de  
**Ann. 1560.** septembre , accompagné de Marillac ,  
 archevêque de Vienne , de Morvil-  
 liers , évêque d'Orléans , & dit :  
 « Avant que de vous parler des édits  
 » qui vous ont été adressés , je dois ,  
 » messieurs , vous faire part de ce  
 » qui s'est passé à Fontainebleau. Le  
 » roi , comme vous le savez , avoit  
 » pris la résolution d'y assembler les  
 » princes , les grands officiers de la  
 » couronne , les membres du conseil  
 » & les chevaliers de l'ordre , pour  
 » chercher avec eux les moyens d'ap-  
 » paîser les troubles. Je voudrois pou-  
 » voir vous peindre avec quel ordre ,  
 » quel zèle , quel esprit de sagesse  
 » & de discrétion les avis furent  
 » donnés & discutés. Dieu , sans  
 » doute , dirigeoit les cœurs de cette  
 » grande assemblée , & inspira la ré-  
 » solution qui fut prise à l'unanimité  
 » des voix de convoquer les états-  
 » généraux pour le 10 de décembre  
 » prochain , & un concile national  
 » pour le 20 de janvier. Cet arrange-  
 » ment a paru nécessaire pour séparer  
 » deux objets qui n'ont rien de com-  
 » mun entr'eux , & procéder avec plus  
 » de discernement à l'application des

» remèdes; car bien que la religion sem-  
 » ble avoir donné naissance aux trou- Ann. 1560.  
 » bles, & que chacun aujourd'hui s'en  
 » fasse une à sa mode, il est facile de  
 » s'appercevoir qu'entre les mains du  
 » plus grand nombre, ce n'est qu'un  
 » manteau spécieux dont ils couvrent  
 » leurs mauvais desseins, & que leur  
 » mécontentement tient à d'autres  
 » causes : ils auront une pleine liberté  
 » de s'expliquer en présence du roi &  
 » à la face de la nation. Le tiers-état  
 » se plaindra du fardeau des impôts,  
 » des exactions des receveurs des  
 » deniers publics, des rapines des  
 » gens de guerre ; la noblesse, du peu  
 » de compte qu'on a tenu de ses ser-  
 » vices passés, du retranchement de  
 » solde & de la suppression des pen-  
 » sions ; le clergé, des décimes & de  
 » la diminution de ses revenus ; les  
 » trois ordres, des longueurs & des  
 » frais de la justice. On tâchera de  
 » remédier à tout : le fait seul de la  
 » religion & les disputes théologi-  
 » ques seront renvoyés au concile  
 » qui suivra de près. Si malgré tous  
 » les soins que se donne le roi pour  
 » rendre ses sujets contents, il se trou-  
 » ve encore des gens qui persistent

#### 484 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 1560.

» dans leurs pernicioeux desseins, ils  
» n'auront ni excuse ni prétexte qui  
» puisse en imposer au gros de la na-  
» tion ; car si c'est pour la religion  
» qu'ils se disent armés , le concile y  
» pourvoira ; & d'ailleurs quelle reli-  
» gion leur a enseigné à prendre les  
» armes sans la permission du magis-  
» trat ? Si c'est pour l'administration  
» du royaume , les états-généraux y  
» mettront ordre , en indiquant au  
» roi le mal & le remède. Ne nous  
» flattons pas cependant que le calme  
» se rétablisse si promptement ; ce  
» seroit nous aveugler sur le compte  
» d'un grand nombre de factieux : il  
» y a parmi eux des gens noyés de  
» dettes qui n'ont à se plaindre que  
» d'eux , & qui ne demandent qu'à  
» réparer leur fortune aux dépens  
» d'autrui : il s'y trouve quantité de  
» soldats qui , exercés au maniement  
» des armes , & n'ayant plus d'occa-  
» sions de les employer contre l'en-  
» nemi , les ont tournées contre leurs  
» concitoyens. Car il n'en est pas de  
» la profession militaire en France  
» comme dans les autres pays , où la  
» guerre finie , le soldat retourne à la  
» charrue ou à l'exercice de quel-

» que profession sédentaire; le Fran-  
 » çois, dès qu'il a goûté de la guerre,  
 » ne connoît plus d'autre métier. On  
 » y rencontre enfin des assassins, des  
 » malfaiteurs, des gens poursuivis  
 » par la justice, & qui n'espèrent de  
 » trouver leur sûreté particulière que  
 » dans un bouleversement général :  
 » quoiqu'ils aient tous la religion sur  
 » les lèvres, ils ne sont pas plus luthé-  
 » riens que catholiques, ils sont  
 » athées, & ne connoissent point  
 » d'autre Dieu que leur épée. A quels  
 » malheurs ne serions-nous pas résér-  
 » vés, s'ils devenoient les plus forts ?  
 » car, quand bien même leurs chefs  
 » conserveroient quelque sentiment  
 » de justice & de modération, com-  
 » ment enchaîneroient-ils les mains  
 » de ces brigands ? Heureusement le  
 » roi a pris toutes les mesures nécessai-  
 » res pour réprimer leur audace ; mais  
 » il n'en est pas moins indispensable  
 » que chacun de son côté travaille à  
 » éteindre le feu ; & d'autant que  
 » cette compagnie tient un rang distin-  
 » gué dans l'état, & que ceux qui la  
 » composent, sont écoutés & fixent  
 » l'attention des sociétés particulières  
 » où ils peuvent se rencontrer, ils ne

---

 ANN. 1560.

» fauroient trop peser leurs paroles ,  
 ANN. 1560. » soit à table , soit ailleurs : c'est un  
 » avis que je crois devoir vous don-  
 » ner , d'après bien des rapports qui  
 » ont été faits au roi. Il y a des gens  
 » qui interprètent tout en mal & qui  
 » ne sont contents de rien : parce que  
 » toute poursuite contre les sectaires  
 » a été suspendue jusqu'à la tenue des  
 » états , ils débitent hardiment qu'on  
 » veut introduire en France l'indiffé-  
 » rence des religions , & permettre  
 » à chacun de penser & vivre à sa  
 » manière. Ce n'a point été l'inten-  
 » tion du roi ni de son conseil , puis-  
 » qu'ils ont prononcé les peines les  
 » plus rigoureuses contre les prédi-  
 » cans & les perturbateurs du repos  
 » public : de même , en renvoyant  
 » aux juges d'église la connoissance  
 » du crime d'hérésie , on n'a point  
 » prétendu , comme quelques - uns  
 » osent l'affurer , dérober les sectaires  
 » à la correction des loix ; on n'a voulu  
 » qu'exciter la vigilance des pasteurs  
 » & voir ce qu'on doit espérer de  
 » leurs exhortations jusqu'à la tenue  
 » du concile ; car ce qui sera décidé  
 » dans cette assemblée sera exécuté , &  
 » désormais ce terme n'est pas éloigné.

« Les édits, dont j'ai maintenant à ANN. 1560.  
 » vous entretenir, ne sont point des  
 » édits burdeaux, dont le roi veuille  
 » faire son profit; tous ont pour  
 » objet le bien public. Le premier  
 » n'est que le renouvellement des  
 » anciennes ordonnances sur la dis-  
 » cipline intérieure des cours souve-  
 » raines de justice: il tend 1°. à ré-  
 » primer l'avarice & la basse ambi-  
 » tion de quelques conseillers qui,  
 » oubliant la dignité de leur état,  
 » négligent leurs fonctions primitives  
 » pour se rendre sollicitateurs des affai-  
 » res des grands seigneurs, dont ils  
 » ne rougissent point de recevoir des  
 » pensions. 2°. A empêcher les révé-  
 » lations & la publicité de tout ce qui  
 » se dit dans les chambres & doit de-  
 » meurer secret. 3°. A rétablir les mer-  
 » curiales, la sauve-garde des mœurs  
 » des magistrats. Je conviens qu'à bien  
 » des égards cette institution peut  
 » blesser l'amour-propre & engendrer  
 » des animosités particulières; mais  
 » il faut savoir se rendre justice & ne  
 » pas regarder les reproches qui sont  
 » proposés contre nous en pareil cas,  
 » soit par les gens du roi, soit par  
 » quelques confrères, comme procé-

---

 ANN. 1560.

» dant d'un cœur ulcéré. J'ai vieilli  
 » dans cette compagnie ; j'y ai fait des  
 » fautes comme un autre , & puis-  
 » que je suis homme j'en ferai par-  
 » tout où je serai : mais je le deman-  
 » de , par qui une compagnie , telle  
 » que le parlement , peut-elle être  
 » plus convenablement policée & ré-  
 » formée que par elle-même ? L'excuse  
 » qu'on apporte de la perte de tems  
 » n'est pas recevable ; car il vaudroit  
 » mieux que deux cents procès restas-  
 » sent en arrière , que de négliger un  
 » remède si salutaire , puisque le point  
 » essentiel est d'avoir des juges irré-  
 » prochables ; d'ailleurs à quoi se ré-  
 » duit dans la réalité cette perte de  
 » tems ? Une mercuriale , qui aura  
 » rempli deux ou trois soirées , peut  
 » être rapportée dans une seule ma-  
 » tinée : je le répète encore , il n'y a  
 » point d'affaire aussi pressée que  
 » celle-là.

» Le second édit a pour objet les  
 » transactions. Je prie les commissai-  
 » res , qui seront chargés de l'exami-  
 » ner , de s'attacher moins aux for-  
 » mes rigoureuses de la justice qu'aux  
 » besoins , aux mœurs générales de  
 » la nation & à cette propension na-



» tuelle qu'ont tous les François de  
 » s'engager légèrement dans des pro- Ann. 1568.  
 » cès ; défaut ancien & qui tient sans  
 » doute au climat , puisque César le  
 » reprochoit aux Gaulois, nos ancêtres.  
 » Trois siècles se sont écoulés depuis  
 » qu'on apporta en France le corps  
 » entier du droit Romain : nous crû-  
 » mes avoir trouvé un trésor , c'en  
 » étoit un en effet , si nous avions su  
 » nous en servir raisonnablement. Par  
 » l'usage qu'on en a fait, il s'est con-  
 » verti en poison : notre jeunesse , qui  
 » court en foule l'étudier dans les plus  
 » fameuses universités , en revient la  
 » tête farcie de rubriques & de para-  
 » graphes , mais incapable de saisir  
 » l'esprit de la loi & de l'appliquer  
 » convenablement : delà ce déborda-  
 » ment de vaines subtilités & de  
 » mauvaises chicanes qui éternisent  
 » les procès & dévorent le patrimoine  
 » des meilleures maisons. Je ne crains  
 » point d'affurer qu'il y a plus de  
 » procès pendans au châtelet de Pa-  
 » ris que dans tous les tribunaux de  
 » l'Italie ensemble. Le devoir d'un  
 » bon juge est de couper la racine  
 » d'un procès & d'empêcher qu'il ne  
 » naisse une foule d'incidens : au lieu de

---

 ANN. 1560.

» les vider , il falloit les prévenir. Les  
 » loix nous apprennent qu'il y a trois  
 » manières de terminer toute contes-  
 » tation , un arrêt , le serment , ou  
 » une transaction : cette dernière est  
 » incontestablement la plus douce ,  
 » puisqu'elle est volontaire. La nature  
 » elle-même nous enseigne que nous  
 » devons tenir ce que nous avons  
 » librement accordé ; cependant , à  
 » la honte de notre siècle , rien n'est  
 » si commun que de trouver des gens  
 » qui , au moment où ils transigent ,  
 » minuent déjà des lettres de rescis-  
 » sion. Si l'on m'objecte qu'un hom-  
 » me est quelquefois la victime d'une  
 » transaction , je demanderai à mon  
 » tour , s'il ne l'est jamais d'un arrêt  
 » ni du serment ? Il n'y a & il n'y  
 » aura jamais aucune constitution ,  
 » aucune loi , tant sainte soit-elle ,  
 » dont la malice humaine n'abuse ,  
 » & qui , dans des cas particuliers ,  
 » ne puisse préjudicier à l'innocence :  
 » le législateur n'envisage que l'effet  
 » général & le cours ordinaire des  
 » choses.

» Le troisième tend au même but  
 » d'étouffer les procès dans leur nais-  
 » sance par un compromis , en s'en

„ rapportant de part & d'autre à la  
 „ décision d'arbitres. Tout le monde  
 „ conviendra qu'il est plus honnête  
 „ pour les particuliers & plus expédient  
 „ pour l'état, de mettre fin de plein gré  
 „ à une contestation naissante, que de  
 „ se donner bien des tourmens pour  
 „ obtenir un arrêt : car outre les frais,  
 „ le déplacement & la perte de tems  
 „ qui doivent être comptés pour beau-  
 „ coup, il est presque impossible que  
 „ soit dans la plaidoirie, soit dans la  
 „ signification de l'arrêt, il ne se mêle  
 „ des procédés qui engendrent des  
 „ haines durables. Qu'arrive-t-il en-  
 „ core ? la partie qui se croit maltrai-  
 „ tée va consulter des légistes, qui ne-  
 „ manquent jamais de lui fournir  
 „ quelque biais pour recommencer un  
 „ procès, dont souvent elle ne verra  
 „ pas la fin, & qui se transmet  
 „ dans les familles de père en fils,  
 „ au grand détriment de la chose  
 „ publique.

„ Le quatrième n'est guères que  
 „ l'application du précédent à deux  
 „ objets privilégiés, le commerce &  
 „ le partage des biens entre parens.  
 „ Il est notoire que le commerce fait  
 „ la richesse d'un état, & nous ne

---

 ANN. 1560.

„ pouvons nous dissimuler qu'il n'aît  
 „ éprouvé parmi nous une diminution  
 „ sensible, tant par les emprunts for-  
 „ cés du gouvernement, que par tou-  
 „ tes ces créations de rentes sur les  
 „ hôtels-de-ville. Il est donc de notre  
 „ intérêt de le ranimer autant qu'il  
 „ dépend de nous, en le délivrant  
 „ des entraves qui l'ont enchaîné jus-  
 „ qu'ici. La candeur & la bonne-foi  
 „ sont l'ame du commerce; par-tout  
 „ où elles ne se rencontrent pas, il tar-  
 „ guit & se dessèche: dans la ville  
 „ d'Anvers, qui renferme plus de ri-  
 „ chesses que toutes nos villes de Fran-  
 „ ce, la bonne-foi règle seule les  
 „ intérêts des marchands, & il n'y a  
 „ peut être pas dix procès en un an  
 „ sur ces sortes de matières. Un seul  
 „ juge qu'ils nomment *le Baile*, sans  
 „ assesseurs, sans greffier, sans pro-  
 „ cureurs & sans avocats, décide sur-  
 „ le-champ toutes les contestations qui  
 „ peuvent s'élever, en appelant auprès  
 „ de lui deux ou trois marchands.  
 „ Un homme convaincu d'avoir voulu  
 „ manquer à ses engagemens, ou de  
 „ chercher des subterfuges pour les  
 „ éluder, perd son crédit & reste dés-  
 „ honoré. La même chose s'observe à

» Venise & à Constantinople. Parmi  
 » nous un marchand plaide avec cin- Ann. 1560.  
 » quante écus, & le plus souvent  
 » même ne s'en tient pas à un pre-  
 » mier jugement; on devine aisément  
 » où cela le conduit. De toute ancien-  
 » neté le baile d'Anvers étoit un offi-  
 » cier de robe-courte : depuis peu on  
 » s'est avisé de le remplacer par un  
 » homme de loi, qui n'a pas manqué  
 » d'appeler à son aide des procureurs  
 » & des avocats. Les commerçans  
 » étrangers qui ont des établissemens  
 » dans cette ville se sont plaint de  
 » cette innovation, & notamment  
 » ceux de Lyon, qui desirerent ardem-  
 » ment de voir dans leur patrie un éta-  
 » blissement qu'ils envient aux étran-  
 » gers. Sur le premier avis qui leur a été  
 » donné que le roi s'en occupoit, il  
 » lui ont adressé une députation qui  
 » sera entendue sous deux ou trois  
 » jours. Je devine aisément que plu-  
 » sieurs d'entre vous trouveront étran-  
 » ge qu'on ait ôté l'appel de ces sortes  
 » de jugemens : le conseil a prévu  
 » cette objection & n'en a point été  
 » effrayé : on ne manquera pas de  
 » répondre à vos remontrances qu'il  
 » n'est pas étonnant que les grande

Ann. 1560.

» juges d'appel ne trouvent rien de  
 » meilleur & le favorisent outre me-  
 » sure. On fait bien qu'en général  
 » l'appel est le rempart de la liberté ;  
 » mais il y a des cas où la loi doit  
 » forcer les parties à terminer leurs  
 » différens, non sans appel, mais sans  
 » procès, & on fera beaucoup pour  
 » le commerce, en sauvant les mar-  
 » chands de la nécessité de plaider. Je  
 » suis intimement convaincu qu'ils ju-  
 » geront tout aussi bien que le pourroit  
 » faire la cour ; car dans ce qui con-  
 » cerne leur négoce, le grand Bar-  
 » thole y verroit moins clair que le  
 » premier d'entr'eux pris au hasard.  
 » Des marchands ne peuvent toujours  
 » marcher avec un notaire : leur ap-  
 » prendre à traiter de bonne-foi & à  
 » se passer de tant d'écritures, c'est  
 » leur rendre le service le plus im-  
 » portant.

» Il en est de même des partages ou  
 » divisions d'héritage entre parens.  
 » Ils peuvent se faire sans procès, je  
 » ne parle pas du droit à une succes-  
 » sion, matière souvent difficile &  
 » embrouillée, qui est du ressort des  
 » tribunaux. L'édit suppose ce droit  
 » reconnu, & se borne à prévenir les

» contestations qui s'élèvent ordinai-  
 » rement entre les co-partageans. En Ann. 1560.  
 » les forçant de les soumettre à un  
 » arbitrage , il leur épargne les frais  
 » d'un procès , & prévient les haines  
 » qui en sont presqu'inséparables. Il  
 » y a peu de familles où il ne se trouve  
 » un ou deux parens assez honnêtes  
 » & assez éclairés pour remplir cette  
 » fonction. Chacun élira l'homme qui  
 » lui paroîtra le plus digne de sa con-  
 » fiance , l'union subsistera dans les  
 » familles , & l'on n'entendra plus le  
 » palais retentir des plaintes scanda-  
 » leuses , & des récriminations de gens  
 » à qui la nature imposoit le devoir  
 » de se soutenir & de se défendre  
 » réciproquement. St. Paul trouvoit  
 » mauvais que des chrétiens plaïdassent  
 » , & leur demandoit s'ils man-  
 » quoient d'arbitres pour terminer  
 » leurs différens. A quel titre ou sous  
 » quel prétexte pourroit-on donc re-  
 » jeter un moyen de maintenir la  
 » concorde , & de rendre prompte-  
 » ment à chacun ce qui lui appartient ?  
 » Un mineur plaide vingt ou trente  
 » ans pour parvenir à la liquidation  
 » d'un compte de curatelle ; par la voie  
 » de l'édit il en aura raison en trois

**Ann. 1560.** » ou quatre jours. Si toutefois la cour  
 » a quelque chose à remontrer tant  
 » sur cet édit que sur les autres , le  
 » roi sera toujours prêt à l'entendre. »  
 Le parlement, en effet, arrêta des  
 remontrances & ne se hâta pas de les  
 communiquer. Ces édits ne furent  
 enregistrés que sous le règne suivant ,  
 avec des modifications , parce que le  
 chancelier encore mal affermi dans sa  
 place , & qui ne tenoit à rien à la  
 cour, étoit le seul homme du conseil  
 qui y prît intérêt; les autres ministres  
 étoient tourmentés d'un soin tout dif-  
 férent.

Manège pour  
 attirer les  
 princes à la  
 cour.

*La Planche.*

*La Place.*

*La Popeli-  
 nière.*

*D'Aubigné.*

*Castelnau.*

*Beze.*

*Mémoires  
 de Condé.*

Il étoit question d'attirer le prince  
 de Condé & de lui faire son procès.  
 Crussol chargé de cette commission  
 avoit réussi à intimider le roi de Na-  
 varre, mais n'avoit pu le faire con-  
 sentir à se charger d'amener lui-même  
 le prince de Condé. Antoine deman-  
 doit ou qu'on lui donnât des sûretés  
 que le prince ne seroit point inquiété,  
 ou que ceux qui l'accusoient en secret  
 se portassent publiquement pour ses  
 dénonciateurs ; & se rendissent par-  
 ties dans le procès. La dame de Roye ,  
 à qui Catherine de Médicis avoit long-  
 tems rémoigné une confiance particu-



lière, mais qui, professant ouvertement la religion réformée, avoit cru devoir s'absenter de la cour, lui écrivit que le prince, son gendre, étoit pénétré d'amour, de respect & de soumission envers le roi, & qu'il n'y avoit aucun doute qu'il ne se fût déjà rendu à ses ordres, s'il n'avoit été retenu par ses amis; que personne en effet ne lui conseilleroit jamais de se livrer à la discrétion des Guises, qui avoient déjà attenté une fois à sa liberté, & qui étoient parvenus à force de men songes à rendre sa fidélité suspecte: que l'équité exigeoit ou qu'ils s'absentassent de la cour avant que le prince y arrivât, ou qu'on lui permît d'y venir si bien accompagné, qu'il n'eût rien à craindre de leur part, ni durant le séjour qu'il y feroit, ni pendant le voyage. Catherine offensée de cette proposition, répondit avec aigreur que là où étoit le roi son fils, personne n'avoit à craindre; qu'il demandoit une preuve de soumission, & n'étoit pas d'humeur à se laisser prescrire des conditions: que s'il apprenoit que le prince vînt armé, il iroit à sa rencontre mieux armé encore, & lui apprendroit ce qu'on ga-

---

 ANN. 1560.

gne à braver son maître. Sentant bien que cette réponse n'étoit pas propre à inspirer de la confiance au prince , & n'espérant de tromper ni la dame de Roye ni les Châtillons, elle se retourna du côté du cardinal de Bourbon & des autres amis que Condé avoit à la cour, & qui lui mandoient ce qui s'y passoit. Elle déplorait en leur présence la tristesse & l'ennui qu'on y respiroit depuis que les princes s'en étoient absentés ; elle regrettoit les amusemens & les fêtes qu'elle avoit si long-tems partagés avec eux ; vantoit l'aménité & l'enjouement du prince de Condé , qui suffisoit seul pour répandre la gaieté dans le cercle le plus nombreux. Elle demandoit ensuite quelle malédiction , quel sortilège les avoit éloignés ? Que vouloient-ils ? que prétendoient-ils ? n'avoit-elle pas cherché toutes les occasions de leur marquer son attachement ? S'ils avoient reçu quelque sujet de mécontentement , que ne s'expliquoient-ils ? étoit-il donc impossible , étoit-il même si difficile de leur donner satisfaction ? falloit-il que le public fût imbu de ces brouilleries de famille , & en prît occasion de méconnoître l'autorité ? étoit-ce ainsi qu'on devoit

en user entre parens? en un mot, avoient-ils quelque chose à lui reprocher, se défioient-ils d'elle, ou la comptoient-ils pour rien? Il n'est pas étonnant qu'avec ces cajoleries, des larmes feintes & de fausses protestations elle fût parvenue à tromper le cardinal de Bourbon, naturellement crédule, & deux ou trois autres hommes de la mêmetrempe, qui allèrent successivement joindre leurs instances à celles de Crussol, pour vaincre la répugnance des deux frères : mais ce qui auroit droit de surprendre, ce seroit que les princes y eussent été trompés, dans un moment sur-tout où il sembleroit qu'elle eût pris à tâche de se discréditer elle-même.

Quelques momens après le départ de Crussol, on réfléchit que l'emprisonnement de la Sague, qui ne pouvoit que causer bien de l'inquiétude aux princes, offroit une occasion, en usant d'adresse, de les brouiller avec le connétable, & de les engager à déclarer jusqu'à quel point ce rusé politique étoit mêlé dans leurs projets. On se hâta donc de dépêcher après lui un courier, avec des lettres du roi & de la reine mère, qui lui ordonnoient

---

 ANN. 1560.

de dire que c'étoit le connétable lui-même qui avoit dénoncé cet intrigant & conseillé de l'arrêter. Cependant soit que Catherine se repentît ensuite de l'action qu'elle venoit de commettre , & cherchât à la réparer en partie par un aveu sincère ; soit qu'elle se crût assez habile pour lire dans les yeux , la contenance & les propos du vieillard , un secret que Crussol n'avoit pu pénétrer à la cour de Nerac , elle eut l'assurance de conter elle-même à son *compère* , lorsqu'il vint la saluer à St.-Germain , le bon tour qu'elle lui avoit joué. Quelque danger qu'il y eût dans ce moment à entretenir commerce avec les princes , Montmorenci ne voulut pas rester chargé à leurs yeux du soupçon de trahison ; il dépêcha un courier au roi de Navarre , avec une lettre où , après les assurances de son respectueux attachement , il ajoutoit , *si ce fût été autres personnes que le roi & la reine mère qui eussent écrit le contraire , je parlerois le langage qu'un homme de bien & d'honneur doit tenir quand on le charge d'une chose où il n'a jamais pensé ; ce que je vous supplie très-humblement de croire , & que je ne sais onc-*

*ques la prise dudit la Sague qu'un jour après qu'il fut pris , & vous écrivois par lui une réponse à l'honnête lettre qu'il vous avoit plu m'écrire.*

ANN. 1560.

Après une preuve si bien caractérisée de duplicité , il n'y a pas la moindre apparence que les princes comprassent beaucoup sur les promesses que leur faisoit Catherine de Médicis. Si donc ils parurent s'abandonner à ses conseils, c'est que, n'ayant plus d'autre parti à prendre dans le délabrement général où étoient tombées leurs affaires , que celui de la soumission , ils jugeoient qu'il leur étoit expédient de la piquer d'honneur, en lui persuadant qu'ils venoient sur sa parole. Dans le fait , Antoine craignoit de perdre non-seulement ses pensions , son gouvernement , & les vastes possessions qu'il tenoit dans presque toutes les provinces du royaume , mais encore cette principauté de Béarn , dont on avoit tenté de le dépouiller après la mort de son beau-père , & les foibles restes de la Navarre , toujours enviés par les Espagnols : depuis l'entière dispersion des conjurés de Lyon , la fuite de Mouvans & de Monbrun , il ne voyoit personne en état d'opérer une diver-

---

 ANN. 1569.

sion. A la vérité les églises réformées continuoient de lui faire des offres magnifiques , mais avoient-elles bien calculé leurs forces , agiroient-elles de concert au moment de l'exécution , seroit-il facile de rassembler des troupes de provinces si éloignées l'une de l'autre , & combien ne faudroit-il pas de tems pour opérer cette jonction ? Au contraire , le roi avoit une armée assemblée à Pontoise , qui n'attendoit que l'ordre de marcher ; il en avoit levé une autre en Suisse & en Allemagne , & quoiqu'il fût aisé de juger qu'il y avoit beaucoup à rabattre de cette multitude innombrable dont on avoit voulu l'effrayer , toujours étoit-il certain que les seules forces que le roi avoit sur pied , étoient plus que suffisantes pour l'écraser , avant que personne armât pour sa défense : à plus forte raison se trouveroit-il perdu & ruiné sans ressource , si , comme le bruit en couroit , le conseil de France appelloit contre lui les Espagnols. Ces motifs de crainte déjà trop réels , étoient encore exagérés & par les gens qui formoient son conseil , & par ceux de ses sujets qui , autant par attache-

ment pour le sang de leurs légitimes souveraines, que par la vue du péril auquel seroient exposées leurs propres familles, le conjuroient les larmes aux yeux de ne point attirer sur le Béarn une tempête qui l'engloutiroit infailliblement, de se réserver à lui-même cette dernière ressource, & de laisser à ses enfans l'héritage de leur mère. Le prince de Condé trop généreux pour exiger d'un frère qu'il lui sacrifiât femme, enfans & sujets, aida lui-même à le déterminer. Les deux princes donnèrent parole de se rendre auprès du roi sans autre cortège que leur maison ordinaire, & fixèrent leur départ au commencement d'octobre, se réservant de se conduire en route selon le tems & les circonstances.

---

 ANN. 1560.

Les Guises, de leur côté, ne comptant sur cet engagement forcé qu'autant qu'ils continueroient d'ôter aux princes tous moyens de le rompre impunément, prenoient des mesures pour les miner sourdement, & les amener pieds & poings liés au terme où ils les attendoient. Il y avoit deux autres princes du nom de Bourbon, fils de la duchesse de Montpensier,

---

 ANN. 1560.

que leur union avec la branche aînée pouvoit rendre redoutables , sur-tout à la veille d'une assemblée d'états-généraux. Les Guises voulant achever de gagner la mère & les enfans, engagèrent le roi à créer deux nouveaux gouvernemens , dont le premier qui comprenoit la Touraine , l'Anjou , le Maine , le Blaisois & le Vendomois , fut conféré au duc de Montpensier ; le second , composé de l'Orléanois , du pays Chartrain & du Berri , au prince de la Roche-sur-Yon. Cherchant ensuite à s'attacher la principale noblesse & les guerriers les plus distingués , ils proposèrent au roi une promotion de dix-huit nouveaux chevaliers de l'ordre de St.-Michel. Quoiqu'il n'y en eût aucun parmi les dix-huit qui ne pût justifier le choix du roi par une naissance illustre & des actions éclatantes , le nombre parut excessif , & c'est de cette création que l'on date le déclin d'un établissement qui s'étoit soutenu avec gloire pendant un siècle. Dans le chapitre général qui se tint à cette occasion la veille de la fête de la St.-Michel , le vidame de Chartres , prisonnier à la Bastille , présenta une requête , où en vertu d'un  
des



des privilèges de l'ordre, il demanda à être jugé par ses confrères, pour savoir s'il étoit tombé dans quelque faute qui emportât la dégradation; & réclama leur intercession pour être promptement tiré de la Bastille, où sa santé dépérissoit. Le cardinal de Lorraine obligé, en qualité de chancelier de l'ordre, de communiquer cette requête à l'assemblée, employa toute son éloquence pour la faire rejeter. Le connétable, au contraire, vanta la splendeur de l'antique maison de Vendôme, alliée de tous côtés à la famille royale, & à laquelle toutes les grandes maisons du royaume renoient à honneur d'appartenir; parla du mérite personnel du vidame, qui, héritier d'une immense fortune, avoit soutenu avec dignité l'éclat de son nom, & dépensé plus d'un million d'écus au service des deux derniers rois: puis montrant d'un côté le peu d'apparence qu'un homme de ce rang, & d'ailleurs consumé par une maladie de langueur, songeât à s'évader, & de l'autre l'intérêt qu'ils avoient tous de ne pas laisser perdre le plus beau privilège de l'ordre, il conclut à ce que le roi fût humblement supplié de

ANN. 1560.

Ann. 1560.

rendre la liberté au vidame, ou de ne point lui donner d'autre prison que sa maison, afin qu'il pût appeler les plus habiles médecins, & travailler au rétablissement de sa santé. Cet avis l'emporta d'autant plus facilement, que le duc de Guise naturellement généreux, fut le premier à quitter son frère pour se ranger du côté du connétable. Le vieillard lui en fut si bon gré, qu'il parut avoir envie de renouer avec lui; je trouve du moins que depuis ce tems ils entretinrent un commerce épistolaire, où la politique, sans doute, avoit plus de part que l'amitié.

Entrée du roi  
à Orléans.

*La Planchc.*

*La Place.*

*Beze.*

*La Popeli-  
niere.*

*Castelnau.*

Vers le milieu d'octobre, le roi qui avoit tiré du cletgé des fonds extraordinaires, commença par déposer sa sœur & ses frères au château de Vincennes, avec une garde assez nombreuse pour les garantir d'un coup de main, & alla prendre lui-même le commandement de l'armée qu'il avoit rassemblée à Pontoise. Elle consistoit en mille ou douze cents lances, & sept à huit mille hommes d'infanterie, tous vieux soldats, & les plus aguerris qu'il y eût peut-être alors en Europe. Il traversa à leur tête, tam-

bours battans & enseignes déployées les principales rues de Paris ; & sans avoir annoncé à personne le but de ce voyage, il prit la route d'Orléans. Cypierre, l'ami particulier des Guises, & pourvu par leur faveur de la lieutenance générale de cette ville, sous les ordres du prince de la Roche-sur-Yon, s'y étoit déjà rendu avec une compagnie de gendarmerie, & avoit fait proclamer un ordre de la part du roi à tous les habitans, sous peine de la vie, de lui apporter indistinctement toutes leurs armes qu'il avoit renfermées dans l'hôtel-de-ville. A l'approche de l'armée, & lorsque le roi eut pris jour pour faire son entrée solennelle dans Orléans, Cypierre leur ordonna de venir les reprendre, mais en leur enjoignant de les rapporter dès que la cérémonie seroit achevée. Ces malheureux bourgeois auxquels on laissoit trop appercevoir qu'ils étoient suspects, ne témoignèrent point une joie qu'ils ne sentoient pas au fond du cœur : ils s'avancèrent au devant du roi dans un morne silence & les yeux humides de larmes. Jérôme Groslet qui étoit à leur tête, connu par son attachement

---

 ANN. 1560.

Ann. 1560.

pour la nouvelle religion , & chargé par les dépositions de la Sague d'avoir promis de livrer la ville aux princes , ne retrouva point dans cette occasion sa fermeté & sa constance ordinaires. Lorsqu'il s'approcha du roi pour le complimenter ; quelque'un cria derrière lui , *voilà le capitaine des huguenots* : ces paroles qu'il entendit distinctement , jointes aux regards sombres & menaçans que le roi jeta sur lui , le troublèrent au point qu'il oublia sa harangue ; après avoir balbutié quelques mots sans liaison & sans suite , il se retira couvert de confusion. Une partie de l'armée qui accompagnoit le monarque , s'empara des portes , des tours & des places publiques de la ville ; l'autre fut distribuée dans les villages des environs , & ce fut dans cet équipage menaçant que le roi attendit l'arrivée des princes.

Voyage des  
princes à la  
cour.

Manusc. de  
Béthune.  
La Planche.  
La Place.

Ils étoient en route sans autre cortège que leur maison ordinaire , car le roi de Navarre qui laissoit dans le Béarn sa femme & ses enfans , s'étoit bien gardé de les priver dans ces momens critiques de ceux qui pouvoient & devoient veiller à leur défense. Il est vrai qu'ils avoient eu la précaution

d'informer leurs partisans de leur marche , & qu'ils leur avoient assigné un rendez-vous à Limoges , afin d'y prendre en commun une dernière résolution. Leur voyage causa une commotion générale dans l'Aquitaine : car si d'un côté les chefs des protestans s'agitoient pour former leur équipage , enrôler des soldats , & régler les contributions que chaque église devoit fournir ; de l'autre , les catholiques , & principalement les gouverneurs des places , ne se donnoient pas moins de mouvement pour prévenir tout attroupement , & se précautionner contre une surprise. Charles de Couci , seigneur de Burie , lieutenant-général de la province de Guyenne , fut le premier qui écrivit à la cour pour demander comment il devoit se conduire en cas qu'il prît envie au roi de Navarre de passer par Bordeaux. On lui répondit qu'il lui rendît les honneurs accoutumés s'il n'amenoit que son train ordinaire , & s'il paroïssoit ne vouloir que traverser la ville ; mais que s'il s'appercevoit que ce prince eût dessein d'y séjourner & cherchât à y causer quelque émeute,

---

 ANN. 1560.

il prit le plus secrètement qu'il seroit possible des mesures avec Noailles & Daussins, pour que la force demeurât au roi, & que ni Antoine ni aucune personne de sa suite n'entrât dans les deux châteaux. On le chargeoit en outre d'avertir les commandans ou les magistrats des autres places de la province de se précautionner contre une surprise, & de lui donner avis de ce qu'ils apprendroient : mais comme il ne pouvoit de Bordeaux, où son devoir le retenoit, étendre ses soins sur des places fort éloignées, le roi expédia des commissions aux gentilshommes catholiques, les plus accrédités, pour aller s'y renfermer avec leurs parens & leurs amis, commander les milices bourgeoises, lever s'il en étoit besoin, de nouvelles compagnies, & empêcher dans leur district toute assemblée politique ou religieuse. Ils devoient se transporter avec main-forte sur les lieux, ruer sans pitié ou mettre aux fers tous ceux qu'ils pourroient attraper, & afin qu'ils ne fussent point embarrassés du trop grand nombre de prisonniers, on leur associoit un maître des requêtes qui, en pre-

nant avec lui quelques gens de loi, prononceroit en dernier ressort, & feroit exécuter sur-le-champ sa sentence.

ANN. 1560.

Ces excessives précautions qui ne restèrent pas ignorées du roi de Navarre, lui apprirent & à quel point on se défioit de lui, & combien il devoit se défier lui-même des protestations d'amitié dont la reine mère continuoit de l'entretenir : il marchoit à petites journées & étoit arrivé à Mucidan, ville du Périgord, lorsque se repentant de s'être trop avancé, ou bien voulant donner à ceux des protestans qui devoient venir le joindre le tems nécessaire pour achever leurs préparatifs, il se mit au lit, contrefit le malade, & écrivit à Catherine la lettre suivante. *Madame, en recevant successivement les deux lettres qu'il vous a plu de m'écrire, & les précieuses assurances de votre bienveillance, il n'y a point de raisons que je ne me sois mises devant les yeux pour essayer de me rassurer ou de me consoler : mais comme l'homme n'est pas entièrement maître des affections de son ame lorsqu'elles ont pris un certain empire & qu'elles ont un fondement légitime, je suis forcé de vous confesser*

---

 AN. 1560.

qu'encore que vos lettres allègent beaucoup mon tourment, toutefois je languis & je sens parfaitement que je porterai toujours cette maladie comme une fièvre lente qui me consume, jusqu'à ce que j'aie l'avantage de voir le roi & vous, Madame, & que je me sois déchargé de tout ce qui me pèse sur le cœur. Car je me trouve si indignement traité, non-seulement dans tout le reste du royaume, mais dans mon propre gouvernement, qu'on s'étudie à me perdre d'honneur & de réputation. Plus j'avance & plus mes oreilles retentissent d'ordonnances, de proclamations & de défenses, où, si mon nom ne se lit pas, on me désigne si clairement au doigt & à l'œil, que personne ne peut s'y méprendre. Je me contienrai cependant, Madame, quoique difficilement, & je mettrai peine, tout malade que je suis, d'achever mon voyage avec le prince, monsieur mon frère, aussi promptement que ma santé le permettra. Je profite, en attendant de l'occasion que me présente M. le cardinal d'Armagnac, qui m'est venu visiter de la part de notre saint père, & qui sera dans deux jours auprès de vous, pour vous faire entendre de vive voix ce qui me chagrine. Je lui



*ai confié, comme à un parent & à un ami discret, une partie de mes plaintes, mais il m'en reste encore infiniment davantage à vous dire; je finis en vous assurant de nouveau, que tant pour me conformer à votre volonté, que pour rendre le roi aussi content de moi que je sens au fond de mon cœur qu'il doit l'être, je ne manquerai point, s'il plaît à Dieu, de me trouver auprès de vous avec le prince, monsieur mon frère, au terme qui nous a été assigné; & de faire connoître que des gens de bien ne craindront jamais d'aborder un aussi bon roi que nous estimons le nôtre: je prie Dieu, madame, de vous donner, en parfaite santé, très-longue & très-heureuse vie.*

Soit que la réponse de Catherine eût rassuré le roi de Navarre, soit que le terme qu'il avoit assigné à ses partisans approchât, il ne tarda pas à se rendre à Limoges, ville qui lui étoit affectionnée, & dont il avoit la seigneurie du chef de sa femme Jeanne d'Albret. Ventadour l'y avoit précédé par ordre du roi, & avoit jeté une telle épouvante parmi les réformés, que leurs ministres s'étoient enfuis; mais ne pouvant compter sur

---

 ANN. 1560.

l'affection des bourgeois, & n'ayant auprès de lui qu'un petit nombre d'amis, il eut l'attention de se retirer à l'approche des princes. Malgré toutes les précautions que le gouvernement avoit prises, on y vit arriver de différens côtés sept à huit cents gentilshommes en équipage militaire. S'étant assemblés dans l'appartement du roi de Navarre, ils offrirent, s'il vouloit se déclarer ouvertement leur chef, & prendre en main la cause des églises, de lui amener, sous peu de jours, six mille hommes d'infanterie, déjà enrôlés dans le Poitou, la Saintonge & les isles de Marennes, lesquels n'attendoient qu'un ordre de sa part pour se mettre en marche. Ils ajoutèrent qu'ils avoient parole d'en tirer quatre mille autres de Provence & de Languedoc, un pareil nombre de la province de Normandie, & que toutes ces troupes, qui surpassoient déjà celles que le roi avoit sur pied, seroient soudoyées par les églises pour deux mois: que sans attendre l'arrivée de ces corps éloignés, on pouvoit, avec les six mille hommes qu'on avoit sous la main, s'emparer d'une ou de deux pla-

ces telles que Bourges & Poitiers , y                       
 loger des garnisons & tenir les                      ANN. 1560.  
 champs : qu'on devoit être assuré  
 qu'un grand nombre de gentilshom-  
 mes , que des compagnies entières  
 de Gendarmerie qui servoient dans  
 l'armée royale , se tourneroient de  
 leur côté à la première occasion qui  
 se présenteroit : qu'enfin le parti  
 qu'ils propoisoient étoit le seul qui  
 restât aux princes , puisque , quand  
 bien même il offriroit des dangers ,  
 ils étoient infiniment moindres que  
 celui qu'ils couroient , en allant se  
 mettre à la merci de leurs ennemis  
 sur la parole d'une femme , qui  
 peut-être les trahissoit. Ces offres  
 séduisantes furent discutées dans le  
 conseil du roi de Navarre. D'Escars  
 & l'évêque de Mende firent observer  
 qu'en supposant qu'il n'y eût rien à  
 rabattre de ces promesses , on ne  
 pouvoit , dans ce moment , compter  
 que sur six à sept mille hommes sou-  
 dayés pour deux mois : qu'on pro-  
 posoit , avec ce nombre , de s'empa-  
 rer d'une ou de deux places fortes  
 pour y attendre les renforts de Pro-  
 vence & de Normandie , mais qu'on  
 oublioit d'expliquer comment six ou

Ann. 1560.

sept mille hommes sans canons , sans munitions de guerre , s'empareroient d'une des deux places qu'on venoit de nommer ; si , lorsqu'on s'en approcheroit , ceux qui les gardoient pour le roi avoient seulement l'attention de fermer les portes , entreprendroit-on d'en faire le siège sous les yeux de l'armée royale , qui n'étoit qu'à deux ou trois journées de distance , & dont la force principale consistoit en cavalerie ? Oseroit-on l'attendre en rase campagne , & cependant comment un corps d'infanterie se déroberoit-il à sa poursuite ? Que les églises étoient excusables de s'être imaginé qu'avec des troupes soudoyées on pouvoit dresser des plans de campagne & faire la guerre ; mais que les gentilshommes auroient dû leur apprendre qu'outre l'entretien des soldats , il reste mille dépenses non moins nécessaires , telles que l'artillerie , les charrois , les magasins , auxquelles la fortune des princes ne pouvoit suffire en aucune manière. Que la précaution inouïe qu'on avoit prise de séparer du généralat qu'on leur offroit , toute inspection sur la caisse militaire , montrait assez qu'en

n'avoit pas en eux toute la confiance qu'ils méritoient : si l'on craignoit qu'ils n'abusassent de ce dépôt, n'auroit-on pas dû au moins leur apprendre sur quels fonds ils pouvoient compter, puisque cette connoissance est indispensable pour former un plan d'opérations. Qu'il ne s'agissoit donc point d'examiner si une guerre ouverte étoit moins dangereuse pour eux que le voyage qu'ils faisoient à la cour, mais de voir clairement comment & avec qui on feroit cette guerre ?

Le roi de Navarre ne sachant, à son ordinaire, quel parti prendre, regretta amèrement de n'avoir pas dans sa caisse quatre cents mille écus; car dans ce cas, ajoutoit-il, son choix n'auroit pas été douteux. Il demanda plusieurs fois aux gentilshommes si l'on ne pouvoit pas trouver sur-le-champ ces quatre cents mille écus. Ils répondirent qu'ils ne doutoient point que les églises ne les fournissent & au-delà, lorsqu'elles sauroient que les princes se seroient déclarés, & auroient ouvertement embrassé leur défense; mais que dans ce moment ils n'étoient chargés de rien promettre au-delà de ce

Ann. 1560.

qu'ils avoient offert. Antoine insista sur l'avance de quatre cents mille écus comme sur une condition sans laquelle la prudence ne lui permettoit pas de prendre aucun engagement. N'espérant plus de lui faire changer de résolution, ils lui proposèrent de continuer son voyage, mais de laisser au milieu d'eux le prince de Condé, qui feroit la sûreté, puisque leurs ennemis communs n'oseroient rien attenter sur l'un, tant qu'ils verroient l'autre en état de le venger. Ce nouveau parti étoit incontestablement le plus sûr, si Antoine avoit eu le courage de le suivre. Mais après avoir donné parole de se rendre à la cour & d'y amener son frère, il sentit qu'on le rendroit responsable de cette évasion & de toutes les suites qu'elle pourroit avoir. A quoi ne devoit-il donc pas s'attendre, si le prince naturellement bouillant, pressé par le besoin, & entouré d'hommes qui n'avoient rien à perdre, commençoient la guerre sans beaucoup de précautions, étoit vaincu, tué ou prisonnier ? Les Guises soupçonnés d'aspirer au trône perdroient-ils une si belle occasion de renverser la seule

digne. qui s'opposât à leur ambition? Antoine laissa voir sa répugnance à suivre un parti si dangereux. Le prince de Condé lui-même déclara qu'il ne souffriroit pas que pour assurer sa liberté, le chef de sa maison allât se constituer prisonnier. Ils répondirent aux gentilshommes que ce n'étoit pas une chose facile de faire le procès à des princes du sang; que si l'on suivoit les formes judiciaires, comme on ne pouvoit raisonnablement s'en dispenser, ils n'avoient rien à craindre: que si au contraire on les opprimoit sans permettre qu'ils fussent entendus dans leurs justifications, Dieu susciteroit à la France d'autres libérateurs, & qu'ils aimoient encore mieux s'exposer à pétir injustement, que d'entraîner dans leur ruine tant de braves & d'utiles citoyens. Le roi de Navarre ajouta que si on s'avisoit à la cour de vouloir les inquiéter pour avoir contrevenu aux dernières ordonnances sur le port d'armes, il se chargeoit d'obtenir leur grace. *Notre grace, monseigneur,* répondit l'un d'eux, *ne songez qu'à la vôtre: vous en aurez bientôt plus besoin que nous, car nos épées nous restent. & puisque nos*

ANN. 1560.

*chefs naturels nous abandonnent, nous en trouverons d'autres.*

Ann. 1560.

Bientôt après la séparation de ce corps de noblesse, les princes reçurent de la cour des avis secrets qui les jetèrent dans une étrange perplexité. Malgré toute l'attention des Guises à ne rien laisser transpirer de leurs desseins, Marillac, archevêque de Vienne, s'étoit assuré que la résolution avoit été prise à Saint-Germain de faire le procès au prince de Condé, de mettre aux arrêts le roi de Navarre, & de pousser les choses aux dernières extrémités. Dévoré d'inquiétude, & ne sachant à qui s'adresser dans une cour remplie de délateurs & d'espions, où il craignoit lui-même de se montrer, il dépêcha un homme de confiance à la duchesse de Montpensier sa protectrice, pour lui exposer le danger qui menaçoit toute la famille royale, & lui rappeler qu'elle lui avoit dit plus d'une fois qu'elle ne séparoit en apparence ses intérêts de ceux des chefs de sa maison, & ne ménageoit les Guises que parce qu'elle sollicitoit la restitution d'une partie des biens qui avoient été confisqués sur le connétable de



Bourbon : qu'ayant obtenu depuis pour elle & pour ses enfans le Beaujolois & la principauté de Dombes, les gouvernemens de Touraine & d'Orléanois, il étoit tems que, rendue à elle-même & à sa maison, elle avertît la reine mère du danger où elle étoit de rester sans crédit & sans autorité, si des ministres ambitieux & déjà trop puissans, parvenoient à perdre les princes du sang : qu'il falloit empêcher, s'il en étoit encore tems, qu'ils ne s'approchassent d'Orléans, d'où il seroit impossible de les tirer; & s'il étoit désormais trop tard, sauver leurs enfans, en écrivant à la reine de Navarre de veiller sur la vie de son fils; au duc de Bouillon, d'ouvrir sa forteresse de Sedan aux enfans du prince de Condé, & de tâcher d'enlever ceux du duc de Guise, qui répondroient de la vie des princes : qu'on ne devoit pas même balancer, dans un besoin si urgent, d'appeler à la défense du sang royal toute la noblesse du royaume, parmi laquelle il se trouveroit encore des la Hire & des Pothons. Que le connétable seroit l'homme le plus propre à former cette confédération, si une

---

 ANN. 1560.

**Ann. 1560.**

excessive défiance & une résignation absolue aux décrets de la providence laissoient quelque espérance de pouvoir le remuer. Qu'il étoit bon cependant de l'informer qu'il étoit chargé par les dépositions de la Sague, d'avoir envoyé Dardois son secrétaire, à la reine Elizabeth, d'avoir été complice de tous les complots formés contre le roi & contre ses ministres, & qu'on le tenoit déjà pour atteint du crime de lèse-majesté. Qu'il la prioit de considérer avec la reine mère s'il ne seroit pas expédient d'appeler les princes d'Allemagne, amis & confédérés de la couronne, afin de montrer aux Guises l'Europe entière conjurée contr'eux, s'ils ne se désistissent de leurs projets sanguinaires : que pour lui, il avoit l'imagination si troublée, il étoit si épouvanté des suites terribles de cette entreprise, qu'ils ne demandoient plus à Dieu que de l'ôter de ce monde avant qu'elle s'achevât. Les vœux de cet excellent citoyen furent exaucés; il s'étoit retiré dans son abbaye de St.-Pierre de Melun, il y mourut subitement le 3 décembre, à la veille, pour ainsi dire, de l'ouverture des états-géné-

raux, dus, en grande partie, à sa courageuse éloquence.

ANN. 1560.

La duchesse de Montpensier combattue entre le desir de sauver la vie aux princes du sang, & la crainte de se compromettre, informa la princesse de Condé du sort qui attendoit son mari, s'il paroïssoit à Orléans, & adressa au connétable, avec une lettre, le même homme qui lui avoit été adressé à elle-même par Marillac. Montmorenci écouta ce qu'il voulut lui dire, mais se défiant apparemment d'un émissaire de la confidente de Catherine de Médicis, il se contenta de répondre que Dieu tenoit dans sa main le sort des hommes, qu'il étoit juste, & qu'il falloit espérer en lui. La princesse de Condé dépêcha un courier à son mari avec une lettre où elle lui marquoit qu'on le trompoit, & qu'il se gardât d'ajouter aucune foi aux paroles qui avoient pu ou qui pourroient encore lui être données; car elle savoit très certainement qu'il étoit perdu s'il entroit dans Orléans. Qu'il conservât à une épouse qui l'adoroit, à des enfans en bas âge, à la patrie, leur unique soutien, mais sur-tout

---

 ANN. 1560.

qu'il respectât sa gloire , & n'exposât point un sang auguste à être versé par la main du bourreau : que si toutes les autres ressources lui manquoient , il trouveroit encore dans le royaume un grand nombre de gentilshommes pleins d'honneur , & fermement attachés à la cause qu'il défendoit , qui lui feroient un rempart de leur corps ; que c'étoit au milieu d'eux qu'il devoit , à l'exemple des héros de sa race , périr d'une mort toujours glorieuse : qu'elle le suivroit de près , mais contente alors & plus triomphante que s'il lui avoit assujetti le monde entier. Cette lettre troubla les princes , mais ne leur fit point changer de résolution : la princesse n'avoit-elle pas donné trop de croyance aux rêves de quelque visionnaire , ou aux suggestions intéressées de quelque ministre fanatique qui soupироit après un bouleversement général ? N'étoit-ce point une nouvelle ruse des Guises qui cherchoient à pouvoir les convaincre d'une désobéissance formelle aux ordres du roi ? Ils continuoient leur route lorsque Montpezat vint les rencontrer & leur signifia durement de la part du roi une

défense de s'écarter du grand chemin , & d'entrer dans aucune ville close. Antoine demanda qu'il lui communiquât l'original de cet ordre , dont il se disoit porteur. Comme il n'étoit que verbal , il lui reprocha d'avoir osé s'en charger , & menaça de lui en faire rendre compte en tems & lieu. Il adressa un courrier à la reine mère pour se plaindre d'une insulte si peu méritée ; & prétextant une nouvelle indisposition , il garda le lit dans la petite ville de Lusignan , incertain s'il acheveroit ce fatal voyage , ou s'il rebrousseroit chemin. Montpezat fut désavoué. Mais au moment où Catherine donnoit aux princes de nouvelles assurances , leurs amis les avertissoient de se dérober par une prompte fuite , de gagner par des chemins détournés , d'abord la ville d'Angers , & ensuite la Normandie , où ils trouveroient à leur disposition des soldats , de l'argent & des places fortes , & un corps nombreux de gentils-hommes. Ce conseil arrivoit bien tard : ils n'étoient plus qu'à une journée de Poitiers , où le maréchal de Termes avoit été envoyé avec deux cents lances & six cents hommes d'in-

Ann. 1560.

Prison du  
prince de  
Condé.

*La Planche.*

*La Place.*

*De Thou.*

*Brantôme.*

*Castelnau.*

*Matthieu.*

André en amenoit de Lyon un grand nombre d'autres, dont il avoit déjà reçu les dépositions.

Le roi de Navarre, des bras duquel on arrachoit son frère, & qui avoit la honte de lui avoir servi de prévôt de maréchaussée, somma plusieurs fois la reine mère de déclarer devant l'assemblée si elle n'avoit pas promis à son frère & à lui une entière sûreté. Catherine absorbée dans la douleur, garda toujours le silence. La position du roi de Navarre n'étoit guère moins alarmante que celle de son frère; car étoit-il vraisemblable qu'après l'avoir si cruellement outragé, on le méprisât assez pour le laisser vivre? Logé dans un petit appartement à côté de celui du roi, & séparé par conséquent de ses gentilshommes, il avoit à sa porte une garde, moins pour lui faire honneur, que pour tenir registre de tout ce qui entroit chez lui. Forcé de se trouver au lever & au coucher du roi, de composer son visage, ses gestes & ses paroles, il dévorait en silence les affronts dont l'accabloit une foule de courtisans, qui le regardant comme un homme noyé, se faisoient un mérite d'in-

sult

sulter à sa disgrâce. Résolu, puisque la vie de son frère & la sienne en dépendoient, à subir tous les genres d'humiliation, il alla en personne réclamer, soit l'indulgence, soit les bons offices du cardinal de Lorraine, son cousin-germain, se tenant, dit un témoin oculaire, debout & tête nue devant le cardinal assis & couvert.

Non moins alarmée, mais sachant mieux se respecter, la princesse de Condé trouva moyen d'aborder le roi, malgré toutes les mesures qu'on avoit prises pour l'empêcher d'approcher, tomba subitement à ses genoux, & voulut plaider la cause de son mari. Le monarque l'interrompant brusquement, dit que celui dont elle lui parloit étoit son ennemi capital, avoit voulu lui ôter la couronne & la vie, & qu'il s'en rapportoit à ce qu'en ordonneroit la justice. Madame Renée de France, seconde fille de Louis XII, revenue dans sa patrie après la mort du duc de Ferrare son mari, s'adressa au duc de Guise, & usant des droits que lui donnoient & sa naissance & sa qualité de belle-mère, elle le reprit aigrement d'avoir osé s'attaquer au sang de France, sans

**Ann. 1560.** considérer le gouffre où il alloit s'engloutir avec ses enfans.

S'il est vrai que le duc de Guise fût l'ennemi personnel du prince de Condé, comme celui-ci l'en accusoit, & comme le supposent la plupart des historiens, jamais homme ne fut plus maître de lui-même, & ne posséda dans un degré plus éminent l'art de dissimuler. Évitant dans toute sa conduite ce qui pouvoit le compromettre personnellement avec les princes du sang, & paroissant respecter jusqu'au bout les liens qui l'unissoient à la maison de Bourbon, il ne laissa jamais échapper ni dans les délibérations publiques, ni dans les conversations particulières, un geste, une parole qui décelât l'animosité, ni dont les princes eussent à se plaindre. Dans le conseil où la résolution avoit été prise d'arrêter le prince de Condé, il avoit refusé d'opiner. Le maréchal de Brissac avoit ouvert cet avis, qui avoit été suivi par tous les autres conseillers d'état, à la réserve du duc de Guise. Il répondit donc modestement à sa belle-mère qu'il avoit si bien rempli à l'égard du prince les devoirs de parent & d'ami, qu'il n'imaginait pas



ce qu'on avoit à lui reprocher : que voyant tout le monde animé contre lui après la conjuration d'Amboise, il s'étoit opposé seul aux partis violens qui avoient été proposés dans le conseil, qu'il s'étoit rendu garant de son innocence, & avoit offert, s'il se présentoit des accusateurs, de lui servir de second. Que voyant ensuite les mêmes accusations se renouveler, appuyées de nouveaux faits dont il n'avoit point connoissance, il avoit été réduit à suspendre son jugement, & que ne pouvant s'opposer à l'avis des autres & à la volonté du roi, il s'étoit abstenu de donner le sien ; qu'il ne concevoit pas, après cela, comment on vouloit le rendre responsable d'une affaire dans laquelle il n'étoit ni conseil, ni juge, ni partie.

La perte du prince de Condé, qui devoit entraîner celle du roi de Navarre, n'étoit, selon les mêmes historiens, que le prélude d'un plus grand carnage. Convaincus que le calme ne se rétablirait jamais tant qu'il subsisteroit une faction puissante, intéressée à décrier le ministère, les Guises méditoient, à la faveur des

---

ANN. 1560.

Projet des  
Guises pour  
exterminer  
les protes-  
tans.

*La Planche.  
La Place.  
Castelnau.*

Ann. 1560.

états-généraux, d'exterminer d'un seul coup une secte audacieuse qui menaçoit également le trône & l'autel. Considérant donc que, malgré son prodigieux accroissement, elle ne formoit pas encore la dixième partie des habitans du royaume, qu'elle ne se soutenoit que par l'union de ses membres, la connivence de plusieurs magistrats & le manège de quelques grands qui ne différoient à s'y enrôler ouvertement que pour la servir avec moins de danger, ils conclurent qu'en lui ôtant ses appuis, en la séquestrant du reste de la nation, & en déployant contr'elle toute la puissance royale, ils parviendroient promptement à l'exterminer. Voici le moyen dont ils s'avisèrent. En 1543, la faculté de théologie avoit dressé, par ordre du roi, un formulaire de doctrine sur les matières de foi & de discipline, qui échauffoient les têtes, & avoit exigé que tous ses membres les signassent & jurassent de s'y conformer de point en point, soit dans leurs leçons, soit dans leurs sermons, sous peine d'être retranchés de son sein. Le roi François I l'avoit revêtu de lettres-patentes par les-

quelles il déclaroit séditieux & perturbateurs du repos public ceux des laïques qui dogmatiferoient, soit en public, soit en particulier, d'une manière contraire, répugnante ou dissonante aux propositions énoncées dans le formulaire, & défendoit, sous peine d'amende honorable, de bannissement & de confiscation de biens, à tous prédicateurs séculiers ou réguliers, de s'en écarter en rien dans leurs sermons. Les Guises trouvant dans cette loi oubliée, mais non abolie, un moyen infailible de découvrir les partisans de la nouvelle doctrine sans qu'un seul échappât, arrêrèrent dans leur conseil secret, que le roi appuyé du parti catholique, qui domineroit infailiblement dans l'assemblée des états-généraux, proposeroit ce formulaire comme une loi de l'état, le signeroit le premier, & exigeroit que tous les cardinaux, les grands officiers de la couronne, les chevaliers de l'ordre le signassent après lui, & jurassent entre ses mains de regarder & de poursuivre comme ennemi public, sans distinction de frères, de parens & d'amis, quiconque y contreviendrait. Si quelqu'un re-

Ann. 1560.

fusoit de prêter ce serment, il devoit être dégradé sur-le-champ, emprisonné & puni du dernier supplice : les deux reines devoient, à l'exemple du roi, exiger la signature & le même serment de leurs dames, de leurs filles d'honneur & de tout ce qui formoit leur maison ; les grands officiers, de ceux qui leur étoient subordonnés ; le chancelier, des secrétaires d'état & des maîtres des requêtes ; les premiers présidens, les sénéchaux & les baillis, de tous les officiers de leur siège ; les évêques, des abbés, des chanoines & des curés ; les abbés & les prieurs, des moines ; les curés assistés d'un notaire, de tous leurs paroissiens, sans qu'un seul individu parvenu à l'âge de raison pût se soustraire à l'obligation de prêter ce serment. On prévoyoit que tous les vrais protestans, & notamment les Châtillons, s'y refuseroient constamment ; & comme le nombre de ces réfractaires, même parmi les députés des états, pourroit devenir si grand qu'on se trouvât embarrassé où les loger, on travailloit en diligence à réparer les prisons d'Orléans & des villes voisines, & notamment

les tours de St.-Aignan, dont la plus grosse, destinée à Coligni, fut nommée d'avance la tour amirale. Ils prévoyoit encore que dans toutes les contrées où le calvinisme étoit devenu la religion dominante, les baillis, & à plus forte raison les curés, n'oseroient ou ne pourroient s'acquitter de la commission dont on se proposoit de les charger. Ils prirent donc des mesures pour lever promptement des troupes, outre celles que le roi tenoit déjà sur pied : toutes devoient être partagées en quatre divisions aux ordres du duc d'Anmale, des maréchaux Sa.-André, Brissac & de Termes, parcourir toutes les provinces du royaume du nord au midi, exterminant, ou poussant en avant tout ce qui se trouveroit infecté du poison de l'hérésie. Le roi d'Espagne & le duc de Savoie devoient, de leur côté, tenir des corps de troupes sur la frontière, soit pour pénétrer en France, si le roi avoit besoin de leur secours, soit pour fermer aux fugitifs l'entrée de leurs états : en revanche, la France s'obligeoit de rendre au roi d'Espagne le même service pour opérer une semblable

---

 ANN. 1569

Ann. 1560.

purgation dans les Pays-Bas; & au duc de Savoie, les moyens d'affervir la république de Genève. On se flattoit que le clergé; plus intéressé que les deux autres ordres au succès de cette entreprise, puisqu'il s'agissoit de la conservation ou de la destruction, ne feroit aucune difficulté d'accorder les fonds nécessaires pour soutenir pendant cinq ou six mois ces trois armées; & en cas qu'il ne pût les fournir assez promptement, on proposeroit, comme dans les besoins extrêmes, d'enlever, & de convertir en écus les reliquaires, les croix, les chandeliers d'argent, sans même épargner les calices, avec d'autant moins de scrupule, que ce n'étoit qu'ôter aux rebelles un objet de tentation & leur ressourcer la plus assurée; car il n'étoit pas douloureux que par-tout où ils se trouveroient les plus forts, ils ne dépouillassent les églises & les monastères.

Assemblées  
provinciales.  
*La Planche.*  
*La Popelinière.*

*Beze.*  
*Manusc. de*  
*Béthune.*

Toutes ces opérations dépendoient, comme l'on voit, de l'ascendant qu'ils auroient dans les états-généraux, & cet ascendant dépendoit lui-même en grande partie de l'influence qu'ils pourroient se procurer sur le choix

des députés des différens bailliages. Ils pressaient, ils sollicitaient par de fréquens messages leurs partisans & tous ceux qui s'intéressaient au maintien de la religion, de se rendre assidus aux assemblées provinciales, & d'empêcher que leurs ennemis, moins nombreux qu'eux, ne prévalussent par leurs intrigues & ne se rendissent maîtres des élections. Les protestans de leur côté ne s'endormoient pas dans des momens si décisifs: malgré les ordonnances réitérées contre le port d'armes, près de douze cents gentilshommes s'attroupèrent dans la ville d'Angers, y célébrèrent publiquement la cène, après avoir envoyé signifier aux magistrats qu'ils se gardassent, si la vie leur étoit chère, d'exciter aucun tumulte, & promirent de revenir en plus grand nombre au jour marqué pour l'ouverture des états de la province. C'étoit un moyen infail-  
 lible d'inspirer du courage à ceux des bourgeois qui faisoient profession de la nouvelle religion. François Grimaudet, avocat du roi au présidial, choisi pour orateur, investiva avec tant d'aigreur contre la vie scandaleuse des ecclésiastiques, que son dis-

---

 ANN. 1560.

**Ann. 1566.** cours parut à tout le monde une apologie indirecte de la réforme. Cette licence fut imitée ou même surpassée par Bazin, procureur du roi au siège de Blois; aussi furent-ils l'un & l'autre déferés au cardinal de Lorraine, qui expédia des commissions pour les arrêter: ils échappèrent à ses recherches, mais perdirent par-là l'occasion d'être députés de leurs bailliages. En Languedoc, les brigues & les débats entre les deux partis avoient été plus opiniâtres. Villars, commandant dans la province, mandoit aux Guises que, malgré tous les soins qu'il s'étoit donnés, les huguenots avoient prévalu en quelques bailliages & s'étoient rendus maîtres des élections. A Paris même, où le parlement inspiroit tant d'effroi, le ministre Cappel, assisté de quelques anciens, osa bien se présenter à l'assemblée de l'hôtel-de-ville, plaider la cause de son église, & déposant sur le bureau une confession de foi & les actes du synode tenu à Paris, il requit que sa déclaration fût insérée dans le cahier des *doléances*. Toutes ces découvertes qui annonçoient au cardinal de Lorraine qu'il devoit s'attendre à trouver dans les



états-généraux de nombreux contradicteurs, lui firent prendre deux nouvelles résolutions; la première, de changer le lieu de la scène, en substituant à la ville de Meaux, indiquée dans les premières lettres-patentes, celle d'Orléans, autour de laquelle se trouvoient rassemblées toutes les forces du royaume, & où les députés seroient en quelque sorte prisonniers; la seconde, de mettre sous leurs yeux un exemple qui les rempliroit d'épouvante & d'effroi.

Pour instruire le procès du prince de Condé, on avoit tiré du parlement de Paris une commission composée des présidens Christophe de Thou, des conseillers Jacques Viole & Barthelemy Faye, du procureur-général Bourdin, & du greffier du Tiller. Lorsqu'ils se présentèrent devant le prince pour l'interroger, il dit au président qu'il s'étonnoit qu'il eût consenti à se charger d'une pareille besogne, puisqu'étant *de tous les bonnets ronds du royaume*, celui qui passoit pour mieux connoître les loix, il ne pouvoit ignorer qu'un prince du sang ne devoit être jugé que par le roi en personne.

Ann. 1560.

Procès & condamnation du prince de Condé.  
*Ibidem.*

Ann. 1560.

assisté des autres princes , des pairs & de tous les membres du parlement : qu'il lui déclaroit , ainsi qu'à ses associés , qu'il ne les reconnoissoit point pour juges , & qu'il appelloit de tout ce qu'ils pourroient entreprendre contre lui , au roi , séant dans son parlement. Le président s'excusa sur l'obéissance que ses compagnons & lui devoient au roi , & reçut l'appel : il fut porté le lendemain au conseil d'état , & déclaré nul , tant parce qu'il s'agissoit du crime de lèze-majesté , que parce qu'il étoit question , non de prononcer un jugement , mais uniquement d'instruire le procès du coupable , ce qui ne pouvoit se faire que par un certain nombre de commissaires. Cet arrêt du conseil fut signifié le lendemain au prince , avec injonction de répondre , sous peine d'être déclaré convaincu du crime dont on l'accusoit. Condé , sans se désister de son premier appel , qu'il eut la précaution de renouveler , demanda , qu'attendu son peu d'expérience dans les matières criminelles , il lui fût permis de prendre conseil de sa femme , de ses frères & de tous ceux qui , par la proximité du lignage ,

avoient intérêt qu'il parvînt à se justifier. La demande fut rejetée ; cependant , sur la requête présentée par la princesse de Condé , le conseil se relâcha de la sévérité des ordonnances à l'égard des prisonniers pour crime de lèse-majesté , & permit , par grace spéciale , au prince de s'aider des lumières de deux avocats. Ce furent Pierre Robert & François de Marillac , qui avoient déjà signalé leur courage dans le procès de l'infortuné Dubourg. Sans doute le prince auroit dû se défier d'une faveur qu'on ne lui accordoit que pour l'engager par degrés à reconnoître la légitimité du tribunal des commissaires. L'embarras où il se trouvoit , la réputation de ces deux jurisconsultes , la confiance toute particulière qu'il avoit en Robert , qui , depuis long-tems , étoit son conseil , ne lui permirent pas de se priver d'un secours si précieux. Il leur communiqua les instructions & les mémoires qui pouvoient servir à sa défense , non sur l'article de la religion , car il en faisoit profession ouverte ; mais sur l'accusation beaucoup plus grave d'avoir été le chef de la conjuration d'Amboise , & le moteur

Ann. 1560.

de l'entreprise sur Lyon. Les deux avocats, après avoir rédigé leurs réponses, les lui firent signer, soit qu'ils jugeassent cette formalité absolument nécessaire, soit qu'ils ne regardassent en cela que leur propre sûreté. Dès qu'ils les eurent produites, le roi joignit aux premiers commissaires, le chancelier, quelques conseillers d'état, ceux des chevaliers de l'ordre & des maîtres des requêtes qui se trouvoient alors à Orléans, & donna pouvoir à ce tribunal ambigu de prononcer en dernier ressort sur la vie d'un prince du sang. Les preuves qu'on avoit ramassées contre lui parurent si positives, si multipliées & si claires; les réponses si vagues & si foibles, que sans même qu'il fût besoin de le confronter avec cette foule de témoins qu'on avoit amenés de Lyon, il fut déclaré convaincu du crime de lèse-majesté, & condamné à perdre la tête sur un échafaud. Tous les historiens s'accordent sur ce point : & ne diffèrent que sur une circonstance qui mérite d'être discutée : le célèbre de Thou, fils du président de la commission, penche à croire, d'après ce qu'il avoit entendu souvent

répéter à son père, homme vrai, ANN. 1560.  
 que l'arrêt fut minué, mais ne fut  
 signé par aucun des commissaires du  
 parlement auxquels cette procédure  
 violente déplaisoit, & qui avoient  
 eux-mêmes conseillé au prince de les  
 récuser. On doit, sans doute, par-  
 donner à un fils les efforts qu'il fait  
 pour laver la mémoire de son père,  
 & lui savoir gré de n'avoir rien osé  
 affirmer sur la parole d'un témoin si  
 respectable; mais outre que ce témoi-  
 gnage est contredit par les autres écri-  
 vains du tems, nous apprenons, par  
 la lecture des registres du parlement,  
 que les commissaires étoient de re-  
 tour à Paris à la fin de novembre.  
 Or, y a-t-il quelque apparence qu'on  
 leur eût permis de revenir sans avoir  
 mis la dernière main à leur ouvrage;  
 & sous quel prétexte se feroient-ils  
 dispensés de signer un arrêt qu'ils  
 avoient eux-mêmes rédigé? Les au-  
 tres historiens, en nous donnant clai-  
 rement à entendre que l'arrêt passa  
 sans aucune réclamation, ne nomment  
 que trois personnages, le chancelier  
 l'Hospital parmi les grands officiers  
 de la couronne, Guillart du Mortier  
 parmi les conseillers d'état, le comte

---

 ANN. 1560.

de Sancerre parmi les chevaliers de l'ordre qui ne le signèrent point ; encore les deux premiers n'osoient-ils , ne pouvoient-ils même refuser ouvertement leur signature , & ne cherchoient-ils qu'à gagner du tems. Le comte de Sancerre , quoique bon catholique , quoique ami particulier des Guises , fut donc véritablement le seul qui refusa nettement de signer. Il répondit au roi , qui l'en pressoit , *que sa majesté pouvoit lui commander toute autre chose pour son service , qu'il lui obéiroit tant que l'ame lui battroit au corps , mais qu'il aimeroit mieux qu'on lui tranchât à lui-même la tête , que de laisser à ses enfans , pour héritage , la honte de lire le nom de leur père aubas d'un arrêt de mort contre un prince dont les descendans pouvoient devenir leurs rois.* L'obstination de cet honorable vieillard , que le cardinal de Lorraine représenta comme un homme tombé en démence , ne changea rien aux dispositions du roi. Il fut définitivement arrêté que le 10 de décembre , jour de l'ouverture des états , le prince seroit conduit sur un échafaud & décapité en présence des députés , tant afin de les contenir par cet

exemple, qu'afin de légitimer cette exécution par le consentement tacite de la nation. Ann. 1560.

Condé paroïffoit tout auffi peu ému de ce qui fe paffoit, que fi la chofe ne l'eût pas regardé. Son ame haute & inflexible fe roidiffoit à l'approche du danger; & alors que tout fecours difparoïffoit autour de lui, il menaçoit encore plus qu'il n'étoit menacé. On avoit envoyé un prêtre pour lui dire la meffe dans fa prifon: quoique de fervens calviniftes, tels que l'amiral, ne fe fifsent point de fcrupule de fe prêter extérieurement à cette cérémonie, en la regardant comme purement civile, il craignit qu'une pareille condefcendance, dans les circonftances où il fe trouvoit, ne tînt de la lâcheté. Il congédia donc cet aumônier, en lui difant qu'il étoit venu à Orléans fur l'invitation du roi, non pour entendre la meffe, mais pour lui faire entendre fa juftification. Un gentilhomme d'une naiffance diftinguée, qu'il avoit long-tems admis dans fa familiarité, & qui depuis s'étoit donné aux Guifes, ayant rodé quelques jours autour de fa prifon, étoit enfin parvenu à s'y

---

 ANN. 1560.

introduire. Abattu & consterné à la vue du prince, il commença par déplorer les funestes effets que la méintelligence est capable de produire entre les plus proches parens & des hommes qui souvent n'auroient besoin, pour devenir amis inséparables, que de se connoître mieux. Puis il demanda s'il étoit dont si difficile de le réconcilier avec ses cousins-germains, qui se renoient honorés de son alliance; il offrit, si le prince croyoit au-dessous de lui de faire les premières avances, de s'y employer sans le compromettre, & osa presque répondre du succès. Condé, après l'avoir écouté jusqu'au bout, & lui avoit fait confesser ensuite qu'il ne seroit point entré dans un lieu si bien gardé, s'il n'en avoit obtenu la permission des Guises, à condition de leur rendre compte de l'entretien, le chargea, pour toute réponse, d'aller leur déclarer que le seul accommodement qu'il pouvoit désormais faire avec eux, étoit écrit sur le fer de sa lance. Sensible seulement à la désolation d'une épouse chérie, il lui écrivit, que rassuré par le témoignage d'une bonne conscience, il étoit tranquille, & ne s'appercevoit



pas qu'il fût prisonnier; que c'étoit à ceux-là à se croire véritablement malheureux, qui, n'osant interroger leur cœur, trembloient que malgré tous leurs soins, la vérité ne percât & ne dévoilât leurs lâches trahisons & leur imposture. Qu'il la conjuroit de ne point s'affliger, & d'espérer en Dieu qui protège l'innocence, & attend quelquefois que tous les remèdes humains soient désespérés pour faire mieux éclater sa puissance. Conservant jusqu'au bout ce fonds inépuisable de gaieté qui l'avoit rendu les délices de la cour, il passoit les jours & une partie des nuits à jouer avec ses gardes.

Il en étoit autrement du roi de Navarre. Aux angoisses d'une ame foible & irrésolue, se joignoient les tourmens des donneurs d'avis : tantôt on l'avertissoit de se retirer de bonne-heure & de ne marcher que bien accompagné, parce que le duc de Nemours épioit ses démarches, & l'attaqueroit au dépourvu, sous prétexte de vider la querelle de François de Rohan, que ce prince avoit déshonorée, & dont le roi de Navarre, en qualité de proche parent,

---

Ann. 1560.

Terreurs du  
roi de Navar-  
re.  
*Ibidem.*

---

 ANN. 1560.

n'avoit pu se dispenser de prendre la défense. Tantôt de ne pas se trouver à tel repas auquel il seroit invité, ou de ne rien manger de ce qui lui seroit offert, parce qu'il devoit y être empoisonné. Une autrefois, de s'excuser d'une partie de chasse que le roi lui proposeroit, parce qu'il y avoit des gens apostés dans la forêt pour le tuer d'un coup d'arquebuse. Le fait suivant, tout incroyable qu'il paroît, se trouve appuyé sur des autorités si graves, que j'ai cru devoir le rapporter sur la foi & dans les propres paroles de Regnier de la Planche, le plus ancien historien qui nous l'ait transmis.

« Il fut avisé que le roi, auquel on  
 » avoit entièrement persuadé qu'en  
 » conservant la race des Bourbons il  
 » perdrait la vie & son état, feindroit d'être malade, comme bien-  
 » tôt après il fut à bon escient, &  
 » que n'ayant que sa robe de chambre & une dague à sa ceinture, il  
 » envoyeroit querir le roi de Navarre  
 » en sa chambre, où il ne devoit y  
 » avoir que le duc de Guise, le cardinal de Lorraine, le maréchal de  
 » St.-André & quelques autres, avertis de ce qu'ils auroient à faire; &

„ que le roi prenant une querelle  
 „ d'Allemagne, comme on dit, con- ANN. 1560.  
 „ tre ledit seigneur, lui devoit don-  
 „ ner un coup de dague & les autres  
 „ l'achever. Cela fut conclu, après  
 „ avoir été débattu entre quelques  
 „ particuliers, où néanmoins il y eut  
 „ diversité d'opinions; quelques-uns  
 „ ne pouvant consentir à une telle  
 „ cruauté que de faire souffrir les  
 „ mains d'un jeune roi dans son pro-  
 „ pre sang : mais l'ambition des Gui-  
 „ ses & l'envie qu'ils avoient de ré-  
 „ gner prévalurent. La reine mère,  
 „ à laquelle les Guises ne commu-  
 „ niquoient de leurs desseins qu'au-  
 „ tant qu'il leur plaisoit, fut avertie  
 „ de ce dernier par le roi lui-même,  
 „ & elle fit cette faveur au roi de  
 „ Navarre de le faire avertir par ma-  
 „ dame la duchesse de Montpensier,  
 „ après avoir inutilement essayé d'en  
 „ détourner le roi, hormis qu'il est  
 „ à présumer que la remontrance que  
 „ lui fit une mère en cette occasion  
 „ servit à le retenir quand il fut ques-  
 „ tion de l'exécution.

„ Suivant donc ce malheureux con-  
 „ seil, François II envoya querir le roi  
 „ de Navarre, pour venir parler seul

---

 ANN. 1560.

» à lui en sa chambre, où il étoit aussi  
 » seul, excepté ceux de la conjura-  
 » tion. Le roi de Navarre fut averti  
 » de n'y pas aller & de trouver quel-  
 » que excuse, ce qu'il fit la première  
 » fois : on le renvoya querir une se-  
 » conde, en laquelle il fut encore  
 » conseillé de ne pas aller par quel-  
 » qu'un qui lui dit la vérité de leur  
 » délibération. A la fin poussé d'un  
 » cœur magnanime, & aussi parce que  
 » la pureté de sa conscience l'empê-  
 » choit d'appréhender cette mort, il  
 » se résolut d'y aller & de mener  
 » seulement quelques-uns avec lui,  
 » entr'autres le capitaine Ranti, lieu-  
 » tenant de sa compagnie, celui de  
 » ses gentilshommes en qui il se fioit  
 » le plus & qui avoit été nourri dès  
 » l'enfance auprès de lui. Montant le  
 » degré de la chambre du roi, il  
 » trouva encore quelqu'un qui le vou-  
 » lut arrêter, lui disant : *sire, ou allez-*  
 » *vous vous perdre ?* mais, ferme-  
 » ment résolu, il se tourna vers le  
 » capitaine Ranti ( ainsi que tous deux  
 » l'ont souvent récité depuis ) & lui  
 » dit, *je m'en vais au lieu où l'on a*  
 » *conjuré ma mort, mais jamais peau*  
 » *ne fut vendue si cher que je leur vends*

» *drai la mienne. S'il plaît à Dieu il*  
 » *me sauvera ; mais je vous prie , par*  
 » *la fidélité que j'ai toujours connue en*  
 » *vous & l'amitié que je vous ai portée,*  
 » *de me faire ce dernier service , que ,*  
 » *si je meurs , vous recouvriez la che-*  
 » *mise que j'ai sur moi & la portiez*  
 » *toute sanglante à ma femme & à mon*  
 » *fi's , & conjurez madite femme , par*  
 » *la grande amour qu'elle m'a toujours*  
 » *portée & par son devoir ( puisque mon*  
 » *fi's n'est encore en âge de pouvoir*  
 » *venger ma mort ) qu'elle envoie ma*  
 » *chemise percée & sanglante aux prin-*  
 » *ces étrangers & chrétiens pour venger*  
 » *ma mort si cruelle & traîtresse ; & sur*  
 » *ces paroles il entra en la chambre*  
 » *du roi , & incontinent le cardinal*  
 » *de Lorraine ferma la porte par de-*  
 » *dans après lui. A donc le roi lui tint*  
 » *quelques rudes propos , auxquels il*  
 » *répondit avec tout devoir & révé-*  
 » *rence , regardant néanmoins ses*  
 » *ennemis d'un œil assez farouche.*  
 » *Bref, les uns & les autres étant*  
 » *étonnés , par la volonté de Dieu ,*  
 » *les choses se passèrent en paroles ;*  
 » *ce que voyant , le duc de Guise &*  
 » *son frère le cardinal , retirés en une*  
 » *fenêtre , ils s'en allèrent bien dépi-*

» tés, usant de ces mots assez haut  
 ANN. 1560 » en sortant : *voilà le plus poltron cœur*  
 » *qui fut jamais.* »

Quoique ce récit, attesté d'ailleurs par le capitaine Rantri & le roi de Navarre lui-même, consignés quelques années après dans un manifeste de la reine de Navarre, après la mort de son mari, pèche dans toutes ses circonstances contre la simple vraisemblance, & qu'on ne puisse guère douter que des rapports infidèles & l'imagination troublée du roi de Navarre & du petit nombre de serviteurs enfermés avec lui, n'aient grossi les objets & enfanté des monstres, toujours est-il certain que jamais position ne fut plus critique & plus alarmante. Complice de tous les projets de Condé, associé à ses entreprises, il voyoit son arrêt écrit dans celui de son frère : si l'un étoit coupable de lèse-majesté, l'autre ne pouvoit se dire innocent. Leurs ennemis communs qui avoient travaillé avec tant d'application à éclairer leur conduite, qui s'étoient procurés tant de dépositions & de renseignemens, qui tenoient dans les fers la Sague & Bouchard, manqueroient-ils de preuves

ves pour le faire condamner ? Après tous les affronts qu'ils lui avoient déjà fait effuyer & celui qu'ils lui réservoient encore, le mépriseroient-ils assez pour lui laisser la vie & la liberté ? Livré sans distraction à ces sombres idées, il contrefaisoit le malade & passoit les jours au lit pour être dispensé de se montrer dans la chambre du roi ; à l'entrée de la nuit il s'armoit avec quelques fidèles domestiques, afin de se trouver en état de repousser une attaque ou de vendre chèrement sa vie, si, à la faveur des ténèbres, ses ennemis usaient de violence.

Lorsque tout paroïssoit désespéré, le souverain arbitre des destinées, qui se joue des projets des hommes & qui réserve à la postérité du foible Antoine les premiers trônes du monde chrétien, changea tout-à-coup la face des affaires. Le 19 de novembre, François, qui étoit allé entendre les vêpres aux Jacobins, tomba évanoui au milieu de l'église ; on l'emporta sans connoissance dans son appartement : lorsqu'il eut recouvré le sentiment il se plaignit d'un grand mal d'oreille.

ANN. 1560.

Maladie de  
François II.  
fermentation  
à la cour.

*Ibidem.*

Ann. 1560.

auquel se mêla bientôt une fièvre ardente. Le roi de Navarre ne doutant point que cet accident ne lui eût déjà rendu un grand nombre d'amis, reprit courage & alla rendre visite à la reine mère. Après lui avoir remontré que c'étoit sur sa parole & sous sa sauvegarde qu'il étoit venu à la cour, & qu'il y avoit amené son frère, malgré les fortes raisons qu'ils avoient l'un & l'autre de se tenir en garde contre leurs ennemis; il parla, mais sans aigreur, & de la procédure illégale intentée contre son frère, & du danger où il étoit lui-même d'expirer sous le fer d'un assassin; il lui fit part des divers avis qu'il avoit déjà reçus & qu'il recevoit journellement des complots qu'on tramoit contre ses jours, en la suppliant humblement d'en prévenir l'exécution. Ecartant de son discours tout ce qui sembloit le reproche & la regardant toujours comme son unique protectrice, il lui offrit dans tous les cas & dans tous les événemens ses services & ceux de son frère. Catherine traita de vaines & de chimères les prétendus complots dont il venoit de l'entretenir; elle



lui conseilla de ne pas croire si légèrement aux visions des donneurs d'avis, ajoutant qu'il étoit parfaitement en sûreté, & que si elle apprenoit qu'on attentât quelque chose contre lui, elle y mettroit bon ordre. Elle ne répondit rien aux offres de services, parce qu'il ne convenoit pas qu'elle regardât comme prochaine la mort de son fils, & que dans le cas où ce malheur arriveroit, elle n'avoit point encore de plan arrêté sur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard des princes. Ces avances cependant ne furent point perdues & arrivèrent même fort à propos : les Guisès & leurs confidens. tenoient conseil ; les plus échauffés remontroient qu'il n'y avoit pas un instant à perdre, puisque d'un jour à l'autre le roi pouvoit leur être enlevé : que tant qu'il respiroit on ne pouvoit faire un trime à ses ministres d'avoir exécuté ses ordres ; mais qu'au moment où il auroit les yeux fermés, l'autorité & le commandement passeroient au roi de Navarre, en qualité de régent : que le premier usage qu'il en feroit seroit d'ouvrir les prisons à son frère, qui,

---

 ANN. 1580.

Ann. 1560.

rassemblant autour de lui les factieux, les novateurs & les brigands, accoutumés à le regarder comme leur chef, feroit main-basse & sur ceux qu'il regardoit comme ses ennemis & sur ceux qui mettroient obstacle à son ambition: que si les princes de Lorraine se croyoient en état de braver son ressentiment, ce ne pouvoit être qu'en armant leurs amis & en jetant ainsi le royaume dans une guerre civile. Que le seul moyen d'éviter ces malheurs étoit d'obtenir un ordre du roi pour faire exécuter la sentence portée contre le prince de Condé, & pour décréter de prise de corps le roi de Navarre, qui n'étoit pas moins coupable que son frère, & qu'on tiendroit en prison jusqu'à ce qu'on vît clairement quel parti les états-généraux prendroient dans cette querelle. Le cardinal de Tournon dit qu'il accéderoit volontiers à cet avis si l'on trouvoit aussi le moyen d'arrêter le connétable & ses neveux, aussi mal intentionnés & bien plus dangereux que le roi de Navarre; que sans cela on ne remédioit à rien, puisqu'ils se déclareroient chefs de la

faction qu'on vouloit détruire; & qu'en se portant pour les vengeurs des princes du sang ils entraîneroient l'ordre de la noblesse & peut être le gros de la nation.

ANR. 1560.

Le connétable & ses neveux avoient été sollicités, ainsi que les autres grands officiers de la couronne, à ne pas attendre l'ouverture des états pour se rendre à Orléans. D'Andelot y avoit paru un moment, mais trouvant sa place de colonel des bandes Françaises exercée, sans son aveu, par le vicomte de Martigues, il en avoit témoigné son mécontentement & s'étoit éloigné de la cour le jour même que les princes du sang y arrivoient. Le connétable, mandé à diverses reprises, donnoit ordre à ses préparatifs, fixoit le jour de son départ; mais trouvoit toujours quelque raison de différer. Abaisant sa fierté jusqu'à se rendre prévenant & populaire, il vint s'établir quelques jours à Paris, alla siéger au parlement, offrit ses services à cette auguste compagnie, dont il se glorifioit d'être membre, & la pria de le charger de ses commissions, si elle avoit quel-

---

 ANN. 1560.

que chose à négocier à Orléans , où il alloit incessamment se rendre. Au lieu de prendre cette route , il retourna à Chantilli : il n'en partit , avec une escorte de six à sept cents gentilshommes , que lorsqu'il eut appris que le roi étoit dangereusement malade ; alors même il ne marcha qu'à petites journées & s'arrêta à moitié chemin. Quoique les princes du sang & la dame de Roye ne lui pardonnassent pas ces lenteurs , l'événement fit voir qu'il les avoit plus utilement servis en se tenant à l'écart , que s'il fût venu s'enfermer avec eux. Coligni , son neveu , qui lui tenoit compagnie , dévoré d'inquiétude & sentant le préjudice qu'une plus longue absence pouvoit causer à leurs amis , prit les devants , mais n'arriva cependant , à son très-grand regret , qu'après que l'accommodement du roi de Navarre avec Catherine de Médicis eut été conclu.

Les Guises , ou moins ambitieux , ou plus mal affermis qu'on ne se l'imaginoit , étoient allé trouver la reine mère , & après l'avoir priée de ne le compter absolument pour rien

dans l'objet de la délibération qu'ils  
 alloient lui proposer , parce qu'ils ne  
 songeoient qu'à se retirer dans leurs Ann. 1560.  
 maisons , ils l'avertirent de ne pas  
 attendre l'ouverture des états pour  
 prendre , à l'égard des princes du  
 sang , le parti qui lui conviendrait le  
 mieux. « Vous devez considérer ,  
 » lui dirent-ils , qu'aussi-tôt que  
 » Dieu aura disposé du roi , les prin-  
 » ces du sang formeront des préten-  
 » tions à la régence pendant la mino-  
 » rité de votre second fils : que cette  
 » prétention sera fortement appuyée  
 » par les Châtillons , qui espéreront  
 » de les gouverner ; par le connétable ,  
 » qui vous hait ; par la foule des mé-  
 » contents , qui poursuivent le réta-  
 » blissement des pensions qu'on a été  
 » forcé de supprimer ; par les nova-  
 » teurs , enfin , qui voient dans le  
 » renversement de l'ancienne religion  
 » le chemin ouvert à une haute for-  
 » tune , en s'appropriant les biens du  
 » clergé , & dont l'audace n'a pu être  
 » contenue sous les deux derniers  
 » règnes. Inutilement compteriez-  
 » vous sur le vœu des députés des  
 » trois ordres : séduits ou intimidés

Ann. 1560.

» par une puissante cabale , ils se  
 » laisseront entraîner où l'on voudra  
 » les conduire , & croiront s'être  
 » acquittés envers vous en vous lais-  
 » sant la garde & la tutèle de vos  
 » enfans. Etrangère aux délibérations  
 » du conseil , privée de toute inspec-  
 » tion sur les finances , entourée de  
 » ministres qui vous manqueront im-  
 » punément , parce qu'ils ne tien-  
 » dront point de vous leur place , vous  
 » aurez non-seulement à souffrir , mais  
 » à trembler ; car qui fait si les prin-  
 » ces ne s'en prendront point à vous ,  
 » s'ils ne voudront pas quelque jour  
 » vous rendre responsable du traite-  
 » ment qu'ils éprouvent maintenant ;  
 » qui fait même s'ils résisteront à la ten-  
 » tation d'imiter le fameux conné-  
 » table de Bourbon ? Ils pourront tout  
 » ce qu'ils voudront : ne voudront-ils  
 » rien que de juste ? Il paroît au  
 » moins certain qu'ils s'efforceront  
 » d'abolir la religion catholique ; or ,  
 » soyez bien convaincue que tout  
 » changement de religion traîne après  
 » soi un changement de domination.»  
 Après avoir effrayé Catherine par  
 une perspective si alarmante , ils

ajoutèrent : « vous avez encore le  
 » choix entre deux partis , qui , bien  
 » qu'ils ne soient ni l'un ni l'autre.  
 » sans une sorte de danger , sont  
 » cependant les seuls qui puissent  
 » vous tirer d'embarras : le premier  
 » consiste à conclure sans délai un  
 » compromis avec le roi de Navarre ,  
 » où en accordant l'oubli du passé &  
 » la liberté du prince de Condé ,  
 » vous exigerez qu'il vous abandonne  
 » les prétentions qu'il pourroit former  
 » à la régence du royaume , & qu'il  
 » se contente de la part que vous  
 » voudrez lui donner dans l'adminis-  
 » tration. Le second , à instruire som-  
 » mairement le procès du roi de Na-  
 » varre , qui n'est pas moins coupable  
 » que son frère , & qui se trouve  
 » presque également chargé par les  
 » dernières dépositions qu'on a re-  
 » cueillies ; car aussi-tôt qu'un arrêt  
 » l'aura déclaré criminel de lèse-ma-  
 » jesté , ses plus zélés partisans rou-  
 » giroient eux-mêmes de le propo-  
 » ser pour régent du royaume : la  
 » seule chose qu'ils pourront deman-  
 » der , c'est que la connoissance de  
 » cette affaire soit renvoyée au par-

ANN. 1560.

---



---

 ANN. 1560.

» lement de Paris , où il ne sera pas  
 » difficile de la faire traîner deux ou  
 » trois ans , & pendant tout ce tems  
 » vous n'aurez point de concurrent. »

Catherine remercia affectueusement les Guises, les pria de ne point l'abandonner dans des momens si difficiles, & promit de ne jamais séparer sa cause de la leur. D'autant plus embarrassée à se décider entre ces deux partis, qu'ils refusoient absolument de l'aider de leurs conseils, elle demanda quelques heures pour en délibérer. N'osant s'en rapporter à elle-même, elle consulta la duchesse de Montpensier & le chancelier l'Hospital, favorables l'un & l'autre aux princes du sang; la duchesse, par déférence aux conseils de l'archevêque de Vienne, qu'elle n'avoit point oubliés; le chancelier, par le desir de se tirer de la dépendance du cardinal de Lorraine, dont il n'avoit osé jusqu'alors heurter de front les avis. Après avoir rappelé à Catherine la parole, qu'elle avoit exigée de lui en l'honorant de la dignité dont il étoit revêtu, d'oublier toutes les obligations qu'il pou-



voit avoir à d'autres pour ne s'attacher désormais qu'à elle & à ses enfans, il lui dit que ceux qui lui proposoient d'emprisonner le roi de Navarre lui donnoient le conseil qui convenoit le mieux & à leur conduite passée & à leur situation présente : que haïs d'une partie de la nation, & à la veille de tomber du faîte des grandeurs, il ne leur restoit que ce moyen d'imposer à leurs ennemis, & qu'ils ne pouvoient en effet que gagner infiniment en l'associant à leur querelle. Que c'étoit à elle à examiner de son côté s'il lui convenoit de se mettre à dos tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'ordre de la noblesse, & si les procédés que les Guisès avoient eu pour elle, dans le tems qu'ils pouvoient tout, méritoient qu'elle compromît pour eux sa réputation, son état & la fortune de ses enfans : que déjà personne n'ignoroit qu'on s'étoit servi d'elle pour attirer à la cour les princes du sang : que cette considération seule auroit dû empêcher qu'on ne les arrêtât dans sa chambre, puisqu'ils auroient pu l'être sans aucun inconvénient par-

---

 ANN. 1560.

tout ailleurs : qu'on n'avoit donc cher-  
 ché , en la faisant regarder comme  
 l'auteur de cette résolution violente ,  
 qu'à décrier sa sincérité dans l'esprit  
 de la nation : que le public cepen-  
 dant n'avoit point pris le change ;  
 qu'au lieu de se plaindre d'elle , on  
 l'avoit plainte , parce qu'on savoit bien  
 qu'on ne la consultoit que pour la  
 forme , & que toutes les résolutions  
 importantes se prenoient entre un  
 petit nombre de têtes , sans sa par-  
 ticipation : mais que s'il arrivoit qu'au  
 moment où tout rouloit sur elle on  
 attentât à la liberté du roi de Na-  
 varre , que le roi son fils avoit res-  
 pectée , elle perdrait sans ressource  
 la confiance de la nation & ne trou-  
 veroit plus un seul homme qui voulût  
 se fier à sa parole. Que plusieurs  
 grands seigneurs , qu'on attendoit  
 d'un jour à l'autre , que les députés  
 des trois ordres , qui étoient en route  
 pour venir à Orléans , rebrousseroient  
 chemin , dénonceroient à leurs com-  
 mettans cette infraction de la foi  
 publique , & exciteroient une com-  
 motion si générale dans les provin-  
 ces , qu'il faudroit courir aux armes

& renoncer aux états-généraux, c'est-à-dire, au seul remède qui pût désormais sauver l'état. Qu'il avoit pris connoissance des différens chefs d'inculpation sur lesquels on se proposoit d'instruire le procès du roi de Navarre; que tout ce qu'il en pouvoit dire dans ce moment, c'est que l'issue en paroïssoit au moins douteuse, puisque ce prince désavoueroit ceux de ses serviteurs qui avoient trempé dans la sédition, & que les autres témoins qu'on avoit dessein de produire contre lui ou seroient récusés, ou varieroient dans leurs dépositions; qu'enfin on ne condamnoit point un particulier, à plus forte raison le premier prince du sang sur des présomptions. Or, s'il venoit à être renvoyé absous, quelle réparation ne seroit-il pas en droit d'exiger, & pardonneroit-il jamais une pareille offense? En supposant même qu'il fût condamné, prendroit-elle sur elle de faire exécuter la sentence, donneroit-elle à l'Europe indignée le spectacle d'un roi traîné sur un échafaud & expirant sous la hache du bourreau? Que de quelque côté qu'elle envisageât les

---

 ANN. 1560.

désespérer de l'amener par la douceur à un arrangement qui , après tout , ne préjudicioit point à son honneur , & qui rétabliroit l'union & la concorde dans la famille royale. Qu'il pouvoit paroître étrange à la reine qu'il lui proposât d'admettre dans le conseil & de s'associer en quelque sorte non-seulement le roi de Navarre , mais le prince de Condé lui-même , qui venoit d'être condamné à mort , sans exiger qu'ils donnassent quelques marques de repentir , & qu'ils s'obligeassent de renoncer aux engagemens qui les avoient rendu criminels. Qu'il alloit lui rendre compte aussi brièvement qu'il étoit possible des raisons sur lesquelles il fondeoit son opinion. Qu'après elle & ses enfans il n'y avoit personne en France qui eût autant d'intérêt que les princes à la conservation de la monarchie : qu'ils n'étoient d'ailleurs ni fous ni méchans ; & qui si l'on avoit à leur reprocher d'avoir manqué aux devoirs de sujets , la cour avoit aussi à se reprocher d'avoir manqué aux égards dûs à leur rang & à leur mé-

rite personnel ; qu'on avoit péché de part & d'autre , qu'il falloit donc se pardonner réciproquement & remercier Dieu , qui avoit permis que ce qui devoit humainement causer la perte de l'état , en fût devenu la ressource. Qu'il regardoit comme une marque sensible de la protection de Dieu sur cette monarchie , que les princes , en cherchant à s'appuyer de la faction de ceux qu'on nommoit huguenots , fussent devenus les chefs & les modérateurs de cette multitude immense d'hommes répandus sur toute la face du royaume , puisqu'on ne pouvoit douter qu'à leur défaut il ne s'en fût élevé d'autres qui , n'étant point retenus par les mêmes considérations , auroient porté les choses aux dernières extrémités : que le même malheur arriveroit encore si les princes , qui ne s'étoient engagés dans cette secte que par une convenance du moment , venoient à s'en détacher , qu'il falloit donc se bien garder d'exiger d'eux un pareil sacrifice : qu'il étoit moralement sûr qu'aussi long-tems que les huguenots , qui ne demandoient encore que la

---

Ann. 1560.

tolérance civile , pourroient se flatter d'être écoutés à la cour, auroient dans le conseil des protecteurs accrédités , ils garderoient des mesures avec le gouvernement & ne hasarderoient aucune démarche qui pût rendre leur cause plus mauvaise : que s'il arrivoit cependant , par une suite toute naturelle de l'animosité qui divisoit les deux partis , qu'il s'élevât des troubles , qu'on courût de part & d'autre aux armes , qu'alors même il seroit encore infiniment précieux de n'avoir à négocier qu'avec de proches parens qui , ayant un égal intérêt à la conservation de la monarchie , ne proposeroient sérieusement aucune demande qui tendît à la détruire : que dans ce cas les guerres ressembleroient à des brouilleries de famille , les négociations & les traités de paix à des explications & des raccommodemens. Qu'en proposant à la reine mère ce plan de conduite , à l'égard des princes du sang , il étoit bien éloigné de lui conseiller de leur faire le sacrifice des princes de la maison de Lorraine : que le crédit dont ils jouissoient parmi les zélés catholiques ,

leurs services passés, leurs qualités éminentes, soit dans le conseil, soit à la tête des armées, devoient les lui faire regarder comme des hommes infiniment précieux, ne fût-ce que pour les opposer aux princes du sang, s'il arrivoit que ces derniers méconussent son autorité. Qu'il falloit sans perdre un moment travailler de toutes ses forces à éteindre l'esprit de discorde qui s'étoit emparé de la nation entière, écouter & saisir avidement toutes les ouvertures que feroient les députés des trois ordres, pour parvenir à un plan de conciliation, tendre perpétuellement vers ce but desirable, sans jamais désespérer de l'atteindre; mais qu'en attendant elle devoit tenir dans sa main tous les chefs de parti, garder entr'eux une sorte de neutralité, & à l'exemple d'un sage pilote louvoyer sur cette mer orageuse jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge de majorité. La duchesse de Montpensier approuva l'avis du chancelier, vanta de son côté la douceur, la modération, l'humeur pacifique du roi de Navarre, & osa se rendre garant, qu'en lui promet-

---

 ANN. 1560.

Ann. 1560.

tant d'oublier le passé & de lui rendre son frère , la reine obtiendrait de lui toutes les renonciations qu'elle exigeroit. Catherine résolut d'essayer de ce moyen ; mais comptant beaucoup plus sur le caractère foible & pusillanime d'Antoine , que sur un attachement qu'elle savoit bien au fond du cœur qu'elle ne méritoit pas , elle s'y prit de la manière suivante.

Accommodement de la reine mère avec le roi de Navarre.  
*Ibidem.*

Feignant un extrême dépit contre les princes du sang , en présence de quelques courtisans qui devoient rapporter ses discours au roi de Navarre , elle dit , en versant un torrent de larmes , que les inquiétudes & les chagrins qu'ils avoient causés au roi , son fils , avoient abrégé ses jours , mais qu'elle ne pleureroit pas seule , & qu'avant que son malheur fût consommé elle leur apprendroit ce qu'on gaignoit à se révolter , & qui devoit rester le maître ; ensuite elle l'envoya chercher au milieu de la nuit par le prince , dauphin d'Auvergne , qui avoit ordre de l'amener seul. Lorsqu'il traversoit les appartemens , la duchesse de Montpensier , qui s'étoit



tenue aux aguets, s'approchant de lui en retournant la tête comme si elle eût eu peur que quelqu'un ne la vît, lui dit à l'oreille qu'on alloit lui faire des propositions, qu'il se gardât sur sa vie & sur celle de son frère d'en rejeter aucune. Introduit dans le cabinet il apperçut d'une part le duc de Guise, le cardinal de Lorraine & le chancelier l'Hospital, de l'autre la reine mère, assise à l'écart, le front soucieux, le regard sombre & menaçant. Paroissant sortir d'une profonde rêverie, elle lui dit qu'il étoit tems qu'ils fussent l'un & l'autre à quoi s'en tenir; que si elle avoit évité jusqu'à ce moment d'entrer en explication, il ne s'imaginât pas qu'elle ignorât aucun des complots que son frère & lui avoient tramés contre l'état: que malgré toute leur attention à se cacher, leurs actions, leurs paroles, leurs desseins les plus secrets étoient connus & avérés par un si grand nombre de témoins, que si elle n'avoit interposé sa médiation en leur faveur & fléchi en partie la colère du roi, il y avoit long-tems qu'ils seroient morts & enter-

ANN. 1560.

Ann. 1560.

rât donc attentivement les deux propositions qu'elle avoit à lui faite; qu'elle alloit les énoncer en termes clairs & intelligibles, qu'elle demandoit en revanche une réponse précise & péremptoire. Que si elle avoit le malheur de perdre le roi, le bas âge du duc d'Anjou, son second fils, donneroit peut-être naissance à des contestations sur le gouvernement de l'état: qu'elle n'ignoroit pas qu'en pareil cas la nation avoit quelquefois déferé la régence au premier prince du sang; qu'il ne pouvoit non plus ignorer que plus souvent encore elle l'avoit laissée aux reines mères, conformément aux règles de la justice & aux principes du droit naturel; qu'enfin on avoit pris le parti d'abolir en France la régence, proprement dite, en se contentant de donner au roi mineur un conseil d'administration. Que de son côté elle ne feroit aucune difficulté de s'en tenir à ce dernier règlement, mais qu'elle devoit savoir auparavant s'il étoit dans les mêmes dispositions: qu'elle exigeoit donc qu'il lui déclarât positivement, s'il solliciteroit la régence ou même s'il l'accepteroit

cepteroit au cas qu'elle lui fût volontairement offerte par les états, parce que de sa réponse dépendoit la conduite qu'elle devoit tenir envers lui & le prince de Condé. Qu'elle avoit en main des titres suffisans pour leur donner l'exclusion; car ni les états-généraux ni les puissances voisines & alliées ne souffriroient que des hommes qui s'étoient montrés publiquement les ennemis de l'autorité, en devinssent les dépositaires. Qu'elle consentoit de bon cœur à les supprimer, s'il consentoit de sa part à lui donner un écrit signé de sa main, par lequel il renoncât de la manière la plus positive à lui disputer la prééminence & la principale autorité dans l'administration: que c'étoit-là sa première proposition; que la seconde ne lui tenoit pas moins au cœur. Qu'elle ne pouvoit voir sans une mortelle inquiétude, dans l'injuste prévention que son frère & lui avoient conçue contre les princes de la maison de Lorraine, leurs cousins germains, le germe d'une guerre capable d'embrâser tout le royaume. Qu'il étoit aisé de prévoir que tant qu'ils les regar-

Ann. 1569.

deroient comme les auteurs de la disgrâce qu'ils venoient d'essuyer , & qu'ils croiroient leur honneur intéressé à s'en venger , le premier usage qu'ils feroient de leur liberté seroit de les défier ; qu'ils y seroient d'ailleurs violemment excités par une foule de brouillons qui cherchoient leur fortune particulière dans le malheur de l'état ; que d'un autre côté les princes de Lorraine n'étoient pas d'humeur à souffrir une insulte ; qu'ils répondroient sur le même ton qu'ils seroient attaqués , s'entoureroient au besoin de leurs amis , & que de proche en proche la nation entière se trouveroit enveloppée dans une querelle particulière : qu'elle pouvoit cependant lui certifier que ni le duc de Guise ni le cardinal de Lorraine n'avoient eu aucune part à la prison du prince de Condé ; & que s'il lui restoit quelque doute à cet égard, elle le mettroit à portée de s'en éclaircir de la propre bouche du roi. Qu'elle exigeoit donc qu'abjurant une haine & si mal fondée & si contraire au bien public , il embrassât en sa présence ses cousins & promît de vivre avec eux en bonne intelligence,

Le roi de Navarre répondit modestement qu'il étoit bien douloureux pour lui que la reine, alors même qu'elle l'accabloit de reproches peu mérités, semblât lui interdire toute espèce de justification : qu'il se contentoit de lui mettre sommairement sous les yeux deux ou trois observations : la première, qu'il étoit hors de toute vraisemblance que son frère & lui eussent conspiré contre l'état, puisqu'on ne devoit les supposer ni assez insensés ni assez aveugles pour n'avoir pas senti que leur rang, leur considération, leur existence tenoient à la conservation & à la grandeur de la monarchie. La seconde, que s'il ne s'étoit point rendu à la cour, comme elle venoit de le lui reprocher, pour se plaindre des torts qu'on faisoit aux princes du sang, c'est qu'il n'avoit pas voulu s'exposer gratuitement à en recevoir de plus grands encore. N'avoit-elle pas été témoin de la réception qui lui fut faite lorsqu'il vint pour la première fois saluer le roi à St.-Germain ? Qu'il avoit jugé également inutile de lui adresser des mé-

ANN. 1560.

**Ann. 1560.** moires qui n'auroient servi qu'à aggraver les esprits ; car que lui auroit-il appris qu'elle ne sût aussi-bien que lui ? Ignoroit-elle que , déchus de leur rang , dépouillés de leurs prérogatives , ils restoient sans fonctions dans l'état & n'avoient plus la liberté d'aborder le roi ? Quand donc il seroit vrai qu'en butte à la calomnie , exposés journellement aux embûches de ceux qui avoient intérêt à consommer leur ruine , ils auroient cru devoir s'entourer de leurs amis pour se garantir d'un coup de main , dont ils se croyoient menacés ; ces précautions qui ne regardoient ni le roi ni elle , n'étoient-elles pas suffisamment justifiées par le droit qu'a tout homme de défendre sa vie lorsqu'elle est en péril ? La troisième enfin , que si son frère & lui s'étoient senti coupables , ils ne seroient pas venus se mettre entre les mains de la justice : ils savoient qu'on étoit parvenu à rendre leur fidélité suspecte ; ils avoient des amis , des places fortes , & les chemins ouverts pour sortir du royaume : si donc sur la simple promesse qu'on leur avoit faite , & qu'on auroit dû leur garder ,

d'être entendus dans leurs défenses ,  
ils n'avoient pas balancé à venir ;  
s'ils avoient rejeté les offres d'un  
corps considérable de noblesse , qui  
vouloit leur tenir compagnie ; cette  
assurance n'étoit-elle pas un sûr ga-  
rant qu'ils auroient confondu leurs  
délateurs , s'il leur avoit été permis de  
s'expliquer en toute liberté ? Que sur  
ces considérations elle pouvoit juger  
s'il étoit bien effrayé de la menace  
qu'elle lui faisoit de le déferer aux  
états-généraux ; qu'il oseroit l'assurer  
que c'étoit la chose du monde qu'il  
desiroit le plus : qu'il l'exigeroit mê-  
me , soit à titre de justice , soit à titre  
de grace , s'il ne consultoit que son  
propre intérêt ; mais qu'accoutumé à  
ne vouloir que ce qui pouvoit se con-  
cilier avec le service du roi & le bien  
de l'état , il laissoit à la prudence de  
la reine à prendre le parti qui lui  
paroîtroit convenable. Que par rap-  
port aux deux propositions sur les-  
quelles elle lui demandoit des ré-  
ponses claires & précises , elle alloit  
être satisfaite : qu'il pensoit qu'a-  
près la mort du roi la régence lui  
appartenoit , en qualité de premier

Ann. 1560.

prince du sang ; qu'il ne s'en croyoit point indigne , mais qu'il ne la desiroit pas ; & que loin de la solliciter , il étoit bien résolu de la rejeter si elle lui étoit offerte ; qu'il connoissoit assez le prix du repos & de la liberté pour ne pas chercher plus d'embarras qu'il n'en avoit déjà , & que ce qui pouvoit paroître à d'autres le comble du bonheur , n'étoit à ses yeux qu'une dure servitude & un pénible esclavage : qu'elle pouvoit en conséquence prendre tous les arrangemens qu'elle jugeroit à propos , qu'il lui cédoit avec joie ses prétentions , & qu'il étoit prêt à signer l'acte de cette renonciation ou de ce transport volontaire. Que la seconde proposition , puisqu'il devoit parler franchement , l'embarrassoit davantage : que jusqu'à ce moment il avoit regardé ses cousins , le duc de Guise & le cardinal de Lorraine , comme les premiers auteurs de toutes les persécutions qu'il avoit essuyées , & qu'il s'étoit toujours promis d'en tirer raison : qu'il aimoit à croire qu'il s'étoit trompé , & que sur l'assurance positive qu'elle venoit de lui donner qu'ils n'avoient trompé ni



l'un ni l'autre dans l'emprisonnement de son frère, il consentoit à oublier le passé & à ne plus voir en eux que des parens & des amis. Cette réconciliation fut cimentée par des embrassemens; l'acte de renonciation à la régence fut dressé & signé. Catherine au comble de ses vœux promit au complaisant Antoine de l'établir chef du conseil d'administration : on le conduisit le lendemain dans la chambre du roi qui, docile jusqu'aux portes du tombeau, déclara devant un grand nombre de témoins que *c'étoit de son propre mouvement & contre l'avis de ses oncles, le duc de Guise & le cardinal de Lorraine, qu'il s'étoit porté à faire emprisonner le prince de Condé.*

Quelque poids qu'aient ordinairement les dernières paroles d'un roi mourant, cette déclaration ne fit aucune impression sur l'esprit de ceux qui l'entendirent : telle qu'elle étoit, on l'avoit jugée nécessaire pour sauver l'honneur du roi de Navarre & défarmer le prince de Condé. Comme on appréhendoit que ce dernier ne s'en contentât pas, & que l'amiral avec les autres connétables, qui entroient

---

Ann. 1560.

Mort de  
François II.  
*Ibidem.*

Ann. 1560.

à la file dans Orléans, ne briffassent les portes de sa prison, on doubla la garde & l'on prit des mesures pour que le roi de Navarre le fît transporter dans un de ses châteaux de Picardie, aussi-tôt que le roi auroit les yeux fermés. Sa maladie étoit un abcès crevé dans la tête qui, au bout de quelques jours, coula en partie par l'oreille gauche : des gens de l'art assurèrent qu'on auroit pu lui sauver la vie, en lui perçant le crâne pour donner de l'écoulement aux humeurs corrompus ; mais on remarqua dès-lors que c'est une triste condition pour un malade que celle de roi ; aucun de ceux qui proposoient ce remède n'osa se charger de l'opération : François mourut le 5 décembre, dans la dix-huitième année de son âge, après dix-sept mois de règne & dix-sept jours de maladie.

Cet évènement, quoique prévu, répandit la consternation à la cour : les Guises ne se fiant que médiocrement à une réconciliation extorquée au roi de Navarre, se renfermèrent dans leur maison & s'y mirent en défense : la reine mère abandonnée à sa foi-

blesse naturelle, effrayée du présent & plus inquiète encore de l'avenir, avoit perdu de vue le soin des funérailles, & quand elle voulut s'en occuper il ne se trouva point d'argent dans le trésor royal pour subvenir à cette dépense. Le corps du roi fut déposé dans une chapelle, où il ne parut aucun des grands officiers de la couronne. La Brosse & Lanfac, ses anciens gouverneurs, furent seuls chargés de l'emmener à St.-Denis. Un citoyen indigné attachâ sur le cercueil cet écriteau : *où est maintenant Tanegui du Châtel ! mais il étoit François.* Tout le monde fait que ce fidèle officier de Charles VII, voyant que les courtisans avoient abandonné le roi mourant, par la crainte d'encourir la disgrâce de son successeur, alors retiré dans les Pays-Bas, avoit vendu une partie de ses biens pour lui faire de magnifiques funérailles, & y avoit dépensé plus de trente mille écus, sans aucun espoir d'en être jamais remboursé. Au reste, ce trait étoit plutôt un reproche d'ingratitude adressé aux Guises, que l'expression d'aucun sentiment de douleur sur la

**Ann. 1580.** perte du monarque : il ne fut point pleuré. Un abord froid , dédaigneux & réservé , avoit flétri les cœurs de tous ceux que leur rang mettoit dans le cas de l'approcher : des ordonnances rigoureuses , de sanglantes exécutions , des ordres absolus , le desir cruellement énoncé de vouloir être le maître , avoient effarouché le reste de la nation ; & quoiqu'on attribuât beaucoup plus & ce style & ces manières aux conseils violens du cardinal de Lorraine , qu'au caractère doux & timide d'un roi enfant ; cependant , comme on n'espéroit point qu'il se tirât jamais d'une pareille curatelle , on aimoit encore mieux une minorité réelle qu'une majorité fictive.

*Fin du Tome XXVIII.*

---

## A P P R O B A T I O N.

**N**ous, Commissaires nommés par l'assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux, avons lu les vingt-sept & vingt-huitième Volumes de la *nouvelle Histoire de France*, & nous les avons jugé dignes de l'impression. A Paris, ce 28 Juin 1781.

**BOUCHAUD, VAUVILLIERS.**

---

De l'Imprimerie de GUEFFIER ;  
rue de la Harpe.

*Journal of Management Studies*, 19(1), 67-80.

100

... ..

...and the fact that the *Journal* is a journal of the American Psychological Association, the largest and most influential of the professional organizations in the field of psychology, is a source of great pride and honor for me.

1. The first group of people who are not in the labor force are those who are not in the labor force because they are not in the labor force.

1. The first group of people who are interested in the results of the study are the researchers themselves. They want to know if the study was successful in achieving its goals and if the data collected is reliable and valid.

... ..

4. 2. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 8

---

*On trouve chez les mêmes Libraires,*

- Les 26 premiers Volumes de cette Histoire,  
*in-12.* 78 liv.  
La même Histoire, *Paris, 1770 & suiv. 14*  
*vol. in-4.* 140 l.  
La même en papier fin, dont on a fait tirer  
quelques Exemplaires. 168 l.  
Abrégé de l'Histoire de France, par Mlle.  
d'Espinassy, *Paris, 1765 & suiv. 7 vol.*  
*in-12.* 21 l.  
Exposition de l'Histoire de France, depuis le  
commencement de la Monarchie jusqu'à  
la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, par  
M. Cavaillon, *Paris, 1775. in-12.* 3 l.  
Abrégé Chronologique de l'Histoire de  
France, par le Président Hénault. *Paris,*  
*1774. 3 vol. in-8.* 15 l.  
Mémoires de Sully. *Paris, 1768. 8 vol.*  
*in-12.* 20 l.  
Mémoires du Cardinal de Retz, de Joly &  
Madame de Nemours, *Paris, 6 vol. in-*  
*12.* 18 l.  
Mémoires de Torcy. *Paris, 1769. 3 vol.*  
*in-12.* 7 l. 10 s.  
Histoire de l'avènement de la Maison de  
Bourbon au trône d'Espagne, par M.  
Targe, *Paris, 1772. 6 vol. in-12.* 18 l.

---

*Livres qui se trouvent chez la Vc. Desaint:*

- Recueil des Histoires de la Gaule & de la  
France, par des Religieux Bénédictins, de  
la Congrégation de Saint-Maur, 12 vol.  
*in fol.* en feuilles, en comprenant le To-  
me 13 payé d'avance. 390 ,

**Considérations sur l'Esprit Militaire des Gen-  
lois, pour servir d'introduction à l'Histoire  
de France, par M. de Sigras, de l'Acadé-  
mie des Inscriptions, in-12. 3 l.**  
**Histoire de Louis de Bourbon II, Prince de  
Condé, surnommé le Grand, par M.  
Deformeaux, 4 vol. in-12. figures. 12 l.**  
**Dictionnaire Universel de la France, par  
M. Robert de Hesse, 6 vol. in-8. 30 l.**

---

*Livres qui se trouvent chez Nyon l'aîné.*

**Histoire de France, par MM. Vely, Villaret  
& Garnier, avec les Portraits de la plus  
grande partie des Hommes célèbres qui  
y sont mentionnés, inférés chacun à leur  
place. Paris, 1770. 14 vol. in-4. 168 l.**  
**La même, papier fin, 14 vol. in-4. 186 l.**  
**N. B. Les Portraits des grands Hommes,  
dont il est fait mention dans les 13 premiers  
Volumes de cette Histoire, forment 2 vol.  
in-4. & se vendent brochés. 30 l.**  
**Les Portraits des grands Hommes, dont il  
sera fait mention dans les différens Volumes  
de cette Histoire, depuis le règne de Henri II,  
jusqu'à une partie du règne de Louis XIV  
inclusivement, forment 3 vol. in-4. & se  
vendent brochés. 45 l.**  
**Abrégé de l'Histoire de France, à l'usage  
des Elèves de l'Ecole Royale Militaire.  
Paris, 1772. 2 vol. in-12. 4 l.**  
**Variations de la Monarchie Française dans  
son Gouvernement Politique, Civil & Mi-  
litaire, par M. Gauthier de Sibert. Paris,  
1775. 4. vol. in-12. 12 l.**  
**Abrégé de l'Histoire de la Milice Française,  
du P. Daniel, avec un précis de son état**



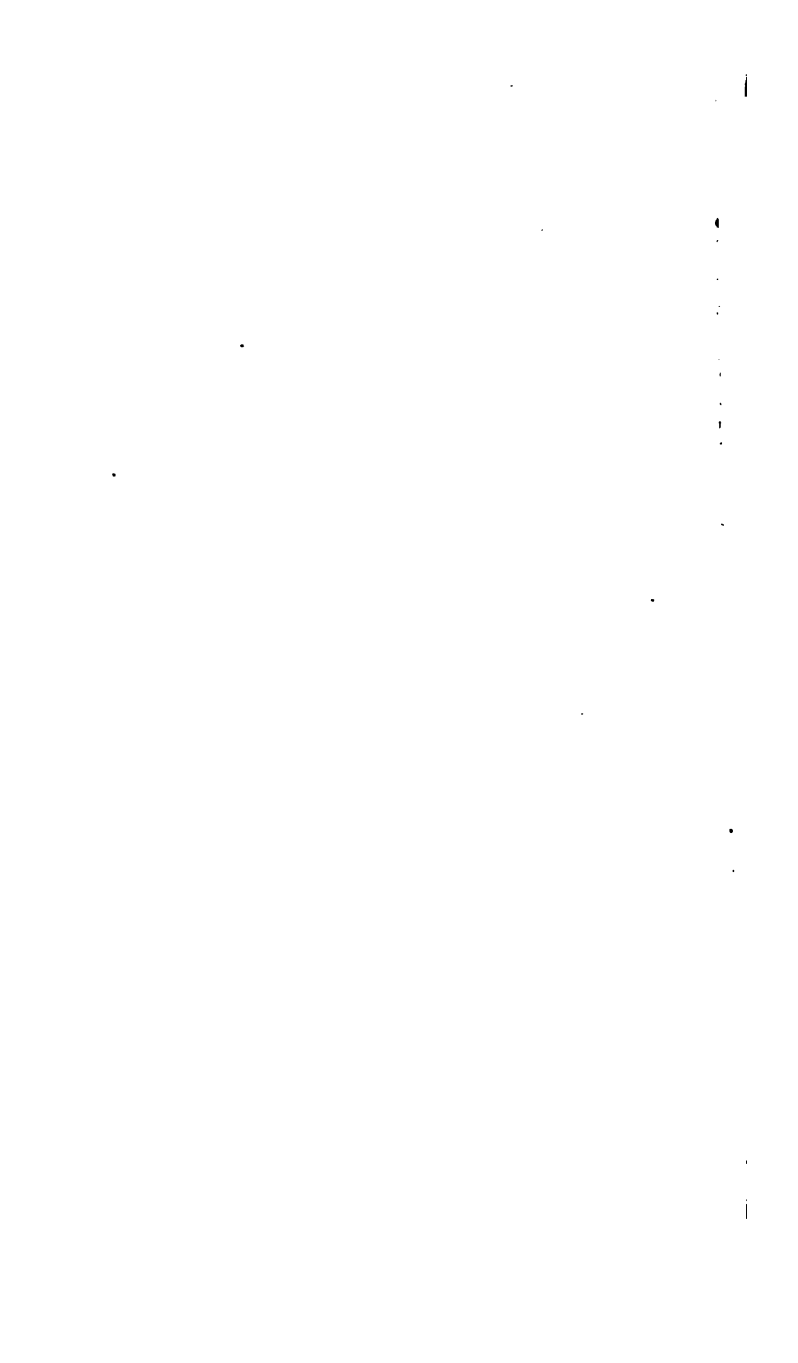
- actuel. *Paris*, 1780. 2 vol. in-12. figures. 6 l.
- Bibliothèque historique de la France, par le P. de Long, augmentée par Fevret de Fontette, *Paris*, 1768. 5 vol. in-fol. gr. pap. 300 l.
- La même, 5 vol. in-fol. petit pap. 180 l.
- Histoire des Celtes, & particulièrement des Gaulois & des Germains; par Pelloutier, revue par M. de Chinac. *Paris*, 1770. 2 vol. in-4. 24 l.
- La même, 8 vol. in-12. 24 l.
- Usages & Mœurs des François, par M. Poulain de Luminá. *Paris*, 1769. in-12. 3 l.
- Anecdotes de la cour de Philippe Auguste, par Mlle. de Luffan. *Paris*, 1782. 3 vol. in-12. 9 l.
- Histoire du règne de Louis XI, par la même. *Paris*, 1755. 6 vol. in-12. 15 l.
- Histoire de la Vie de Henri IV, par M. de Bury. *Paris*, 1779. 4 vol. in-12. figures. 12 l.
- Vie de Crillon, par Mlle. de Luffan. *Paris*, 1782. in-12. 3 l.
- Histoire de Louis XIII, par M. de Bury, *Paris*, 1767. 4. vol. in-12. 12 l.
- Histoire de Turenne, par Raguenet. *Paris*, 1769. in-12. 2 l. 10 s.
- Collection des Lettres & Mémoires trouvés dans les porte-feuilles du Maréchal de Turenne, pour servir de preuves & d'éclaircissmens à une partie de l'Histoire de Louis XIV, & particulièrement à celles des campagnes du Général François, par MM. le Chevalier de Grimoard & de Beaurain. *Paris*, 1782. 2 vol. in-fol. pap. double.
- La même grand papier.

**Modèles de l'Héroïsme & des Vertus Militaires, contenant les Vies d'Annibal, de Turenne, d'Alexandre, du Prince Eugène, & de Paul Emile, avec leurs Portraits; celles de César, Duguesclin, Bayard, du grand Condé & du Maréchal de Saxe, sans Portraits. Paris, 1780.**  
**2 vol. in-12. 5 l.**









NOV 28 1951

